

[illegible] l'auteur du Dictionnaire de marine

voir _préface_ → pp 1 à 22

avec un _index_ des termes de marine (t. III pp 311 à 342)

et des _notes_ (passim) fort intéressantes.

LES SOIRÉES

DU

GAILLARD D'ARRIÈRE.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux (Seine.

LES SOIRÉES
DU GAILLARD D'ARRIÈRE,

PAR A. JAL,

Auteur de l'*Archéologie navale*, et des *Scènes de la vie maritime*.

1

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS
PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC.,
11, rue du Jardinet.

—

1847

Vers la fin de l'année 1834, à Gênes, où j'allais chercher quelques documents qui pussent m'aider à éclaircir certaines questions d'archéologie navale, dont je poursuivais avec ardeur la solution difficile, je rencontrai, un jour, dans le port franc, M. le comte de la Ville-Natal, que j'avais eu l'honneur de voir plusieurs fois à Paris, deux ou trois ans auparavant.

M. de la Ville-Natal était accompagné de quatre jeunes gens qu'il me présenta comme étant, deux

d'entre eux ses fils, et les deux autres ses neveux, dont il voulait compléter l'éducation, me dit-il, par une série de voyages dans toutes les parties du monde. Sa tournée en Italie s'achevait, et il allait passer l'hiver à Rome, d'où il devait partir au printemps pour aller en Angleterre, et de là en Amérique, avec ses chers élèves.

« Mon brig hivernera dans le port de Livourne, et, au mois d'avril, nous le lancerons de nouveau sur les eaux orageuses de l'Atlantique. Notre intention est d'aller, en 1836, aux États-Unis après avoir visité le Brésil et quelques unes des grandes baies de la côte américaine. Au commencement de l'année qui s'achève, nous avons couru les mers de la Scandinavie, visité la Suède, la Norwége, le Danemarck, l'Islande, Archangel et Riga ; nous avons contourné les îles Britanniques et pris pied dans tous les ports qui ont une certaine importance. Vous voyez que j'amarine mes jeunes gens ! Aussi, je vous assure qu'ils seraient, à bord de nos vaisseaux, de bons midshipmen, et, partout, des hommes intrépides et fermes dans le danger.

» Je crois que l'éducation d'un gentilhomme,

d'un fils de famille, du riche héritier d'un négociant, n'est achevée que lorsqu'il sait le monde par expérience, c'est-à-dire pour l'avoir vu sous toutes les latitudes civilisées; lorsqu'il connaît les arts, pour en avoir admiré les chefs-d'œuvre dans les pays qui les ont produits; lorsqu'il parle plusieurs langues, après en avoir étudié les idiotismes dans la conversation des étrangers lettrés; enfin lorsqu'il sait, de la marine et de l'art de conduire un vaisseau, ce qu'il sait des autres sciences.

» Et pourquoi la marine n'entrerait-elle pas dans l'éducation d'un jeune homme? Pourquoi n'apprendrait-on pas à manœuvrer un bâtiment comme on apprend à dompter un cheval, à conduire à grandes guides une voiture de luxe? N'est-ce pas une chose qui peut avoir son utilité? D'ailleurs, quand elle ne serait pas absolument utile, quand on n'aurait jamais occasion de mettre en pratique ce qu'on aurait appris, n'est-ce pas un grand bonheur d'avoir le mot de cette belle énigme que ne devineront jamais les hommes, même les plus intelligents, à qui sont restés étrangers les éléments de la manœuvre du vaisseau, la disposition de ses cordages et de sa mâture,

la relation de tous les muscles et de tous les nerfs de ce corps si merveilleusement organisé, enfin la vaste et riche nomenclature navale?

» Je ne connais pas, quant à moi, de plus belle étude et de plus attrayante que celle du navire. Je m'y suis passionné dès ma jeunesse, et depuis que je dispose en maître d'une fortune assez considérable qui me permet de me passer des fantaisies coûteuses, au lieu d'avoir un brillant équipage de chasse pour courre le cerf ou forcer le renard avec mes voisins de campagne, — nobles et bons châtelains que j'estime fort sans doute, mais dont je ne partage guère les plaisirs; au lieu d'avoir dans mes écuries vingt chevaux, et six carrosses sous mes remises, j'ai un navire. Ce n'est pas un petit sloop, ou une fine goëlette, bonne pour les régates du club des yachts, mais un brig solide et léger tout à la fois; un bâtiment qui a des qualités essentielles, et que j'ai voulu avoir grand à peu près comme un brig de vingt canons, afin de faire des navigations véritables et non pas un timide cabotage. bur ce navire, armé d'une dizaine de canons innocents, j'ai un équipage composé de quarante Sons matelots pris dans tous les pays. Je suis le

capitaine de ces quarante marins, et voici mes quatre chefs de quart. Si quelque recherche pressée dans les archives de St-Georges ou à la *bibliotheca civica* ne vous retient pas impérieusement à terre, faites-moi l'honneur de visiter ma maison flottante, et vous verrez qu'on peut s'y plaire. »

J'acceptai avec empressement l'offre de M. de la Ville-Natal, et nous nous dirigeâmes vers le *ponte della legna*, petite jetée du port sur laquelle les capucins font, par privilége, le mesurage des bois à brûler qui se consomment à Gênes. Là était amarrée une jolie petite yole, à la peinture blanche et verte, que gardait un mousse dont le costume élégant contrastait d'une manière assez tranchée avec le caban brun et rapiécé, le rouge bonnet de laine, la culotte de toile aux larges macules de goudron, composant le vêtement des matelots sardes, napolitains et hollandais dont les embarcations étaient accostées aux degrés du *ponte* où nous allions nous embarquer. Les quatre jeunes gens qui nous avaient précédés vers la yole sautèrent lestement chacun à un banc, s'emparèrent des avirons, qu'ils dressèrent poliment comme si leur passager était un amiral ou un

personnage d'importance, et restèrent dans cette position respectueuse jusqu'au moment où M. de la Ville-Natal, m'ayant fait le double honneur de la place de tribord, sur le tapis armorié de son canot, et de la barre du gouvernail, qu'il m'offrit avec courtoisie en me priant de faire l'office de patron, commanda au mousse de pousser au large avec sa gaffe, et aux quatre rameurs de laisser tomber leurs avirons et d'alonger la nage.

Nous mîmes le cap sur le brig. Il était mouillé dans le port, à droite de la *darsina*, près de la muraille qui borde les jardins de la *Casa d'Oria*, et justement en face de la porte par laquelle sortaient le grand André et son illustre successeur Jean-André d'Oria, quand ils allaient à bord de leur capitane, que ses cables de poste et ses *ferri* attachaient au rivage. En approchant du brig, j'eus le temps d'en admirer les proportions, la peinture coquette qui, sur un fond noir, admettait deux raies étroites d'un brillant incarnat, la mâture élancée, le gréement délié — mais sans exagération de finesse — enfin, les canons d'un cuivre très brillant sortant de sabords dont les mantelets, peints en rouge, étaient relevés dans leurs

moitiés supérieures. Nous fîmes, pour aller à l'échelle de tribord, le tour par l'arrière, et sur une poupe, — non pas triste et noire comme on affecte de les faire aujourd'hui, mais peinte avec un goût qui n'avait point repoussé les riches dorures et les couleurs éclatantes des XVII[e] et XVIII[e] siècles —, je lus le mot anglais : *Cosmopolitan.*

Nous fîmes un abordage honorable, et sur les degrés de l'échelle, des matelots non moins bien vêtus que le mousse de la yole, nous tendirent les tireveilles pour nous faciliter l'entrée du brig.

Notre visite commença par les logements de l'arrière, fort bien disposés, et où rien ne manquait de ce qui pouvait être utile, commode, ou seulement agréable. La chambre de M. de la Ville-Natal occupait tout l'arrière, sous la dunette, où étaient enfermés quelques armes, les instruments nautiques et les choses appartenant à la timonerie. Dans cette chambre était, avec un piano droit, une bibliothèque bien garnie et une étagère sur laquelle figuraient, soigneusement attachés, différents débris antiques : petits bronzes, médailles, vases, lampes, etc., récolte faite avec intelligence, à Naples et dans les autres villes d'Italie que

le capitaine du *Cosmopolite* et ses quatre officiers avaient déjà explorées en collecteurs instruits.

« Vous vous étonnez peut-être, me dit M. de la Ville-Natal, de trouver ici un instrument qui semble plutôt fait pour le salon d'une maison de ville ou d'un château à la campagne, que pour la chambre d'un navire ; mais nous ne nous refusons aucun des plaisirs qui peuvent remplir convenablement le temps que nous ne donnons pas à nos études sérieuses. Sans être des virtuoses, nous sommes tous un peu musiciens, et l'exécution de quelques uns des meilleurs morceaux que nous avons entendus au théâtre nous fait passer quelques bonnes heures dans la journée, quand la mer n'est point *félonnesse*, comme disait notre vieux Joinville, quand le brig est bien orienté et la route sans écueils. Nous composons un *quintetto* fort passable, je vous assure; mais, à notre prochaine campagne, nous formerons un *septuor*, parce que ma femme et ma fille, dont voici les chambres, viendront avec nous en Amérique. Oui, monsieur, ma fille et sa mère traverseront le grand océan, et cela sans la moindre crainte. Ce ne sera pas la première fois, au

reste, qu'elles auront vu la tempête; elles sont marins, presque autant que les anciennes rivales des pirates du nord. Toutes les fois que cela m'est possible, je fais comme le navigateur arabe, j'emmène tous les miens avec moi. Croyez-le bien, c'est une douce vie que celle-là! Souvent mon brig, où j'avais réuni mes enfants, ceux de ma sœur, cette sœur elle-même, et ma femme, n'eut rien à envier, pour le bonheur intérieur, aux jonques de la Chine que j'ai rencontrées autrefois, véritables arches de famille, univers flottant de quatre-vingt-dix pieds de long et de trente de large, dont le maître est plus heureux, quelquefois, que le glorieux seigneur du Céleste Empire, dans son palais à Pékin.

» Vous voyez, continua M. de la Ville-Natal, en me montrant quatre cabines très confortables, vous voyez que mes jeunes gens sont fort joliment logés; il n'y a pas d'officier de la marine royale qui ne voulût avoir un petit réduit, aussi propre à l'étude et au repos. Rien ne reste à désirer aux hôtes de ces chambrettes, qui, malgré cette apparence de dandysme maritime, font à merveille le rude métier de matelot, et trois fois

par semaine, même dans nos relâches, mangent fort bien les viandes salées et la dure galette de biscuit. — Je vous dois une explication sur le nom de mon brig et sur la composition de son équipage; mais, si vous le permettez, je vous la donnerai à table, où nous boirons à votre santé et au plaisir que j'ai de me trouver avec vous sur les eaux de la mer Ligurienne. »

M. de la Ville-Natal donna alors un ordre à un domestique; nous fîmes quelques tours sur les deux gaillards, puis nous redescendîmes dans la chambre du capitaine, où se trouvaient réunis les quatre jeunes gens. M. de la Ville-Natal versa du vin de Chypre dans tous les verres, porta avec une obligeance infinie un toast auquel je répondis de mon mieux; et, les coupes vidées, nous nous assîmes, le propriétaire du *Cosmopolitan* et moi, les fils et les neveux de mon hôte s'étant retirés, quand celui-ci leur eut dit d'un air grave : — Allons, messieurs, au travail. A votre âge, il n'y a pas de journées d'un complet loisir.

Nous étions seuls; M. de la Ville-Natal prit alors la parole :

« Le brig sur lequel nous sommes fut construit

en 1831, dans le chantier d'un habile charpentier de navires à New-Port. Ce n'est pas que j'habite le comté de Montmouth; ma demeure d'hiver, quand je suis à terre, est à un des faubourgs de Londres. Quelquefois, l'été, je vais passer cinq ou six semaines dans une petite maison de la Basse-Normandie, reste d'une grande et belle propriété où je suis né, et que je dus quitter enfant, en 1792, quand mon père fut contraint d'émigrer. J'ai pu racheter ce débris de mon héritage, et je le garderai toute ma vie, car je ne puis oublier que je suis Français. Pendant que j'achevais mes études à l'Université d'Edimbourg, où ma mère, veuve de bonne heure, m'avait placé en 1804, on me choisit une femme dans une honnête famille, française d'origine, mais fixée en Angleterre depuis les guerres de religion du XVIe siècle. Mon mariage fut heureux. Gentilhomme, je ne crus pas au-dessous de moi un travail qui pouvait augmenter le bien-être de tout ce qui m'était cher. Je ne rougis pas des travaux manuels du fabricant de machines, ni des labeurs du négociant, quand je voyais quelques uns des nobles amis de mon père s'en éloigner avec un

mépris dont je déplorais l'aveuglement. Descendant de braves officiers qui s'étaient distingués dans les armées navales de Louis XIV, — vous avez certainement lu quelque part le nom de l'un d'eux, M. de Pallas (1), — j'avais un grand penchant pour le métier de marin. Mais pour qui devais-je prendre parti? Je ne voulais pas servir contre la France, et pouvais-je porter les armes contre ma nouvelle patrie? Je me lançai dans les hasards des grandes spéculations commerciales. Avec des navires appartenant à une maison à laquelle étaient liés mes intérêts, je visitai tous les comptoirs de l'Inde, tous les ports de la Chine, tout le littoral de l'Amérique et de l'Afrique. La fortune seconda mes entreprises, et j'étais assez riche quand les conséquences d'une guerre longue et acharnée furent pour la France un changement de dynastie. Ce fut alors que j'achetai en Normandie une maison qui avait été celle du majordome de mon père. Le château avait disparu; la maison de l'intendant était restée debout, mais l'intendant ne l'habitait plus depuis long-

(1) Il commandait l'*Aventurier*, dont une des campagnes est racontée dans le 3e volume de cet ouvrage.

temps. Les fournitures des armées impériales l'avaient enrichi; et, comme il ne se souciait plus guère d'un logis de campagne qui avait le tort de lui rappeler son extraction, il me le céda de la meilleure grâce du monde, avec un jardin, un petit verger et quelques arpents de terre qui donnaient, outre le droit de faire quelques aumônes à d'anciens clients de sa famille, le droit électoral à l'émigré rentré, comme on m'appelait dans le canton.

» Ma passion pour les exercices nautiques n'était point calmée encore, et ce fut une des raisons qui me retinrent en Angleterre. En France, on aurait trouvé bizarre, original, excentrique, l'homme riche qui, dans un coin du port du Havre ou de Bordeaux, aurait abrité un navire de plaisance, après une course en Scandinavie, ou dans les mers de la Grèce; on se serait moqué de moi. Les yachts ne sont point à la mode chez vous... pardon, c'est chez nous que je voulais dire. En Angleterre, on trouve tout simple, et même de très bon goût, la possession d'un petit bâtiment qui transporte son propriétaire, à travers les Océans, d'un point du globe à l'autre,

plus commodément et souvent plus vite que les meilleures voitures de poste.

» J'eus d'abord un *schooner* fort élégant; mais ma femme n'étant pas assez bien dans cette goëlette dont le roulis, pendant un long voyage autour de la Méditerranée, berça l'enfance dormeuse de mes fils, j'achetai un joli *trois-mâts* que je gardai plusieurs années. Mes enfants et leurs cousins, élevés sous mes yeux par un professeur, vous le dirai-je? par un jésuite espagnol, humaniste excellent et excellent homme, ont passé, depuis l'âge le plus tendre, au moins trois mois en voyage, chaque année. Le français, l'anglais et l'espagnol ont été, avec le latin et le grec, les langues qu'ils ont apprises tout naturellement. L'abbé ne leur parlait que castillan; ma femme ne les entretenait qu'en anglais; moi je leur ai appris à aimer la langue et la littérature françaises. Maintenant qu'ils ont séjourné plus de six mois en Italie, ils savent assez bien l'italien pour lire tout ce qui s'écrit dans cette langue, pour comprendre tout ce qui se dit, pour se faire entendre à Gênes, comme à Naples et à Rome. L'hiver que nous allons passer dans cette dernière ville,

à lire les historiens et les poëtes, achèvera leur éducation sur ce point.

» Ai-je besoin de vous dire maintenant pourquoi j'ai voulu que l'équipage de mon brig fût composé de marins appartenant à toutes les nations navigantes? Sur le gaillard d'avant de mon navire, sont venus se rencontrer ainsi tous les idiomes maritimes, toutes les notions et les pratiques navales, particulières aux différents peuples. Au milieu d'hommes, grossiers sans doute, mais intelligents, nos quatre élèves vivent, en un an, autant qu'ils pourraient vivre en dix années sur des navires étrangers. Ce ne sont pas, assurément, de bien bons professeurs de langues que des matelots, mais il y a toujours quelque chose à apprendre d'eux, même sous ce rapport. Je vous assure qu'en ce qui touche à la marine moderne, nous avons profité beaucoup de ce frottement continuel avec nos gentlemen goudronnés. C'est beaucoup que cela, mais ce n'est pas assez; et vous serez de mon avis plus que personne, vous monsieur, dont les études sont depuis long-temps dirigées vers la connaissance des marines anciennes. Nous sommes d'assez bons marins de ce

temps-ci, mais nous ne savons rien de ce qui fut autrefois. Les faits nous sont à peu près connus, comme à tout le monde, par la lecture des historiens; mais les historiens sont ou trop incomplets, ou trop techniques. Ceux qui sont techniques, ou qui du moins nous paraissent tels parce que nous les entendons trop mal, ne nous apprennent pas ce que nous avons à cœur de savoir; les autres nous donnent des notions insuffisantes. Je voudrais donc, pour notre prochain voyage, ajouter à la bibliothèque du *Cosmopolite* quelques livres spéciaux, parmi lesquels il me paraîtrait utile de placer un volume ou deux de récits propres à nous faire connaître un peu les mœurs des marines antérieures à notre époque, les lois maritimes, la navigation, les vaisseaux de ces temps obscurs pour nous, enfin tout ce qui nous intéresse comme marins, tout ce qui pourrait nous intéresser quand nous ne serions que des hommes du monde ayant profité d'une éducation assez bonne. Vous, monsieur, qui devez avoir retourné bien des bibliothèques pour en venir au but de vos études, ne pourriez-vous m'indiquer les ouvrages dont la lecture nous serait profitable,

et remplirait avec agrément quelques unes des soirées qu'à la mer nous passons réunis sur le gaillard d'arrière, quand le temps le permet? »

Je n'étais pas encore tout-à-fait en mesure de satisfaire M. de la Ville-Natal; cependant, je lui donnai quelques indications utiles. Je lui désignai les traités curieux de Bartolomeo Crescentio et du capitaine Pantero-Pantera, qui m'avaient déjà initié aux choses de la marine du XVIe siècle. Je l'engageai à voir à Rome plusieurs des manuscrits de la bibliothèque du Vatican que j'avais consultés avec fruit, un surtout qui contient les règlements faits pour la marine des galères de Venise, en 1420, par Pietro Mocenigo, capitaine général de la mer (1). Je lui indiquai un manuscrit du XVe siècle que j'avais connu à Florence, et qui, se rapportant à la construction des galères et des navires latins du XIVe siècle, devait lui faire connaître l'art de cette époque, s'il parvenait à traduire ce texte maritime hérissé de difficultés techniques dont je n'avais point encore la solu-

(1) J'ai publié ce règlement, resté jusqu'alors inédit, dans le 2e volume de l'*Archéologie navale*, Mém. n° 5, p. 107-133.

tion (1). Enfin, je lui laissai une liste de tous les ouvrages où, jusqu'à ce moment, j'avais puisé des notions intéressantes pour le travail archéologique qui m'occupait depuis huit ans déjà, et que j'ai achevé vers la fin de 1839. Je promis en outre, à ce gentilhomme dont le goût pour ce qui touche à la marine flattait ma passion, de lui communiquer en avril 1836, ce que j'aurais réuni de documents sur les questions relatives aux marines du moyen âge et des temps antiques, et de lui envoyer la copie d'un manuscrit contenant, sous forme de récit dramatique, comme il le souhaitait, des études dont la lecture plairait peut-être à ses élèves, sans trop ennuyer, je l'espérais du moins, madame de la Ville-Natal et sa fille.

Ce manuscrit n'était pas complet; je m'engageai à en achever les parties jusqu'alors seulement ébauchées, et à ajouter aux récits des notes explicatives, témoignages en faveur de la réalité des détails présentés par l'auteur. Ce n'était point une histoire que je promettais à M. de la Ville-Na-

(1) J'ai donné le texte de ce traité intitulé: *Fabbrica di galere*, dans le 2e volume de l'*Archéologie navale*, p. 1-107, en l'accompagnant d'une traduction annotée.

tal, mais des épisodes historiques, de petits romans fondés sur l'étude des mœurs et des lois maritimes, des tableaux plus ou moins développés dont les sujets auraient tous pour but d'initier le lecteur à la connaissance des marines antérieures au XIXe siècle. Ce n'était pas un ouvrage purement scientifique, un grave examen de textes, une série de discussions et de mémoires sur les questions de l'antiquité maritime que je m'engageais à lui envoyer, mais un livre écrit pour les gens du monde et d'une lecture facile à tous; un livre qui pourrait procurer quelques distractions aux marins sans les détourner absolument de ce qui est de leur profession; un livre enfin, qui, malgré sa forme, pourrait peut-être trouver grâce devant les hommes à qui les seuls travaux d'une érudition sérieuse ont la chance de plaire, parce que, si quelquefois les événements racontés ne sont pas immédiatement empruntés à l'histoire, si les situations sont arrangées pour l'effet comme dans la comédie et le roman, tous les détails y sont vrais, tous se justifient en s'appuyant sur des textes respectables fournis par l'histoire, les lois lois maritimes et les textes spéciaux sur la matière.

Un pareil travail devait, selon moi, avoir quelque utilité; à mon retour en France, je m'y appliquai donc avec zèle, tout en poursuivant la composition de mes Mémoires sur l'archéologie navale (1) dont il était comme la mise en scène.

A l'époque convenue, j'envoyai à Londres mon manuscrit auquel je donnai ce titre : *Les Soirées du gaillard d'arrière* ; et je joignis à cet envoi celui des Mémoires n°s 2, 3 et 7 de mon *Archéologie navale.* M. le comte de la Ville-Natal passa toute l'année 1837 et les premiers mois de 1838 à la mer, ou dans les villes de l'Amérique qu'il s'était proposé de visiter ; quand il eut désarmé son yacht, il me rapporta les volumes qui avaient fait campagne avec lui, et m'assura que les passagers du *Cosmopolitan* en avaient écouté la lecture dans les belles soirées passées entre les tropiques, et qu'ils en étaient contents. Il me soumit quelques objections fort judicieuses dont je lui promis de profiter quand j'imprimerais l'ouvrage qu'il ne trouvait pas trop indigne de lecteurs instruits, et il

(1) Cet ouvrage a été publié en novembre 1839, *par ordre du roi.* Il forme deux forts volumes grand in-8, avec 60 figures de navires, plans, restitutions, etc., gravés sur bois, d'après mes dessins.

m'engagea à multiplier les notes justificatives qui lui avaient paru si utiles, que, pour suppléer à l'absence de quelques unes, le professeur d'histoire de ses élèves et lui, avaient dû remplir par des commentaires les lacunes qu'il me signalait.

Je me suis rendu à toutes les observations de M. de la Ville-Natal, et j'espère que, tel qu'il est aujourd'hui, l'ouvrage que je publie aura l'approbation de cet homme distingué, à la critique de qui je reconnais devoir beaucoup.

En 1833, quand j'eus donné les *Scènes de la vie maritime*, que l'indulgence des lecteurs accueillit avec une faveur dont je suis fort reconnaissant, M. de Rigny, ministre de la marine, m'engagea à continuer d'écrire pour les gens du monde, en même temps que je travaillerais pour les gens d'étude. *Les Soirées du gaillard d'arrière* s'adressent essentiellement aux premiers, l'*Archéologie navale* s'est adressée aux autres. Dans les notes du présent ouvrage je renvoie à l'*Archéologie*, toutes les fois qu'après avoir donné une explication relative à un passage du texte, je crois que le lecteur peut vouloir être édifié par une preuve. J'aurais pu rapporter les passages

du livre auquel je renvoie, mais j'aurais démesurément grossi le volume de celui-ci; et d'ailleurs, j'aurais donné ainsi une espèce de seconde édition de l'*Archéologie*, probablement sans utilité et sans agrément pour la majorité des personnes entre les mains desquelles tomberont *les Soirées du gaillard d'arrière*; je me suis donc abstenu.

Ceux des lecteurs qui ne demandent à un livre que des émotions ou des distractions d'un moment s'en tiendront aux récits dont se composent les trois volumes que j'offre humblement au public; ceux qui voudront pénétrer un peu plus avant dans l'étude de la marine du moyen âge, liront les notes après les récits; enfin, ceux qui ne sont pas effrayés par des lectures sérieuses, complément de lectures plus attrayantes, pourront recourir à l'*Archéologie navale*, et y trouveront des éclaircissements, des démonstrations, des preuves des textes qui eussent été déplacés ici.

Janvier 1840.

LES SOIRÉES

DU

GAILLARD D'ARRIÈRE.

Un Roi de mer.

— 880. —

Edrich a fait retentir le cor d'ivoire suspendu à son cou, et tous les vikings qu'il commande accourent dans la petite anse où sont abrités les drakkars que le vent d'est y poussa hier. Le son terrible de cet instrument, cette voix tonnante qui s'est mêlée bien souvent à la voix des orages, et a lutté contre elle; cette voix de mort que tous les échos des rivages de la mer germanique ont répétée cent fois, et qui a fait trembler les peuples de l'ouest de la Gaule et ceux de la terre britannique, aucun des Danois

soumis à Edrich ne la méconnaît. Chacun revient, apportant sa part de butin. De l'or, des armes précieuses, des vivres, des esclaves, voilà ce que les hardis Scandinaves ont ravi aux populations effrayées des bords de l'Humber. Peu d'heures ont suffi à tant d'exploits; les vieux Coraniens ont résisté quelques instants, mais la fuite est devenue bientôt le seul parti qui leur restât. Ce parti, que ne l'ont-ils pris tout d'abord ! Ils n'auraient pas arrosé de leur sang généreux la terre qu'ils ont voulu défendre; ils n'auraient pas vu leurs enfants massacrés, leurs filles et leurs femmes succombant aux violences du vainqueur, leurs pères pendus aux arbres qui bordent le fleuve, leurs fils adultes et leurs frères emmenés esclaves dans les navires ennemis! Ce jour sera marqué dans leurs souvenirs comme un jour de désolation; dans les chants des Danois, au contraire, il sera rappelé par les Scaldes comme un jour de triomphe et de joie.

Oh! malheur, malheur aux terres que baigne l'Océan ! Il n'y a pour elles ni une heure de sommeil sans alarmes, ni une heure de travail sans découragement! Pourquoi labourer des champs dont les hommes du nord viendront emporter les récoltes? Pourquoi tisser de belles étoffes, pourquoi arrondir l'or en bagues ou en bracelets; pourquoi élever des chevaux et des bœufs,

si les hommes du nord doivent les venir enlever? Il n'est contre eux aucun recours ; le nombre, la force, le courage, ne peuvent rien pour les arrêter : c'est un torrent qui déborde et entraîne tout après lui; c'est la mer que la tempête a soulevée et qui inonde le pays au loin; c'est l'ouragan qui descend des montagnes, et qui, en traversant la plaine, arrache les récoltes, brise les arbres séculaires, renverse les maisons, écrase les troupeaux, et jette l'épouvante dans l'âme des hommes les plus forts. Le feu du ciel ne fait des ravages ni plus rapides ni plus grands. Parfois du moins, la foudre semble être miséricordieuse; elle épargne quelques cabanes: l'homme de mer est sans pitié. Il n'épargne rien ni personne. Sa hache passe partout; sa main avide et sanguinaire va chercher un cœur au fond de toutes les poitrines; des bijoux, de l'or, au fond de tous les coffres. Carnage et butin sont ses deux passions, ses deux besoins ; rien ne lui coûte pour les satisfaire. Son sang, sa vie sont des enjeux qu'il expose à tout instant; mais que lui importent son sang et sa vie? S'il meurt dans un combat après avoir vécu en brave, il ira boire la bierre au banquet d'Odin, il aura place dans le Valhalla, et il ne sortira de ce palais des héros immortels que pour prendre part à des combats célestes, éternelle occupation des bienheureux

Scandinaves. Mourir, c'est revivre pour la gloire: est-ce donc un mal de mourir ?... Oh! malheur, malheur aux terres que baigne l'Océan!

Cependant les vikings sont réunis. Tout le butin rassemblé est au pied d'un rocher sur lequel Edrich s'est assis pour écouter le récit des exploits de ses gens qui ont combattu d'un côté, pendant qu'il combattait de l'autre. Chacun raconte son aventure, et à chacun le Roi de mer donne la part de louange qui lui revient. A son tour, Edrich prend la parole pour dire ses brillants faits d'armes de la matinée; puis, saisissant la harpe des poëtes, — car il est poëte le Roi de mer, comme tous ses aïeux qui, dans leur jeunesse, ont couru les îles danoises, la Mer Baltique et les côtes de la Bretagne, — il chante la vie et la mort du vaillant Horsa, un de ses champions qui, après avoir tué douze Coraniens, a péri sous la flèche d'un Anglais, frappé mortellement ensuite par Edrich lui-même:

« Horsa a été porté par les déesses au palais » d'Odin. Horsa était le fils d'Alfden, le plus cé» lèbre et le plus grand des Bersekirs, celui qu'on » put aussi nommer *Flat nef*, car jamais il ne » toucha la terre que pour un duel ou une ba» taille; car, toujours sur son navire, qui fendait » plus rapidement la mer que mon glaive, assez » rapide pourtant, n'ouvre le flanc de l'ennemi

» qui m'a défié, il était aussi incapable de vivre
» hors de l'eau qu'un poisson.

» Horsa a été porté par les déesses au palais
» d'Odin. La plus puissante des Elfes l'avait reçu
» du sein de sa mère quand il vint au monde; elle
» lui avait dit : Tu seras grand, fort, brave entre
» les braves. Je te donnerai une beauté qui sur-
» prendra les plus beaux eux-mêmes; la longue
» et gracieuse chevelure qui plaît aux enfants du
» nord; l'éloquence des Scaldes harmonieux, pour
» célébrer les héros; l'audace qui émerveille les
» femmes, et la passion qui sait les dompter. Je
» veillerai sur toi, et je te rendrai digne de t'as-
» seoir un jour sur l'un des siéges qu'Odin garde
» toujours vides à côté de lui pour les guerriers
» introduits par les fées dans la salle du Valhalla.

» Horsa a été porté par les déesses au palais
» d'Odin. L'Elfe, sa protectrice, donna tout ce
» qu'elle avait promis à l'enfant nouveau-né.
» Elle lui donna encore un Throld, mystérieux
» génie qui le devait accompagner partout sur les
» mers. Et ce Throld, — puisse Odin en créer de
» semblables pour vos fils et les miens —! trempa
» sa hache dans une eau merveilleuse; et cette
» hache, tranchante comme l'épée de Bragg, le
» héros qui est à la droite d'Odin, ne s'est ja-
» mais ébréchée. Elle a abattu plus de têtes
» gauloises et saxonnes que, dans une année

» d'abondance, la faucille du moissonneur n'abat » d'épis de grains sur la terre fertile des Visigoths.

» Horsa a été porté par les déesses au palais » d'Odin. Il faudrait la vie entière du Scalde pour » dire tous les combats d'Horsa. Les nains avaient » forgé son épée, qui rompait tous les boucliers, » et le fer aigu de sa lance, qui entamait si ha- » bilement les mailles des cuirasses. Partout où » les navires danois ont porté la terreur depuis » vingt ans, on a rencontré Horsa, l'œil em- » brasé, le bras sanglant, la hache et l'épée ter- » riblement affilées, tombant et se relevant sans » relâche du haut de sa taille immense sur des » troupes ennemies, qu'il taillait et abattait, » comme le bûcheron de la montagne taille les » sapins qui doivent mâter nos vaisseaux, et les » chênes qui doivent en former les carcasses.

» Horsa a été porté par les déesses au palais » d'Odin. Champion redoutable, ils s'était donné » à moi, quand lui aussi aurait pu se faire Roi de » mer, et avoir dix champions sur son drakkar, » et commander à des vikings intrépides comme » vous ! Il a défié tous les champions de la Nor- » wége, et, sur la terre des îles où il les a ren- » contrés, le sang de cinquante d'entre eux est » tombé, ainsi qu'aux mois d'hiver tombe à » torrents la pluie dans nos vallées profondes.

» Horsa a été porté par les déesses au palais

» d'Odin. Jamais le fer saxon, gaulois ou nor-
» wégien n'effleura ses membres ou son visage,
» et souvent il se plaignit de n'avoir pu être
» blessé; car, ainsi que l'a dit Ragnar-Lodbrog
» dans son chant de mort : « Celui qni n'est ja-
» mais blessé mène une vie ennuyeuse. » Jamais
» non plus il ne connut l'amour. Il eut pourtant
» trois femmes, belles comme les célestes filles
» hyperboréennes de la famille d'Asa, d'Alfa et de
» Dvalina; il combattit souvent pour les défen-
» dre contre le rapt de téméraires étrangers :
» mais il repoussa l'amour pour n'être pas amolli;
» et ces femmes qu'il avait enlevées, l'une aux
» bords de la Seine, l'autre à l'embouchure de
» la Vistule, la troisième non loin de Lon-din,
» la ville des vaisseaux, ces femmes l'aimèrent
» plus peut-être qu'Alfhilde, la fille de Sigurd,
» n'aima le jeune pirate Alf, son vainqueur sur
» mer avant d'être son époux.

» Horsa a été porté par les déesses au palais
» d'Odin. Je l'ai vu ce matin, au point du jour,
» au milieu de ces chrétiens, qui invoquent je
» ne sais quel dieu romain, quand nous crions
» *Thor ic!* il en a couché sur le sable autant qu'un
» pêcheur jette de poissons sur la grève après
» une pêche abondante. Sa grande hache de ba-
» taille allait si vite qu'on eût dit, au sifflement
» qu'elle faisait en l'air et au sillon lumineux

» qu'elle laissait après elle, un de ces éclairs qui
» brillent pour tuer. Il combattait sans casque,
» et sa longue chevelure, hérissée comme celle
» du noble animal dont il portait le nom, le
» rendait plus terrible à voir que s'il avait eu la
» tête couverte de fer ou d'une peau de loup.

» Horsa a été porté par les déesses au palais
» d'Odin. Attaqué par douze guerriers à la fois,
» il aurait pu se retirer sans honte; mais il s'est
» dressé sur la pointe de ses pieds, a tourné de
» droite à gauche avec une incroyable rapidité,
» et son épée, que le Throll avait aiguisée pen-
» dant la nuit, son épée, évidemment soutenue
» et guidée par Odin, a tracé un cercle fatal de ca-
» davres. Il se reposait, quand, de loin, une flèche
» maudite, lancée par un Coranien, qui n'eût pas
» osé l'approcher, l'a frappé au milieu du front
» et l'a étendu sur ses victimes. Moi, j'ai couru à
» l'archer et j'ai vengé Horsa, que les déesses ont
» porté au palais d'Odin. »

Le chant d'Édrich a été écouté religieusement; mais, au moment où il dépose la harpe, tous les vikings répètent sur un ton solennel :

« Horsa a été porté par les déesses au palais
» d'Odin. Édrich a vengé Horsa, le Kœmpe à
» jamais célèbre. »

Édrich se lève alors, et dit : « Dans cette journée, où je perdais mon plus brave champion,

— vous ne me dédirez point, Rikhard, Olaf, Egfrid, Rolf, Alfden et les autres, qui m'entendez faire d'Horsa un éloge que vous savez bien mérité, — dans cette journée pouvais-je songer au butin? Mon épée dégoutte encore du sang anglais, ma main n'a touché ni femmes ni trésors. Tout ce que vous avez pris est donc à vous; j'aurais honte d'y prétendre quelque chose. Je n'ai rien rapporté de cette expédition qu'un objet précieux, et le voici : il est à vous comme à moi. »

A ces mots, il soulève un manteau jeté à terre à côté de lui, et les pirates voient le corps inanimé d'Horsa, le fer de la flèche anglaise encore planté dans son front, qu'il a largement ouvert Un mouvement d'horreur et de colère se manifeste chez tous les vikings, et Rolf, qui fut l'ami d'Horsa, s'écrie :

— Est-ce que la terre ennemie recouvrira le corps du Scandinave? Laisserons-nous sous une tombelle, bientôt retournée par les vaincus, qui reviendront ici quand la voile nous aura portés dans la Tweed ou aux Orcades, les restes d'un homme du Nord qu'ils jetteront aux corbeaux et aux loups?

—Et comment l'emporter? reprend Egfrid. Notre saison n'est pas finie; nos navires ne sont pas remplis encore; nos haches et nos épées ont encore soif du sang humain. Nous ne verrons peut-

être la terre de Danemarck que lorsque le soleil se cachera derrière les nuages noirs amoncelés par le vent d'ouest sur la mer de Norwége et de Bretagne.

— Tu as raison, interrompt Édrich, une grande expédition nous reste à faire; je vous en dirai le but. Nous ne pouvons donc emporter le cadavre d'Horsa, et cependant, comme l'a dit Rolf, nous ne pouvons le laisser à cette terre odieuse, qui le rejetterait bientôt sans doute. Un tombeau digne du Scandinave qui a passé sa vie sur la mer est ouvert à Horsa, et, si vous m'en croyez, nous l'y ensevelirons.

— Lequel? demandent à la fois les cent voix des vikings.

— L'Océan.

Édrich s'arrêta un moment pour observer l'effet d'une proposition aussi inattendue. Quelques pirates murmurèrent; les autres, surpris, se taisaient et paraissaient attendre avec une certaine inquiétude à quel parti l'on s'arrêterait. Le Roi reprenant alors la parole : — « Beaucoup d'entre vous hésitent, dit-il, quelques uns se plaignent : pourquoi? Croyez-vous que ce soit par mépris que je demande pour Horsa une sépulture d'un genre aussi nouveau? Ne savez-vous point qu'Horsa m'était cher comme un père ou comme un fils, et que rendre à son corps, si bravement tombé

dans le combat, les honneurs qu'il mérite est mon devoir de chef et d'ami? C'est ce corps ballotté par les flots qui vous répugne peut-être; mais, avant que la mort l'eût frappé, quelles étaient les joies d'Horsa? Est-ce sur la terre qu'il se plaisait? Aimait-il le séjour des palais et des maisons, où d'autres que nous goûtent pendant l'hiver les délices d'un repos efféminé? Non. La mer, toujours la mer pour lui. Un navire tourmenté par le vent, soulevé par les vagues, était son séjour préféré. S'il avait soif, était-ce à une corne remplie de bière qu'il demandait la satisfaction de ce besoin? Non; et vous l'avez vu cent fois plonger son casque dans la mer pour y puiser la boisson qu'il savourait avec volupté. Quand nous tremblions, nous, sous le froid, quand nous nous couvrions de peaux d'ours, pour ajouter un rempart à celui que nous fait toujours, contre l'âpreté des vents et de la pluie, notre vêtement de peaux de chèvres, Horsa se baignait délicieusement dans les eaux glacées de la mer. S'il mangeait la viande crue du cheval, ce n'était pas que ce fût un régal pour lui; les mets qu'il recherchait surtout, c'étaient la chair des phoques, celles du saumon et du hareng, celle des coquillages, qui pour nous n'ont ni assez de saveur ni assez de sang. Il disait, vous l'avez entendu, qu'il semblait que la mer fût sa maîtresse,

tant elle avait de complaisances pour lui... Si tu pouvais te lever, Horsa, si tu pouvais rouvrir cette bouche que la mort a fermée, tu viendrais toi-même, j'en suis certain, demander la tombe que je te destine; car tu savais qu'Odin veille sur la mer comme sur la terre; tu savais qu'on a dit que la mer sera un jour le tombeau du monde. Et maintenant qu'assis dans le palais des morts glorieux, tu vois près d'Odin tant de braves tués sur l'océan, dont la terre n'a jamais recouvert les restes, dis-moi, se plaignent-ils de cette destinée?.. Mais le Throll d'Horsa, qui l'a accompagné jusqu'au Valhalla, vient me dire que son maître m'approuve et qu'il me prie de jeter son cadavre à la mer, après avoir fait un sacrifice à Niord. Qu'il en soit donc ainsi, et que tout s'apprête pour sacrifier au dieu des eaux.»

Personne n'éleva la parole pour contredire Édrich, qui avait prononcé avec chaleur cette courte harangue : tous étaient convaincus. On sacrifia deux bœufs et deux chevaux, dont la chair servit quelques instants après à un repas que les fatigues de la nuit et de la matinée avaient rendu très nécessaire. Chaque équipage de navire s'assit en cercle autour des viandes à demi grillées, et la corne, passant de main en main, remplie de bière écumeuse, désaltéra longue-

ment les vikings. Le cor d'Érich se fit entendre de nouveau, et le butin fut promptement donné aux navires, où on le renferma. Les esclaves, attachés aux bancs des rameurs, furent répartis entre les bâtiments suivant leur importance. Les champions, ne voulant laisser à aucun des pirates l'honneur de transporter le corps d'Horsa à bord du drakkar d'Édrich, s'en emparèrent aussitôt, et, l'ayant placé sur leurs lances, allèrent le déposer sur la poupe du navire où l'attendait le Roi de mer. Alors le signal de l'appareillage fut donné. Chaque barque dressa son mât, hissa sa voile, sortit ses avirons; chaque pilote, assis au gouvernail, se prépara à profiter du vent, qui soufflait de l'ouest, pour s'éloigner de la côte et faire route vers le Danemarck.

Le grand drakkar d'Édrich leva l'ancre le premier. C'était un beau navire, bien assis sur l'eau, long et large, garni, tout autour, d'une muraille de bois assez haute, portant une forte ceinture de fer qui se reployait sur l'étrave et à l'arrière. Sa poupe et sa proue se redressaient en l'air en s'évasant un peu extérieurement. Trente rameurs vigoureux le faisaient glisser sur la mer, quand le vent, trop faible ou contraire, manquait à sa voile ou la devait appliquer sur le mât. Aucune couleur éclatante ne brillait sur les flancs ou la poupe du *Frek*,— tel était le nom de ce vaisseau

rude et terrible. — Il était noir d'une extrémité à l'autre, sans ornements inutiles, sans aucune de ces peintures que le luxe et le goût du temps prodiguaient aux navires. L'image hideuse d'un serpent ailé était la seule décoration qui parât sa proue. Au sommet du mât tournait une girouette de fer noirci, ayant la figure d'un loup. Cette représentation de la bête fauve ne se voyait pas seulement en cet endroit, elle était peinte trois fois sur l'étendard d'Édrich, qui flottait à la pointe d'un lance, plantée au sommet de la poupe; trois fois aussi elle se montrait sur la voile noire du *Frek;* mais là, ces loups étaient blancs et d'une grandeur gigantesque. Si Édrich avait dédaigné l'or et la peinture, que tant de Rois de mer affectaient pour leurs vaisseaux; si, au lieu de la pourpre, de l'azur, du jaune éclatant dont ces princes avaient coutume de teindre leurs voiles, il avait choisi la sombre couleur que la sèche répand autour d'elle pour troubler l'eau quand elle se voit menacée par la main du pêcheur, à plus forte raison n'avait-il pas souffert que le gréement de son navire fût plus délicat et plus orné que celui du viking le moins riche. Des lanières de peau de phoque solidement tressées faisaient ses huit haubans et son étai; la drisse de sa voile était de filets de peau de requin habilement préparés et tordus ensemble;

les écoutes n'étaient pas d'un cordage moins grossier. C'était un attirail tout danois, dont la simplicité différait beaucoup de ce qu'on voyait sur les mers du nord. Les drakkars, les snekkars qui portaient les champions et les pirates sous les ordres d'Édrich, étaient, la plupart, pompeusement décorés, et leur richesse élégante contribuait à faire ressortir ce caractère sévère et sauvage qu'il avait convenu à l'illustre chef des vikings de donner à son navire.

Jamais, du reste, cet air de deuil n'a mieux convenu qu'aujourd'hui au vaisseau noir du Roi Édrich. Tout le monde est triste à bord; on n'entend aucun des chants accoutumés, et si quelques voix se font jour à travers ce lugubre silence, c'est que des rameurs inoccupés répètent d'un ton religieux le refrain du chant d'Horsa, improvisé il y a quelques heures par le Scalde, maître du champion. Le vent enfle la voile, que la vergue oblique ouvre à gauche au souffle de l'ouest, et tous les vaisseaux suivent le *Frek*, qui est déjà à quelques lieues de la côte. Plusieurs ne le suivent pourtant que de loin, parce que le *Frek*, avec ses joues un peu renflées, sa longue quille et la finesse de ses formes à l'arrière, marche ou, pour mieux dire, file comme un requin sur la mer, qu'il fait écumer en courant... Édrich veut rassembler tous ses navires, parce que le mo-

ment est venu où le cadavre refroidi d'Horsa doit être enseveli sous l'onde. A un coup de sifflet du chef, la voile aux loups blancs est amenée sur les bancs des rameurs, où sa toile est promptement pliée autour de la vergue; les avirons, qui étaient restés en l'air, semblables aux deux ailes d'un goëland quand il court sur la vague où il guette le petit poisson qu'il happera tout-à-l'heure, les avirons entrent dans l'eau, et le drakkar, nageant à petits coups, attend que ses suivants le rejoignent. Tous se hâtent, ceux surtout qui, les plus éloignés, entendent, flottant sur les lames, mais affaibli par le vent qu'il a peine à traverser, l'appel impatient jeté par le cor du Roi de mer.

Un large cercle se fait autour du vaisseau d'Edrich. Quelques hommes seulement nagent dans chaque navire pour le maintenir contre la mer et la brise; tous les autres se sont armés de leurs haches et de leurs boucliers; tous sont debout sur les bancs, l'œil fixé à la poupe du *Frek*. Horsa y est étendu dans son armure, tenant encore d'une main contractée l'épée qui fut si fatale aux Coraniens; cette épée, Edrich, Rolf, Rikhard et les plus vigoureux des pirates ont vainement essayé de la retirer de la main fermée pour jamais. On voulait la conserver comme une arme enchantée qui devait assurer une gloire

sans revers à qui aurait mérité sa possession; mais Odin ne veut pas que la spad et celui qu'elle a illustré soient séparés, et l'on ne commettra pas une mutilation sacrilége pour opérer un divorce réprouvé des dieux. Quatre champions saisissent Horsa, le soulèvent avec effort au-dessus de leurs têtes, pour que tous les vikings puissent le voir et lui dire un dernier adieu; puis ils le lancent au loin, et un vaste remous écumeux, entouré d'une auréole d'eau jaillissante, qui brille aux rayons du soleil, recouvre le noble cadavre entraîné au fond du gouffre par le poids du fer dont il est revêtu. Alors les haches frappent sur les boucliers, des cris douloureux se font entendre, et les Scaldes pour honorer Horsa chantent d'énergiques paroles aux sons des harpes sacrées. Édrich avec son navire fait pieusement le tour du puits tournoyant où est descendu le champion, et adresse au mort ces paroles qui doivent consoler les amis qui le regrettent :

« Tu as fini comme tout Scandinave désire de » finir! Ton nom sera immortel! Enfant que le sort » jeta sur la mer, tu grandis sur la mer qui de- » vait t'ensevelir après t'avoir bercé. Quel Viking, » quel Champion, quel Roi de mer ne voudrait » être à ta place! Ma vie a déjà été belle assuré- » ment; mais puissé-je trouver une mort comme » la tienne! A ma dernière heure, tends-moi la

» main du haut de la Valhalla, pour que je puisse » m'asseoir à côté de toi, et te retrouver mon » champion dans le monde merveilleux dont les » combats ne doivent jamais finir. Horsa, nomme » Édrich à Odin! »

— Et maintenant, ajouta Édrich après une pose, la voile au vent!

En cinq jours d'une traversée favorisée par les vents, les Danois sélandais arrivèrent dans une baie de l'ouest de la Norwège, où Édrich fit tirer ses navires au plain, pour établir sur cette grève un camp, si l'on peut donner ce nom à une enceinte de lances et de boucliers, sans tentes, sans abris, où les pirates auront le ciel pour toute couverture, parce qu'ils se croiraient déshonorés s'ils dormaient sous un toit de planches... Que vient faire en Norwège la flotte d'Édrich? S'agit-il d'une expédition du genre de celle qu'elle vient d'accomplir dans l'Humber? c'est ce qu'un viking demande au Roi quand le feu a été allumé pour griller quelques quartiers de chevaux déjà pris sur la terre des Normands.

— Non, répond Édrich; il ne s'agit pas d'un butin vulgaire à conquérir. Un puissant Iarl de ce pays a une fille, belle comme les Valkiries. Asa est son nom, répété sur toutes les terres et les mers de la Norwège avec une admiration bien propre à faire désirer celle qui le porte. Je l'ai vue

quand elle n'était encore qu'une enfant, et déjà sa beauté était plus qu'une espérance pour elle. Les fées semblaient l'avoir douée de tous les dons qu'elles peuvent faire à une jeune fille. L'or de ses cheveux n'est pas moins brillant que celui de la dot immense que son époux doit obtenir; car le Iarl Godoffo possède autant de livres d'or et d'argent façonnés qu'il y a de blanches lames sur l'Océan, du Groënland au pays des Visigoths, quand le vent du sud uni au vent d'ouest y soulève les tempêtes. Mais ce n'est pas sa richesse qu'il me faut, je suis assez riche du butin que j'ai fait depuis dix années; c'est Asa que je veux. Je ne sais si je l'aime, mais je ne puis être heureux si je ne l'ai dans mon vaisseau, épouse, esclave, ou maîtresse. Je l'ai fait demander à son père qui m'a dédaigné comme si je n'étais qu'un simple Roi de terre fait pour subir impunément un outrage. Le Roi de mer s'est indigné, et vous savez si c'est en vain qu'Édrich a promis de se venger. Asa et sa dot appartiendront : la dot à vous, la fille à moi; je l'ai juré par le bracelet d'Odin. Godoffo m'attend sans doute et le combat sera terrible; mais j'ai compté sur les vikings, qui, depuis longtemps, suivent l'étendard du loup. Cette nuit, nous marcherons à la ville, et au lever du soleil nous l'aurons prise, et avec elle Asa et les trésors du Iarl. Trondhiem est derrière cette forêt qui

borde le rivage; si mes souvenirs ne me trompent point, entre le port et nous, il y a toute l'épaisseur de ce promontoire bordé de rochers dangereux : ainsi, le promontoire à contourner, ou la forêt à traverser. Lequel te paraît préférable, sage Harald, dont les cheveux ont blanchi dans les expéditions hasardeuses? Parle.

Harald, le vieux pirate, dépose la corne qu'il vient de vider et dit :

« — Cette forêt est sans doute remplie de maléfices; mais les enchantements des mauvais esprits n'effraient point le brave Danois, et je suis prêt, seul, sans autres armes qu'un bâton de gardeur de bestiaux, à la traverser avec l'assistance d'Odin. Des écueils sans nombre entourent ce *houg;* la nuit sera noire et mauvaise, le vent d'ouest qui continue pousse sur la côte; mais nos nageoires de sapin sont aussi sûres que celles du poisson le plus agile et le plus fort. Nous savons l'art de diriger nos navires au milieu des dangers, si bien que la tempête semble être à nos ordres. De ce côté-là nous n'avons donc rien à redouter non plus, et si une puissante raison ne me faisait préférer la route des cygnes, je te dirais que tu peux indifféremment prendre ce chemin ou les sentiers difficiles de la forêt ténébreuse dont les throlls savent seuls les détours. La raison, la voici : si nous quittons nos vaisseaux, laissés à une faible

garde, quelque pêcheur, en venant jeter ses filets dans cette baie, les y verra sans défense, et ira avertir Godoffo qui les enverra brûler. Que ferons-nous alors? nous aurons à choisir entre l'esclavage et la mort: l'esclavage, qui est le plus grand malheur dont un Danois puisse être menacé; la mort, qui vaut mieux sans doute, mais qu'il ne faut pas aller chercher inutilement. Allons par mer, c'est mon avis mûrement pesé. »

Après une discussion à laquelle tous ces hommes absolument égaux prirent part avec une complète liberté, le sentiment d'Harald prévalut et l'ancre fut levée. Quelques légers holkers que les plus gros drakkars portaient sur leurs ponts pour faciliter les explorations côtières, furent lancés en avant, chargés de sonder les passages et de piloter la petite flotte d'Édrich au milieu des rescifs. La nuit prédite par le vieillard dont l'opinion avait été écoutée par-dessus toutes les autres, arriva noire, chargée de brume et de vent; ce fut alors une lutte pénible des rameurs contre la lame grossie qui paraissait se soulever comme un rempart, protecteur de Godoffo. Comment dire les avirons brisés, la mer assaillant les navires que des casques essaient incessamment de vider, les drakkars, les snekkars refoulant la vague pour doubler les rochers et quelquefois poussés violemment sur les écueils d'où ils sont trop heureux

de se tirer à moitié rompus, les vœux aux dieux de la mer et des eaux, la constance des matelots et l'habileté des pilotes, les imprécations non pas contre Édrich qui n'ordonne point une relâche facile, ni contre l'ouragan qu'Odin a peut-être suscité pour éprouver la constance de ses enfants, mais contre le Iarl qu'on va dépouiller! Quand le jour commença à percer l'épais rideau de nuages qui fuyaient à l'est, trois navires furent aperçus par Édrich, naufragés sur des points de la côte où nul secours humain ne pouvait leur venir; il les reconnut pour être de ceux sur lesquels naviguaient quelques uns de ses champions, et notamment Algrim, le bersekir fameux dont le nom jetait partout l'épouvante. Les vikings ainsi en danger se sauveront-ils? Niord, le maître des vents, est-il d'intelligence avec Godoffo contre le jeune Roi de mer? Faut-il qu'on voie ces braves broyés par l'Océan contre des murailles de rochers sans pouvoir leur aller tendre une main qui les tirerait de l'abîme? Édrich s'afflige de la perte probable que va faire son armée, mais il ne se laisse pas abattre par les mauvais auspices sous lesquels son entreprise semble être commencée; il n'accuse même pas en secret les conseils d'Harald. Son drakkar, agile et souple comme une anguille de mer, a toujours suivi dans les passes étroites et dangereuses le holker monté par Ed-

mund. Edmund est Norwégien, mais les Danois peuvent se fier à lui. Il vivait autrefois de sa pêche, non loin de Trondhiem; toutes les eaux de cette côte lui sont donc parfaitement connues. Il était pauvre, et tout son bien c'était sa fille, que Godoffo a fait enlever pour en faire une de ses concubines; sa haine contre le Iarl est donc un gage de fidélité rassurant pour les vikings de Leira. Ravir à Godoffo sa fille Asa, c'est une pensée qui plaît au cœur ulcéré d'Edmund, et les présents d'Édrich étaient inutiles pour stimuler son zèle. Edmund est libre; il s'est donné volontairement au Roi de mer danois, il deviendrait son esclave par reconnaissance du service tout personnel qu'il va lui rendre en châtiant son ennemi. Oh! si, dans la bataille, Godoffo pouvait se trouver à la longueur du manche de sa hache!

Mais le promontoire est doublé par tous les navires, hors les trois qu'Édrich a vus se débattre contre le naufrage; on mâte alors les snekkars et les drakkars, qui prennent à la remorque les petits bateaux; on fait voile, tous les bâtiments éperonnés sur une ligne de front, et les autres en groupes sur les ailes. L'œil perçant d'Harald n'a encore rien vu au fond de la rade, mais la voix d'Edmund s'est fait entendre au sommet du mât du *Frek*, où il s'est cramponné pour avoir la joie de découvrir le premier les vaisseaux de Go-

doffo. Il a aperçu en effet les navires, qui vont à l'aviron, rangés en assez bon ordre, mais avançant peu parce qu'ils ont le vent contre eux. Ils sont sans mâts, et, autant qu'un furtif rayon de soleil lui a permis de le remarquer, ils sont très chargés de combattants. Sans doute, du haut du promontoire, quelqu'un aura vu les Danois et sera allé donner aux Norwégiens le signal de l'appareillage. On distingue, en effet, assez près de la ligne des bâtiments qui nagent contre le vent, une barque fuyant vent arrière et portant au sommet de son mât un étendard rouge, dénoncé par Edmund comme un avertissement de l'approche des ennemis. Plus Édrich entre dans la baie, plus la mer devient facile; le vent conserve un peu de sa force, mais on peut le maîtriser, et l'armée danoise continue à s'avancer sur une ligne bien formée.

On n'est bientôt plus qu'à la distance d'une flèche tirée avec force. Alors on peut savoir à qui l'on aura affaire, au moins quant au nombre des combattants. Édrich, d'un élan, et malgré la lourdeur des armes dont il est chargé, a gravi, par les haubans, la hauteur de son mât. Il lui est impossible de compter les Normands, qui sont en foule sur leurs ponts, entre les rames ou dans le fond des petits navires non pontés, mais il a pu se convaincre que Godoffo a réuni tout

ce qu'il a de guerriers et qu'il veut donner au hasard d'un combat naval l'avenir de sa puissance. De son côté, Godoffo a cherché à lire son destin sur les vaisseaux d'Édrich; un moment d'espérance joyeuse aura pu le flatter d'un succès facile, car peu de Danois paraissent à l'avant des navires. Le jeune Roi de mer a fait cacher la moitié de son monde, afin de tromper son ennemi sur l'importance de l'attaque et la durée de la résistance. L'armée de Godoffo a commencé à lancer des flèches longues et minces, qui, offrant une faible résistance au vent, doivent arriver plus sûrement à leur but; mais aucune n'a frappé encore les Danois, tandis que tous les traits des archers d'Édrich tombent sur les vaisseaux norwégiens. « Odin est avec nous, » enfants de Leire! » s'écrie Édrich, du poste qu'il a choisi pour juger des premiers coups; « il » conduit visiblement nos flèches. Déjà je vois » des morts sur le bois flottant des Normands. » Courage! » Et un son du cor d'ivoire avertit que le moment approche où les navires vont se choquer et le combat devenir terrible.

Édrich a glissé le long du mât; il est à peine sur le pont du *Frek*, qu'il a donné ordre à l'homme du gouvernail d'aller droit au bâtiment qui, tenant le milieu de la flotte norwégienne, porte une girouette dont l'emblème est inconnu à Edmund.

C'est une tourterelle au bec d'aigle. La proue dorée du navire porte aussi cette colombe, armée d'ongles aigus et d'un bec effroyablement ouvert. Là n'est pas Godoffo, car on voit son vaisseau bardé de lames d'argent qui luisent au soleil, cuirasse impuissante dont le faste ne le garantira pas du choc d'un éperon danois qui doit le broyer tout-à-l'heure. A la pointe de son mât tourne au caprice des vents, un bouc d'or qui se cabre ordinairement aussi sur sa voile. A Rolf est réservé l'honneur d'aller combattre Godoffo et les nombreux champions dont on sait qu'il marche toujours entouré. Alfden est sur le même navire que Rolf. Champion éprouvé dans cinquante combats sur mer, ou sur les îles qui bordent la Norwége, il connaît les Normands, et nul, pas même Olaf — le bras pesant — ne peut mieux seconder Rolf dans l'abordage contre le vaisseau au bouc d'or. Quel adversaire Édrich va-t-il rencontrer? Quel est ce chef illustre à qui Godoffo a remis le commandement dont son titre et d'anciens exploits doivent le rendre jaloux? Ce n'est pas un champion! un champion n'est qu'un serviteur, et le pouvoir de commander ne saurait lui être remis. C'est donc quelque illustre Roi de mer de la côte normande que Godoffo aura appelé à son secours, l'époux d'Asa peut-être! Cette pensée, qui a troublé un moment Édrich, redou-

ble sa haine et son énergie. Il brandit en l'air avec fureur sa massue de fer, sa brutale *Morghenstern*, dont la tête, armée de clous pointus, brille comme l'étoile du matin dont elle a le nom. « — Amis, à nous Godoffo et sa flotte! à nous » Trondheim, et je vous partagerai au cordeau » le royaume conquis! »

Les flèches ont déjà fait bien des morts dans l'une et l'autre flotte, mais ce n'est qu'un prélude aux scènes sanglantes qui vont se passer. Toutes les voiles danoises sont amenées, c'est-à-dire que les navires vont s'aborder. Les bâtiments éperonnés, poussés par l'impulsion de la voile, ont plongé leurs fers dans les flancs ou dans les proues des bâtiments qu'ils ont choisis pour le combat. Rolf est depuis quelques minutes sur le pont du vaisseau de Godoffo, et sa voix mugissante arrive à Édrich, qui est placé cependant assez loin de lui au vent, à droite. Rolf s'est attaqué tout de suite au roi de Trondheim, renversant, pour aller jusqu'à lui, vingt guerriers qui ont connu le poids de sa hache, forgée, dit-on, dans l'officine mystérieuse des génies du feu. Cette barrière a été abattue par le bersekir danois, comme l'herbe sèche par le laboureur quand il retourne son champ. A chaque coup qu'il porte, il crie : « Édrich, encore un agneau immolé à » Odin! »

Mais Édrich ne peut plus l'entendre. La bataille est devenue générale; les échos de la baie répètent des clameurs affreuses, des cris de blessés et de combattants, auxquels se mêlent le bruit des boucliers et des armures frappés par la hache, la masse de fer ou la large épée saxonne; le son des trompettes qui animent les vikings, et les chants sauvages des bersekirs danois et normands, qui, dans le délire de leur action furieuse, disent des paroles qui feraient envoler les Valkiries, si leur courage surhumain n'était au-dessus de la peur. Edmund, qui s'est mis au gouvernail quand le *Frek* s'est approché de la colombe au bec menaçant, a évité avec adresse l'éperon ennemi, et, laissant arriver sur le navire qu'il voulait aborder, il est allé briser son flanc doré avec la pointe du *Frek*. Alors, les deux vaisseaux, liés l'un à l'autre comme l'espadon au flanc du narwal, sont devenus une île flottante à trois caps sur laquelle commencent autant de duels qu'il y a de guerriers et de matelots.

L'équipage norwégien a résisté au premier choc des Danois avec une ardeur que prévoyait bien Édrich. Le Roi de mer n'a pu s'élancer sur le bâtiment qu'il a accroché presque perpendiculairement, parce qu'une lance l'a d'abord repoussé. Sa massue, dont les coups tombent d'ordinaire, sur tout ce qu'elle atteint, pareils à ceux

du marteau de la forge qui écrase le fer rougi sur l'enclume, frappe en vain le bois de cette lance; en vain, avec sa hache, il cherche à la couper : toujours elle est sur sa poitrine, poussée par un bras inflexible. Qui rompra cette barrière enchantée? Harald est debout sur la partie recourbée de l'avant qui surmonte l'éperon; son pied droit se cramponne à l'étroit plancher qui rejoint les deux bords du navire prolongés en l'air, où ils se redressent en col de cygne; son pied gauche est placé sur la liure de bois et de corde qui serre ces deux bords un peu au-dessous de la tête de dragon, effrayante décoration de la proue. Ce n'est point une hache ou une longue épée que manie le vieux Danois, mais un fléau garni de fer, un fléau dont les atteintes sont aussi fatales que celles de la massue de Thor. Il frappe à la poitrine le guerrier qu'il voit arrêter ainsi Édrich, et la lance tombe, et le guerrier chancèle pour tomber aussi, mais ses compagnons le retiennent dans sa chute.

Pendant l'instant de trouble que cet incident a causé, Édrich a sauté de son bord sur le vaisseau norwégien, et, sa morghen-stern à la main, il se trouve en face du guerrier déjà armé d'une hache pour le repousser. Les Danois se précipitent en même temps sur le navire ennemi; quelques uns ont été prévenus par les Normands, et les

deux bâtiments allant en dérive, abandonnés par les rameurs et les patrons qui sont devenus soldats, sont le théâtre d'une horrible mêlée dont le regard assuré d'Odin et de Freya peut seul voir tous les détails. Le Norwégien, fortement assailli par Édrich, est entouré d'une douzaine de combattants qui le défendent avec courage, et portent au Roi danois et à Olaf, son champion, des coups dangereux. La hache d'Édrich se brise contre le bouclier de son adversaire, et pendant qu'il tire son épée, celle du guerrier inconnu rompant plusieurs mailles de sa cuirasse, lui fait à la poitrine une blessure étendue. Le sang coule à flots, mais Édrich n'est que plus animé à la lutte nouvelle dans laquelle il est engagé. Cependant ses forces le trahissent; il ne soulève plus avec la même facilité l'épée qui d'abord ne pesait pas à son bras; il ne peut plus attaquer, c'est bien assez qu'il ait à se défendre. Quant à Olaf, il se multiplie; on dirait le dieu des combats.

Toutefois, les Norwégiens ne plient pas, et la victoire va rester à l'étendard blanc sur lequel figurent les images saintes de Gésione et de Fylla, les deux vierges célestes, protectrices des vierges de la terre. Tout-à coup, à côté d'Edrich, paraît un homme gigantesque, nu, les yeux sanglants, la tête couverte d'une longue et épaisse chevelure rouge, ayant pour toute arme une épée courte

qu'il porte entre ses larges dents. Il sort de la mer, et il n'est pas mouillé! Est-ce Thor qui vient combattre pour Édrich? Les Norwégiens le voient et reculent jusqu'à la poupe du vaisseau; ils reviennent pourtant essayer leurs fers contre ce corps peut-être invulnérable; le sang a rougi un des bras du géant, et l'énergie des guerriers normands s'accroît d'un premier succès qu'ils n'auraient point obtenu sur un dieu. Le nouveau combattant est donc un mortel! Oui, c'est Algrim échappé au naufrage de la nuit. Il a traversé le promontoire qui le séparait de la baie de Trondheim, s'est jeté à la nage pour venir partager les dangers et l'honneur de la bataille, et Gna l'a pris sur son cheval pour le porter à bord du *Frek*. Sa présence a changé le dénouement du combat; le bersekir tout seul fait tête au groupe de guerriers dont est toujours entouré le Norwégien qui paraît être le chef de la flotte; à droite, à gauche, devant lui, tombent moissonnés par son épée des soldats dont la courageuse résistance aurait lassé tout autre qu'Algrim. Le soldat qui porte sur son écu l'image peinte d'une colombe au bec ensanglanté, cet ennemi que les dieux semblent avoir suscité comme l'adversaire personnel d'Edrich, sort enfin du cercle protecteur où il était enfermé; les siens lui font avec peine un passage, mais il insiste, et le voilà face à face avec le géant

danois sur le théâtre rétréci de l'arrière du navire. Fatigué déjà de sa lutte contre Olaf et Édrich, il ne se présente pas avec moins d'intrépidité à cet être qui paraît invincible, sinon à l'abri du glaive. De rudes coups sont échangés alors, mais sans résultat. Si le guerrier de Trondheim est beaucoup moins grand qu'Algrim, il est plus leste, et il sait se mettre en garde contre les attaques dont il est l'objet, et que son bouclier mutilé repousse avec un bonheur incroyable. A la fureur d'Algrim il oppose un admirable sang-froid; il ne se hâte pas, et attend que l'occasion se présente de frapper le bersekir. Algrim se perd en efforts inutiles, et sa rage grandit avec les obstacles que la présence d'esprit du chef de la flotte norwégienne multiplie devant lui.

Cependant Édrich, secouru par le vieil Harald, a vu son sang s'étancher dans la zone d'un manteau dont le viking a bandé sa plaie; il revient au combat, faible, mais ardent à punir le Norwégien qui l'a blessé. Celui-ci reconnaît son premier lutteur, et, fuyant devant Algrim qu'il laisse aux prises avec six guerriers, il court au Roi de Leire sur l'avant du navire, où celui-ci s'est jeté au milieu d'une mêlée qu'il traverse la hache à la main, en s'ouvrant un passage comme un bûcheron dans un fourré.

« — Ah! je te retrouve enfin, fier Danois qu'une

» égratignure fait évanouir! C'est moi qui ai juré ta
» mort, et tu vas voir si les champions normands... »

Il n'achève pas, et de sa lourde épée il frappe Édrich que son bouclier préserve mal, car le coup tombe sur une de ses cuisses qu'il entame. Edrich a senti la lame froide qui est venue s'abreuver de son sang; mais la douleur ne l'a pas arrêté. Il s'élance, et assénant d'un bras que la colère rend plus pesant encore, un coup de hache sur la tête de son ennemi, il l'abat à ses pieds. Le casque ouvert roule sur le pont du vaisseau. O merveille! une longue chevelure blonde s'épend à flots d'or de cette coiffure brisée; la figure qu'une visière longue et descendante avait cachée jusqu'alors, paraît aux yeux étonnés d'Erich comme un astre dont la clarté l'éblouit. Le guerrier qu'il tient à terre est une femme; et cette femme, cette héroïne dont il presse la poitrine avec le genou, parce qu'elle se défend encore, toute renversée qu'elle est, cette femme est plus belle que Nossa, la vierge qui a donné son nom à la beauté!

Édrich, dont le bras levé pour frapper de nouveau est resté suspendu au-dessus de la tête qu'il regarde avec admiration, s'écrie : « Fille de Godoffo,
» tu es ma conquête! Je rends grâce à Fregga qui
» t'a sauvé la vie! Tu vois si j'étais digne d'Asa!
» Tu vois si ton père pouvait me faire impuné-

» ment l'affront d'un refus ! Tu es la plus coura-
» geuse des filles du Nord. Jamais aucune femme
» ne mania plus sûrement l'épée, et ne sut se met-
» tre plus à propos sous son bouclier pour se pro-
» téger contre la hache du champion. Tu pourrais
» devenir mon esclave ; je pourrais te traîner avec
» moi sur les mers, te forcer à vivre au milieu des
» vikings, et à échanger le palais de Godoffo, tout
» éblouissant du luxe que les Scandinaves ont
» rapporté de la France, contre l'étroite prison
» de la cale de mon navire; mais ce n'est pas es-
» clave que je t'aimerais; je te veux libre et mon
» épouse. Que Godoffo consente ou non, viens, et
» tu seras femme d'Édrich, le Roi de mer, fils
» d'un des rois du Danemarck qui, lui aussi, a
» des richesses que chaque jour augmente. Pour
» dot, tu sais qu'il peut t'offrir la gloire, acquise
» dans bien des combats, quoiqu'il soit jeune en-
» core...

» — Ton sang coule, et je suis fière, dit Asa,
» d'avoir fait ce qu'aucun de mes guerriers n'au-
» rait pu faire sans doute. Tu as vu que je n'étais
» pas de ces vierges faibles et timides qu'un père
» peut donner à un époux; ma main ne pouvait
» appartenir qu'au guerrier qui l'aurait désarmée.
» Je t'aime maintenant comme un brave ennemi,
» comme un de ces frères d'armes qu'on chérit
» après les avoir blessés dans un duel; je t'aimerai

» peut-être un jour comme un amant. Faisons » cesser ce carnage dont j'étais la seule cause. Il y » a eu de l'honneur des deux côtés ; quant au bu» tin... »

Asa, qu'Édrich avait relevée, regardait autour d'elle. L'étendard de Trondheim arraché à tous les vaisseaux norwégiens, était renversé sur les poupes danoises. La mer roulait dans ses vagues sanglantes des débris et des cadavres. Le vaisseau au bouc d'or disparaissait sous les eaux troublées de ce golfe, si calme il y a une heure. Le sommet de son mât doré, sa girouette qui portait insolemment la figure d'un des animaux que Thor attelle à son char, brillaient seuls au-dessus du gouffre, et le navire monté par Rolf et Alfden dominait ce débris. Asa contempla ce désastre avec douleur, puis elle reprit : « Quant au butin, les dieux se » sont prononcés en votre faveur... J'espère que » parmi les morts Odin n'aura pas eu à choisir » Godoffo ! »

Édrich emboucha alors son cor d'ivoire pour donner le signal du ralliement. Les vikings, ceux du moins que la hache normande avait laissés assez forts pour travailler à la manœuvre, décrochèrent les ongles de fer qui avaient saisi les navires norwégiens, prirent à la remorque ces vaisseaux, fracassés pour la plupart par le rude abordage, hissèrent leurs voiles, et, *lâchant la*

bride aux chevaux marins, selon l'expression des Scaldes qui chantaient la route victorieuse que la flotte danoise faisait vers Trondheim, emmenèrent leurs prisonniers dans le port, où les drotters, les femmes et les vieillards désolés avaient compté voir revenir triomphants leur roi, leurs maris, leurs fils et les douze courageuses vierges qui avaient accompagné Asa pour remplir auprès d'elle l'office glorieux de champions. Hélas! tous les vaisseaux ne retournaient pas. Godoffo, blessé, était enchaîné sur le snekkar de Rolf; les ponts des navires, les bancs de leurs rameurs, étaient couverts de cadavres ou de mourants; le roi normand avait perdu ses plus braves champions; Monde, Aslauga, Dislith, Alvide et Nanna, toutes nobles filles qui avaient fait serment de mourir plutôt que de tomber au pouvoir des Danois, étaient ou mortes ou près d'expirer; les autres, dont les dieux avaient trompé l'espérance, désarmées par les vikings de Leire, revenaient tristes, abattues et attendant les ordres d'Asa; car Asa leur avait fait jurer qu'elles se brûleraient avec elle pour échapper au vainqueur, si Frigga les abandonnait dans la bataille. Tant de dévouement, tant de courage remplissaient d'admiration Édrich et ses compagnons, qui, pour la première fois, s'étaient vus aux prises avec des Skioldmoës, et qui, jusqu'au mo-

ment où le cor de leur Roi avait retenti au milieu du choc des armes, n'avaient pu soupçonner le sexe de leurs plus hardis adversaires.

Une seule des vierges normandes était heureuse au milieu du deuil de ses sœurs : Ghitha, esclave de Godoffo, qu'Asa avait rachetée avant que le roi ne l'eût pu dégrader du titre de sa maîtresse. Le hasard venait de lui ménager une rencontre tout-à-fait inespérée : en combattant corps à corps contre un viking, elle avait reconnu son père. C'était, en effet, Edmund, ce vieux pêcheur, qui aurait voulu aller chercher, sous l'étendard du bouc d'or, Godoffo, que sa haine eût immolé à l'honneur de sa fille. Il s'était élancé sur le navire d'Asa pour attaquer quelque champion de l'indigne ravisseur de Ghitha, et sa hache avait frappé d'abord le bouclier de la jeune Norwégienne. Celle-ci l'avait reconnu à une invocation normande qu'il adressait tout haut à son throll familier, comme il avait l'habitude de le faire dans toutes les circonstances graves de sa vie. Pour lui, l'expédition d'Édrich avait eu un succès inespéré ; quel butin pouvait valoir la conquête qu'il venait de faire? Les trésors de Trondheim et ceux de la Norwége entière auraient-ils pu lui faire oublier Ghitha! Ghitha, c'était tout pour Edmund! Jamais cœur d'amant n'avait battu comme ce cœur de père sous son noir pourpoint

de peau de chèvre! Aussi sa joie était-elle immense. Mais elle était peu généreuse, cette joie expansive du vieillard, qui serrait entre ses bras sa jolie fille, chantait tout haut des vers tendres, — car le bonheur le faisait poëte, — et injuriait Godoffo qu'il menaçait de loin :

« — Oh! le plus indigne des hommes, qui ne méritais pas d'être père. Oh! le plus lâche des rois, qui enlevais les filles de tes malheureux sujets pour les flétrir de tes caresses. Tu es notre prisonnier, à la fin; tu vas payer de tout ton or le mal que tu as fait à ce pauvre Edmund, le plus obscur mais le plus loyal des Normands! Que j'aurais de joie à te mutiler avec ma hache!

» — Mon père, reprenait Ghitha, grâce pour le père d'Asa, qui m'a sauvée de l'amour de Godoffo! Si Odin l'a préservé dans le combat, faudra-t-il que vous soyez plus terrible que le dieu terrible? Grâce! au nom d'Asa.

» — Grâce, ma fille! tu oses la demander!.. Eh bien! donc, grâce de la vie, puisque tu le veux; mais... »

Et le pêcheur se leva, et emportant Ghitha par-dessus les bancs des rameurs, il alla la déposer aux pieds d'Édrich, dont une jeune fille pansait les blessures avec un soin et un succès qui auraient pu la faire prendre pour Eira, cet Esculape féminin de la théogonie scandinave.

« — Voici ma fille, Édrich ! voici Ghitha. Vois, qu'elle est belle ! Les dieux, en me l'opposant dans la mêlée, ont voulu garantir ma vie et la sienne; je les en remercie, et n'ai plus rien à leur demander. A toi, je puis demander quelque chose, tu ne me refuseras point, parce que tu n'as pas oublié que c'est moi qui t'ai piloté au travers des rochers, que c'est moi qui ai gouverné ton vaisseau dans cette baie, et préparé ton abordage.

» — Parle, Edmund, que veux-tu?

» — Je voulais donner la mort à Godoffo... »

La jeune fille, qui, avec la masse dorée de sa chevelure, étanchait le sang d'Édrich, tressaillit, se retourna, et, attachant son regard sévère sur le regard furieux du viking, elle s'écria : « — La mort à Godoffo !

» — Oui, je voulais sa mort, reprit Edmund; cependant Ghitha a prié pour lui, et il ne mourra pas. Mais cet homme a volé; il m'a volé ma fille, et c'est comme un voleur que je veux le punir. Livre-le-moi donc, et, suivant nos bonnes et antiques coutumes, qui déshonorent le larron, je raserai sa tête grise, — cette tête insensée, malgré l'âge qui a changé la couleur de ses cheveux, — je l'enduirai de poix, et, au lieu du casque couronné dont il était si fier, quand il en était protégé contre le pêcheur à qui il enlevait son enfant, je lui donnerai une coiffure ignoble de plumes de moi-

neaux ; puis je le promènerai sur tous les navires danois, afin que chacun lui jette une insulte ou lui donne un coup de bâton. Alors, humilié, dégradé à tous les yeux, il rentrera à Trondheim, où il régnera, si les Normands et toi êtes assez faibles pour le permettre.

» — Et tu ferais cela, vieillard? dit en frémissant de fureur la belle fille aux cheveux blonds tachés de sang.

» — Oui, sans doute, je le ferai.

» — Tu es donc sans pitié?

» — A-t-il eu de la pitié, lui, quand il est venu sur la grève où Ghitha raccommodait mes filets, innocente et heureuse auprès de moi? quand il l'a enlevée et embarquée sur son vaisseau, bien nommé le Serpent, car il fuit après une action lâche et cruelle? quand je l'ai supplié, en mordant le sable, en déchirant mon visage, de me rendre ce qui m'était plus cher qu'à lui tous les trésors de son palais? Il m'a déshonoré, je veux.....

» — Tu parles de déshonneur, Edmund, et le mien, y songes-tu?.. Sais-tu que je suis la fille de Godoffo?.. Pourrai-je vivre après le double affront fait à mon père?.. N'est-ce pas assez qu'il ait été vaincu, faut-il qu'il subisse l'ignominieuse peine réservée....?

» — Il m'a volé ma fille!

» — Ta fille, si tu la retrouves vierge et pure

comme ta cabane l'avait gardée, c'est à moi que tu le dois... Elle m'appartient, elle est mon esclave, même quand je suis esclave, moi; son serment la lie à ma volonté. Je puis d'un mot lui donner la mort, une mort sans combat et sans gloire... d'un mot, je puis la précipiter dans cette mer sanglante, où je me jetterais aussi pour échapper à des vainqueurs barbares..... Tu ne sais pas cela, Edmund!.... »

En disant ces mots, Asa s'était dressée sur ses pieds, abandonnant l'office qu'un instant auparavant elle remplissait, modeste, calme, intérieurement joyeuse. Tous ses membres tremblaient, une convulsion violente les agitait et saccadait ses paroles; elle était devenue pâle, et c'était une belle et terrible chose à voir que cette tête décolorée, animée seulement par deux yeux de flamme, et encadrée dans une longue chevelure blonde, semblable à l'auréole d'or qui entoure le visage des anges. Edmund resta muet; Ghitha se voila de ses mains et de ses cheveux noirs. Édrich, effrayé de la menace que venait de faire entendre la fille de Godoffo, se releva précipitamment, et la saisit avec effort par le bras pour l'empêcher d'accomplir un dessein que l'indignation lui avait suggéré. Sa poitrine, dépouillée de sa cotte d'armes, laissait voir le sillon ouvert par l'épée d'Asa; son sang, étanché un moment, venait de se faire de nouveau

passage entre les lèvres de cette plaie, que la jeune Norwégienne avait délicatement rapprochées, et sur lesquelles elle allait poser un appareil quand Edmund était survenu.

« — Je mourrai donc aussi, dit-il après quelques secondes d'un silence que les nombreux témoins de cette scène n'osaient interrompre ; car, je le jure, nul que toi, noble fille, ne pourra me contraindre à retenir la vie qui s'échappe de ma poitrine.

» — Pardonne, Asa, pardonne à Edmund, que son amour pour moi rendait inhumain. Il t'admire, toi qui sais faire respecter ton père ; il t'aime, toi qui as fait respecter la pureté de sa fille !.. Oui, je suis ton esclave, je te dois ma vie, et si je te la demande, ce n'est que pour ce vieillard qui pleure maintenant. Un père a besoin de sa fille ! Vois là bas, sur ce vaisseau danois, vois Godoffo enchaîné, il te cherche des yeux, il a besoin d'Asa.... et Asa parlait de le fuir par la mort ! »

Ces paroles de Ghitha calmèrent subitement la fille de Godoffo, qui pour toute réponse dit à sa compagne : « — Va, ma sœur, descends à la chambre où nous vivions, femmes modestes, avant d'avoir revêtu la cuirasse des Skioldmoës ; prends-y un de mes voiles les plus fins ; prends-y cette eau précieuse que les drotters m'ont donnée et qu'ils tenaient de Freya elle-même, visitée par

eux dans la forêt sacrée. Cours, car tu vois que... MON ÉPOUX chancèle, et qu'il me faudra chanter sur la harpe funèbre l'hymne des VEUVES, si tu tardes un peu. »

Avant de parler ainsi, Asa, qui avait déjà posé un pied sur le plat-bord de la poupe pour s'élancer dans la mer, s'était retournée du côté d'Édrich, et, le regardant avec gravité, avait paru l'interroger d'un de ces coups-d'œil rapides et profonds qui savent pénétrer tous les mystères du cœur. Frigga l'avait emporté : l'amour la donnait au Roi de mer danois... Oh! quelle fut la joie d'Edrich, quand il entendit ce nom d'*époux* prononcé par Asa d'une voix émue et solennelle; quand il vit cette jeune fille, tout-à-l'heure si exaltée, maintenant douce et timide, oser à peine arrêter sur lui des yeux que voilait la pudeur! Il hésite d'abord, comme pour laisser à Asa le temps de réfléchir sur la portée de *ce mot lâché*, qui, suivant la noble et simple expression de notre vieux Corneille, la *fait rougir de honte* (1); puis, heureux de ce qu'elle ne s'est point ravisée : « Edmund, dit-il en comprimant sa blessure de toute la force de sa main droite, Edmund, il n'y a pas aujourd'hui de bonheur que pour toi; vois la

(1) Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

Chimène, *Le Cid*, act. IV.

femme d'Édrich ! Sa beauté égale son courage; elle donnera des lions au Danemarck ! Nomme-la à nos vikings; proclame-la en mon nom Reine de Leire et de Trondheim, car Trondheim est à nous... Il est à vous tous, vikings, reprit-il en enflant sa voix pour la porter jusqu'à l'avant de son drakkar, jusqu'aux navires qui l'environnaient; toutes les richesses de cette ville que nous avons trouvée armée contre nous vous appartiennent, avec la dot d'Asa. Trondheim sera désormais un port de relâche pour nous, et Godoffo y deviendra notre Iarl. »

Cette dernière phrase fronça le sourcil d'Edmund. Godoffo lieutenant d'Édrich lui déplaisait autant que Godoffo roi de Trondheim; cependant il ne manifesta son mécontentement par aucun autre signe extérieur qu'un mouvement de contraction violente de la bouche et du front. Il obéit, et, d'une voix éclatante, répéta ce que le Roi de mer lui avait dit.

Une longue rumeur, courant d'un navire à l'autre comme un bruit que le vent porte d'une vague aux vagues qui la suivent, accueillit cette proclamation dont le sens était assez inattendu. Les Danois approuvaient-ils les résolutions d'Édrich ou les blâmaient-ils? c'est ce que d'abord put se demander l'époux d'Asa; mais, la rumeur calmée, des cris de joie éclatant avec force, ne

laissèrent plus de doute sur l'assentiment des vikings. Au milieu de la clameur bruyante dont tressaillaient toutes les vallées du golfe, les noms d'Asa et d'Edrich, unis par les scaldes dans des chants improvisés, arrivèrent aux oreilles de Godoffo, si cruellement humilié à bord du drakkar où Rolf l'avait enchaîné. Son abaissement, l'espèce de pitié que lui témoignait Edrich en le désignant pour son Iarl, lui furent révélés par les félicitations ironiques que lui adressaient les Danois sur la dignité à laquelle la générosité de son gendre daignait l'élever. Oh! qu'il aurait souhaité que Rolf, plus heureux ou plus cruel dans le combat, l'eût tué, pour lui épargner de telles humiliations! Des larmes douloureuses coulaient sur ses joues ridées que la rage faisait alternativement pâles et rouges. La mort, une mort prompte, était tout ce qu'il souhaitait; aussi, quand il eut mis pied à terre sur le port où Edrich l'attendait avec Asa, il n'adressa que cette parole au roi danois qui lui tendait la main :

« — Frappe-moi de ta hache, car je ne vivrai jamais ni ton prisonnier, ni ton père, ni ton Iarl. Je te hais, tue-moi donc! par grâce, tue-moi! »

Asa se chargea de changer cette fatale résolution de Godoffo et de l'apaiser; elle y parvint non sans peine; mais que ne pouvait cette fille adorée!

Edrich reçut la main d'Asa, les vikings se partagèrent les richesses des Normands de Trondheim, Godoffo se soumit au sort que lui avait fait la guerre; et la flotte danoise, profitant d'un vent favorable, retourna à Leire, qu'elle enrichit des dépouilles norwégiennes.

NOTES.

— *Roi de Mer.* (P. 25.) « Les pirates de l'époque à laquelle » nous sommes parvenus semblent avoir été le plus souvent des » exilés, des bannis, qui se firent *Rois de mer* parce que la » terre leur manquait. Loups furieux (*wargr*, loup, *vargus*, » banni; *voy.* Grimm.) que la famine avait chassés du gîte pa- » ternel, ils abordèrent seuls et sans famille; et, lorsqu'ils fu- » rent soûls de pillage, lorsqu'à force de revenir annuellement, » il se furent fait une patrie de la terre qn'ils ravageaient, il » fallut des Sabines à ces hommes; ils prirent femmes, et les » enfants, comme il arrive nécessairement, parlèrent la langue » de leurs mères. » M. Michelet, *Hist. de France*, 2e édit., 1er vol., p. 393.

« Les soldats de chaque flotte (danoise et norwégienne), » obéissaient en général à un chef unique, dont le vaisseau se » distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'é- » tait le même chef qui commandait encore lorsque les pirates » débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à che- » val. On le saluait du titre germanique que les langues du midi » rendent par le mot Roi: *kong, konung, kineg, koning, king;* » en latin, *rex, rector, dux, ductor, præfectus, consul, cen-* » *turio:* général en chef. Le premier d'entre les capitaines por- » tait quelquefois le titre de *konga-kong*, chef des chefs, roi » des rois (Ibre, Glossaire Sueio-gothic.); mais il n'était roi » que sur mer et dans le combat; car à l'heure du festin toute

» la troupe s'asseyait en cercle, et les cornets remplis de bière » passaient de main en main, sans qu'il y eût ni premier ni der- » nier. Le *Roi de mer* (*sæ-kong, her-kong, sæ-konung, see-* » *king, her-konung, here-king*) était partout suivi avec fidé- » lité, et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était » renommé comme le plus brave entre les braves, comme celui » qui n'avait jamais dormi sous un toit de planches, qui jamais » n'avait vidé la coupe auprès d'un foyer abrité (*qui sub tigno* » *fuliginoso numquam dormiebat* (Inglinga-saga). » M. Augustin Thierry, *Hist. de la conquête d'Angleterre par les Normands*, 3e édit., t. 1er, p. 126.

« ... Un usage particulier aux peuples du Nord, c'est que, de » deux ou plusieurs fils d'un roi, l'un prenait quelquefois après » la mort de leur père les rênes du gouvernement, tandis que » les autres, portant également le titre de *Roi*, équipaient des » flottes ou se servaient de celles du royaume, et passaient dès » lors leur vie à croiser sur les côtes et dans les mers, à faire des » expéditions et à se signaler par leurs exploits maritimes... » Voilà une des causes qui ont si long-temps répandu du lustre » sur la piraterie dans les pays du Nord; en effet, comment un » état qui était embrassé par les fils de rois et par la première » noblesse du pays n'aurait-il pas été honoré?... Ainsi, presque » toute la fleur de la nation devait se précipiter sur les vais- » seaux, comme unique moyen de son salut et de son avance- » ment... Il paraît que les chefs nobles n'en toléraient pas de » roturiers, car l'histoire nous cite plusieurs exemples de chefs » obscurs que les rois firent punir comme pirates ou écumeurs » de mer, quoique eux-mêmes ne fissent pas d'autre métier... » Dans le Nord, les fils déshérités des rois et des *iarls* n'étaient » pas les seuls qui se fissent rois de mer. Les princes régnant » aussi, du moins ceux des côtes, se jetaient fréquemment dans » cette carrière, qui leur promettait plus de richesse et les il- » lustrait plus que leur règne sur terre. C'est que dans ces pe- » tits États les revenus étaient médiocres, et le Roi n'avait pas » d'espoir de les augmenter, ni par conséquent de se procurer » mille objets de luxe que l'on connaissait par le commerce ou » par la piraterie, tels que l'or et l'argent, le vin, les esclaves;

» la carrière de l'Océan, au contraire, était immense; elle pou- » vait mener à tout, et procurer toutes les richesses et même les » belles femmes que l'on apprit à chercher par cette voie. » M. G.-B. Depping, *Hist. des expéditions maritimes des Normands*, t. 1er, p. 30.

— *Edrich.* (P. 25.) *Ed* (heureux), *rik, ric, rich, reich* (fort, brave).

— *Le cor d'ivoire suspendu à son cou.* (P. 25.) « Hasting, » du haut de son vaisseau, ralliait sa troupe au son d'un cor d'i- » voire qu'il portait au cou, et que les habitants de la Gaule » surnommaient le tonnerre. » (*Tuba illi erat eburnea, tonitruum nuncupata.* Dudo de Sancto-Quintino, *apud scriptores rerum normanorum.*) M. A. Thierry, *Hist. de la conq. des Norm.*, t. 1er, p. 154.

Benoît, dans sa chronique rimée des Ducs de Normandie, dit, en parlant de Rou, vers 241 :

« Un corn d'Olifan haut e cler
« A fait lez sei treis feiz sonner. »

« Il a fait sonner trois fois auprès de lui une corne d'éléphant à la voix haute et claire. »

— *Les vikings.* (P. 25.) « Dans la langue du Nord on nommait » généralement ceux qui se livraient aux expéditions navales et » qui subsistaient uniquement de la vie de mer, des *vikingues.* » Quoique ce terme paraisse venir de *wick*, qui désigne une » anse ou une station propre à cacher un navire, et que, par » conséquent, *vikingue* soit synonyme de pirate, ce nom était » un titre honorable... Nous avons vu que la plus grande bra- » voure et un audace à toute épreuve ennoblissaient cet état » flétri par les lois des peuples civilisés. » M. Depping, *Hist. des expéd. marit. des Norm.*, t. 1er, p. 73.

« Tantôt il cotoyaient la terre et guettaient leur ennemi dans » les détroits, les baies et les petits mouillages : ce qui leur fit » donner le nom de *vikings*, ou *enfants des anses.* » M. A. Thierry, *Hist de la conq. des Norm.*, t. 1er, p. 128.

— *Drakkar.* (P. 25.) Dragon, nom donné par les Scandinaves à certains de leurs navires. Le Mémoire n° 2 de mon *Archéologie*

navale traite longuement de ce vaisseau et des autres navires des Normands. (Voir 1er vol., p. 121-168.)

— *Les Coraniens ont résisté*, etc. (P. 26.) « Les Coraniens » (*coriniaidd;* en latin, *coritani*), hommes de race teutonique, » venus d'un pays que les annales bretonnes désignent par le » nom de terre des marais, entrèrent dans le golfe formé par » l'embouchure de l'Humber, et s'établirent le long des rives de » ce fleuve et sur la côte orientale, séparant ainsi en deux por- » tions le territoire des Logriens. » M. A. Thierry, *Hist. de la conq.*, t. 1er, p. 34. Les Coraniens occupaient donc une partie du York-Shire et du Lincoln-Shire, sur les bords de l'Humber et la côte Est de ces deux contrées, peut-être de Scarboroug à Boston.

— *Les scaldes.* (P. 26.) Poëtes scandinaves qui chantaient les dieux et les belles actions des héros. Les guerriers eux-mêmes étaient souvent scaldes, et l'on attribue à Lodbrog, un des plus célèbres rois de mer du ixe siècle, le chant de mort qui raconte les exploits de ce grand pirate danois, et que les descendants des Scandinaves regardent comme un des plus beaux monuments de leur ancienne poésie nationale. M. Augustin Thierry en a donné une traduction énergique, d'un très grand caractère.

— *Odin... La valhalla.* (P. 27.) Pour tout ce qui est de la mythologie scandinave, voir l'excellente introduction de Mallet à l'*Histoire du Danemarck*, l'Encyclopédie méthodique, t. iv, des *Antiquités*, qui a copié Mallet, et le *Dictionnaire mythologique* de Noel, qui a copié l'Encyclopédie.

— *Horsa a été porté par les déesses*, etc. (P. 28) J'ai cherché à imiter, dans ce chant d'Horsa, le chant de Ragnar-Lodbrog. *Horsa*, de *hors* : cheval.

— *Aussi incapable de vivre hors de l'eau qu'un poisson.* (P. 29.) C'est ce que Guillaume de Malmesbury dit d'un pirate danois, p. 50 : « *In aquâ sicut piscis vivere assuetus.* »

— *Les nains avaient forgé son épée.* (P. 30.) L'épée *Tirfing*, fameuse dans les *sagas*, avait été forgée par les nains. (Voir M. Depping, dans ses *Expéd. marit. des Normands*, p. 54.)

—*Du haut de sa taille immense.* (P. 30.) Les chefs des pirates devaient toujours avoir une grande supériorité sur les vikings. Saxo Grammaticus, parlant, dans le livre xiv de son Histoire des Danois, du célèbre Hérald, dit : « *Sæpè inter navigandum*, etc. — Souvent, pendant la navigation, s'élançant à la poupe, hors de son vaisseau, il alla en courant à la proue sur la tête levée des rames, d'où passant au côté d'un autre navire, il revint à la place qu'il venait de quitter sur cette nouvelle file d'avirons. » Cette agilité est certainement merveilleuse. Alf, que mentionne Saxo, liv. vii, n'était peut-être pas si agile; mais il était le plus beau, le plus grand et le plus courageux des pirates : « *E quibus ceteris animis formâque præstantior piratiis incombebat officiis.* »

— *Alfhide, la fille de Sigurd.* (P. 31.) Voir plus bas.

— *Thoric.* (P. 31.) « Que Thor m'aide. » Thor était fils d'Odin et de Fria (Frigga). Il présidait à la foudre, à la tempête et aux saisons; il était un des dieux invoqués dans les combats par les Scandinaves, parce qu'il était lui-même comme le champion des dieux.

— *Horsa, le kœmpe à jamais célèbre.* (P. 32.) « C'est surtout, » dit M. Depping, « dans la singulière institution des *cham-*
» *pions* (en islandais *cappar*, en danois *kampe*), que le caractère
» des pirates scandinaves s'est montré dans tout son jour. C'é-
» taient les gardes des rois de terre et de mer, des guerriers qui,
» voués au service de la personne d'un maître, n'avaient d'au-
» tre moyen d'avancement que celui de se signaler par des exploits
» que la renommée repandait dans tout le Nord... Les *sagas*
» sont remplies des duels ou combats singuliers que les cham-
» pions livraient à leurs adversaires... » Les rois de mer se mesuraient aussi quelquefois avec les champions, comme ils se défiaient entre eux. Torfœus (Thormodus), dans la première partie de son *Historia rerum norvegicarum*, donne de curieux détails sur les champions de Half, un des rois de mer norwégiens les plus heureux et les plus illustres. Il raconte que Half, naviguant avec un seul bâtiment, avait eu d'abord vingt-trois champions de famille royale; qu'il en eut ensuite jusqu'à soixante,

tous âgés d'au moins dix-huit ans et de soixante ans au plus. Il n'en recevait aucun qui ne pût soulever une pierre que douze hommes d'une force ordinaire suffisaient à peine à mouvoir. Ses champions ne pouvaient, sous peine d'être exclus de son vaisseau et de l'association dont ce navire était le centre, enlever des enfants ou des femmes, panser leurs blessures pendant le combat, ou s'abriter pendant la tempête. Plus de dix-huit ans, Half courut la mer avec ces redoutables compagnons de piraterie; il fit des prises considérables. A sa dernière course, son vaisseau étant chargé de butin au point de ne pouvoir plus naviguer, tous les champions se jetèrent à la nage pour le soulager, et regagnèrent le rivage où les attendait leur maître. Les exploits célèbres des héros de la chevalerie ou des demi-dieux de l'antiquité sont peu de chose en comparaison des hauts faits que les *sagas* prêtent à certains champions.

—*Notre vêtement de peaux de chèvres.* (P. 35.)—Le surnom de *Lodbrog* donné à Ragnar, lui venait, dit M. Thierry, « de ce qu'il portait habituellement, comme les simples matelots scandinaves, de larges hauts-de-chausses de peau de chèvre ayant le poil en dehors. » — Les Danois habitants des côtes portaient l'habit des matelots, à cause de l'habitude où ils étaient de vivre dans les navires. *Dani olim*, etc. *Rerum danicarum scriptores*, p. 400.

Tous les Rois de mer, tous les chefs de pirates n'étaient pas si simples dans leurs costumes que Ragnar-Lodbrog, témoin ce passage du chap. XLIV de l'Histoire des Danois, par Saxo : « *Rex sublimis e puppi*, etc. —Le roi, debout sur la poupe, était facile à reconnaître à son costume : il avait sur sa cuirasse un vêtement court de soie rouge; il portait un casque et un bouclier dorés. »

— *S'il mangeait la chair crue du cheval.* (P. 35.) Les hommes du Nord conservèrent long-temps l'habitude de manger de la chair de cheval; et il ne fallut rien moins que la promulgation de décrets royaux très sévères, sollicités par les évêques et les missionnaires, pour que les Islandais, devenus chrétiens, renonçassent à cette nourriture.

— *Frek.* (P. 37.) *Frak, frech, vrek, vrang*, rude, âpre, féroce. M. Thierry : *Lettres sur l'hist. de France ;* Arrogant, téméraire. (Dict. danois.)

— *A un coup de sifflet du chef.* (P. 40.) Le sifflet était l'instrument qui lançait le commandement dans le tumulte de la manœuvre ; et, à cause de cela, il était le signe du commandement. Sa voix aiguë, capable de lutter contre celle du vent, l'avait fait choisir pour un office auquel il était si éminemment propre. A quelle époque fut-il adopté ? Est-il, dans la marine du Nord, antérieur à la flûte du symphoniaque qui donnait la mesure aux rameurs de l'armée navale de César ? (Voir J. Scheffer.) N'est-il qu'une imitation de cet instrument dont la puissance rhythmique excitait et délassait les rameurs ? C'est ce qu'on ne pourrait décider. Au reste, que la flûte et le sifflet aient été ou non contemporains, peu importe ; ce qu'il y a de certain, c'est que le sifflet, encore en usage aujourd'hui dans presque toutes les marines, comme une sorte de télégraphe harmonique, est depuis très long-temps dans la marine du Nord. La planche XXXII des *Normans antiquities* du docteur J. Strutt montre un navire du VIIIe ou IXe siècle, dont le patron est représenté portant un sifflet à sa bouche, pour faire nager les vikings qui sont aux avirons. Au combat du 25 avril 1513, livré par l'amiral Howard au brave Provençal Prégent, dans une petite anse voisine du Conquet, le général anglais, ayant sauté sur la galère de Prégent, pour l'enlever à l'abordage, et sa propre galère s'étant éloignée pendant qu'il se battait avec beaucoup de bravoure, il fut obligé de se jeter tout armé à la mer, nul autre honorable moyen de salut ne lui étant resté. « Alors, » dit un témoin oculaire, Edouard Echyngham, traduit par de Brequigny, « alors un domestique » de Charrau aperçut dans la mer l'amiral qui nageait et criait » à sa galère d'arriver à lui ; mais, voyant qu'elle ne le pouvait, » *il prit le sifflet qui était autour de son col, l'entortilla de* » *son cordon, et le lança à la mer.* » Dans sa petite statue (4 pieds 10 pouces) en albâtre de Lagny, qui fait partie du musée du Louvre, Philippe de Chabot, seigneur de Brion, est représenté tenant de la main droite son sifflet suspendu à un

cordon que Jean Cousin a passé autour du cou de l'amiral de France avec son collier de Saint-Michel. Cet insigne de l'amiral, dont nous venons de voir l'adversaire de Prégent se séparer avec désespoir, se sentant noyé par sa lourde armure, dans cette journée où il usa de la suprême autorité maritime si malheureusement pour l'Angleterre et pour lui ; ce sifflet, que le grand sculpteur français du XVIe siècle ne manqua pas, après 1543, de donner à Chabot, le défunt amiral de France et de Bretagne, ce ne fut plus, au commencement du XVIIe siècle, le général qui le porta. Il ne passa point au capitaine, — du moins je ne trouve aucun indice qui puisse faire supposer que le capitaine eût hérité de l'amiral cet insigne du commandement — ; il vint aux mains du Comite et du Sous-Comite, cette âme en deux corps des galères de l'époque. (Voir *Arch. nav.*) L'auteur de l'*Armata navale* (Rome, 1614), Pantero-Pantera, gentilhomme comasque, qui avait été capitaine dans la marine des galères du pape, et avait commandé la *Santa-Lucia*, dit au chapitre XII, liv. 1er de son consciencieux et intéressant traité, en parlant du comite : « *Deve esser anco rigoroso, perche la ciurma voluntieri » fuge l'opra, e necessario adoprar non meno il bastone che'l* » FISCHIETTO. » (Il doit être aussi sévère, parce que la chiourme fuit volontiers la peine ; il est donc nécessaire d'employer contre elle autant le bâton que le sifflet.) Je remarque en passant que, *fischietto* étant le diminutif de *fischio*, le comite portait un petit sifflet qui différait peut-être du sifflet-amiral par la grandeur, comme il en devait différer par la matière et l'importance du travail d'orfévrerie. Le sifflet-amiral était sans doute un bijou non moins élégant et précieux que le poignard, l'épée et le casque dont se parait un homme du rang et de la fortune d'Howard, de Chabot ou de Bonnivet. Au paragraphe du Sous-comite (*sotto-comito*), Pantero-Pantera s'exprime ainsi : « *Sappia esequir perfettamente alla prora gl'ordini del co- » mito, et particolarmente quelli che toccano al trinchetto, » stando sempre attento per rispondere al fischietto del comite* » COL SUO *per assicurarlo d'averlo inteso.* » (Qu'il sache parfaitement exécuter à la proue les ordres du comite, et en particulier ceux qui ont rapport au trinquet, ayant toujours bien

attention de répondre au sifflet du comite avec le sien, pour l'assurer qu'il l'a entendu.) Le sous-comite avait donc un sifflet comme le comite; ce sifflet, fait pour répéter le signal qui venait de l'arrière, donné par le comite, répondait à celui qui appelait son attention pour la manœuvre. Les choses se passent aujourd'hui entre le premier maître d'équipage et son second, comme elles se passaient entre ces deux officiers des galères. Les Hollandais avaient au XVIIe siècle, dans l'*artijkel-brief*, règlement fameux qui gouvernait dès long-temps leur marine, un 9e article conçu en ces termes : « Ceux qui resteront en» dormis quand le *sifflet* se fait entendre, etc. » Le sifflet, à cette époque, était l'attribut du Maître, témoin ce passage d'Aubin : « *Commande!* ce mot est crié par l'équipage pour ré» pondre au maître qui a appelé de la voix ou du sifflet, pour » quelque commandement qu'il veut faire. » Il n'y a que peu d'années seulement que l'on a défendu aux équipages de donner cette preuve bruyante de leur attention aux avertissements du sifflet; on ne parle plus pendant la manœuvre. Les sifflets chantent, on les écoute et l'on obéit à leurs sonneries, traductions connues des volontés du capitaine, de l'officier de quart ou du maître. Chaque avertissement a un chant spécial, et le sifflet s'est élevé, par nécessité, jusqu'à la condition du tambour et de la trompette. — Avant d'en finir avec cette petite histoire du sifflet, rappelons que Joinville dit, dans l'*Histoire de Saint Louis :* — « Où flum devant le Roy avoit une galie de » Genevois (génois), là où il ne paroit (paraissait) qu'un seul » home desur. Maintenant que il vit le Roy sur le flum (quand » il vit le roi sur le bord du fleuve), il sonna un *siblet* (du la» tin *sibulus*), et, au son du siblet, saillirent bien de la sente » (la cale) de la galie, quatre-vingts arbalestriers bien appa» reillés, et les arbalestres montées, etc. » — Ainsi, le sifflet chez les Normands, au IXe siècle, et probablement avant; au XIIIe siècle, chez les Génois et les autres Italiens; au XVIe, en Angleterre, en Hollande, en Italie; et, depuis ce temps-là, partout en Europe et en Amérique. On siffle à bord des bâtiments turcs, mais ce sont des Grecs qui sifflent et non des Turcs, qui n'ont pas voulu se donner la peine d'apprendre à jouer du petit tube d'argent à la noix trouée. On siffle chez les

Egyptiens comme chez les Grecs. Je ne crois pas qu'on siffle chez les Chinois, les Malais et les Arabes des côtes de la presqu'île indienne; ils font la manœuvre en suivant l'impulsion de la voix d'un chanteur.

— *Spad.* (P. 41.) Épée longue des Danois; *swerd*, épée courte. (MALLET, *Introd. à l'histoire du Danemarck*, chap. IX.) Le *spad* nous a donné *épée*, qui vient d'*espée* (1), mot francisé du portugais et de l'espagnol *espada*. L'italien a conservé *spada* et le *spadaccino*, que nous avons gardé comme *spadassin*. Pourquoi avoir gardé *spadassin*, quand nous répudions l'*espade* en conservant l'*espadon?* Toutes les langues ont de ces bizarreries. L'anglais n'a pas retenu *spad*, mais *swerd* sous la forme de *sword*. — L'espade, que la langue vulgaire a rejetée depuis bien long-temps, la langue maritime lui a donné droit de bourgeoisie. Dans les ateliers de corderie, l'espade est une palette de deux pieds et demi de long, large de deux ou trois pouces seulement, emmanchée à une poignée, dont on se sert pour dégager le chanvre de ses chènevottes en le battant sur une planche. Espader, c'est se servir de l'espade, c'est être un espadeur. Pour *espader*, l'italien a *spadolare;* l'espagnol, *espadillar;* le portugais, *espadar*. Cette similitude de mots prouve que l'usage et l'instrument de l'espadage sont identiques dans les quatre marines du midi de l'Europe, qui ont toujours eu tant de rapports entre elles.

— *Les haches frappent sur les boucliers.* (P. 41.) Le bouclier des Scandinaves était allongé, ovale, haut comme un homme; on pouvait se sauver à la nage dessus pour ne pas tomber entre les mains des ennemis. MALLET, *introd. à l'hist. de Dann.*, chap. IX.

— *Edrich fit tirer ses navires au plain.* (P. 42.) Sur la côte, sur la plage, *in plano*, comme dit Phædre. C'est par oubli de l'étymologie qu'on écrit aujourd'hui dans la marine, *au plein*. WACE, dans le *Roman de Rou*, parlant du débarquement de Guillaume-le-Conquérant, dit des chevaliers normands :

Al plain viendrent lances levées.

(1) On trouve *espée* dans les poëtes du XIIe siècle.

Espées et haulmes fourbir. (WACE, *Roman de Rou*.)

— *Iarl.* (P. 42.) En Islandais, *jall* et *jarll;* le même mot qu'*earl,* anglais, signifiant : Comte. Les Iarls étaient des petits souverains ou des vice-rois dans les pays scandinaves, des chefs du second ordre, comme les appelle M. A Thierry.

— *Je l'ai juré par le bracelet d'Odin.* (P. 42.) Les Danois de l'*est-anglie* avaient prêté serment au Roi Alfred (an 885), d'abord sur le bracelet d'Odin, ensuite sur la croix du Christ. M. A. Thierry, *Hist. de la conquête d'Angleterre.*

— *Trondheim.* (P. 43.) Trontheim, Dronthem et Drontheim, ville de Norwège, sur le golfe de son nom, formé par l'embouchure du Midder dans l'océan Septentrional. Des rochers barrent l'entrée du golfe et en rendent l'entrée difficile à de gros navires.

— *Houg.* (P. 44.) Cap, promontoire, pointe de terre. Ce mot scandinave, qui se retrouve encore dans le hollandais, *hoog*, élevé, et dans l'anglais *high*, s'est conservé en France dans les dénominations du *Hog* au Havre, et du cap de la *Hougue*. M. Depping donne comme certain ce fait, qui est au moins très vraisemblable. *Hague* voulait dire port ; ainsi *copen-hague,* port des marchands (*hague,* port, *copen,* aujourd'hui en hollandais *koppen,* acheter) ; ainsi notre cap de la Hague, extrémité nord-ouest du département de la Manche, dont les petites anses servirent plus d'une fois de ports aux Scandinaves pirates et conquérants. Froissard se sert du mot *hague* pour désigner une rade ou un port.

— *La route des cygnes.* (P. 44.) Ofer, Swan, Rade, expressions des antiques poésies du nord, qui désignaient aussi la mer sous le nom de *champ des pirates.* Snorro, *maris nomina.*

— *Holker.* (P. 45.) Voir *Arch. nav.* ; Mémoire n°2.

— *Bersekir.* (P. 46.) « Lorsque l'enthousiasme guerrier » des compagnons du Roi de mer s'exhalait jusqu'à la frénésie, » ils prenaient le nom de *bersekir* (insensés, fous, furieux)... » La place du bersekir était à la proue, parce que l'abordage » avait ordinairement lieu par l'avant, et que, dans une pareille » rencontre, l'importance des premiers coups était si grande » qu'il fallait, pour les porter ou les parer, des hommes d'une

» force et d'une résolution à toute épreuve. Les anciens sagas » font de ce titre un honneur pour les héros; mais dans le » *Vaetz d'Ola-Saga*, bersekir est un titre de reproche : « *Fu-* » *rore bersekiro si quis grassetur, relegatione puniatur.* » (Celui qui s'avancera au combat avec la rage furieuse du bersekir, sera par punition éloigné du champ de bataille ; ou, peut-être : celui qui aura contracté les habitudes furieuses des bersekirs sera puni du bannissement.) M. MICHELET, *Hist. de France.* — Voir SAXO, *Hist. dan.*, sur les cinq bersekirs, fils du Roi de Suède Sivald, et sur le combat du Roi Halfdan contre le pirate Hartben, bersekir très redouté.

— *Tous les bâtiments éperonnés sur une ligne de front.* (P 47.) Voir *Arch. nav.*, Mémoires nos 2 et 3.

— *Morghen-stern.* (P. 51.) Étoile du matin, nom donné par les Danois à une espèce de masse d'arme dont ils se servaient.

— *Je vous partagerai au cordeau*, etc. (P. 51.) « Le » pays fut divisé au cordeau, disent les anciens chroniqueurs ; » c'était la manière d'arpenter usitée en Scandinavie. » M. A. THIERRY.

— *Le son des trompettes.* (P. 52.) Voir les *Antiquités normandes* du doct. J. STRUTT.

— *Laissant arriver.* (P. 52.) Voir l'*index* de l'*Arch. nav.* au mot *Arriver.*

— *Mais un fléau garni de fer.* (P. 53.) Voir le 1er volume de l'*Arch. nav.*, p. 154.

— *La massue de Thor*, appelée Miolner, brise tout ce qu'elle rencontre. (P. 53.)

— *Gna.* (P. 55.) Messagère de Frigga. Son cheval courait sur les eaux comme il volait dans les airs.

— *Le luxe que les Scandinaves ont rapporté de la France.* (P. 58.) Après le siége de Paris. « Une agrafe d'or pour re- » lever tes magnifiques vêtements ; de la pourpre de Tyr pour » donner à ta peau un vif incarnat ; des manteaux enrichis d'or, » une ceinture garnie de pierres précieuses ; des courroies dorées » aux pieds. Aucune nation n'en fait autant. »

Aurea sublimen mordet tibi fabula vestem, etc.

Voir sur ce passage d'Abbon, M. Amaury Duval, tome 1er, p. 405, *de l'évêque Gozlin*, et la traduction de M. Tarade.

— *Des animaux que Thor attelle à son char.* (P. 59.) Thor a deux boucs à son char.

— *Lâchant la bride aux chevaux marins.* (P 59.) Turner's *History of the Anglo-Saxons.*

— *Drotters.* (P. 60.) Prêtres et poëtes. Voir M. Amaury Duval à l'endroit cité ci-dessus.

— *Skioldmoërs.* (P. 60.) Vierges au bouclier (*skiold*, écu). « *Fuere quondam apud Danos*, etc. » Je traduis aussi littéralement que je le puis Saxo Grammaticus, à qui j'emprunte ce curieux passage: « Il y avait autrefois chez les Danois des femmes qui échangeaient leur costume (*formam suam*) contre l'habit d'homme, et passaient presque tout leur temps dans les exercices militaires, de peur que la contagion de la luxure n'amollît leurs nerfs et leur vertu. Elles détestaient la vie délicate, et s'appliquaient à endurcir leur âme et leur corps par le travail et la douleur (*patientiâ*), renonçant tout-à-fait à la mollesse ordinaire aux femmes, et se forçant à vivre de privations comme les hommes. Elles s'adonnaient tellement aux travaux guerriers, qu'il semble qu'elles n'avaient plus rien de leur sexe, celles surtout chez qui ce genre de vie développait le plus la vigueur du caractère ou la beauté du corps (*ingenii vigor, aut decora corporum proceritas*). Ne se souvenant plus des conditions de leur nature, préférant la dureté aux douceurs (*rigorum blanditiis anteferentes*), elles repoussaient les baisers (*bella pro basiis intentabant*); aimant le sang et non pas les caresses, elles étaient plus aux armes qu'aux amours (*armorum potiusquam amorum*); et leurs mains, qu'elles auraient dû rendre propres à filer le chanvre ou à faire de la toile, elles les soumettaient aux rudes mouvements des flèches (*manus quas in telas apturi debuerant telorum obsequiis*, etc.), afin d'attaquer avec leurs traits ceux qui les recherchaient comme femmes, non pour le lit, mais pour la mort (*non lecto, sed letho studentes spiculis appeterent*). Ce tableau, peut-être un peu exagéré, où Saxo s'est plu à accumuler les effets antithétiques, cette singulière paranomasie,

n'est pas le seul endroit du livre où l'historien des Danois parle des vierges au bouclier. Saxo raconte l'aventure de Alfhilde, fille chaste et courageuse de Sivard le roi Ostrogoth, qui, choisie par les pirates pour leur chef à cause de sa beauté (*ob formæ pulchritudinem piraticæ princeps creata*), se rendit très redoutable sur mer. Elle se battit contre Alf, jeune Roi de mer, qui, ayant prétendu à sa main, avait tué les deux champions que Sivard avait commis à la garde de cette noble fille. Mais Alf fut vainqueur; étant venu avec son navire à l'abordage du vaisseau d'Alfhilde, et ayant sauté dans ce vaisseau avec un de ses compagnons, le casque d'Alfhilde fut fendu d'un coup de hache, et la vierge tomba à la renverse. « A la vue de ses traits chéris, » dit M. Depping, qui a cité ce fait intéressant, « et de sa chevelure ondoyante, les deux guerriers restèrent muets d'étonnement, et n'osèrent plus lever les armes. Alfhilde, vaincue par le plus généreux des amants, consentit à lui donner sa main, et le frère d'armes du vainqueur épousa une compagne de la princesse. » — On voit que l'Alfhilde de Saxo est l'Asa de notre petit roman. — A la bataille de Bravalla, qui eut lieu en 745 de notre ère, sur la côte de Scanie, par suite d'un défi entre le Roi de Laire Harald et Sigurd-Ring, prince de Suède, qui voulait usurper la puissance du Roi Halland, les Skioldmoërs prirent parti dans les deux armées. Helka et Visina combattirent pour Harald, chacune avec la troupe qu'elle avait amenée. La bataille n'eut pas lieu sur mer, mais au rivage. Elle est restée une des plus célèbres entreprises militaires de cette époque, féconde en grands combats chantés par les Scaldes, et racontée depuis par les historiens sur la foi de ces poëtes à qui l'on n'a pas le courage de reprocher leur ton hyperbolique, tant leur exagération a de grandeur et d'originalité. — Les femmes scandinaves, celles mêmes qui ne prenaient point le titre honorable de *skioldmoër*, n'avaient d'amour et d'estime que pour les braves. On voit, dans le 1er livre du *Siége de Paris*, par Abbon, les Danoises, s'arrachant les cheveux et pleurant (*lacerans crines lacrymansque*), accueillir par des injures et des reproches amers leurs maris qui reviennent mourants à leurs navires. C'est au pied de la tour parisienne qu'ils devaient rester! On

les appelle gloutons; on leur dit qu'ils reviennent pour manger; on leur rappelle le repas copieux qu'ils ont fait avant le combat avec du pain, du vin et du sanglier; on les traite de fils du diable :

Unde venis; fornace fugis? scio, nate diabli,
Hanc nullus poterit, etc.

Aujourd'hui les femmes norwégiennes ne font pas la guerre, mais il en est beaucoup qui prennent un grand plaisir à la navigation, et savent très bien manier l'aviron, tenir le gouvernail et orienter les voiles d'un canot.

—*Je l'enduirai de poix.* (P. 63.) Coutume des pirates scandinaves qui s'est conservée assez long-temps dans les marines du Nord. Quelque chose en est resté dans l'application de la *bouline* au voleur marin. (Voir t. 2., p. 110 de l'*Arch. nav.*) Le vieil *artijkel-brief* hollandais disposait, art. 56 : Ceux » qui voleront aux autres de l'argent, ou quelque autre chose, » seront tenus de restituer le quadruple, et seront, outre » cela, arbitrairement punis pour la première fois; mais s'ils y » retournent, ils feront la même restitution et auront la cale » par-dessous la quille, avec cent coups de bout de corde; et, » pour la troisième fois, ils seront punis du supplice de la corde, » sans rémission. » Les Scandinaves se contentaient d'humilier, de battre et de chasser le voleur; ils ne le pendaient pas : c'est tout simple. Ce n'était pas le vol en lui-même qu'ils voulaient punir, car le vol était leur vie tout entière, c'était l'abus de confiance qu'ils réprimaient, le larcin fait au détriment d'un camarade. D'ailleurs, priver un wiking du droit de naviguer, c'est-à-dire du droit de combattre et de faire du butin, c'était le punir bien plus sévèrement que par la mort. — Ces cheveux coupés, ces coups appliqués au voleur, cette expulsion du navire où il avait volé, me rappellent ce que dit Tacite des femmes de la Germanie infidèles à leurs devoirs d'épouses : « *Pœna » presens, et maritis permissa. Accisis crinibus*, etc. *Germa- » nia, cap.* XIX. La peine ne se fait pas attendre, et les maris » ont le droit de l'appliquer eux-mêmes. Les cheveux coupés, » nue, le mari, en présence de ses parents, chasse la femme adul-

» tère, et la promène dans toute la bourgade, en la frappant de » verges. » — Si les Scandinaves coupaient les cheveux aux individus qu'ils voulaient déshonorer, c'est que chez eux une longue et belle chevelure était la distinction extérieure qu'ils recherchaient le plus. Le célèbre Harold, qui vivait à la fin du IXe siècle, avait pris le surnom d'*Haarfager:* aux beaux cheveux. — Les anciens Suèves libres se distinguaient des esclaves par leur longue chevelure nouée au-dessus de la tête. (TACITE, *Germania*, chap. XXXVIII.)

La Blanche-Nef.

— 1120. —

Le roi Henri Ier d'Angleterre devisait joyeusement avec ses courtisans, dans la chambre dont une jeune fille, fraîche, blonde, élégante et rieuse faisait les honneurs à plusieurs enfants de son âge, quand Guillaume de Tancarville entra et salua profondément le prince, qu'il avait l'honneur de servir en qualité de chambellan.

« — Eh bien ! qu'est-ce, mon loyal ami de Tancarville ? dit le roi ; avez-vous quelque nouvelle à me donner de l'appareillage de notre navire ?

Partirons-nous bientôt? Les nefs sont-elles prêtes à la fin? A-t-on pourvu à tout? Dites.

» — Demain, le peuple de Barfleur fera entendre ses cris d'adieu à vous, sire, aux princes vos fils, et à madame Mathilde, que les Normands aiment comme si elle était Normande. Oui, tout est prêt, et j'ai dit au maître de votre royale nef de se tenir pour averti que la cour irait au chargeoir après le midi, afin de s'embarquer pour Hantone. Le maître, qui est fort habile à lire aux astres, m'a engagé sa foi que le temps serait beau et que la rame pourrait bien remplacer la voile pendant le voyage. Ainsi, rien n'est à craindre, sire, et la lune, qui flamboie toute pleine au firmament, depuis hier, éclairera la route que la flotte doit faire sur une mer douce et calme. Tous vos ordres sont donnés, chacun sait sur quel vaisseau la planche le fera monter. Cependant, voici quelque chose qui veut une décision du roi et que le chambellan n'a pu régler.

» — Que peut-il y avoir, féal Guillaume, qui soit de tant grande importance? Pas d'affaire, s'il vous plaît. Je suis heureux que tout soit fini pour notre bien et honneur en France et en Normandie; donc rien de sérieux, si faire se peut. Ne troublons pas des joies que nous avons achetées par tant de peines. Voyons, est-ce d'une grave entreprise qu'il s'agit? Parlez.

» — Non, sire, répondit en riant le chambellan du roi ; c'est seulement une audience qu'on vous demande à l'occasion de votre passage en Angleterre.

» — Qui la demande ? un gentilhomme de notre duché de Normandie ou de notre royaume aimé de Bretagne ?

» — Point, sire ; c'est un Normand qui n'est pas noble, un simple maître de nef. Il prétend qu'il a à réclamer un privilége dont on lui fait tort. Il n'a pas voulu me dire de quoi il s'agit, mais je le connais, c'est un bon serviteur, un marinier expérimenté, un homme prisé à Barfleur et sur toute la marine, de la Frise aux pays les plus lointains.

» — Qu'il entre ! qu'il entre ! Nous sommes bon justicier, et ne voulons pas qu'un dommage soit fait à un marinier plus qu'à un baron. »

Tancarville sortit et rentra bientôt, suivi d'un petit homme, élégamment vêtu pour son état, marchant d'un pas résolu, et portant d'une main son chapeau et de l'autre un bourse de cuir, que de loin il montrait au roi en la secouant, pour que le bruit de pièces d'or qui s'y choquaient se fît bien clairement entendre. Quand il fut à quelque distance du fauteuil où Henri Ier était assis, non loin d'un foyer ardent, tenant appuyée sur son genou droit la jeune blonde fille que nous avons

signalée plus haut, le marinier se mit à genoux, salua de son front jusqu'à terre, puis ouvrit sa bourse et en répandit l'or sur le coussin que le roi avait sous ses pieds. Se redressant alors, il dit :

« — Sire, voilà un marc d'or que je vous apporte; c'est la rente et redevance d'un fief qui m'appartient et dont vos gens veulent me dépouiller. Je suis Thomas, fils d'Étienne Érard, bon Normand, certes, et bon marinier de son vivant, qui conduisit votre père sur sa nef à la conquête de l'Angleterre. A Étienne Érard, le roi Guillaume donna, pour lui et ses enfants, les droit et privilége de conduire les souverains d'Angleterre, toutes les fois qu'ils auront à passer le détroit en retournant de Normandie à un port de leur royaume. Je n'ai point dégénéré d'Érard, grâce à Dieu ! je m'entends à conduire un navire autant que bon marinier qu'il y ait dans notre grand port de Barfleur. Je viens donc réclamer mon dû, je veux avoir l'honneur de vous recevoir dans ma nef; elle est connue sur les rivages du Cotentin ! Je l'ai fait border et cheviller à neuf; sa robe est belle et pure, blanche comme le voile de votre bru, brillante au soleil comme l'écume de la mer. Je puis dire avec fierté, mais sans une vanité folle, que c'est le plus beau vaisseau de Normandie et d'Angleterre, de Danemarck et de Suède aussi. Venez donc, sire, sur

la Blanche-Nef, tout est prêt pour vous y recevoir; j'ai cinquante compagnons mariniers experts à la rame comme à la manœuvre du sigle et du tref; ne craignez donc pas, et vous serez content de Thomas Fitz-Stephen.

» — Thomas, dit alors Henri, qui avait écouté le maître de la Blanche-Nef sans l'interrompre, reprends ton or, dont je n'ai pas besoin, et relève-toi. Tu n'es pas venu à temps.

» — Il est toujours temps, jusqu'au moment où vous vous embarquerez, et puis toujours temps d'être juste.

» — Écoute, fier Thomas, écoute avec un peu de patience. Je ne savais pas le droit que te donnait ton fief, et j'ai choisi une nef, moins belle, peut-être, que la tienne, mais qui m'a convenu. Je ne passerai donc pas la mer avec toi, mais je te confierai des passagers dont tu pourras être glorieux aussi. La Blanche-Nef portera, non pas cette enfant si jolie, la fille tendrement aimée de Foulques, comte d'Anjou, Mathilde, ma bru de douze ans, que je chéris comme si elle était mon sang... »

Le roi s'arrêta un instant pour caresser et embrasser Mathilde, puis il continua :

« — Je ne puis m'en séparer; je lui dois une protection toute paternelle; je lui dois aussi tous les honneurs qui reviennent à ma belle-fille, à la fille de mon allié le comte d'Anjou. Elle ne me quit-

tera donc pas. Mais je commettrai à tes soins mes trésors, et plus que mes trésors, Guillaume, mon fils, mon héritier légitime, l'époux de Mathilde, et Richard, mon autre fils, et ma fille Adèle, la comtesse du Perche, et Richard, comte d'Exestre, avec ma nièce, sa femme. Théodoric, que voilà, jeune comme Mathilde, et neveu d'Henri, empereur d'Allemagne, suivra ma fille et mes fils. Tu conduiras aussi les deux fils si gracieux d'Yvon de Grandmaisnil et leur cousin Guillaume de Rodelent, que j'emmène de Normandie en Angleterre pour recueillir l'héritage de leurs pères. Avec tous ces enfants, la plupart de races royales, tu auras des hommes de la plus grande condition, des femmes du plus haut rang : Otwel, frère du comte d'Excestre et gouverneur de mon fils Guillaume, Godefroi Ridel, Robert Mauconduit, Geoffroy de l'Aigle, Guillaume Bigod, Hugon Des Moulins, mon maître d'hôtel, Guillaume de Pirour, Gisulf, mon secrétaire, de respectables prêtres, quelques moines, et tout ce qui suit les personnes que je viens de te nommer... Crois-tu, Fitz-Stephen, que ton père ait été mieux partagé par le mien? Ne sont-ce pas là des passagers digne de la Blanche-Nef et du fils d'Érard?

» — Ah! sire, tant d'honneur et tant de bontés me comblent d'aise. Je réponds sur ma vie de chacune de ces nobles personnes que vous remettez

à mon zèle et à mon expérience! La *Blanche-Nef* sera à jamais célèbre, et le nom de Thomas ira, dans les histoires des beaux faiseurs de lais et de romans, à la suite des noms respectés de Henri Ier et de Guillaume. Je vais à ma nef, et demain, le soleil levé, tout sera apprêté pour avironner ou sigler dans le détroit. Et surce, mon seigneur sire, je prie le Christ, dont c'est l'autre demain la grande fête natale, de garer vos jours de tous malheurs et fâcheuses encontres.

» — Thomas, je te remercie; remplis bien ton devoir, et tu verras que le roi Henri peut faire pour le fils d'Etienne autant qu'on fit jamais pour ton père. »

Le maître de la Blanche-Nef s'agenouilla devant le roi pour le saluer plus humblement, et il se releva après avoir baisé la main délicate et rose de Mathilde qui la lui tendit avec beaucoup de grâce, en lui disant d'une voix bonne et douce:

« — Marinier, notre ami, moi aussi je vous recommande mon seigneur et mari Guillaume. Songez que je l'aime bien, et que je serai tout-à-fait obligée à qui le servira loyalement. »

On était en fête à Barfleur, et la nuit qui suivit cette soirée où Thomas était venu plaider sa cause au château de Henri Ier, se passa en jeux, en divertissements de toutes sortes, comme les jours et les nuits se passaient depuis que le roi avait

fait la paix avec ses ennemis. Les prêtres murmuraient cependant, et la licence des mœurs de toute cette cour révoltait leur sagesse austère. Ils avaient fait entendre de sévères paroles qu'on n'avait point écoutées; ils n'avaient pas osé maudire encore, mais ils avaient averti. Leurs pieux avis étaient méconnus, raillés; l'amour qui régnait dans les cœurs de ces jeunes guerriers ne pouvait se laisser persuader par la religion, conseillère grave et triste qui leur criait d'une voix biblique : « Ninive expia cruellement ses erreurs » coupables ! Le feu du ciel ne laissa sous Go» morrhe et Sodome que quelques poignées de » cendres ! »

« — Malheur arrivera, disaient les vieillards.

» —Jouissons de la vie, répétait la jeunesse; buvons, chantons, servons les dames, et après la mort, le néant ! »

Cependant le lendemain, 24 décembre, dès le matin, les trompettes, sonnant dans toutes les rues de Barfleur, avertirent que le moment du départ approchait, et qu'il fallait joindre les nefs attachées au quai par leurs proues, dont les tillacs communiquaient avec la terre au moyen de petits ponts en planches larges et flexibles qu'on devait retirer après l'embarquement. Le roi se rendit au port avec tout l'appareil d'un cérémonial recherché; les comtes, les soldats, les dames,

les jeunes princes, chacun avait sa place dans ce cortége dont Guillaume de Tancarville avait réglé le pas, les rangs et l'éclat. Henri marchait au milieu, donnant la main à Mathilde que suivait son époux, ayant à sa droite Richard son frère, et à sa gauche l'autre Richard, le mari de sa belle cousine la comtesse d'Excestre. Au point du jour, on avait commencé à faire entrer dans les vaisseaux de charge les chevaux, rangés ensuite dans les cales de ces navires, où des litières leur étaient faites sur un sable épais dont les sentines étaient presque comblées. Le roi, avant de monter dans sa nef, embrassa ses enfants que Mathilde embrassait aussi avec cette gentillesse et cette bonne grâce qui lui avaient attiré les regards et les compliments des bourgeois de Barfleur, et qui, à la cour du roi d'Angleterre comme à celle du comte d'Anjou, lui avaient gagné toutes les affections.

Le navire royal, poussé loin du quai par les longs crocs ferrés que maniaient dextrement les mariniers de la proue, quitta bientôt le pont et prit la mer. Le vent était faible; mais il soufflait du sud, et la voile, légèrement enflée, faisait son office, bien établie sur ses deux écoutes presque égales, et sur ses deux bras dont le droit, un peu plus appuyé que l'autre, faisait faire à la vergue un angle à peine sensible avec la largeur de la nef. Les boulines inutiles, car on allait presque vent

arrière, retombaient sur la rotondité de la voile où les armes du roi Henri brillaient au milieu de peintures éclatantes. Les rames mises en mouvement par des bras nerveux aidaient à la marche du vaisseau très chargé qui fut bientôt suivi de toute la flotte.

Toute, non pas absolument; car la Blanche-Nef est restée encore attachée au quai. Et qui a pu l'y retenir? Pourquoi Henri, qui a ordonné si solennellement à Guillaume de le suivre, n'est-il pas obéi? Que se passe-t-il sur le navire de Thomas Erard?

Hélas! tout y est dans un désordre que le maître de la nef ne pourra arrêter ni punir! Quand les mariniers ont appris de la bouche de Fitz Stephen que leur vaisseau doit porter le jeune Guillaume et ses amis, leur joie a été grande; ils sont allés tout de suite au château voir le prince, et lui ont demandé, suivant l'usage, du vin à boire à sa santé et à celle des princes ses compagnons de voyage. Le prince a voulu que sa présence à bord de la Blanche-Nef laissât un bon souvenir à ces braves gens, et, plus libéral que raisonnable, — où était donc alors le prudent Otwel, son précepteur? — il a fait donner trois muids de vin à l'équipage! Trois muids pour cinquante rameurs et treize matelots!...

Bientôt le vin a échauffé toutes les têtes; la

coupe toujours pleine et toujours vidée a fait dix fois le tour du navire sans que Thomas ait pu l'arracher à ces hommes déjà troublés, et la jeter à la mer... On buvait avant que Guillaume arrivât à la planche du vaisseau; quand il arrive, une clameur à faire trembler le cap de Barfleur l'accueille, et l'on boit; on boit encore lorsqu'il est sur le pont avec sa suite nombreuse. Les hanaps se croisent, se choquent, se vident, s'emplissent: et des *vivat!* et des chansons, et des danses frénétiques ébranlent la nef, le port et la ville.

La cour de Guillaume est rieuse; peu d'hommes graves y ont accès, et les jeunes amis d'un prince qui n'a pas encore atteint sa dix-huitième année ne se mettent guère en peine des leçons de quelques vieillards. Cette joie des mariniers a réveillé une gaieté mal assoupie. Involontairement les musiques sonnent des airs dansants; et bientôt soldats, femmes suivantes, valets, dames, chevaliers, enfants, tout danse, tout chante et pousse des cris que le festin ne calmera pas. Un repas splendide est commandé et servi; et quand les reliefs des viandes, arrosées de liqueurs délicieuses, ont été enlevés, la danse recommence à la poupe comme à la proue.

L'orgie arrive enfin à ce point que l'archidiacre d'Herford croit devoir faire quelques représentations aux fils du roi.

« — Une conduite pareille offense le Ciel, mes seigneurs ! Est-ce bien au moment de tenter un voyage sur mer qu'on peut ainsi perdre la raison?... »

De bruyants éclats de rire accueillent cette sage remontrance; et la danse reprend avec plus de passion, plus de fureur, et ce qu'on avait gardé jusque là de décence apparente est tout-à-fait méconnu. Heureusement la planche n'a point été retirée, et la Blanche-Nef communique encore avec le quai! Ceux que la traversée qui se prépare effraie ou révolte peuvent quitter le navire; deux moines de Tir-Owen donnent l'exemple; le premier n'a pas eu de peine à décider son frère; c'était avec chagrin que celui-ci s'était vu désigner pour le navire où s'embarquait Richard comte d'Exestre. Il n'aime pas ce Richard, qui avait dit, étant en terre de France, que s'il retournait jamais de Normandie en Angleterre, il supprimerait les moines d'Excestre que son père avait institués. Une aussi abominable pensée ne peut que lui porter malheur et à ceux qui navigueront avec lui. Les deux moines montent donc les premiers sur la planche qui doit les rendre à la ville de Barfleur. Quand cette jeunesse avinée et folle les voit faisant une prudente retraite, les railleries, les injures, les quolibets insultants accompagnent leurs pas; quelques mariniers ivres sautent même sur

le pont volant pour saisir ces moines et les jeter à la mer; mais ce projet ils ne peuvent l'exécuter, car deux soldats qui débarquent aussi mettent l'épée à la main pour les défendre, et les accompagnent jusqu'au quai. Alors sortent de la nef Edouard de Salisbury que Guillaume essaie en vain de retenir par de bonnes paroles, et que d'autres traitent de lâche; on voit passer sur la planche avec leurs gens et leurs équipages, le comte Etienne de Mortagne, le camérier du roi Rabell, Guillaume de Rolmare et plusieurs autres. Cette démarche très significative fait réfléchir Guillaume.

« — Y a-t-il donc quelque raison de craindre, Thomas? dit-il au maître de la Blanche-Nef. Pourquoi n'es-tu pas parti en même temps que le roi? Ne comprends-tu pas que ta tête peut tomber sur le rivage anglais, si tu as fait attendre trop longtemps mon père? Ne vois-tu pas l'affront que me font ces gens, qui descendent de la nef où je suis? Ne vois-tu pas qu'Étienne de Mortagne, abandonnant la comtesse du Perche, fait l'acte d'un chevalier félon, et que c'est ta faute! Pars donc au plus vite, et que la rame nous porte promptement dans les eaux du vaisseau royal.

» — Hélas! monseigneur, que puis-je faire à ceci? Je suis plus à plaindre que vous ne croyez: depuis hier je suis prêt. Ce n'est pas moi qui ai

donné à boire aux compagnons de ma nef! Mes lèvres n'ont pas approché de ce vin de la cave royale, qui trouble si vite et si profondément les têtes des mariniers normands, habitués à une boisson moins bonne et moins active. Ce n'est pas moi qui ai donné le signal des danses, enivrantes comme le vin. Puis-je maintenant compter sur ces hommes qui ne peuvent plus m'entendre? Restons ici jusqu'à demain, monseigneur...

« — Jusqu'à demain, Thomas! tu n'y penses point : c'est impossible. Mon père nous attend. Et Mathilde, elle doit être bien triste et bien inquiète déjà! Non, non, il faut partir. Ne saurais-tu, dans Barfleur, trouver quelques compagnons mariniers qui pussent t'aider à manœuvrer la Blanche-Nef?

» — La flotte du Roi a tout emporté, et ce qui n'est pas sur les navires qui passent la cour est à la pêche jusqu'à demain matin.

» — Eh bien! pars, il le faut, je le veux. Je ne suis pas le Roi, mais je suis Guillaume, son premier né, et où il n'est pas je le représente; mes ordres sont sacrés comme les siens. »

En vain Thomas Érard voulut lui faire une dernière observation, en vain Otwel lui représenta les périls d'une navigation entreprise avec des mariniers ivres; Guillaume persista, et Thomas se mit en mesure de quitter le quai. Pauvre Tho-

mas! que de peine et de mouvement il se donna pour tirer ses matelots de l'état léthargique où la plupart étaient tombés! Prières, menaces, coups, tout fut mis en œuvre sans qu'il réussît à rendre la plus grande partie au travail. Cependant, quelques uns des passagers aidant, soldats ou serviteurs, on parvint à hisser la voile et à border un certain nombre d'avirons, où se placèrent les mariniers qui avaient encore assez de force et de volonté pour ramer. On poussa au large, et de la foule qui bordait le quai, curieuse d'assister à ce départ, marqué par des circonstances si étranges, des voix s'élevèrent, jetant au ciel leurs vœux pour le prompt retour de la Blanche-Nef. Plus d'une femme de Barfleur pleura en voyant s'éloigner le navire livré à des insensés, et quels insensés? les frères, les fils, les maris, les pères de ces femmes!

Au milieu des prières, des cris d'adieu, des sanglots qui éclatent sur le port, des chansons qui font vibrer les bordages de la nef, quelques paroles arrivent à Guillaume, c'est dans l'idiome anglais, le vieil anglais, qu'elles sont proférées :

« — Tu n'attacheras point les Anglais à la charrue comme des bœufs. Dieu a prononcé sur ton sort, arrogant prince Guillaume! »

Qui a dit cela? quel est le téméraire qui prophétise ainsi la mort de l'héritier de Henri Ier?

Guillaume, pâle, et que ces mots ont frappé de terreur, regarde du haut de la poupe où il est monté pour mieux assister à l'appareillage; il ne voit rien, il ne reconnaît personne. C'est un Anglais qui a parlé, c'est un ennemi du prince qui aura recueilli quelques mots imprudents échappés peut-être à la dure fierté de Guillaume, accusé d'aimer peu le peuple conquis par son aïeul; mais quel est cet ennemi? Guillaume cherche de tous ses yeux. Ah! s'il pouvait le connaître, la nef ne serait pas encore assez éloignée du rivage pour qu'il ne sautât pas à terre et qu'il ne l'abattît à ses pieds d'un coup de son poignard! Est-ce Salisbury? est-ce Rabbel? est-ce un de ces moines que la peur a reportés sur le quai? Il n'en saura rien, et le trait fatal qu'une main invisible lui a lancé mystérieusement, il l'emportera dans son cœur. A la première émotion de la crainte et de la colère succède un certain abattement mélancolique. Adèle est la première qui remarque cette tristesse, dont elle ne comprend point la cause, parce qu'elle n'a pas entendu les paroles fatidiques que Guillaume a seules ouïes comme la voix du remords. Adèle aime son frère de cette amitié dévouée qu'un rien alarme:

» — Qu'est-ce, Guillaume? D'où te vient cette pâleur soudaine? La mer te rendrait-elle malade, ou bien quitterais-tu avec regret cette terre de

Normandie où nous avons passé de récents jours si joyeux? Ne viendras-tu pas te mêler à nos jeux? Tu entends bien les musiques qui font continuer les danses. Si tu es fatigué, nous ne danserons pas; je prendrai ma harpe, et, dans notre chambre, à l'abri du froid, je te chanterai quelques unes de ces chansons que tu aimes. Si le chant t'importune, nous ferons venir mon chapelain, qui sait de merveilleuses histoires de guerre, de combats, de piraterie ou d'amour. Viens donc! »

Elle prit alors par le bras son frère, qu'elle entraîna vers l'escalier de la poupe pour le faire descendre avec elle sous le pont, où était l'étroit et obscur appartement des princes. Guillaume, sans répondre un mot, et les yeux toujours attachés à cette foule, où il voulait découvrir le mauvais génie dont les accents fatals résonnaient encore à son oreille, suivit machinalement la comtesse du Perche. La rive normande fuyait, et l'on était déjà trop loin du quai de Barfleur pour que Guillaume pût y distinguer autre chose qu'un flot populaire s'agitant, criant et tendant les bras à la nef, qu'emportaient les rames, le vent et la marée. La musique, les chants, avaient recommencé. Adèle, pour occuper son frère, pria qu'on lui permît de dire, en s'accompagnant sur un luth français, une gaie ballade qu'elle avait apprise d'une parente de Rotrou, son époux, dame re-

nommée dans le Perche par les grâces de son esprit et de son visage. Elle chanta, et Guillaume parut se calmer un peu.

Cependant la nuit était venue, la mer descendait, et, quoique le vent fût tout-à-fait tombé avec le jour, la Blanche-Nef marchait rapidement. Les rames étaient bien mal conduites pourtant. Les mariniers nageaient sans ensemble, les uns fort, les autres mollement, celui-ci contrariant le mouvement de son voisin, celui-là laissant son aviron s'engager dans le courant de l'eau qui filait contre le bord du navire; et le gouvernail, à quelles mains il était remis, grand Dieu! Le pilote qui maniait le helm n'était guère moins ivre que le reste de l'équipage. Thomas courait du gouvernail aux rameurs, des rameurs il revenait au pilote; il encourageait ceux des matelots qui faisaient bien leur devoir, réveillait d'un coup de poing ou d'un coup de corde ceux que le vin assoupissait sur leurs rames; il redressait le gouvernail, qui, au lieu de porter l'avant de la nef tout-à-fait au nord, le laissait dévier à l'ouest, route fatale dont il parvint plusieurs fois à éloigner le bâtiment. Les accents des nobles chanteurs de la chambre royale arrivaient jusque sur le tillac, où Fitz-Stephen maugréait à damner son âme. Adèle avait fini sa ballade, et une forte voix de moine chantait un *letabundus* gaillard dont tous

les assistants répétaient le refrain en buvant cervoise ou vin fort de Provins.

« — Oui, chantez *Alleluia!* disait Thomas entre ses dents ; chantez, damoiselles et chevaliers, buvez et riez : la vie est courte, et il faut peu de chose pour abréger le voyage ! La mer est belle, unie, douce en apparence, mais avant ce cap, que je cherche à doubler, n'y a-t-il pas....? La lune flambait au ciel au milieu des étoiles comme la gaieté dans votre assemblée insouciante, mais la lune et la joie n'empêchent pas les naufrages!.... Oh! si la mer pouvait monter, par un miracle de la bonne sainte Vierge et de son fils, notre divin maître! Allons, courage, mariniers de bakbord, nagez fort, nagez fort! nous sommes dans un courant; mettons le cap entre levant et septentrion, pilote! laisse à stribord la transmontaine!... Les moines chantent des chansons à boire quand il faudrait prier! Les femmes font l'amour quand il faudrait faire des vœux... Oh! la Blanche-Nef est maudite, et ces pieux frères de Tir-Owen, qui l'ont quittée tantôt, ont eu bien raison!.. Et moi, qui ai promis au roi de lui rendre sains et saufs tous ses enfants, demain, au rivage d'Hantone!.. Plus fort, mes compagnons, par grâce! Au nom de tous les saints, au nom du roi Henri, notre seigneur, et de son fils Guillaume, qui paie si généreusement à boire, nagez plus fort, plus ensem-

ble ! Doublez un coup ! Demain, de l'or et du vin à tous les mariniers de ce vaisseau qui porte les étendards de Normandie, du Perche, d'Exestre et d'Angleterre... »

Quelques matelots s'efforçaient, mais la mer était plus forte qu'eux. Il n'eût pas fallu moins que l'ensemble de mouvements bien suivis, bien réguliers, faits par les cinquante rameurs, pour lutter contre ce courant qui emportait le navire. Aussitôt que Thomas vit que sa nef, dont il n'était plus maître, dérivait vers un rocher, il cria d'une voix désespérée : « Cateraz, mes seigneurs, » cateraz; nous sommes perdus ! »

Ces mots portés de bouche en bouche allèrent soudainement interrompre les couplets qu'un bruyant tapage de hanaps choqués accompagnait dans cette chambre où la musique n'avait plus de mesure, où tous les rhythmes connus se combattaient en l'air. L'effet fut horrible, impossible à décrire; en un instant tout ce qui n'était pas vaincu par l'ivresse ou les voluptés fut sur les points élevés de la Blanche-Nef. Quel tumulte! quelle confusion! que de cris plaintifs! « — Est-il » vrai, Thomas, demanda tout de suite Guillaume, » que nous soyons en péril de la vie ? »

La nef, qui frappa avec violence de son côté gauche sur une roche à fleur d'eau répondit à cette interrogation. Le choc fut terrible, et bien-

tôt des soldats effrayés, qui sortaient de la cale où ils étaient allés dormir, annoncèrent que le navire faisait eau abondamment de tous côtés.

«—Sauve-nous, Thomas, sauve-nous! tu le peux, tu le dois; tu es un marinier habile, sauve-nous!

» — Dieu est le seul marinier qui puisse nous sauver, » répondit Thomas à ces supplications faites par deux cents bouches à la fois.

Les moines, les femmes, les jeunes filles se jetèrent à genoux, et des prières furent entonnées par ces mêmes voix qui peu de minutes auparavant répétaient en chœur les louanges de l'amour et de la cervoise. Mais le vaisseau coulait; l'eau gagnait le pont; en vain, avec les longs bâtons à crocs, on essayait de l'éloigner du roc auquel le courant l'appliquait; on espérait de le rejeter à la côte; mais il était impossible de le tirer de là. Sur ce bois qui allait s'engloutir bientôt, un spectacle déchirant était donné aux hommes pieux et résignés par ces malheureuses femmes dont la transition subite des plaisirs à la mort si prochaine frappait l'âme d'une stupeur horrible; elles pleuraient, se tordaient les bras, arrachaient leurs parures, se voilaient le visage de leurs manteaux ou de leurs cheveux, appelaient Dieu à leur aide, conjuraient les hommes de les emporter à la nage sur la terre de Normandie. Et les enfants qui s'étaient endormis dans leur innocence et

qu'on venait de réveiller pour les rendre témoins de la catastrophe qui allait les donner au sommeil éternel ! et ces jeunes princes que leur rang, les reflets des couronnes d'Angleterre et d'Anjou, tout l'or de leur maison, ne pouvaient sauver d'un trépas misérable! Que de larmes inutilement versées! Que de vœux tardifs faits à tous les saints des légendes sacrées!... Les aumôniers se sont approchés, tremblants mais calmes, des seigneurs leurs maîtres; ils prononcent les paroles de l'absolution que l'Eglise accorde aux repentirs sincères; ils disent les dernières prières de l'agonie, pendant que l'archidiacre d'Erefort a fait agenouiller devant lui Guillaume, Adèle et Richard pour leur donner sa bénédiction.

Thomas et quelques mariniers sont parvenus cependant à mettre à la mer la chaloupe où ils font embarquer Guillaume, qui s'éloigne promptement de la Blanche-Nef pour porter l'héritier de Henri Ier à la côte du Cate. Le prince sera donc sauvé? non; Dieu l'a condamné à mourir, et il n'échappera pas à la rigueur de cet arrêt. Adèle s'est aperçue du départ de son frère, l'espoir du salut a brillé alors à ses yeux, et elle appelle Guillaume d'une voix que l'anxiété rend touchante et terrible à la fois :

« — M'abandonnes-tu donc ainsi, Guillaume ? Laisseras-tu périr dans les eaux de cette mer

trompeuse celle que tu aimas comme une seconde mère, comme une sœur tendre, comme une amie! Viens, oh! viens, je t'en supplie. Et mon frère Richard, ton aîné, tu le sauras périssant dans un naufrage, sans venir le secourir! Reviens avec l'esquif, Guillaume, sois humain et bon frère! »

Guillaume ne fut point insensible à cette triste supplication:

« — A la nef, Thomas! Allons prendre ma sœur et Richard.

» — Mais, monseigneur, le batel est petit, et trop de surcharge le fera renverser.

» — Une femme de plus, Thomas, et un homme de vingt-deux ans! va donc, je l'ordonne. »

» — Vous avez raison, monseigneur, dit Otwel qui était assis à côté de Guillaume dans la petite barque. Pour n'être pas enfants d'une reine, comme vous, ils sont vos frères pourtant, et vous les chérissez.

» — C'était la mort que vous fuyiez tout-à-l'heure; c'est la mort que vous allez chercher maintenant.

» — Eh bien! donc, mourir avec eux! mais Dieu ne le voudra pas. »

L'esquif accosta la Blanche-Nef dont les bords dépassaient à peine le niveau de la mer, et aussitôt on se précipita dans ce navire de quelques pieds de largeur qui enfonça sous le poids de vingt

personnes pressées d'y chercher à la fois un asile impossible.

« — Le batel effondre, monseigneur; je l'avais bien dit,... cria douloureusement Thomas dont on n'entendit pas les dernières paroles!

» — Oh! Guillaume, mon élève, mon fils, que je vous embrasse encore une dernière fois!

» — Otwel!... Adèle!... Chère Mathilde!... Mon père!... »

Une horrible lutte était alors engagée au-dessus de la nef qui s'enfonçait en faisant à la surface du détroit un large remous, tournoyant au-dessus de l'esquif précipité vers le fond de rochers où il allait s'asseoir non loin du navire submergé. Heureux furent ceux qui, endormis par l'ivresse, ne s'étaient pas réveillés du tout! Mais ceux qui avaient vu la mort venir lente et froide, sans miséricorde, sans espoir! ceux qui, comptant sur le retour de l'esquif ou sur la force de leurs bras faits aux fatigues de la natation, voyaient ces deux ressources leur manquer! ceux qui, bardés de fer, allaient chercher l'arène couverte d'herbes marines, rapides comme l'ancre que le pilote fait mouiller! mais ces femmes embarrassées dans leurs longues robes alourdies par l'or et les broderies, dans leurs manteaux garnis d'épaisses fourrures! mais ces mariniers dont le vin avait vaincu les forces, et qui coulaient en nageant, sur-

chargés d'ailleurs du poids de quelques femmes, de quelques enfants qui s'étaient accrochés à eux... ceux-là, quelle ne fut pas leur rage!...

Au bout de quelques minutes, la mer roulait au loin des corps tournant entre deux eaux, au fil du courant du raz ; elle battait lentement les écueils, écumait à la pointe des roches et glissait autour d'un bois long, gros et arrondi qui tremblait hors de l'eau, semblable à ces joncs que le cours d'une rivière rapide émeut sur leurs tiges jusqu'au moment où une crue du fleuve les aura brisés. Ce bois, c'était le mât du navire qui était resté debout; deux hommes le tenaient embrassé, pleurant sur ce navire englouti, sur la fin cruelle de tant d'hommes, et sur eux-mêmes que le ciel avait préservés pour un moment, mais qui devaient succomber probablement à la fatigue d'une position que le froid rendrait bien vite insoutenable. L'un de ces deux survivants était Geoffroy de l'Aigle, jeune chevalier que la guerre avait trouvé déjà brave et habile ; l'autre était un boucher de Rouen, maître Berauld, qui suivait la cour du duc de Normandie dont il était le fournisseur. Berauld souffrait moins que Geoffroy ; au départ de Barfleur il s'était revêtu d'une petite pelisse qui le garantissait un peu du froid ; et puis, monté le premier au mât, quand la nef avait fait eau, il était arrivé au capelage des haubans sur lequel

il était assis, se tenant à la tête du mât et à la girouette. Geoffroy, monté plus tard, était beaucoup plus mal; il était à demi plongé dans l'eau, et se tenait convulsivement à un des haubans et au mât.

« — N'y a-t-il donc aucun batel ou esquif de pêcheur que vous aperceviez au loin et à qui vous puissiez faire signe de la main ou de la voix, maître Berauld? disait Geoffroy.

« — Aucun certes, seigneur chevalier. Ma vue ne découvre plus rien sur la mer autour de nous, sinon quelques uns de nos compagnons de malheur qui se débattent contre la vilaine mort en nageant; en voilà même un qui vient de notre côté s'attacher sans doute comme nous à ce bois de salut... et qui le fera rompre peut-être en le chargeant davantage. »

Quelqu'un nageait, en effet, se dirigeant vers le mât au sommet duquel s'achevait la conversation dont on vient d'entendre les dernières phrases. La lune lui montrait deux personnes suspendues au-dessus de l'abîme, et il allait à elles pour éclaircir un doute qui lui laissait quelque espoir :

« — Est-ce vous, monseigneur Guillaume, est-ce vous? dites. Je suis le pauvre Thomas, maître si malheureux de la Blanche-Nef.

« — Non, maître Thomas, répondit Geoffroy. Il n'y a point de Guillaume au sommet de ce mât,

mais un chevalier, qui te parle, et le boucher de la cour au-dessus de moi.

» — Et vous n'avez point vu mon maître, dont j'avais répondu à son père?

» — Point.

» — Je le cherche parmi tous les cadavres que la mer apporte, et je ne puis le trouver. Il est mort sans doute, malheur donc à moi, malheur!.. Je pouvais me sauver, car je nage mieux que pas un marinier du Cotentin, et il n'y a qu'un mille d'ici à la terre; mais je ne dois pas survivre à celui qui m'était confié. Dieu et vous êtes témoins que, s'il a péri, ce n'est de ma faute. Adieu donc, et que la Providence vous sauve...! »

En achevant ces mots, Thomas cessa de faire aucun mouvement, et bientôt il eut disparu.

« — Dieu prenne l'âme de ce malheureux désespéré, dit Berauld.

» — *Amen!* répondit le chevalier de l'Aigle. »

Au bout de quelques heures, Geoffroy, qui pouvait parler à peine, s'adressant à Berauld, lui dit : « Je n'ai plus de force, ami, le poids de mon corps est trop lourd pour mes bras; mes mains gelées abandonnent la corde et le mât; le sang se fige à mon cœur; je vais rejoindre mes frères d'armes, morts dans ce fatal naufrage. » Et rassemblant tout ce qu'il avait encore de voix : « Jésus, Marie, préservez de la mort cet homme,

que je recommande à votre miséricorde! Par son salut, et par le trépas de tant de princes, de tant de nobles seigneurs et de grandes dames, la terre apprendra à s'humilier devant les desseins incompréhensibles de la Providence. Où le fils du roi périt, le boucher se..... »

Berauld voulut en vain lui tendre une main secourable; il coula en parlant, et l'eau de la mer, envahissant sa bouche, ne lui laissa pas achever sa phrase commencée.

» — Le macherier te remercie de tes vœux, bon chevalier. Dieu te reçoive en son saint paradis! »

Au point du jour, un pêcheur, passant avec sa barque, aperçut Berauld et le recueillit. La ville de Barfleur, où il fut transporté tout de suite, apprit avec effroi le dénouement de ce drame, dont elle avait vu le premier acte si gai, si fou, si extravagant; on envoya, tout le long de la côte, des bateaux pour recueillir les corps auxquels on voulait rendre les honneurs de la sépulture chrétienne; on trouva le trésor sur la plage, mais pas un cadavre. Cette circonstance jeta l'épouvante au milieu de la population du Cotentin, qui la connut bien vite. Il en fut de même dans toute l'Angleterre, quand Berauld eut conté au roi les détails lamentables de cet événement, qu'on lui avait caché pendant plusieurs jours, mais qu'il fallut bien lui apprendre à la fin.

Le naufrage de la Blanche-Nef devint le texte de tous les sermons en Normandie, comme de l'autre côté du détroit. La chronique ne dit pas si beaucoup de conversions suivirent ces prédications à la cour libertine de Henri Ier, et si les mariniers renoncèrent à boire un jour de départ, même quand ils ne devaient que traverser la Manche, pendant le beau temps.

NOTES.

La Blanche-Nef. (P. 87.) Wace, dans son *Roman de Rou*, où il raconte en trente-deux vers la mort du jeune Guillaume et de ses nombreux compagnons d'infortune, ne nomme point le navire sur lequel les fils et la fille de Henri Ier s'embarquèrent pour retourner en Angleterre. Les chroniques d'Angleterre (MS. de la Bibliothèque du Roi, n° 6,749) disent seulement : « La nef de Guillaume... Y hurta leur vaissel parmi une roche... » La chronique de J. Bromton, celle de Mailros, Mathieu Pâris, Guillaume de Malmesbury, Henri Huntington, Roger de Hoveden, et presque tous les vieux historiens anglais et français s'abstiennent de nommer le vaisseau de Guillaume. Orderic Vital est, je crois, le seul qui ait pris soin de dire : « *Vas quod Candida navis appellatur.* — Un vaisseau qui était appelé le vaisseau blanc. » Et c'est sans doute d'après cet historien, dont une des qualités, précieuse aujourd'hui, est la plus minutieuse exactitude, que le docteur Lingard l'appelle *White-Ship* dans son *Histoire d'Angleterre*. M. de La Poix de Freminville, dans son *Essai chronologique sur l'installation, le gréement et l'armement des vaisseaux de guerre*, dit qu'il a trouvé dans d'anciens titres que l'un des vaisseaux de la flotte de Guillaume-le-Conquérant, commandé par un chef nommé Erart, portait le nom de *la Blanche-Nef*. Ces anciens titres ont échappé à mes recherches, et je n'ai trouvé sur Erart et le navire des fils de Henri Ier que les notions contenues dans le récit d'Orderic Vital. Bruzen de la Mar-

tinière, dans son *Grand dictionnaire géographique et critique*, à l'article Barfleur, nomme la *Blanche-Nef*, peut-être d'après les titres dont parle M. de Fréminville. Au reste, je doute que le vaisseau sur lequel passa Guillaume-le-Conquérant, de Saint-Valery à Pavensey, fût le même que celui qui porta Guillaume son petit-fils, de Barfleur sur le rocher où il périt. Il aurait eu cinquante-quatre ans quand il s'abîma en sortant de Barfleur le 24 décembre 1120, ayant été construit en juin ou juillet 1066. C'est une bien longue vie pour un navire, même quand il ne se fatigue pas par les rudes navigations d'hiver. Ce qui aura pu faire croire que la Blanche-Nef de 1120 était le vaisseau de 1066, c'est le passage d'Orderic Vital qui met en scène Thomas, fils d'Etienne Erart, venant réclamer auprès de Henri son privilége de pilote royal, en mémoire du service que son père fit auprès du Conquérant. Mais Orderic Vital ne dit point du tout que la Blanche-Nef, offerte par Thomas, fût le navire du bâtard Guillaume. La Blanche-Nef était certainement un vaisseau qui avait servi beaucoup, et qu'on avait tout nouvellement radoubé, témoin ce passage de Guillaume de Malmesbury : « C'était un très bon vaisseau, récemment réparé avec des planches neuves et des clous. — *Erat enim navis optima tabulatis novis et clavis recenter compacta.* » Une circonstance qui me ferait rejeter la supposition que les deux navires dont je parle étaient les mêmes, quand cinquante-quatre ans de vie (malgré plusieurs radoubs supposables) ne me sembleraient pas bien difficiles à accorder à un navire du XIe siècle, dont la construction n'était pas dans des conditions de solidité qui ont pu faire survivre *l'Océan*, par exemple, à une foule de vaisseaux ses contemporains; cette circonstance, la voici : si la *Blanche-Nef*, malheureuse en 1120, avait été la nef qui porta l'étendard de Guillaume, et prit terre très heureusement près d'Hastings, Wace l'aurait bien probablement dit. Ce singulier rapprochement ne l'aurait-il pas frappé? Il écrivait dans un temps où les plus petits détails se recueillaient religieusement, et ses poëmes en font foi. Comment ce fait, qui assurément aurait été remarqué par les supertitieuses populations d'Angleterre et de Normandie, aurait-il échappé à sa plume? Je me

refuse complétement à croire que LA BLANCHE-NEF eût passé le détroit en septembre 1066 ; c'était un vaisseau de la même espèce que celui du Conquérant, je n'en doute point, mais ce n'était pas le même. Orderic Vital l'aurait dit expressément comme Wace. Pour le mot *nef*, voir *Index* de l'*Arch. navale*.

— *Demain, le peuple de Barfleur.* (Page 88.) Les chroniques manuscrites d'Angleterre que j'ai citées plus haut, et l'*Histoire pittoresque d'Angleterre*, par feu mon ami M. de Roujoux, disent que Henri Ier s'embarqua à Harfleur. Chez le copiste du xve siècle, le nom d'Harfleur, écrit au lieu de celui de Barfleur, est une faute qui se conçoit à merveille; mais, dans l'ouvrage du consciencieux et savant traducteur de Lingard, ce serait une faute impardonnable, si l'on ne savait pas que, pour les ouvrages publiés par livraisons — mode déplorable qui nous a gâté bien des livres — l'auteur, obligé d'arriver à époque fixe, doit se fier pour une partie de son travail à quelque auxiliaire moins scrupuleux que lui.

« En Angleterre dut passer
A Barbeflo entra en mer »

dit le *Roman de Rou*; « *inter Barbefluvium et Hantonium in quodam maris loco periculoso*, etc. » dit Guillaume Calcul (recueil des historiens de France); « *apud Barbeflet,* » dit Roger de Hoveden; « *apud Barbel flut,* » dit Guillaume de Malmesbury. Mathieu Pâris ne nomme pas le port; mais Orderic Vital ne manque point de l'appeler par un de ces noms dont on vient de lire seulement quatre variétés. — Barfleur était au XIIe siècle une ville et un port importants; la ville n'a plus qu'une médiocre importance; le port, comblé par le temps, ne reçoit aujourd'hui que de petits navires.

— *Madame Mathilde.* (P. 88.) Fille de Foulques V, comte d'Anjou, épouse du jeune Guillaume, elle n'avait que douze ans, selon Orderic Vital. Après la mort de son mari, le roi d'Angleterre la renvoya à son père, non sans l'avoir comblée de joyaux et de présents. Un grand seigneur la demanda en mariage; elle répondit qu'ayant été femme d'un prince héritier d'un trône, elle ne pouvait plus être l'épouse que de Jésus-

Christ ; et elle se *rendit nonain* au couvent de Fontevrault, comme disent Wace et les chroniques.

— *La lune qui flamboie.* (P. 88.) M. Michel Francisque, mon collègue au Comité des chartes et inscriptions, a bien voulu me communiquer trois couplets sur la boussole, fort curieux, et qu'il croit du XIIIe siècle. Il les a imprimés dans la préface des *Lais inédits des* XIIe *et* XIIIe *siècles*, qu'il a publiés récemment chez Techener, 1 vol. in-12. Le premier de ces couplets (je les ai cités dans l'*Arch. navale*) commence ainsi :

> La tresmontaine est de tel guise
> Qu'ele est el firmament assise
> Où ele luist et reflambie.

Voir *Arch. navale*. Mémoire, n° 3.

—*La cour irait au chargeoir.* (P. 88.) Au quai.

> Del chargeor erent méu...
>
> *Roman de Rou.*

— *Hantone.* (P. 88.) Aujourd'hui Southampton (*Sout-hamp-town*).

— *La planche le fera monter.* (P. 88.) Une planche, jetée du navire au quai ou au rivage, servait à l'embarquement et au débarquement. On voit ce petit pont représenté dans le manuscrit du Froissart de la Bibliothèque du Roi, n° 8,320, dans le manuscrit des *Chroniques d'Angleterre*, n° 6,749, et dans le très beau Virgile de la bibliothèque Riccardi de Florence. La planche est encore en usage dans tous les ports d'armement. Les chaloupes et les grands canots sont pourvus d'une planche qui permet aux matelots et aux passagers de descendre à terre sans que l'embarcation s'échoue, sans que les hommes soient forcés de sauter loin et de haut, quand cette embarcation est grande. Voir *Arch. nav.*, t. 2. p. 374.

— *Un marinier expérimenté.* — (P. 89.) On ne disait pas alors un marin. La langue romane avait donné à la marine de Normandie et à celle de France *mariner ;* on avait adopté cette dénomination qu'ont gardée, à présent en France,

les seuls navigateurs des rivières. *Mariner* est encore dans l'anglais.

> Mariners sailler par ces nefs.
>
> WACE, *Roman de Brut.*

« Fouke vist un maryner qe sembla hardy e feer (*Roman de Foulques, fitz warin*, Manuscrit du musée britannique, cité par M. Francisque Michel dans ses notes du *Roman de Eustache le moine:* « Les marineres ardirent la ville. » *Froissard.* « Si commanda à ses mariniers qu'ils tournassent vers » Normandie. » *Id.* Le mot *mariner*, qui devint marinier, devint aussi *maronnier* et *marineau :*

> Donc fit à tous dire et crier,
> Et aux marineaux commander...
>
> *Roman de Rou.*

> Li maronier qui vont en frise...
> Lez maroniers par son esclaire...
>
> Couplets *sur la boussole,* cités dans l'*Archéologie navale,* 1er v., p. 208.

» Et disaient les Gascons à leurs maronniers. » *Froissart.*

— *Un homme prisé à Barfleur et sur toute la marine.* (P. 89.)

> Mult fut préisiez é mult amez.
>
> WACE, *Roman de Rou.*

» De la marine de Gravelines jusqu'à l'écluse. » *Froissart.*

> La marine (rivage) aloent cherchant.
>
> *Roman de Rou.*

— *Sire, voilà un marc d'or.* (P. 90.) Voy. Orderic Vital Lingard, Roujoux et La Martinière. Mathieu Pâris, Guillaume de Malmesbury, Henri Huntington, Roger de Hoveden, J. Bromton, la chronique de Mailros et les chroniques manuscrites d'Angleterre (B. R., nº 6,749), ne font point mention de la circonstance du marc d'or apporté par Thomas Fitz-Stephen à Henri Ier; ils ne nomment même pas le maître de la Blanche-Nef.

— *Border et cheviller à neuf.* (P. 90.) J'ai déjà cité le passage de Hoveden : « *Navis optima tabulatis novis et clavis recenter compacta.* » Au XIIe siècle, et peut-être avant, les planches qui recouvraient la membrure (les côtes) du navire s'appelaient *bords*, terme dont j'ai expliqué l'origine dans le *Vocabulaire* des *Scènes de la vie maritime* (voir tome 1er, p. 80). On lit dans le *Roman de Brut :*

Nef commencent à périller
Bort et kiévilles à froissier...

Les *bort* et *kiévilles* de Wace sont les *tabulatæ* et les *clavi* de Hoveden.

— *Compagnons-mariniers.*(P. 91.)Au moyen âge, les mariniers d'une certaine valeur étaient engagés par le maître du navire comme compagnons. Ils naviguaient au loyer (à gages), ou à la part. L'art. 1er du chap. XI du *Guidon de la mer* établit les droits des compagnons mariniers sur une prise faite par leur vaisseau. Olivier Basselin, dans une chanson que j'ai citée dans les *Scènes de la vie maritime* (voir tome III, p. 208), dit :

Compaignon marinier,
Grande et pleine est la mer ;
Le flot bat au rivage, etc.

Les compagnons mariniers du moyen âge continuaient les *socii navales* de la flotte romaine.

— *A la manœuvre du sigle et du tref.* (P. 91.) Voir *Arch. nav.*, 1er vol., p. 176, 193.

— *Avironner.* (P. 93.) Voir *Arch. nav.*, 1er vol., p. 203.

— *La licence des mœurs de toute cette cour.* (P. 94.) Je ne sais si Mathieu Pâris avait eu des renseignements bien exacts sur la cour du Roi - duc de Normandie, ou s'il s'était prévenu contre elle, ou s'il crut qu'il était nécessaire d'accuser d'infamie tous les seigneurs et les dames qui s'embarquaient dans la nef de Thomas, pour justifier la Providence du naufrage de tant de monde à la sortie du port, par la mer la plus calme — *mare tranquillo existante* ; — mais il dit : « *Qui omnes vel fere omnes sodomitana labe impliciti dicebantur.* Quel-

ques historiens anglais ont copié Mathieu Pâris et reproduit cette accusation, qu'Orderic Vital s'est bien gardé d'accueillir. Orderic dit seulement que plusieurs personnes quittèrent le navire avant qu'il débordât du quai : « *Quia nimiam magnitudinem lascivæ et pompaticæ juventutis inesse conspicati sunt.* »

— *Dans les vaisseaux de charge, les chevaux.* (P. 95.) Voir la tapisserie de Bayeux et l'*Arch. nav.*, Mém. n° 3.

— *Il soufflait du sud.* (P. 95.) Il faut, pour aller de Barfleur directement à Southampton, ou à l'île de Wigth, *faire le nord,* comme on dit en langage marin, c'est-à-dire courir au nord. Le vent du sud est par conséquent le plus favorable des vents qu'on puisse avoir, et c'est celui que choisit probablement Henri Ier, afin que sa flotte ne courût point les chances d'un retard attaché, dans un temps où la navigation était loin de la perfection où elle est arrivée aujourd'hui, à un vent venant du travers. Pour ne pas dériver par le vent, et n'avoir à lutter que contre les courants du détroit, Guillaume-le-Conquérant avait aussi attendu les vents du sud, comme le prouve son épitaphe, citée par le docteur Ducarel dans ses *Anglo-Norman Antiquities :*

Je, Guillaume-le-Magnanime,
Duc de Nenstrie, pareil à Charlemaigne,
Passai la mer par un doux vent de sust,
Pour conquérir toute la Grand-Bretaigne.

Guillaume de Malmesbury, parlant de l'heureux passage de Henri Ier à Hantonne, s'exprime ainsi : « *Eumque qui impleverat carbasa, ventus fæliciter regno et amplæ fortunæ invexit.* » Or, quel vent aurait mieux rempli la voile du vaisseau royal qu'un vent de sud?... Je ferai remarquer en passant que Guillaume de Malmesbury aurait dû mettre *carbasum* et non *carbasa*, parce que certainement le navire n'avait qu'une voile. Mais l'historien était plus poëte que marin et antiquaire, et l'on doit pardonner quelque chose à son récit virgilien en faveur de son élégance.

— *Les boulines inutiles.* (P. 95.) Voir, pour les boulines des navires normands, les Mémoires n° 2 et 3 de l'*Arch. nav.*

— *Du vin à boire à sa santé.* (P. 96.) « *His auditis, nautæ gavisi sunt, filioque regis adulantes, vinum ab eo ad bibendum postulaverunt; et ille tres vini modios ipsis dari præcepit... nimiumque potatûs inebriati sunt.* » — Ayant entendu cela, ses matelots furent dans une grande joie, et, se jetant aux genoux du fils du Roi, ils lui demandèrent du vin pour boire. Celui-ci ordonna qu'on leur donnât trois muids... et ils furent bientôt ivres de ce trop de boisson. — Ord. Vital. « *Remiges immodicè mero ingurgitati.* » Guill. de Malmesb.

— *Pour cinquante rameurs et treize matelots.* (P. 96.) La chronique de Mailros dit qu'au naufrage de Guillaume il périt, outre beaucoup de nobles personnes des deux sexes, cent quatre soldats, cinquante matelots et trois pilotes. Roger de Hoveden dit la même chose.

— *Un repas splendide est commandé... La danse recommence.* (P. 97.) Ils passèrent plusieurs heures sur le pont (*deck*) en danses et en festins (*in feasting and dancing*), dit Lingard, qui traduit par ces mots le *voluptati nautica* de Guillaume de Malmesbury.

— *L'archidiacre d'Hereford.* (P. 97.) La présence de ce prélat à bord de la Blanche-Nef est attestée par J. Bromton, dans sa chronique: « *Archidiaconus Hartefordiæ cum aliis*, etc. »

— *Peuvent quitter le navire.* (P. 98.) « *Duo siquidem monachi Tyronis et Stephanus comes Moritoliensis cùm duobus militibus, Guillelmus quoque de Rodmara, et Rabellus Camerarius, Eduardus de Salesburiâ et alii plures inde exierunt quia nimiam magnitudinem lasciviæ*, etc. » Order. Vital.

— *Il n'aime pas Richard.* (P. 98.) La chronique de J. Bromton dit que le comte d'Excester était accusé en secret (*comminabatur*) d'avoir tenu ce propos que: s'il retournait jamais de Normandie en Angleterre, il supprimerait (*deleret*) les moines de son comté institués par son père.

— *On parvint à hisser la voile et à border un certain nombre d'avirons.* (P. 101.) Les historiens ne sont pas d'accord sur le mode de navigation qu'adopta le patron de la Blanche-Nef. Mathieu Pâris, Henri Huntington qui le copie, et Jean

Bromton disent que la mer était sans vents; Wace prétend qu'il ventait peu :

A fièble ore furent meu,

bien que le temps fût *neir* et pas *cler*. Cette version me paraît la bonne; mais je crois que le poëte normand, pour excuser les matelots ses compatriotes, a ajouté que le temps était noir, quand il était au contraire beau, puisque Henri était parti, et que, pour passer le détroit, il avait attendu un temps sûr et favorable. Orderic Vital fait entendre que le navire s'en allait à l'aviron (*remiges ebrii totis navigarent conatibus*); Roger de Hoveden dit expressément au contraire, que ce fut la voile qui emporta rapidement la nef sur les écueils : « *Nave quippe non longè à terra in ipso velificationis impetu super scopulos,* etc. » Je crois, avec Lingard, qu'on avait hissé la voile et mis les avirons dehors: les avirons pour quitter Barfleur, la voile pour traverser la mer et mettre à profit le peu de vent qu'il y avait. Lingard dit qu'on déferla toutes les voiles : « *every sail was unfurled.* » Il se trompe : la Blanche-Nef n'avait qu'une voile, comme les vaisseaux de 1066 représentés dans la tapisserie de Bayeux. Voir *Arch. nav.*, Mémoires n°s 2 et 3.

— *Tu n'attacheras point les Anglais à la charrue.* (P. 101.) Jean Bromton, qui recueille toutes les fâcheuses rumeurs, dit de Guillaume que les Anglais l'accusaient en secret de les avoir menacés de les faire attacher à la charrue comme des bœufs (*faceret eos ad aratrum tradere quasi boves*), s'il régnait sur l'Angleterre.

— *Les musiques qui font continuer.* (P. 103.) « *But amid the music and revelling the care of the helm was neglected.* » — Mais au milieu de la musique et des plaisirs nocturnes, le soin du gouvernail fut négligé. » Lingard.

— *Cependant la nuit était venue.* (P. 104.) « *Cæca jam nocte*, » dit Guillaume de Malmesbury. « Y advint que la nuit les surprit. » Chroniques d'Angleterre.

— *La mer descendait.* (P. 104.) Henri avait évidemment choisi le commencement du jusant pour partir; Guillaume, attardé de deux heures peut-être, suivait aussi la marée descen-

dante, dont la vitesse, jointe à celle du courant, explique la perte du navire de Thomas.

— *Il redressait le gouvernail.* (P. 104.)

Li marinier orent béu
N'unt pas lor droit cors porvéu.

Roman de Rou.

« *Et infelix gubernio malè intenderet cursui dirigendo per pelagus.* » Orderic Vital. « Les mariniers qui conduisaient la nef de Guillaume ne savaient point le cours de la mer, ou ils avaient trop beu. » Chroniques manuscrites d'Angleterre.

— *Mariniers de bakbord, nagez fort.* (P. 105.) Le courant du raz où il commence à être engagé le porte à gauche, et il veut aller plus à droite : c'est pour cela qu'il prie les matelots de nager fort du côté gauche (bakbord).

— *Cateraz, messeigneurs, cateraz!* (P. 106.) « *In quodam maris loco periculoso qui ab incolis* cataras *dicitur.* » Guillaume Calcul. « *Super scopulos qui dicuntur* chaterase. » Roger de Hoveden. Cateraz, le raz de Barfleur ou de Gatteville, c'est le détroit, le courant d'eau : *raz*, de *cat* ou *cad*, qui veut dire en langue celtique, tête, promontoire. *Cat* est peut-être devenu *gatte* par une transformation facile à comprendre. *Raz* est resté sur les côtes pour signifier un courant rapide : le raz Blanchard, le raz de Barfleur, le raz de Sein. —Avec le sens de : courant, *raz* est encore dans le patois lyonnais : « Tomber dans la raze, » pour « tomber dans le ruisseau. »

Quels rochers Roger de Hoveden et Guillaume Calcul veulent-ils désigner par les mots *cataras* ou *chaterase*? Il est difficile de le déterminer. N'est-ce pas le passage lui-même, la mer qui avoisine Barfleur et son cap que les vieux Normands appelaient Cateras? Ne pourrait-on pas dire que les roches les plus dangereuses s'appelaient *cat*, parce que, dans la langue celtique, *cat* signifie chat et toute bête féroce, et que tout l'ensemble des écueils voisins du raz avait pris le nom de catraz? Je ne prétends rien affirmer ; je ne donne que les hypothèses qui ont quelque apparence de fondement. La tradition locale (qu'il ne faut pas croire sans examen, parce qu'elle pour-

rait bien ne pas être très ancienne, et remonter seulement à une des époques de recherches historiques, modernes relativement, (au XVIe ou XVIIe siècle, par exemple); la tradition de Barfleur veut que la Blanche-Nef se soit perdue sur le groupe de rochers situé vis-à-vis de Gatteville, et qu'on nomme *Quillebœuf*.

Cela n'a rien d'improbable, et l'on accommode très bien le détail du récit d'Orderic Vital : « *Sinistrum latus candidæ navis vehementer illisum est* — le côté gauche de la Blanche-Nef heurta violemment contre la roche, » avec la position de Quillebœuf par rapport à la route que devait tenir le vaisseau. Quillebœuf est en effet au nord de l'entrée du port de Barfleur; et, pour aller chercher Southampton, il fallait que Thomas passât à l'est de ce plateau de rocher, c'est-à-dire à droite. Or, le jusant, et le vent, si peu qu'il y en eût, portaient sur Quillebœuf, en admettant surtout, ce qui est la vérité historique, que les matelots, nageant mal, que le timonier, gouvernant comme les matelots nageaient, et pour la même raison: l'ivresse, le navire ne s'était pas assez dirigé dans l'est, après avoir dépassé ce qu'on appelle la balise de *la Raie*, qui est à la pointe nord du *Béniguet*. Le renseignement donné par Orderic Vital sur « le grand rocher qui découvre à chaque marée basse et recouvre à la marée haute : *ingenti saxo quod quotidie fluctu recedente detegitur, et rursus accessu maris cooperitur,* » n'apprend rien pour la solution de la question curieuse qui nous occupe, car tous les rochers du parage de Barfleur sont dans le même cas. Il fallait que la roche où la Blanche-Nef vint se jeter par son côté gauche fût très acore, pour que le navire coulât tout de suite et ne restât pas soutenu par les flancs de l'écueil; et je dois dire en passant que si la proue du navire était restée pendante sur le rocher, comme le dit Guillaume de Malmesbury (*concussaque prora pependit*), qui décrit son Virgile à la main (1), il est probable que plus d'un passager se serait sauvé du naufrage en s'attachant à cette partie du bâtiment que la mer descendante tendait d'instants en instants à laisser à sec. Mais il n'en fut point ainsi : le navire coula, comme

(1) *Illisaque prora pependit.* ÉNÉIDE, liv. V.

il coulerait à côté d'un quai, et sans que personne pût sauter sur le rocher, parce qu'on tâcha, dans le premier moment, d'éloigner la Blanche-Nef de l'écueil avec des bâtons ferrés, des gaffes (*magno clamore ferratos contos expediunt*, dit Guillaume de Malmesbury). Le boucher Bérauld et le chevalier Geoffroy de l'Aigle, quand ils virent que l'eau gagnait le pont supérieur, et qu'il n'y avait ni esquifs pour transporter les passagers à terre, ni salut possible par d'autres moyens, montèrent au haut du mât : tout ce qui resta sur le pont fut englouti.

Si rien ne démontre que ce fut sur Quillebœuf que *la nef perchéia*, comme dit Wace, rien ne démontre le contraire. Elle aurait pu périr sur ce qu'on nomme les *Écoutes*, roches situées comme Quillebœuf au nord de Barfleur, mais à 300 toises environ de ce port, tandis que l'autre plateau en est à 780 environ. Les *Écoutes* sont très acores aussi, et peut-être y aurait-il quelques raisons pour supposer que ce fut à leur pied que la *nef effundra*, suivant une des expressions du poëte normand. Wace dit :

Poi erent jà del port iessu,

(ils étaient à peine sortis du port); Roger de Hoveden peint le navire emporté sur un rocher, non loin de terre (*non longè à terrâ*), Guillaume de Malmesbury s'exprime à peu près de même : « *impegit in scopulum non longè a littore supra pelagus exstantem ;* » or, les Écoutes sont, comme on vient de le voir, beaucoup plus près du port que Quillebœuf; elles sont aussi plus près du rivage, car leur partie la plus Est est à environ 330 toises de la pointe de la masse (la *grande Écoute* est moins éloignée de 50 toises environ), tandis que la partie Est de Quillebœuf est à 450 toises à peu près de la falaise de Gatteville. S'il fallait donc interpréter à la lettre les textes que je viens de citer, on devrait, malgré la tradition, rapporter aux *Écoutes* le malheur qu'on attribue à un choc contre le granit de Quillebœuf. Mais les textes sont eux-mêmes des expressions variées d'une tradition déjà ancienne, et ce n'est pas sans une certaine défiance qu'il faut y croire. Wace était contemporain, et il a négligé de nommer la roche fatale; Guillaume de Malmesbury et Hoveden ne sont pas précis quand ils disent que

l'écueil est non loin du rivage, car la côte est bordée de dangers, et je viens de montrer que les Écoutes et Quillebœuf sont fort près de Barfleur. Le doute est donc ce qu'il y a de plus raisonnable dans la question.

Au reste, en étudiant avec attention la belle carte que le Dépôt de la marine, sous la direction du savant et laborieux M. Beautems-Beaupré, a faite de Barfleur et du raz, on voit que sur toutes les roches dont la côte granitique de Barfleur est hérissée, du port à la pointe où s'élève le phare, un navire un peu grand peut se perdre. La Blanche-Nef était un vaisseau de grande dimension, long et large, sinon bien profond; mais fort long assurément, fort large, haut sur l'eau aussi, ayant au moins un pont, car il portait environ trois cents personnes, au dire de Lingard (*trez hunded persuns*), qui a suivi une des versions anciennes. Trois cents personnes! Ce nombre paraîtrait exagéré s'il n'y avait une récapitulation facile à faire sur les textes qui s'accordent fort bien à cet égard. Ainsi: cent quarante soldats, soixante-trois marins, dix-huit femmes (filles, sœurs, nièces ou épouses de princes souverains ou de comtes) (Orderic Vital), les deux fils de Henri I[er], Richard d'Excester, Théodoric, les deux fils d'Yvon de Grandmesnil, Rodelent, Pirour, Bigod, Desmoulins, Ridel, Mauconduit, Gisulf, Otwel, Guillaume de l'Aigle, l'archidiacre de Bereford, le boucher Berauld, voilà déjà deux cent trente-huit personnes incontestables. Que ne peut-on pas raisonnablement ajouter à cette somme en comptant les valets, les femmes suivantes au service des dix-huit comtesses ou princesses, les chapelains (*prætereà quisquis erat... vel capellanus...* Guillaume de Malmesb.), les personnes pour soigner un grand nombre d'enfants, passagers avec le jeune Guillaume (*cum regiis pueris non paucis*, Hoveden); et en se rappelant que la *meisnée* (la maison, les gens, la famille) de chaque grand seigneur n'était pas médiocrement grande (1)! Est-ce donc trop que

(1) Quand la nief fut apparaillée (prête),
Dedenz fist entrer sa maisnée,
Ses chevaliers et ses serganz,
Sa femme demeine et ses enfans.

Lai d'Havelok.

cinquante-deux individus? Non assurément. Et, avec les personnes, il y avait bien aussi quelques bagages, des armures, de la vaisselle (*vaisselemente*, comme dit Guillaume Guiart, dans sa *Branche aux royaux lignages*); il y avait les trésors du Roi, qui devaient être dans des coffres nombreux. Que d'espace il fallait pour cela! Quoique la traversée fût courte, et qu'on ne dût pas rechercher trop ses aises; quoiqu'on n'eût embarqué ni vivres ni eau, choses qui prennent tant de place dans la cale d'un navire, et qui étaient inutiles à la Blanche-Nef qui n'avait que vingt-cinq lieues à faire par un beau temps, c'est-à-dire en une quinzaine d'heures environ, il faut reconnaître que le vaisseau ne pouvait guère avoir moins de 94 à 95 pieds de quille, car il ne faut pas oublier qu'on pouvait danser sur le pont, et que si on n'exécutait pas des danses à plusieurs figurants, pour des grands seigneurs qui baladaient derrière, pour des matelots ivres qui sautaient devant, il fallait une aire assez large.

Je me figure que l'expression métrique d'un navire comme la Blanche-Nef serait à peu près vraie, si l'on disait que la longueur du bâtiment était de 30 à 32 mètres, sa largeur de 12 mètres, sa profondeur (du pont à la carlingue) de 3 mètres. Dans les constructions modernes, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nous, creux a toujours été à peu près de la moitié de la largeur du vaisseau. Ainsi, 6 mètres mesureraient la hauteur du creux, dans la supposition d'une longueur de 31 mètres et d'une largeur de 12. Mais, au XIIe siècle, les navires s'enfonçaient peu dans l'eau; leurs œuvres vives n'avaient pas de façons comparables à celles des nôtres, qui ont le pied profondément dans la mer; ils prenaient en largeur ce qu'ils n'avaient pas en creux. La Blanche-Nef, telle que je la suppose, avait donc à peu près la longueur d'un de nos brigs de vingt canons, mais elle était plus large; et, construite à varangues plates, comme les prames, elle n'entrait dans la mer que de 5 pieds environ. 96 pieds de longueur, 37 ou 38 pieds de largeur, 8 à 9 pieds de creux, tel était, dans ses proportions, le vaisseau de Fitz-Stephen Erard. Quant à sa mâture, les rapports actuels de la mâture à la quille d'un navire ne peuvent pas être invoqués dans cette palingénésie archéologique, parce que le vaisseau normand du

XIIe siècle n'avait qu'une voile, et qu'il naviguait dans des conditions fort différentes de celles où se trouve le vaisseau actuel. Le mât de la Blanche-Nef, s'il avait été long des deux tiers de la longueur de sa quille, c'est-à-dire de 64 pieds, aurait porté une voile fort dangereuse par sa hauteur, et fort difficile à manœuvrer. La tapisserie de Bayeux montre des voiles larges et peu hautes, ce qui est raisonnable. En donnant 50 pieds au mât, de la carlingue à la girouette, on me paraîtrait être dans le vrai; car, si l'on soustrait de cette longueur totale 9 pieds engagés sous le pont, 3 ou 4 pieds du pont à la ralingue basse de la voile, 6 ou 8 pieds au-dessus du capelage, on aurait une voile haute de 30 pieds à peu près, très propre, si on la suppose de 37 ou 38 de largeur (qui est celle du navire), au service de ce bâtiment dont l'allure ordinaire était le vent arrière, ou un *plus près* voisin du largue.

Avec cette donnée de hauteur de mâture, voyons si contre Quillebœuf, ou les Écoutes, Berauld, le boucher de Rouen, pourra, à la marée haute, rester attaché au bois sauveur, au-dessus du capelage où je le suppose monté. Le plan des parages de Barfleur, par M. Beautemps-Beaupré, donne, terme moyen, 12 pieds d'eau à peu près autour des Écoutes, à basse mer, et 6 à peu près autour du plateau de Quillebœuf; la marée moyenne est de 17 pieds 1/2; la Blanche-Nef, dix heures environ après son naufrage, c'est-à-dire à quatre heures du matin, si le reflux avait commencé à quatre heures du soir le 24 décembre 1120, ce que je crois, était donc à 29 pieds 1/2 ou à 23 1/2 sous l'eau; son mât surmontait donc le niveau de la mer de 22 pieds 1/2 ou de 26 pieds 1/2; Berauld, à cheval sur le capelage, était donc éloigné encore de la mer de 18 ou de 14 pieds. Cette position est très supposable, et l'on conçoit fort bien que le boucher rouennais l'ait pu garder, si l'on fait attention qu'il n'était pas mouillé, et que

> Un peliçon avait vestu (une pelisse)
> Ki del grant freit l'out défendu.
>
> WACE.

Geoffroi de l'Aigle avait été moins heureux : il était monté plus

tard le long du mât; il était arrivé moins haut; il etait resté dans l'eau quelque temps, et le froid l'avait glacé et lui avait fait lâcher prise. Aussi, quand le pêcheur passa, le matin, à la vue de l'écueil, il ne trouva plus que Berauld à recueillir dans sa barque.

— *A mettre à la mer la chaloupe.* (P. 108.) « Cùm jam ejecta scapha filius regis excipitur, salvarique potuisset ad littus regressus, nisi soror ejus notha comitissa perticiæ in majori nave cum morte luctans, fæmineo ululatu fratris opem implorasset ne tam impiè se relinqueret. Ille misericordiâ infractus lembum carinæ applicari jussit, ut sororem exciperet... Scapha victa subsedit omnesque pariter fundo involvit. » GUILL. DE MALMESB.

— *Le batel est petit.* (P. 109.)

Leur batel orent en mer mis.
Le Roman de Tristan.

— *Oh! Guillaume, mon élève, mon fils!* (P. 110.) « Othuerus... dum repentina fieret ratis subversio nobiliumque irreparabilis immersio, adolescentulum illico amplexatus est, et cum ipso in profundum irremeabiliter prolapsus est. » ORD. VITAL.

— *Deux hommes le tenaient embrassé.* (P. 111.) « *By clinging to the top of the mast,* » dit Lingard. Les chroniques manuscrites d'Angleterre disent : « Excepté un seul marinier qui se sauva sur une pièce de bois. » Wace ne désigne pas non plus le mât :

Guerout un sol en escapa
Un fust aerst, si l'embrassa (un morceau de bois saisit),
Et tant s'i tint k'il arriva
Ke la gent vint ki l'emporta.

Tous les auteurs nomment : Berauld celui que Wace appelle Guerout. Lingard est le seul qui parle du chevalier de l'Aigle. Guillaume de Malmesbury dit : « *Evasit unus et ille agrestis, qui tota nocte malo supernatans, manè totius tragediæ actum expressita.* » *Malo supernatans* peut vouloir dire que le mât surnageait détaché du navire, ou que Berauld resta la nuit au-

dessus de l'eau, au sommet du mât encore implanté dans la nef effondrée. J'ai adopté ce dernier sens comme le plus probable, parce que la nef aura dû couler toute mâtée, et que la mer tranquille n'aura pas pu rompre le mât ou le déplacer. Ce Berauld, que Guillaume de Malmesbury appelle un paysan, ou peut-être seulement un vilain, ou encore un homme vil et de rien, en comparaison de tout ce qui s'était noyé, suivant Roger de Hoveden, était un « *macellarius tabulâ naufragii pendens.* » Le boucher est appelé rustique et ignoble par la chronique de J. Bromton qui a pour tous les morts de la Blanche-Nef un respect évident, surtout par la manière dont il parle de Berauld. « *Nullus evasit, nisi unus ignobilis rusticus macellarius.* » « Ce Guéroult, dit Wace,

De Roem esteit (de Rouen),
Macherier ert, la char vendeit (boucher),
Por sa vende la cort sueit (suivait la cour),
Kar à plusors sa char estueït (convenait).

— *Au capelage des haubans.* (P. 111.) Pour le mot *capelage*, voir le vocabulaire des *Scènes de la Vie maritime*, t. 3.

— *En achevant ces mots.* (P. 113.) C'est la version de Lingard, qu'il aura probablement puisée dans quelque vieille complainte anglaise de Normandie, que j'ai vainement cherchée.

— *On trouva le trésor sur la plage.* (P. 114.) « Mane facto thesaurus regis, qui in mari fuerat, invenitur per arenas, corpora vero pereuntium nulla. » Roger de Hoveden. Pour soulager le navire au moment où il coulait, on jeta sans doute tout ce qu'il y avait de lourds fardeaux à bord : les caisses renfermant le trésor étaient de ce nombre : on les retrouva à la basse mer qui ne laisse que de 2 à 5 pieds d'eau vers Quillebœuf, et de 6 à 12 vers les écoutes.

— La mort des enfants d'Henri Ier est le sujet d'une ballade populaire qui fut composée au XVIe siècle et que M. A. Thierry a donnée, d'après Evan, p. 391, 2e vol., 4e édit. de son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands.* Cette ballade, assez naïve, est en trente couplets ; j'en ai essayé la traduction littérale qu'on va lire :

« — Après que notre royal monarque — eut vaincu ses ennemis en France, — et joui par avance — d'une gloire qui avait une origine si belle ; —

Il retourna dans la belle Angleterre — avec la renommée et la victoire ; — et alors tous ses sujets de ce pays — le reçurent joyeusement. —

Mais, pendant qu'il retourne dans sa patrie, — il laisse encore ses enfants — en France, afin que pendant leur séjour (en ce pays) — ils continuent à s'instruire : —

Le duc Guillaume, avec son frère chéri, — lord Richard, c'était son nom, — qui était alors comte de Chester, — et avait soif de renommée ; —

Et aussi la charmante fille du Roi, — l'éclatante lady Mary, — aussi quelques nobles pairs — et plusieurs vaillants chevaliers : —

Restèrent ensemble dans cette contrée, — au milieu des plaisirs et des délices, — quand notre Roi revint — après la sanglante bataille. —

Cependant lorsque Flore la belle eut — épuisé ses trésors, — l'hiver froid et morne — arriva avec sa tête chenue ; —

Alors tous ces seigneurs, d'un commun accord, — firent leurs préparatifs — pour passer la mer et aller dans la belle Angleterre, — dont la vue devait leur être douce. —

« Nous irons vite en Angleterre, — avait dit l'un d'eux, — » tout de suite après la nuit de Noël — nous ne tarderons pas » davantage. » —

Cependant le temps de Noël se passe. — « Dans la cour de notre père — nous attend le plaisir passionnément aimé, — avec des divertissements de prince. » —

Tous les matelots et les rameurs (*the sailors and the shipmen all*) — par un ignoble excès de vin, — se rendirent incapables de la mer, — et se montrèrent semblables à des porcs ; —

Personne ne put manier le gouvernail, — le maître étant endormi, — et tous les mariniers — chancelant à chaque pas ; —

Aussi le navire allait au hasard, — au milieu des récifs écu-

meux — par lesquels, en péril de leurs vies, — les princes se trouvèrent sans cesse. —

(Cette situation) leur arracha des larmes — qui coulaient de leurs beaux yeux ; — leurs cœurs furent remplis d'épouvante, — car ils ne pouvaient espérer aucun secours : —

Ils auraient voulu être sur la terre — mille et mille fois ; — cependant ils aperçurent — le plaisant rivage d'Angleterre. —

Alors commença — leur inquiétude à se changer en sourire, — leur couleur pâle et blême — à se changer en un vif incarnat. —

Les princes, les seigneurs, très chastement, — prirent les dames entre leurs bras : — « Bientôt nous serons en Angle-» terre, » — dirent-ils ; « encore un peu de temps. » —

Ils leur dirent de prendre courage. — « Voyez la terre, là-» bas ! — ne soyez plus effrayées ; le plus mauvais est passé. » —

Pendant qu'ils leur donnent cet espoir consolant — et ce reconfort, — le joyeux navire, sur le rocher, — s'ouvre bientôt en deux. —

A ce moment, un cri horrible — s'élève au milieu d'eux, — et chacun cherche — quelque chose pour se placer dessus ; —

Mais tous cherchent en vain le même secours ; — le vaisseau coule bientôt à fond, — et ils sont forcés, dans la mer, — de boire leur dernier coup. —

Là, vous auriez pu voir les lords — et les dames — au milieu de l'écume salée de la mer, — pousser des cris désespérés, —

Travailler sans relâche à sauver leurs vies, — en étendant leurs bras — et en s'efforçant d'élever leurs mains de lys — pour demander du secours, tous ensemble. —

Cependant il plut à la bonne fortune que le — jeune duc fût transporté — dans l'embarcation (du vaisseau), — où il fut en sûreté ; —

Mais au lieu (de fuir), ayant écouté les cris de sa sœur, — la chère et belle fille du Roi, — il fit retourner le canot pour la prendre, — elle qui allait mourir. —

Pendant qu'il s'efforçait de l'embarquer avec lui, — sa douce

jeune sœur, — ce qui restait à bord se jeta dans la barque — et la fit chavirer dans la mer. —

Tant de gens reçus dans l'embarcation, — le premier et le dernier, — le bateau et tout ce qui y était — fut submergé et recouvert d'eau. —

De ces lords, de ces seigneurs, — de ces dames aux beaux visages, — pas un n'échappa qui était dans cette situation déplorable. —

Soixante-et-dix furent noyés, en tout, — et aucun n'échappa au trépas, — excepté un pauvre boucher qui nagea — tant qu'il se sauva de la mort. —

Ce fut une affreuse nouvelle — pour notre excellent Roi ; — il refusa toute consolation, — et, loin de les accepter, il prononça ces paroles arrachées par la douleur : —

« Puisque par ce malheur je n'ai plus d'enfant — pour me » succéder dans mon royaume, — le fils de ma sœur sera Roi. » — (Et cela fut), comme vous le lisez clairement dans l'histoire. » —

Palma.

— 1150. —

I.

LA GRATIOSA.

Une nave était au moment de faire voile du port de Jaffa. Cette nave était richement chargée, tout le monde le disait dans la ville; elle appartenait à un seul marchand, chose rare en ce temps, et s'appelait *la Gratiosa.*

C'était un navire grand, bien décoré, peint d'une couleur éclatante, gréé avec soin, portant

à son côté la bannière d'Ancône, et, sur ses voiles blanches, des images de saints et de saintes devises. *La Gratiosa* n'avait pas moins de trois couvertes et de deux châteaux; ses deux mâts étaient garnis à leurs sommets de châtelets crénelés, bien garnis de pierres et de flèches; ces châtelets avaient été hissés au moment où la nave s'apprêtait à détacher les quatre amarres qui l'avaient retenue pendant tout le temps qu'avait duré son chargement contre le quai de Jaffa.

Il faut bien le dire, ce vaisseau n'était que trop magnifique pour le vaisseau d'un marchand. « Cache ta fortune, » était, à cette époque, un précepte auquel avaient l'habitude de se conformer tous les petits bourgeois et les hommes occupés de négoce; les avanies des seigneurs et la jalousie des marchands appartenant à des nations rivales rappelaient bien vite à la sage prescription de cette maxime celui qui l'oubliait par vanité.

Marco Salimbechi, depuis plus de vingt ans qu'il commerçait par terre et par mer, avait été bien des fois victime de son orgueil, qui le poussait à faire étalage de sa richesse, industrieusement acquise; toujours il retombait dans la même faute. Palma, sa fille, le lui disait souvent : « Père, tant de superbe nous portera malheur ! » Mais il était incorrigible.

Salimbechi était fier d'avoir réussi. Fils d'un

pauvre marinier de Ravenne, il avait commencé, dès sa première jeunesse, à courir la mer et les caravanes, garçon d'un petit navire, ou à la suite des marchands qui allaient aux foires. La part qu'il avait eue au fret des vaisseaux sur lesquels il avait servi était devenue or entre ses mains heureuses; et, cet or fructifiant sans cesse, il avait été bientôt assez riche pour devenir *signor de nave*, et s'associer à de grands armements dont le but était d'aller, sur la côte nord d'Afrique, en Syrie, en Égypte et en Cilicie, échanger les produits agricoles ou manufacturiers de la France et de l'Italie contre l'ivoire, la cire, les pelleteries, le corail, la poudre d'or, les plumes d'autruche, le sucre et les étoffes de poil de chèvre qu'on trouvait sur les marchés d'Alexandrie, de Babylone, de Damiette et d'Ajazzo, où elles arrivaient des Indes et de la Chine par la navigation de la mer Noire, ou en traversant l'Abyssinie et la Nubie. Les riches étoffes de damas, les soies que préparaient les îles de la Grèce et du Péloponèse, et que Lucques excellait à mettre en œuvre, avaient souvent rempli les entreponts de ses navires, presque toujours favorisés par les vents.

Marco, établi à Ancône, en était devenu le marchand le plus riche. L'obstination de ses chances favorables était telle que, dans toutes les entreprises hasardeuses auxquelles le besoin de lutter con-

tre Pise et Gênes entraînait le commerce aventureux de l'habile Venise, on venait prier Salimbechi l'Ancônitain de prendre une part quelconque d'intérêt au fret des navires, ou de faire lui-même le voyage réputé dangereux. Sa présence était plus rassurante pour les spéculateurs que les contrats d'assurance les plus avantageux. On l'aurait invoqué dans la tempête ou à l'approche des pirates, comme on invoquait les saints, si cette espèce d'idolâtrie n'avait pas répugné aux habitudes du xii[e] siècle. Très dévôt à saint Marc, son patron et le patron de Venise, Marco Salimbechi attribuait à sa protection déclarée cette bonne fortune qui le suivait partout, et qu'il devait en partie, — il ne se le dissimulait guère, malgré son humilité chrétienne, — qu'il devait en partie à son intelligence, à son infatigable activité, à son courage dans toutes les occasions difficiles, à son savoir de navigateur.

Bonheur constant et prudence vont rarement ensemble. Marco ne savait pas tenir la conduite circonspecte que tous ses confrères gardaient dans les ports étrangers; aussi la rigueur des taxes le frappait-elle souvent beaucoup plus qu'eux. Les douanes, les droits d'ancrage, de mouillage, de relâche, d'affiage, de débarquement de marchandises, ou de transit par les villes maritimes où il allait les embarquer, tombaient

sur lui de tout le poids d'un arbitraire auquel son luxe et l'arrogance de ses manières donnaient presque raison.

Quand on voyait sa nave rubiconde serrer ses voiles peintes et laisser tomber ses ancres dans un havre, sur les eaux duquel flottaient bientôt des bouées rouges, marquées à son nom avec des caractères dorés, le percepteur de l'impôt venait promptement à bord, suivi des soldats, protecteurs des missions fiscales contre la révolte des marchands, et lui vendait cher la permission de se livrer à son industrie. Tandis qu'à côté de lui un Marseillais, un Amalfitain, un Barcelonnais, un Gênois, un marchand de Pise, de Ravenne ou de Venise, acquérait, au prix de quelques pièces d'argent ou d'un présent, la liberté de s'ancrer dans une rade, d'attacher son modeste navire à l'abri de la jetée d'un port et de décharger ses marchandises, que des crocheteurs privilégiés transportaient moyennant un salaire raisonnable; à lui, Marco Salimbechi, le marchand vêtu d'une robe de soie, serrée avec une ceinture d'argent, on faisait payer la couleur impériale dont il aimait à parer son vaisseau.

Mais que lui importait? Il ne donnait pas au fisc tout ce qu'il sauvait de la tempête! Un autre aurait été ruiné par des exactions aussi pesantes; pour lui, qui ne connaissait la mer que par ses

faveurs, c'était peu de chose que de pareilles avanies. Il se soumettait sans peine, car il trouvait d'amples compensations dans les profits que chaque voyage lui assurait. Et puis, il aimait sa *Gratiosa*, la nave riche et belle dont il soignait les agrès et la robe incarnate comme il aurait soigné les atours coquets et les vêtements de soie d'une maîtresse adorée; il l'aimait, et rien ne lui coûtait pour que, dans tous les ports où elle allait trafiquer, elle frappât les regards par la propreté, peu commune alors, de ses châteaux et de ses ponts; par la solidité et la belle qualité du chanvre femelle dont étaient faits ses cordages; par la variété et le bon goût des dessins orientaux qui couraient tout autour de ses deux bords, à sa poupe et à sa pointe, sur sa peinture vermeille; enfin par la blancheur des tentes qui garantissaient le navire contre les ardeurs du soleil, et sur lesquelles on lisait ce fier blason : *Marco, padrone della mare*, dont il sauvait l'inconvenance orgueilleuse par une petite figure peinte du saint évangéliste, placée au pied de son mât du milieu.

Il n'y avait pas, sur toutes les eaux de la Méditerranée, un vaisseau de la taille de *la Gratiosa*, ayant un équipage meilleur et plus nombreux. Aucun marinier novice n'aurait osé s'aller présenter à celui qui s'intitulait si arrogamment le

maître de la mer; il lui fallait des hommes éprouvés par les travaux de la navigation, par les combats contre les pirates, par les fatigues des caravanes. Ses gens, depuis le nocher jusqu'au dernier des compagnons, étaient sa famille. Quiconque montait avec lui sur sa nave était son homme, lui appartenant corps et âme, allant sans murmurer dans les endroits les plus périlleux, bien que l'usage, qui avait force de loi, dispensât le marinier de ce devoir. C'est que Marco Salimbechi ne ressemblait guère aux autres maîtres de navires! Aussi généreux que ses confrères l'étaient peu, il n'avait pas besoin que les vieilles coutumes qui régissaient la marine lui prescrivissent de bien traiter ses matelots. Les viandes et le vin ne leur étaient pas épargnés; et, quand il n'y avait plus de vin, non point parce qu'il coûtait plus de trois bezans et demi, mais parce qu'on l'avait consommé dans des doubles rations qui n'avaient pas attendu les fêtes solennelles, Marco leur donnait de cette pétillante et douce boisson faite avec du raisin sec ou des figues de Chio, qu'en ce temps-là les marins aimaient beaucoup. Quelques présents achevaient de lui gagner ceux que pouvait rebuter le travail pénible auquel les assujettissait Salimbechi; à celui-ci, un peu de drap de Montpellier ou de Silésie; à celui-là, du bouracan de Beziers pour se faire une mante d'hiver; à cet

autre, pour sa femme, de la toile de coton fabriquée à Carcassonne ou à Marseille; à tous, de l'argent ou de petits bijoux, récompenses des services extraordinaires qu'ils rendaient à la nave.

Depuis que Marco Salimbechi possédait *la Gratiosa*, et qu'il la commandait lui-même, il n'y avait pas eu une punition grave infligée à un homme de l'équipage, tant le zèle et le dévouement étaient le fait des mariniers qui la montaient. La discipline n'était cependant pas le propre des gens de mer du XIIe siècle, et il n'y avait guère de marchand ou de patron qui, de retour d'un voyage, ne fût obligé de faire le juge arbitre de différends sérieux entre lui et ses inférieurs. Salimbechi n'avait jamais cité un de ses matelots devant le tribunal d'Ancône; il était cependant sévère, quelquefois même dur et brutal; il criait, jurait, poursuivait jusqu'à la chaîne ou barreau de la proue le marinier qu'il voulait frapper, mais il ne la dépassait jamais; toujours quelqu'un était là pour l'arrêter, pour retenir son bras prêt à battre, pour s'interposer et obtenir la grâce du coupable. Ce quelqu'un, c'était l'ange gardien du navire, le protecteur de l'équipage, l'intermédiaire bienveillant entre Marco et ses gens; c'était une jeune femme, que nous avons déjà nommée plus haut, Palma, la fille unique de Salimbechi.

Palma partageait avec *la Gratiosa* le cœur de notre marchand. Si *la Gratiosa* était belle aux yeux du marinier, Palma était bien belle aux yeux du père! Aussi n'y avait-il, dans l'Italie entière, fille, maîtresse ou épouse qui fût plus tendrement chérie; aussi n'y avait-il, dans l'Europe commerçante, épouse, maîtresse ou fille de marchand qui eût moins de désirs à former, qui fût plus magnifiquement vêtue, plus richement parée de bijoux et de pierreries, plus délicatement entourée de tous les soins que l'amour, et cette autre noble passion qu'on appelle l'affection paternelle, savent multiplier pour plaire à un objet aimé.

Grande, élancée, mais non pas délicate et faible, Palma justifiait, par sa taille souple et élégante, le nom qu'elle portait, et que Salimbechi lui avait donné parce qu'elle était née sous un palmier, dans un voyage qu'en 1130 il avait fait de Tyr à Damas, avec sa femme Orsola, la jolie Ravennaise. Palma venait de voir arriver le vingtième anniversaire de sa naissance, sur cette même côte de Syrie où elle avait reçu le jour, où elle avait perdu sa mère, où elle était venue si souvent, et qui était pour elle une seconde patrie : car là était une tombe modeste sur laquelle elle allait répandre des larmes pieuses; là elle avait passé une partie de sa vie, commencée non loin du rivage de Tyr.

Asiatique et Italienne, Palma avait les grâces des femmes de l'Italie et de l'Asie; l'énergie le disputait chez elle au charme voluptueux, la vivacité à une certaine mollesse indéfinissable, l'imagination, la force intelligente à une singulière apathie de l'esprit et de la pensée. Il y avait comme deux âmes dans un même corps, ou, pour dire mieux, au même instant la femme forte, intelligente, énergique, le cédait à l'autre, qui disparaissait bientôt après. Cette mobilité, qui, dans notre civilisation, aurait fait de Palma une coquette capricieuse, n'altérait en rien la noble pureté de son cœur. Toujours bonne, intelligente pour tout ce qui vivait auprès d'elle, toujours respectueuse envers son père, qui l'aimait à l'adoration, elle avait bien mérité le surnom que l'équipage de *la Gratiosa* lui avait donné depuis long-temps déjà. A bord, on l'appelait *la Diva* (l'excellente); à Ancône, à Ravenne, à Venise, dans toutes les villes des côtes de Syrie et de l'Afrique septentrionale où abordait Marco Salimbechi, elle était connue sous ce nom, qui flattait l'orgueil de son père, beaucoup plus que le sien.

Palma n'aurait eu que la beauté et l'excellence du cœur pour gagner la tendresse de Marco, que l'époux d'Orsola l'aurait certainement aimée autant que cet homme, si grandement épris de sa

nave, si occupé de son commerce, pouvait aimer un être humain ; mais *la Diva* avait deux qualités qui la rendaient parfaite aux yeux de Salimbechi : elle était douée d'un merveilleux courage, et elle était marin à ce point qu'elle aurait pu supérieurement conduire *la Gratiosa*, si son père avait été retenu dans son lit par la maladie. Dans ses longues navigations, — car elle avait toujours suivi Salimbechi depuis qu'il était propriétaire et capitaine de nave, — Palma avait étudié l'art où excellait Marco; dans maintes rencontres avec les pirates, les Sarrasins et les Arabes, tant sur mer que sur terre, elle avait montré la force d'un géant, la bravoure d'un soldat.

Habituée à se revêtir de la cotte de mailles, ou à échanger son long surcot de soie contre la gonne de drap brun, habit grossier du matelot, elle avait exercé ses mains délicates au maniement des armes et des cordages. La lance, l'arbalète, l'épée, la *miséricorde*, lui étaient aussi familiers que les cordelettes avec lesquelles on diminuait la surface des voiles, que les anchis, les bettes, les *ménadors* des candelles, les manti, les orses et les autres manœuvres composant le gréement du navire. Quand la mer était mauvaise, quand la nave, battue par les lames soulevées, avait besoin de fuir devant l'orage, *la Diva* donnait l'exemple aux mariniers, elle courait à l'endroit où sa présence

pouvait être un encouragement; et, comme si quelque pacte magique garantissait sa vie, toujours plus exposée qu'aucun des hommes qui la suivaient, elle était toujours épargnée par le vent ou la vague qui sautait à bord. Dans les combats, il en était de même. Son sang-froid ne se démentait jamais; ses coups était portés d'une main sûre; et partout où elle paraissait, semblable à l'ange terrible des batailles, elle décidait la victoire. Belle, pudique, brave, modeste, douce, intrépide, habile comme un nocher, à qui Palma n'aurait-elle pas commandé l'admiration? Quelle nave n'aurait été heureuse de la porter? Quel père n'aurait été fier de l'appeler sa fille et de la montrer au monde étonné?

Salimbechi, pour armer *la Diva*, lui avait fait fabriquer à Venise un haubert à mailles de fer dorées, un heaume damasquiné, une arbalète à étrier, un carquois de cuir enrichi d'or, des chausses de fer, une lance, un écu, une épée large et courte, enfin tout ce qui aurait convenu à un chevalier. Ici, encore, s'étaient montrés l'amour du père et l'orgueil du marchand enrichi. Cet armement complet avait coûté plus de cent marcs d'argent, et il n'était pas un baron allant en Sainte-Terre pour faire parade de ses richesses, qui pût en montrer un plus beau à l'armée des chrétiens. Pourquoi Marco Salimbechi ne don-

nait-il pas à sa fille les armes solides et simples que devait se fournir tout matelot ? Pourquoi l'or et l'acier poli avaient-ils été préférés par lui au fer moins brillant, plus humble, mais non pas moins dangereux dans le combat? Que n'avait-il agi avec plus de sagesse ! Il se serait épargné bien des chagrins...

II.

ARRESTATION.

La Gratiosa, récemment espalmée, peinte et réarmée, allait quitter Jaffa au moment où commence l'histoire que nous devons raconter, et à laquelle nous avons donné un préambule nécessaire, exposition incomplète d'ailleurs, qui ne fait connaître encore que deux de nos principaux personnages. On se préparait donc, à bord de la nave, à hisser les voiles : le guyndas, criant sur ses deux tourillons, annonçait que la drisse de la pesante antenne de l'artimon était roulée sur l'axe de ce

treuil horizontal, et que les barres faisaient effort pour faire tourner la machine dont l'action devait tendre à soulever et à porter au sommet du mât de la proue la voile qu'on allait bientôt ouvrir au vent. Les palomes étaient déjà démarrées, et il ne restait plus qu'une des amarres à détacher de la boucle fixée sur le quai de Jaffa, quand de grands cris s'élevèrent de ce quai-là même ; d'abord clameurs inarticulées, ensuite vociférations horribles, parmi lesquelles, de la nave, on put fort distinctement entendre ces mots :

« — Pendue par sa goule, la fille de Marco ! Pendue la Palma ! Pendue l'orgueilleuse qui se fait appeler *la Diva !*

« — Qu'est ceci? » s'écria Salimbechi étonné et effrayé de cette étrange apostrophe.

La foule de marins étrangers qui vaquaient sur le port à divers travaux, grossissant celle qu'une populace oisive et envieuse avait faite autour d'un officier de la cour des bourgeois, approchait de *la Gratiosa.* Elle jetait à la nave et à son maître des injures grossières, dont l'équipage de Salimbechi fut si indigné qu'il courut aux armes, laissant l'artimon à demi-hissé, et prêt à faire une glorieuse résistance, si le combat devenait nécessaire pour repousser une si insolente agression.

Tout ce que l'envie, la haine, l'ignoble besoin de se venger d'un homme que l'on déteste, parce qu'il est heureux, riche, et parce qu'étant riche et heureux il jouit trop haut peut-être de son bonheur; outrages, ironies insultantes, menaces de mort, appels à la sévérité des magistrats, Marco Salimbechi fut obligé de tout entendre, de tout endurer. A l'explosion des premières clameurs, Palma avait paru sur le château d'arrière de la nave, et avait commandé, d'une voix à laquelle on était habitué à obéir :

« — Mes amis! désarmez-vous! Que vous importent les cris de ces furieux? On demande ma tête; soyez tranquilles, des juges chrétiens ne condamront pas une chrétienne innocente. Innocente, je le suis en effet; car de quel crime peut-on m'accuser? »

Palma n'était pas montée seule sur la banne; un lion l'avait suivie. Quand elle était arrivée sur la hauteur du château, son premier soin avait été de commander à l'animal docile de se coucher à ses pieds. L'aspect de cet auxiliaire, qui obéissait à une femme comme aurait pu faire un enfant soumis, imposa d'abord à la multitude; mais la fureur reprit le dessus, et les clameurs recommencèrent.

« — Pendue par sa goule, la fille de Marco! Pendue *la diva* Palma! »

Des rires féroces accompagnaient ces mots, dont le sens n'était que trop positif, mais que Palma ni Salimbechi ne pouvaient rapporter à aucune action de leur part faite pour les justifier. Enfin l'officier de la cour donna ordre à son trompette de sonner pour obtenir le silence; puis, quand le flot populaire se fut calmé, il fit cette proclamation :

« — Marco Salimbechi, marchand d'Ancône, seigneur et patron de la nave connue sous le nom de *la Gratiosa*, laisse retomber ton antenne sur le pont, dégarnis ton guyndas, rattache ta nave au port; la cour des bourgeois te fait défense de partir avant qu'elle ait prononcé sur le sort de ta fille!

» Et toi, Palma, dite *la Diva*, toi, fille de Marco Salimbechi, les juges de la cour de la mer t'ordonnent de te présenter devant eux avant que le soleil ait marqué le milieu du jour, afin de t'entendre condamner à la peine de la corde, comme ayant forfait à l'honneur et à la loi en vendant à un Sarrasin des armes prohibées. Je te déclare ma prisonnière et te dis de me suivre à l'instant en l'hôtel de la vicomté, où siége la cour. »

Quand, à bord de *la Gratiosa*, on eut entendu cette sommation, la colère eut bientôt pris la place de l'étonnement :

« — Coupons nos amarres, hissons nos voiles, et partons, s'écria l'équipage tout d'une voix.

» — Oui, répondit Salimbechi, partons. Ma fille, je t'en supplie, ne cède pas aux ordres injustes de ces hommes ; ils te tueront, si tu te livres entre leurs mains.

» — Palma ! Palma ! *la Diva !* A nous, la fille de Salimbechi ! Au tribunal, *la Diva.* »

Ces appels effrayants, dont frémissaient de rage et de crainte les gens de Salimbechi, et Marco plus qu'eux tous, ne parurent point troubler Palma. Elle caressait en souriant Sahyd-Halou-Hassan, son *ami doux et beau*, comme elle appelait, dans la langue des Arabes, ce lion que nous avons vu tout-à-l'heure se coucher à ses pieds. Le noble animal s'était levé quand les clameurs populaires avaient redoublé, et quand il avait pu reconnaître parmi l'équipage de la nave un trouble et une inquiétude inaccoutumés. Il s'était alors dressé sur ses pieds et s'était appuyé au rebord de la bretèche. Dans cette position, la populace le voyait debout, à gauche de la jeune fille, qui passait ses doigts dans la longue crinière dorée de son fier compagnon, et appliquait sur son front quelques baisers affectueux, en lui adressant tout bas des paroles que personne ne pouvait entendre. Il semblait que Palma, toute à sa tendresse pour Sahyb-Halou-Hassan, fût absolu-

ment étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Elle était dans un de ces moments singuliers d'indifférence à laquelle ne l'arrachait pas toujours l'imminence d'un péril. Tranquille, et regardant avec calme cette tempête qui grossissait près du vaisseau et sous laquelle la mort apparaissait si prochaine et si ignominieuse, elle n'éprouvait pas la moindre agitation : sa figure gracieuse et noble ne trahissait aucune émotion intérieure. Palma jouait avec un danger qui faisait trembler tous les braves hommes de la *Gratiosa*, comme elle jouait avec ce lion qu'elle savait maîtriser. Sur son front vaste et pur, ceint du bandeau d'un voile blanc, qui cachait modestement son col et sa poitrine, aucun nuage n'annonçait quelque effort de la raison pour dissimuler une terreur secrète. Son teint, légèrement coloré d'ordinaire, avait conservé son éclat, que ne cachait point la teinte brune, fard tout masculin qu'elle tenait du hâle de la mer et des feux du soleil, contre lesquels sa coquetterie ne savait pas se mettre en garde. Salimbechi la regardait sans la comprendre, et la foule s'irritait de son impassibilité, qu'elle regardait comme une insulte. Le tumulte allait croissant; la trompette du héraut sonnait; l'officier de la cour des bourgeois répétait ses sommations; enfin, on allait monter à l'assaut par l'échelle de la nave, quand

Palma s'élança du château d'arrière sur le corridor, saisit une hache, courut au haut de l'escalier qu'on commençait à gravir, et, se plaçant à cette entrée, où elle arrêta de la main gauche, par une poignée de ses crins hérissés, le lion prêt à sauter sur les assaillants :

« — Pourquoi cette violence? dit-elle d'une voix puissante et animée? *La Gratiosa* a-t-elle affaire à une bande de larrons qui la veulent piller? Arrière, le flot impur qui vient souiller ses flancs! Arrière, ou nous voici deux qui saurons châtier de si lâches attaques! Sommes-nous donc en terre de Sarrasins, que, bons chrétiens comme nous sommes, et sous la protection de monseigneur saint Marc l'évangéliste, nous soyons ainsi traités? Le roi de Jérusalem a-t-il donc vendu cette ville aux ennemis de la foi?

» — Palma à la corde! Mort à la fille qui outrage la cité de Jaffa!

» — Silence!.... silence à la huée! »

Dans ce moment, elle lâcha Sahyd-Halou-Hassan. Celui-ci se sentant libre, et prenant pour un ordre cette liberté qu'on semblait lui rendre, poussa un rugissement effroyable dont retentit l'écho de la colline, et qui se perdit au loin sur la mer; il secoua sa tête énorme en retroussant ses lèvres ardentes et s'avança pour sauter sur le quai; mais la main de Palma le ressaisit bientôt

et le retint, quand déjà la moitié de son corps était hors de la nave. Ce que la rapidité de cette double intention montrait d'énergie et de bonté dans *la Diva;* ce que le spectacle de ce lion à demi suspendu sur la tête des assaillants et arrêté par un bras de femme, dans son mouvement de colère, faisait supposer de force chez la fille de Marco et de soumission chez le redoutable animal, produisit sur la populace soulevée une impression profonde de terreur et d'admiration. Le silence se rétablit. Sahyd-Halou-Hassan se replia sur lui-même, et s'assit, au commandement de sa maîtresse, vers l'entrée du passavant, comme un soldat au créneau d'une tour où il doit faire le guet. Palma reprit alors :

« — Que prétend-on de moi ? On m'accuse d'un crime? Et qui m'accuse?.... On veut me traîner devant une cour pour m'entendre condamner à la corde, comme dit l'officier de la vicomté avec l'assurance d'un homme qui sait que la vie de l'étrangère ne pèsera guère dans la balance de vos juges! Mais de quel droit m'appelle-t-on à cette cour?.... Je suis libre encore. Je puis choisir entre la fuite et votre procès. Je n'ai qu'à dire un mot, et, malgré vos flèches, vos pierres lancées par les balistes de la forteresse, vos pots remplis de matières inflammables, *la Gratiosa* vous échappera avec ses deux larges ailes, qu'elle

peut déployer à ma voix. Mais non, je reste. Je vais avec vous aux pieds du tribunal : j'entendrai le traître qui m'a dénoncée, et Dieu fera ce que mon éloquence ne pourrait faire... Venez, mon père ; suivons cet officier, ajouta-t-elle en se retournant du côté de Salimbechi, dont la main serrait convulsivement une épée, et qui se tenait derrière sa fille, prêt à soutenir le choc si le peuple faisait irruption sur le vaisseau.

» — Folie ! mon enfant, folie ! répondit Marco. Donnons les voiles au vent, c'est le plus sûr : ne porte pas ta tête au bourreau. Tu es innocente, sans doute ; mais on frappera en toi la fille du marchand ancònitain, que haïssent tous ces Gènois, ces Pisans, ces Marseillais que je vois là-bas dans la foule. Je t'en prie, partons ! partons, *Diva ;* je te l'ordonne.

» — Partir, mon père ! y songez-vous ? Faudra-t-il que Palma, la fille de l'honnête Marco Salimbechi et d'Orsola, cette femme qui fut si noble et si respectée, quitte en criminelle une ville où on l'honora pendant tant d'années ? Faudra-t-il que mon honneur périsse sur ce rivage, parce que je n'aurai pas osé affronter un tribunal, qui peut être équitable, au reste ? Vous ne reviendrez donc jamais en Syrie ? Vous n'aborderez donc plus en Chypre et en Egypte ? Vous vous condamnerez donc à ne plus courir sur ces

mers, où mon nom brillait comme les couleurs de votre bannière ? Parce que le vent de la haine souffle à Jaffa, devrons-nous faire comme les girouettes du haut de vos mâts, nous effacer pour le laisser passer ? Oh ! non, mon père, vous ne le voudrez pas. Si infâme que soit le dénonciateur, ce n'est point par la fuite que nous devons montrer le mépris qu'il nous inspire, il faut le confondre devant les jurés de la cour de mer, et, Dieu aidant, ce sera facile... Si vous voulez fuir, si vous voulez laisser honteusement échoués sur ces bords étrangers votre nom et le mien, emportez au moins les ossements blanchis de ma mère, pour qu'à côté de sa tombe la calomnie ne vienne pas répéter : « Orsola ! Marco, ton époux, » et Palma, ta fille, t'ont déshonorée ! » Mais ces restes sacrés, vous ne pouvez les conquérir, et vous les livreriez à la rage de vos ennemis, plus acharnés que ces chacals qui, la nuit, vont troubler les cendres des morts ! »

Palma s'arrêta un moment. Le souvenir de sa mère l'avait émue ; elle pleurait ; la crainte où elle était de ne pouvoir convaincre Marco l'avait violemment agitée ; et son regard, malgré les larmes qui le troublaient, peignait éloquemment l'état douloureux de son âme. Elle continua bientôt d'une voix douce et tendre :

« — Père, il faut nous soumettre. Le ciel

éprouve souvent ainsi ceux qu'il aime. Vous êtes riche, et l'on vous porte envie; nous ne sommes pas aussi modestes dans notre nave et dans nos habillements qu'il conviendrait peut-être à des marchands, et l'on nous poursuit pour cette vanité, d'ailleurs bien innocente. Je vous avais dit que cela nous porterait malheur! Nous avons blessé les barons et les hommes riches par notre luxe, nous avons humilié nos égaux par notre opulence toujours croissante; et nos égaux et les seigneurs cherchent à nous écraser sous leurs pieds jaloux. Mais les saints sont plus forts que les hommes; votre glorieux patron et sainte Orsola, la patronne de ma mère, ne nous abandonneront pas. Marchons donc avec confiance à ce tribunal. »

Salimbechi jeta son épée, qui alla se planter au pied de l'arbre du milieu, et prononça cette seule parole :

« — Marchons!

» — Nous sommes à vous, seigneur officier de la cour, dit alors *la Diva* dans un élan de joie inexprimable. Quelques instants encore, et nous descendons. Mais faites attention que vous nous répondez de cette multitude dont les fureurs sont venues nous outrager jusqu'en notre navire.

» — J'en réponds, répliqua l'officier. Bourgeois et peuple de la cité de Jaffa, mariniers de

tous les pays chrétiens, retirez-vous! Malheur à qui insulterait par des paroles, ou par des atteintes plus graves, la prisonnière de la cour des bourgeois et le marchand son père. Héraut, sonne de ta trompette, et répète trois fois mes paroles! »

Pendant que l'homme à la trompette faisait son office, Salimbechi donna quelques ordres à bord de la nave; l'équipage repoussa à terre la *scala*, ou petit pont, qu'on avait retirée, il y avait une heure à peine, et Palma ramena à sa cage de l'entrepont Sahyb-Halou-Hassan, qui n'habitait pas seul cette partie du vaisseau, à laquelle la *Diva* faisait visite plus d'une fois dans la journée, et où elle était quand le tumulte avait commencé sur le quai de Jaffa.

Palma et Marco reparurent bientôt à la tête de la *scala*, où ils reçurent les adieux et les vœux de l'équipage; car le maître de la nave avait consigné tous ses gens, pour éviter, dans le prétoire, quelque éclat dangereux, et, dans la ville, quelque trouble nouveau dont Palma eût peut-être été responsable.

La foule avait obéi : elle s'était écartée, et Salimbechi put marcher librement avec sa fille, sous la conduite de l'officier de la vicomté et d'une troupe de porte-lances que l'envoyé de la cour des bourgeois avait cru prudent de faire venir pour les protéger. Le trajet du port au châ-

teau, qui dominait la ville, assise sur le versant d'une colline élevée, était assez long pour que *la Diva* fût embarrassée de la curiosité d'une population entière qui s'était portée le long des rues étroites que devait parcourir le cortége en montant au castel. Le sentiment qui animait ces spectateurs avides était loin de l'hostilité barbare dont la tourbe que nous avons vue s'agiter auprès de *la Gratiosa* avait marqué sa démonstration. Ici, Palma trouvait de l'intérêt, de la compassion, des éloges sur sa beauté, des applaudissements pour la conduite qu'elle venait de tenir sur son navire.

Une voix s'était-elle fait entendre en sa faveur, proclamant son innocence et demandant respect et pitié pour la jeune fille? Nous le croirions volontiers; car comment supposer que, sans raison, la multitude aurait passé ainsi de la haine à la bienveillance? Le peuple change souvent en une minute : à présent l'ovation, et tout-à-l'heure les gémonies. Mais ces changements sont-ils aussi spontanés qu'ils le paraissent? non, sans doute. Le peuple n'adore pas, ne hait pas; sa haine et son amour ne lui appartiennent point; ils ne sont que le reflet de passions étrangères, épousées en un instant, en un instant remplacées par des passions nouvelles... Qui avait excité le peuple contre *la Diva?* nous le saurons bientôt. Qui venait de lui inspirer de meilleurs sentiments? nous l'apprendrons peut-être.

III.

LA COUR DE LA MER.

La portion de la cour des bourgeois qui connaissait des crimes commis par les gens de mer, aux termes des articles 40, 42 et 44 des *Assises de Jérusalem*, avait été réunie, dès le matin, pour juger Palma. Les magistrats étaient sur leurs siéges, et les jurés sur leurs bancs, quand la *Diva*, que soutenait son père, entra dans la vaste salle dont la partie ouverte au peuple était encombrée de gens appartenant à toutes les classes, parmi lesquels on pouvait remarquer un grand

nombre de mariniers et de marchands navigateurs.

Sur la table des juges figurait une arbalète dont l'arc d'acier avait plus de trois pieds de long, et dont le bois, magnifiquement orné d'incrustations d'or et d'argent, paraissait d'un poids tel, qu'il semblait qu'aucune main humaine n'aurait pu le soulever.

Sur un siége, placé à côté des jurés, était assis un vieillard, qu'à son costume on reconnaissait aisément pour un de ces négociants de Tombouctou qui venaient dans les villes de la Palestine apporter les marchandises de l'intérieur de l'Afrique.

Sur un autre siége, à côté de celui de ce Musulman, l'auditoire montrait, en le nommant, l'accusateur de la *Diva*, Paolo le Ragusais.

Lorsque Salimbechi, jetant un coup d'œil autour de lui, vit Paolo, sa colère eut peine à se contenir.

« — Ah! c'est toi, misérable, cria-t-il d'une voix de tonnerre en s'adressant au Ragusais, c'est toi qui accuses ma fille! »

Palma comprima cet élan de Marco, que l'avertissement de l'huissier exaltait encore.

» — Laissez, mon père, laissez cet homme! En le voyant ici, je devine l'horrible piége qu'il m'a tendu, et je comprends le mystère dont il s'est habilement enveloppé pour m'y faire tomber.

Dieu soit loué, l'ennemi est moins terrible que je ne l'avais craint! Mais pas un mot, de grâce, mon père, pas un mot; ce n'est pas vous qu'on accuse, c'est moi; c'est donc à moi de me défendre! Craignant que le moindre emportement ne vous perdît, j'ai désiré que vous fussiez à côté de moi sur cette sellette, parce que j'ai voulu que vous vissiez si je suis digne de ma mère et de vous. Le ciel m'inspirera les bonnes paroles qui confondent l'imposture; soyez donc sans crainte. Priez pour moi; mais laissez-moi dire. »

Ces mots, proférés par la *Diva* d'un ton tout à la fois solennel et doux, calmèrent Salimbechi. Ils ne parvinrent ni aux juges, ni à l'auditoire, car ils étaient prononcés à demi-voix; mais Paolo, assis plus près de l'accusée, put les entendre, et Palma vit sa figure se couvrir d'une soudaine pâleur qui faisait ressortir d'une manière effrayante la sinistre expression de son regard de basilic.

Le premier des juges commanda alors à la fille de Marco de se lever, et l'interrogatoire suivant commença :

« — C'est bien toi, jeune étrangère, qui es Palma, la fille du patron de la nave *Gratiosa?*

» — Oui, seigneur, Marco Salimbechi est mon père; et mon père, le voici. A Ancône, on l'appelle l'honnête; à la mer, on l'appelle le brave

soldat, le bon marinier; partout on l'appelle le riche, et ce dernier nom est celui qui m'amène devant vous. J'expliquerai cela quand il plaira à vous, mes seigneurs, établis pour m'entendre et me juger.

» — Connais-tu cette arme? »

Deux soldats commis à la garde de Palma prirent l'arbalète que désignait le président de la cour, et l'apportèrent à *la Diva*, qui la regarda d'un air mélancolique, joua quelques secondes avec le ressort de la noix, fit plier deux ou trois fois l'arc en tirant la corde avec les deux premiers doigts de sa main droite, et, la remettant aux soldats du prétoire :

« — Oui, je la connais. Cette arbalète, fabriquée à Venise, exprès pour moi, il y a deux ans, est le chef-d'œuvre d'Ottavio Buonaspada, le célèbre artisan de Bergame. Mon père me la donna après un voyage où j'eus le bonheur de tuer un des plus fameux pirates de la Méditerranée, au moment où; avec son arc, dont chaque flèche portait la mort, il ajustait, du haut de son vaisseau, mon père, qui l'ajustait aussi. »

Un murmure approbateur accompagna cette réponse, faite sans emphase, avec une sorte de nonchalance et une tristesse qui excluaient toute idée de forfanterie. Le président continua :

« — Tu as vendu cette arbalète; l'avoueras-tu?

» — J'en ai fait l'objet d'un échange contre un lion apprivoisé que j'aime d'un amour d'enfant; qui est mon passe-temps à bord de la nave; qui est mon ami, un ami dévoué, généreux, un défenseur que je trouverais intelligent et intrépide si j'avais besoin de lui.

» — Échange ou vente, c'est tout un. Tu savais, en faisant ton marché, que Mustapha Hamet, ce vieillard ici présent, est de la religion des infidèles?

» — Je le savais. Toute la ville connaît Mustapha... Hamet est bien connu de mon père aussi, car il a souvent trafiqué avec Marco Salimbechi d'Ancône.

» — Savais-tu que la loi défend aux chrétiens de vendre aux Sarrasins des armes et autres choses prohibées?

» — Oui, seigneur, je le savais.

» — Tu avoues donc ton crime?

» — Si c'est là un crime, je l'avoue.

» — La loi veut qu'il y ait des témoins pour que tu puisses être convaincue de ton crime. Voici Mustapha et Paolo; les seigneurs jurés de la mer vont les entendre et les recevoir garants de la chose. »

Mustapha parla le premier. Il confessa avoir donné à Palma Salimbechi son lion contre l'arbalète qu'un juif estimait valoir deux marcs et demi

d'argent. Paolo dit qu'il avait été témoin de la convention, et qu'il avait vu Palma livrer l'arme au vieil Hamet. Il ajouta :

« — Ma conscience s'est soulevée à la fin, quand je me suis rappelé la loi, et quand j'ai vu quel tort cette fille faisait aux chrétiens. Je suis venu alors la dénoncer, et j'ai rempli là le devoir de tout homme honnête qui connaît un crime. »

Palma s'était assise pendant les dépositions de l'Africain et du Ragusais. Elle se leva précipitamment en entendant l'hypocrite Paolo prononcer ces dernières paroles.

« — Cet homme a menti par sa gorge, seigneurs jurés! s'écria-t-elle. Je jure sur les saints évangiles qu'il a menti. Le crime, c'est lui qui me l'a conseillé; c'est pour me perdre qu'il me l'a fait commettre, et qu'il est venu le dénoncer. Écoutez-moi, mes seigneurs, et vous allez savoir comment il arriva que mon arbalète, cette arme tant aimée de moi, a passé de mes mains entre celles de Mustapha Hamet. que cet honnête marchand africain m'écoute aussi et me démente si j'altère la vérité. Je ne sais pas mentir, je n'ai jamais eu besoin de prendre un détour lâche ou timide pour me disculper; ce que vous allez entendre, tenez-le donc pour constant, comme si vous aviez assisté vous-mêmes au marché passé entre moi et le trafiquant de Tombouctou. Mon

père voulait acheter quelques animaux de ces pays, qui sont, en Europe, des curiosités très rares, et qu'il était bien aise d'avoir pour en tirer un certain parti qui tient à son industrie. Il s'était procuré déjà deux chameaux et un éléphant, que tout Jaffa a vus s'embarquer dans une nave, comme autrefois la famille de Noé vit entrer dans l'arche les animaux sauvés du déluge. Il avait aussi de ces oiseaux merveilleux qui ont le don de la parole et auxquels j'ai pu apprendre déjà quelques mots de notre douce langue d'Italie. Il sut que Mustapha Hamet possédait un lion, fier et doux tout à la fois, fidèle et obéissant comme un chien; il conçut le projet de l'acheter. Mustapha venait quelquefois à bord de *la Gratiosa;* un jour, tout en devisant, à l'ombre de la tente, mon père lui dit : « Hamet, vends-moi ton lion, et, outre le » prix qui sera convenu entre nous, je te jure ma » foi qu'à mon prochain voyage je t'apporterai la » plus belle robe de drap de France qui ait jamais » traversé la mer. » Mustapha s'excusa d'abord ; il voulait garder son lion, qu'il avait eu tout jeune et qui avait charmé par ses jeux l'enfance de Haïqué, une fille qu'adorait ce vieillard et qu'il a eu le malheur de perdre. Marco Salimbechi insista et je me joignis à lui. J'allai voir le lion, qui, tout de suite, vint me lécher la main comme si j'étais son ancienne maîtresse.

« Que je ressemblasse un peu à Haïqué, c'est probable ; le lion me fêtait, et Mustapha me disait en soupirant : « Palma l'Anconitaine, tu me » rappelles la plus belle des filles qui soit née sur » les bords du Niger. Mahomet l'a prise pour la » mettre dans son paradis parmi les célestes hou- » ris. Que ne me ravissait-il plutôt toute ma for- » tune ! » Je dois le dire, car ma bouche n'a jamais déguisé une de mes pensées, je dois le dire, peut-être abusai-je de l'empire que cette illusion, à laquelle se laissait prendre si facilement Mustapha Hamet, me donnait sur lui. Je le suppliai de me vendre, à moi, Sahyb-Halou-Hassan, et je l'y décidai. Il fallait débattre le prix. Mon père avait promis une robe de beau drap de France ; je maintins sa promesse, et j'offris deux marcs et demi d'argent. Il demanda à réfléchir, et le lendemain je vis un homme monter le petit pont de notre nave... »

Palma s'arrêta ici, fit un signe de croix, puis elle reprit :

« — Pardon, si je me suis arrêtée ; mais il est des horreurs invincibles ; il est des choses qu'on ne peut regarder sans dégoût, des êtres qu'on ne peut voir sans crainte. Vous ne trouveriez pas étonnant si je m'arrêtais, trouvant sur ma route un serpent ; ne vous étonnez pas non plus si j'hésite quand, au milieu de mon récit, je trouve

l'homme qu'il faut bien nommer cependant. Cet homme, qui montait à bord, c'était... Paolo le Ragusais. Je fus surprise de sa visite ; mon père n'y était pas, et il le savait; car, si Marco Salimbechi s'était promené sur la couverte de la nave, jamais Paolo de Raguse n'aurait osé y mettre le pied. *La Gratiosa* ne peut pas plus recevoir Paolo, quand Salimbechi est entre ses deux mâts, que la cité d'Ancône ne pourra le recevoir désormais, tant qu'il y aura dans cette ville des parents de Marco et de Palma. Mon père méprisait Paolo ; il le hait maintenant ; moi, je ne puis que le mépriser.

» — Insolente fille ! s'écria le Ragusais en tirant son poignard.

»—Pourquoi un couteau, dit, avec un calme admirable, la *Diva* à Paolo. As-tu peur que la corde que tu as tendue pour moi ne soit pas assez forte et casse ? Attends un peu ; avant de mourir, j'ai le droit de te montrer à mes juges tel que tu es... Je poursuis, mes seigneurs.

» Paolo vint donc, et, d'un air dont je ne soupçonnais pas la félonie, il se présenta comme le messager de Mustapha-Hamet, dont il se disait ami. Il me tint ce discours : « Palma, tu veux » acheter le lion du marchand de Tombouctou ; » Hamet veut te le vendre. Mais Hamet est riche et » refuse ton argent ; il veut un souvenir de toi, un

» souvenir qui lui rappelle que tu ressembles à sa
» fille autrement encore que par le visage, c'est-à-
» dire par le courage et l'habileté à manier les ar-
» mes. Il a vu ton armure, ta lance, ton heaume,
» dont le cimier porte la figure d'une femme aux
» ailes d'aigle et au corps de lion ; ton épée, qui
» semble avoir été forgée pour un géant, ton arba-
» lète, bijou précieux autant qu'arme terrible. Il
» a choisi entre ces objets, et c'est Hamet mainte-
» nant qui te supplie. Donne-lui cette arbalète qu'il
» désire, et Sahyb est à toi. — Non, répondis-je;
» cette arbalète m'est précieuse ; jamais la flèche
» que j'ai placée sur sa coche n'a manqué d'aller
» frapper le but ; elle est une partie de ma force, et
» je ne saurais m'en séparer. — Bon ! répliqua
» Paolo, le Bergamesque qui fabriqua cette arme
» est encore ouvrier à Venise, et tu la remplaceras
» aisément. Mais ce lion unique, ce lion qui fut
» déjà si dévoué à une jeune fille, et qui semble te
» vouloir pour maîtresse, le remplaceras-tu jamais ?
» Si tu enlèves à Mustapha cet animal, dont l'édu-
» cation est pour lui un souvenir de Haïqué, peux-
» tu hésiter à lui donner une chose qui te rappelle
» à lui, toi qui ressembles à sa fille, et qu'il aime
» comme une autre Haïqué? Peux-tu hésiter à lui
» donner cette arbalète, quand il te fait dire qu'il la
» suspendra dans sa maison à côté de l'arc dont la
» belle Haïqué se servait mieux qu'aucun des guer-

» riers de l'Asie? Il la veut, afin d'avoir, des deux
» sœurs qu'il aura bientôt perdues, l'une morte,
» l'autre partie, deux objets, frères par la pensée
» qu'ils font naître et par l'office qu'ils ont fait
» dans des mains de femmes. » Je n'hésitai pas, mes seigneurs, je cédai.

» Le serpent avait la langue dorée, et sa parole me fascina. Ce vieillard, qu'on me faisait si triste et si désireux d'une arme qu'en effet je pouvais remplacer; le désir que j'avais de plaire à Mustapha, bon, loyal et pour qui mon père avait beaucoup d'estime; ce qu'il y avait de doux dans la pensée que, quelque part au monde, il avait existé une jeune fille qu'on aurait pu appeler ma sœur! — une sœur, ce que j'aurais le plus aimé, si le ciel m'avait donné une sœur! — enfin, l'envie de posséder ce lion sur lequel j'ai fondé de grandes espérances : tout cela me décida. Je ne songeai point que Mustapha, reçu à Jaffa, trafiquant avec les chrétiens, vieillard honnête et généreux, était un infidèle; je ne songeai point que mon arbalète pouvait être autre chose qu'un souvenir, comme serait un anneau d'or ou un autre bijou; d'un saut je fus dans la banne de la nave que j'habite et je rapportai l'arme pour le confier à Paolo. C'est lui qui la porta à Mustapha-Hamet; c'est lui qui conduisit les esclaves que je vis, quelques heures après, apporter une grande cage

contenant mon cher Sahyb - Halou - Hassan.

» Maintenant, vous savez tout, mes seigneurs. Je jure sur les ossements de ma mère, la sage Orsola, que tout ce que vous venez d'ouïr est la vérité. »

En prononçant ces derniers mots, Palma posa la main sur son cœur, salua la cour et les jurés avec une grâce décente que tout l'auditoire admira; puis elle se rassit.

Un murmure bienveillant accueillit cette simple narration, faite du ton le plus naturel, et d'une voix qu'animait à peine l'émotion qu'avait dû éprouver la *Diva* si pudique, en parlant devant une grande assemblée d'hommes, dans une cause qui touchait à sa vie, et pour démentir un traître.

Le président de la cour de la mer demanda alors à Mustapha-Hamet si la fille de Marco-Salimbechi n'avait point voulu tromper le tribunal.

« — Par le Dieu que nous adorons et par Mahomet son prophète, cette fille a dit vrai. Oui, j'ai souhaité que son arbalète vînt en ma possession, échangée contre le lion d'Haïqué; mais je dois ajouter que c'est Paolo qui m'a suggéré le désir de cette possession, c'est lui qui m'a passionné pour cette arme; s'il y a un crime, c'est donc lui qui en est le véritable auteur.

» — L'auteur du crime? dit avec arrogance le

Ragusais ; tu es fou, vieillard ! Cette fille m'a offert ce qu'elle avait de plus précieux, son arbalète, tant elle désirait avec ardeur le lion de Nubie ; je l'ai avertie du péril auquel elle s'exposait en te vendant une arme que la loi chrétienne défend aux marchands d'apporter aux Sarrasins ; elle a persisté.

» — Imposture, seigneurs ! répliqua Palma sans paraître indignée. Paolo a juré de me perdre, et comme je n'ai pas de témoins de mon entrevue avec lui, il peut impunément affirmer un mensonge. Ma vie est à vous, disposez-en selon votre justice, » ajouta-t-elle avec une nonchalance qui frappa tout le monde et arracha des larmes à Marco Salimbechi, en même temps qu'à Mustapha-Hamet.

Le crime était avoué et prouvé ; les jurés allaient prononcer leur sentence, lorsqu'un homme, grand, jeune, pâle, souffrant, vêtu de la robe et du manteau croisé de rouge, qui appartenait aux chevaliers du Temple, s'approcha de la sellette où était Palma, et s'adressa, en ces termes, à la cour de la mer :

« — Dieu ne veut pas que l'innocent périsse. Il suscite un défenseur à l'enfant et au faible ; il arme un chevalier contre le félon ; il fait descendre sa lumière dans un cœur épris de son amour, afin que cette lumière rejaillisse et éclaire l'âme du

juge. Je suis frère de l'ordre sacré du Temple; mon devoir est de défendre les chrétiens dans tous les dangers où ils peuvent se trouver; je viens remplir ce devoir que j'aime d'autant plus aujourd'hui qu'il s'agit de sauver une pauvre fille, évidemment innocente et de punir un méchant dont la haine tient à des raisons que je vais dire. Vous allez prononcer votre arrêt, jurés de la mer; juges de la cour, vous allez dire à quel supplice est réservée la belle Palma; mais avez-vous réfléchi que, s'il y a une criminelle, il y a un complice, et qu'il faut accrocher au gibet deux cordes au lieu d'une.

» Paolo a songé le premier à l'arbalète, Mustapha nous l'a dit; et si Palma l'a vendue, il a été le courtier du marché. Paolo a donc mérité la corde; mais il y a une circonstance qui le sauve en sauvant la fille de Marco. Pour qu'une arme vendue à un Sarrasin justifie l'accusation portée contre le vendeur, il faut que cette arme puisse servir contre les chétiens; eh bien! voyez si quelqu'un de vous, si un de ces soldats vigoureux pourra bander l'arc de cette arbalète, et si en effet c'est une arme que la *Diva* a vendue à un infidèle. Toi d'abord, Paolo, qui te portes accusateur de la jeune fille, que tout te devait faire respecter, essaie ta force sur la double corde de l'arbalète vénitienne. »

On présenta l'arbalète à Paolo, qui, plaçant ses deux pieds dans l'étrier, et tirant la corde avec ses deux mains, fit à peine ployer l'acier rétif de l'arc. Le président ordonna qu'un essai pareil fût fait par les plus forts des assistants, et tous s'épuisèrent sans réussir mieux que le Ragusais. L'étonnement était grand dans le prétoire; mais il redoubla quand Palma, saisissant à son tour l'arbalète, la monta sans paraître y prendre la moindre peine. Arrachant alors du carquois d'un soldat une flèche qu'elle plaça sur l'arc, elle visa un oiseau qui venait de s'introduire dans la salle par une fenêtre ouverte, et l'oiseau traversé tomba au pied de Paolo en effleurant son visage. Cette action si inattendue et si promptement accomplie, ce succès si heureusement obtenu, émurent l'assemblée; les juges eux-mêmes, qu'une évidente prévention armait contre Palma et Salimbechi, manifestèrent leur surprise de manière à déconcerter Paolo. Marco serra sa fille entre ses bras, en la regardant avec amour et orgueil; le chevalier du Temple reprit sa défense.

« — Vous l'avez vu, seigneurs jurés de la mer; Palma, une jeune fille, a seule pu se servir de l'arbalète que tous ces hommes ont vainement essayé de monter. C'est donc un présent sans valeur dangereuse qu'elle a fait à Mustapha, et cette seule observation la justifie. »

Une rumeur favorable à la belle accusée accueillit cet argument. Les jurés délibérèrent longtemps, et à la fin ils déclarèrent que Palma n'était pas coupable. Salimbechi, délivré de la crainte qui l'opprimait depuis quelques heures, put se livrer à toute l'effusion de sa joie. Il embrassa sa fille que la sentence des jurés trouva sans alarmes, tant elle était confiante en la justice de sa cause; puis, en se jetant aux genoux du jeune chevalier du Temple, il le remercia du secours qu'il venait de porter à sa fille.

« — Ce n'est pas le temps de remercier, seigneur Marco, dit le templier, car tout n'est pas fini. Juges de la cour des bourgeois, j'accuse devant vous... »

Palma se leva, pleine de noblesse, de grâce et de dignité.

« — Seigneur chevalier, je vous suis obligée du cas que vous faites de mon honneur, et de l'indignation qui vous a inspiré une accusation contre le traître Ragusais que l'arrêt des jurés couvre d'opprobre; mais souffrez que je venge moi-même un outrage qui resterait impuni, si je n'en demandais la réparation. Oui, juges de la cour des bourgeois, j'accuse devant vous Paolo comme traître, pour m'avoir tendu le piége où j'aurais succombé sans l'aide de ce noble chevalier, et

sans la loyauté des jurés de la mer. Je demande le combat contre lui.

» — Le combat ! s'écria Paolo, et pour quelle cause ?

» — Feins-tu de ne pas entendre ? Ta conduite n'est-elle pas lâche et infâme ? répliqua le chevalier.

» Il faut que les juges te connaissent, et ils vont savoir quel est cet homme dont toute l'habileté a consisté, depuis un an que la nave de Salimbechi est arrivée au port de Jaffa, à éveiller la jalousie des marchands contre l'Anconitain, à soudoyer la population pour l'ameuter contre Palma et son père... ! Paolo était un matelot de Raguse. Il a tenté la fortune en s'associant à quelques voyages qui n'ont pas réussi ; il s'est offert à Salimbechi dans cette même cité de Jaffa où tout le monde l'a connu, pauvre alors et bien humble. Marco en a eu pitié ; il l'a pris avec lui, lui a servi de père, l'a emmené en Europe et ramené en Syrie. Pendant ces deux voyages, Palma, grandissant en force et en beauté, est devenue cette fille accomplie que vous voyez, et qu'on a si justement surnommée la *Diva*. Deux hommes se sont épris en même temps de Palma, mais leur amour a pris des voies bien différentes pour se faire jour.

» Paolo a pensé à la séduction, au déshonneur

de Palma et de Salimbechi ; heureusement l'autre veillait sans cesse, et l'innocente fille n'a pas eu à subir l'affront d'une odieuse tentative de la part du Ragusais ; elle n'a pas su non plus que l'autre l'aimait, parce que cet autre était un jeune marinier sans avenir, et qui ne pouvait aller droit à Salimbechi lui dire : « J'aime ta fille, je suis riche ; » si je puis m'en faire aimer, donne-la-moi. » Ce que celui-ci n'osait pas, Paolo l'osa. Marco rejeta une demande qui n'aurait été agréée que par un père insensé. Paolo menaça, et Salimbechi fut obligé de le chasser de la nave. Paolo avait deviné l'amour de son rival pour Palma ; sous un vain prétexte, il accusa ce rival, à qui Salimbechi interdit de reparaître jamais à bord de *la Gratiosa*. Il allait s'en exiler volontairement, espérant l'oublier Palma, quand il reçut cet ordre de Marco. Depuis ce temps, l'homme dont je vous parle a disparu, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Quant à Paolo, ingrat et traître, il a médité long-temps sa vengeance qu'il a fait éclater à la fin. Voilà quel est le Ragusais ! qu'il me démente, s'il l'ose, et que Salimbechi dise si je n'ai pas raconté fidèlement ce qui se passa sur *la Gratiosa*, il y a deux ans. »

Paolo, confondu, gardait le silence, pendant que Marco confirmait le récit du chevalier du Temple. Quant à Palma, surprise et émue de ce

qu'elle venait d'entendre, elle ne prononça qu'une parole : « — Ce pauvre Othone, c'était un loyal et digne jeune homme !

» — Paolo, reprit le templier, fut donc traître envers Palma et Salimbechi, traître envers Othone aussi, qui viendra quelque jour, peut-être, lui faire payer...

» — Il est mort, interrompit Paolo, et son ombre ne m'effraiera pas plus que son corps vivant n'aurait pu faire. »

Le chevalier fit un pas du côté de Paolo, ouvrit sa robe, et, montrant sur sa poitrine une large cicatrice :

« — Les coups que tu portes, le soir, avec ton couteau, ne sont pas tous mortels, Paolo. Othone vit encore, le voici ! »

Cette péripétie, à laquelle nul ne s'attendait, jeta une grande agitation dans l'assemblée. Des exclamations, échappées à plus d'un spectateur, furent promptement comprimées par la garde du prétoire. Salimbechi et Palma étaient debouts, contemplant avec intérêt le chevalier qui tenait sous la puissance de son regard le Ragusais, dont la main droite s'était portée, par habitude, à l'arme qui était à sa ceinture.

« — Sous cet habit religieux, derrière cette barbe épaisse et noire qui cache la moitié de mon visage pâle et amaigri, derrière ce réseau de ci-

catrices profondes que je dois au cimeterre tranchant du Sarrasin, tu n'avais pas reconnu ton compagnon de la nave anconitaine ! Tu croyais bien l'avoir tué dans un guet-apens : noble manière de se venger d'un rival, et digne de Paolo ! Mais Othone, laissé pour mort, retrouve son assassin, il l'accable devant la cour des bourgeois, et il l'appelle à un combat...

» — Que la cour ne saurait ordonner, interrompit le Ragusais; car, qui témoignera contre moi que j'ai voulu tuer Othone ?

» — Qui? ton couteau, dont la lame se rompit dans ma poitrine. »

Et, en disant ces mots, le templier tira de la poche de son manteau un étui d'où il fit sortir un morceau d'acier luisant, sur lequel étaient gravés des caractères et des figures d'animaux.

« — Nieras-tu maintenant? N'est-ce pas là le fragment du couteau que tu as retourné et brisé dans ma blessure? Songe que tout l'équipage de *la Gratiosa* connaissait cette arme, et qu'ici sont deux personnes dont l'affirmation va devenir capitale contre toi. »

Othone, se retournant du côté de Marco et de Palma :

« — Vous rappelez-vous, maître Salimbechi, et vous, Palma, que Paolo montrait fièrement certain couteau, en se vantant de l'avoir pris à

un Barcelonnais dans une rencontre? Ce fer, qui a passé entre vos mains, et dont vous avez souvent admiré le beau travail, le reconnaissez-vous?

« — Oui, c'est lui certainement, répondirent Palma et le marchand d'Ancône.

» — Vous l'avez entendu, juges de la cour des bourgeois; Paolo a voulu m'assassiner, il a voulu faire mourir du supplice des criminels la jeune fille que, tout-à-l'heure, vous avez reconnue innocente. Palma demande donc le combat judiciaire contre le perfide Ragusais; je le demande aussi, moi. Ordonnez-le, et que Dieu juge entre ce traître et nous. Je prie seulement que le combat soit ajourné jusqu'au huitième soleil, parce que mes forces pourraient me trahir avant ce temps. Blessé dans une récente bataille près des murs de Jérusalem, j'ai perdu tant de sang que mon bras affaibli ne porterait pas des coups assez sûrs. Vous ne refuserez pas, mes seigneurs, cet ajournement; me le dénier, ce serait vous déclarer protecteurs de Paolo. »

Pendant que le chevalier prononçait lentement ces paroles, on remarqua qu'un étrange sourire passa sur les lèvres de Palma, et fit briller ses prunelles dont l'éclat s'était voilé, depuis l'instant où le templier avait fait reconnaître Othone, l'ancien marinier de la nave de Marco. Quelle

joie secrète avait pu soulever en son cœur la pensée du retard de cette lutte, où elle devait être vengée? Il y avait là une énigme pour toute l'assistance qui suivait avec la plus grande curiosité les mouvements de la *Diva*, comme pour deviner ce qui se passait en son âme. Mais Palma retomba bientôt dans le calme dont les alternatives de ce drame judiciaire l'avaient à peine tirée quelques instants, et l'énigme resta sans mot.

Cependant la cour délibérait, la cour et non pas les jurés, car les jurés n'avaient point à connaître des affaires de trahison et d'assassinat; les juges seuls devaient se prononcer. Palma et Salimbechi, devenus libres, avaient quitté la sellette pour un banc plus honorable, et Paolo, accusé, s'était vu entourer de soldats. On lui avait arraché la miséricorde qu'il portait à sa ceinture et dont il avait menacé successivement Palma et Othone. Après une heure d'attente, la cour déclara qu'elle accordait le combat, donnant à la *Diva* la permission de se faire représenter dans la lice par un champion, et accordant au chevalier Othone le délai de huit jours qu'il demandait. Le président ajouta :

« — Le combat aura lieu à pied; les combattants seront armés de la cotte de mailles, du heaume, de l'écu, de l'épée et du bâton ferré. »

Le chevalier remercia alors la cour; puis, s'adressant à Palma :

« — Un seul combat peut nous venger tous deux.

» — Oui, chevalier, un seul combat.

» — Voulez-vous que votre ancien compagnon marinier, Othone, devenu chevalier du Temple, soit votre champion ?..... Vous pouvez l'accorder sans crainte, fille de Marco Salimbechi; car, engagé par des vœux sacrés, je... je ne vous aime plus... je ne puis plus vous aimer.

» — Je suis reconnaissante de tant de générosité, seigneur chevalier; mais je ne saurais attendre que vous combattiez pour moi. Ma vengeance veut être plus tôt satisfaite. Que la cour l'ordonne, et, demain, un combattant se présentera contre Paolo, notre appelé.

» — Eh quoi! vous refusez Othone! Palma, le trouvez-vous donc indigne de combattre pour vous ?

» — Indigne, oh! non, seigneur, et, si l'estime que je fais de vous pouvait me décider, nul ne tirerait l'épée pour ma cause que Othone. Mais ma résolution est bien invariablement prise; mon champion est choisi, il se battra, et, s'il succombe, vous le vengerez, en frappant Paolo que vous avez défié pour votre propre cause. Mes seigneurs de la cour des bourgeois, moi, Palma, fille

du marchand Salimbechi, je demande pour demain le combat contre le Ragusais que j'accuse de trahison.

» — A demain, dit le président, et au point du jour.

» — A demain, répéta la *Diva* avec l'accent d'une joie difficilement contenue.

» — A demain, reprit en soupirant le chevalier du Temple, que le refus de Palma avait fait tomber dans un abattement douloureux. »

Et Paolo, tremblant de rage, répéta à son tour : « — A demain ! »

IV.

LE COMBAT JUDICIAIRE.

Le soleil brillait à peine au sommet des montagnes de la Palestine, que déjà toute la population de la cité de Jaffa était réunie autour d'une lice où allait se prononcer par les armes ce qu'on appelait alors le jugement de Dieu. Une agitation très grande régnait dans cette assemblée, où des vœux se faisaient tout haut pour et contre la *Diva*. Un héraut, que précédaient quatre trompettes, parut alors à l'entrée du champ clos, et le plus profond silence succéda à ce tumulte pas-

sionné. Les trompettes sonnèrent, et le héraut donna lecture du jugement de la cour des bourgeois, qui ordonnait le combat à armes égales entre Palma Salimbechi, appelante, ou son champion pour elle, et Paolo de Raguse, appelé.

Les juges vinrent prendre leur place sur une estrade, et l'on vit entrer, d'un côté un homme aux formes vigoureuses, couvert de la cotte de mailles, et ceint d'un large baudrier de cuir et de fer, d'où pendait une épée large et courte. Un casque, dont la visière descendante cachait à demi le visage, armait sa tête enveloppée par derrière dans les mailles du haubert. Cet homme portait un écu suspendu à son cou, et tenait de la main droite un bâton ferré. Il se présentait seul : c'était le Ragusais. Quelques cris d'encouragement, bientôt comprimés par le héraut de la cour, partirent d'un groupe où l'on remarquait plusieurs marchands navigateurs, connus par la jalousie qui les animait contre Salimbechi, et des mariniers que Paolo avait mis dans ses intérêts, et qui, la veille, à l'audience de la cour, comme sur le quai du port, avaient fait éclater toute leur malveillance contre les Anconitains.

Du côté opposé à celui où entrait Paolo, deux hommes se présentèrent : Salimbechi et le templier. Il cherchaient des yeux le combattant qui devait défendre pour Palma, et, comme ils ne

l'apercevaient point, Othone détacha l'agrafe de son manteau, et, s'avançant au milieu de la lice :

« — Juges, dit-il, c'est moi qui me présente pour la *Diva*, acceptant l'infériorité des armes, parce qu'il me plaît, contre un adversaire comme Paolo, de me battre tête nue, la poitrine garantie par la seule ceinture de fer qui entoure mon corps et la main armée de l'épée. Un homme qui assassine dans l'ombre n'est pas redoutable quand il attaque au soleil. A toi donc, Paolo, lâche Rasais! à toi! »

Le chevalier Othone fit quelques pas en arrière pour marcher ensuite vers son ennemi. Il avançait déjà, le bouclier à la hauteur de la tête, quand il se vit dépassé par un combattant qui, en deux bonds, se trouva vis-à-vis de Paolo, l'attaquant avec vigueur, et maniant le bâton ferré en homme habitué aux lourdes armes. Cette substitution soudaine, coup de théâtre auquel le chevalier et les spectateurs étaient loin de s'attendre, fut accueillie par une acclamation de surprise. Les juges firent sonner les trompettes pour suspendre le combat. Le héraut courut au nouveau venu afin de l'arrêter et de lui interdire la lice, puisque Othone s'était présenté au nom de la *Diva*; mais, d'une voix puissante et fière, le combattant réclama l'honneur d'être reconnu pour le tenant de Palma :

« — C'est moi qui suis le champion de la fille de Marco Salimbechi; elle vous a déclaré hier qu'elle n'acceptait pas le chevalier Othone, dont le dévouement est digne d'éloges, sans doute, mais qu'elle a cru devoir refuser. En preuve de la vérité de ce que j'avance, voyez à mon bras la riche ceinture qu'elle portait hier à l'audience de la cour des bourgeois. Assurément elle seule a pu me la donner. Je réclame donc le combat pour moi.

» — Qu'il soit fait ainsi, dit le vicomte président. »

Le magistrat fit signe au héraut, qui conduisit le templier hors de la lice; et le trompette, avant de sonner le commencement du duel, publia trois bans, par lesquels il fut ordonné aux parents des parties de se retirer, au peuple de faire silence, et à tous de se garder de porter secours à un des combattants, sous peine de mort.

Les deux adversaires se mesurèrent un instant des yeux, et ce fut pendant qu'ils préludaient ainsi à l'attaque qui allait bientôt suivre qu'on put voir quelle différence fâcheuse semblait exister entre Paolo et le champion de la *Diva*. Celui-ci, leste, marchant avec grâce et fierté, était d'une taille moyenne, élégante, souple, mais annonçant moins la force que la légèreté; Paolo, au contraire, avait une apparence athlétique : il

était grand, adroit, et l'on connaisssait par ses récits plus d'un combat dont il était sorti vainqueur : toutes les chances étaient donc pour lui; il était impossible que le jeune champion résistât à ses efforts. Salimbechi, effrayé, au moment où le héraut proclamait le ban qui ordonnait aux parents de se retirer, tomba à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel, et s'écria : « Grand » Dieu! aie pitié de notre honneur et de notreb on » droit! » Un long ruisseau de larmes coulait sur sa barbe grise; la terreur avait pâli son front; ses genoux, quand les gardes de la lice vinrent pour le relever, tremblaient et fléchissaient sous le poids de son corps. On l'entraîna, et « Courage! » fut le seul mot qu'il put adresser au combattant dont le bras était décoré de la ceinture de Palma.

Avant que la trompette se fît entendre pour la quatrième fois, du milieu de la foule, une voix cria au champion de la *Diva* :

« — Toi que la fille de Marco a choisi ; toi qu'elle a préféré au chevalier Othone; toi qui caches ta figure et ton nom, et que Palma seule connaît, heureux jeune homme, qui que tu sois, laisse-moi t'avertir. Sais-tu, champion, que, si tu es vaincu, tu auras le poing coupé pour avoir accepté témérairement la défense de la femme outragée par Paolo? »

Le jeune combattant se retourna du côté d'où

partait la voix, et, reconnaissant le templier :

« — Oui, seigneur Othone, je le sais; mais le bourreau, si je suis vaincu, n'aura pas la peine de me couper le poing; je le couperai moi-même, j'en jure par les saints qui me soient en aide! »

Le combat s'engagea alors, et Paolo porta dès la première approche un si rude coup de son bâton ferré dans la poitrine de son ennemi, que celui-ci chancela, recula et fut obligé de s'appuyer sur la pointe de son écu. Profitant de ce temps favorable, Paolo leva le bras pour frapper sur la tête et abattre à ses pieds le champion qui paraissait affaibli; mais son adversaire ne l'attendit pas; il passa sous le bras levé, se retourna rapidement, pendant que Paolo laissait tomber à terre son bâton ferré comme une massue, et, frappant à son tour sur le casque du Ragusais, le brisa et renversa Paolo. L'incroyable rapidité de ce mouvement, le bonheur de ce coup, autant que la douleur qu'il fit éprouver à l'ennemi de Salimbechi, le livrait sans défense au jeune combattant. Ce n'était pas assez cependant : le champion de Palma ne voulut point profiter de cet avantage, il jeta le bâton, tira son épée, et, de la main gauche, qu'il dégagea de son bouclier, il saisit par le cou le Ragusais gigantesque, le releva et lui dit :

« — Palma est satisfaite; mais Othone ne l'est

point. Toi qui manies si bien le couteau et sais le briser dans le flanc d'un rival, voyons si tu manies aussi bien l'épée, et si tu sauras, avec cette arme, trouver le chemin de mon cœur. »

Paolo avait tiré son glaive pour se mettre en défense. Attaqué aussitôt, il se défendit d'abord avec habileté; mais la force de son adversaire était telle, mais les coups qu'on lui portait étaient si terribles, qu'il tomba renversé sur le sable. Le tenant de Palma pouvait alors le percer et le clouer à la terre avec son épée formidable; il fut plus généreux, il appuya son pied sur le corps de Paolo, et lui parla ainsi :

« — Confesses-tu que tu es coupable de trahison envers Palma et Marco Salimbechi? que tu as lâchement imaginé l'échange de l'arbalète contre le lion de Mustapha Hamet, pour perdre une innocente jeune fille?

» — Je le confesse, dit Paolo, écrasé par l'effort de ce pied qui pesait sur sa poitrine comme un rocher; oui, je le confesse, et j'en demande merci.

» — Confesses-tu qu'une nuit tu portas lâchement un coup de couteau au marinier Othone, et que tu brisas ta miséricorde dans son corps, dont tu crus avoir fait un cadavre?

» — Je le confesse et m'en repens. Grâce! seigneur chevalier, grâce!

» — Othone et Palma te pardonnent; mais garde-toi d'entreprendre jamais rien contre eux; car, tant que je vivrai, tant que le ciel me donnera force et courage, traître Ragusais, je serai en armes pour te combattre. J'ai épargné ta vie, quoique tu eusses attenté à la nôtre; je n'avais pas soif de ton sang, mais de ta honte. Tous les gens dont tu avais soulevé les haines contre le marchand d'Ancône savent maintenant ce que tu es, ce que tu vaux; relève-toi. »

De longs applaudissements accueillirent le dénouement de ce drame, et la huée outrageuse accompagna Paolo qui se retirait.

« — Eh bien! seigneur chevalier, êtes-vous content de votre champion? dit le vainqueur en allant au-devant d'Othone. Croyez-vous que la hache du bourreau ait menacé sa faible main, si elle trahissait votre cause... et la mienne? »

Palma souleva alors son casque et laissa voir une gracieuse et noble figure, animée par la chaleur du combat, mais sereine et calme, comme si le bonheur seul lui eût fait connaître, dans cette matinée, ses douces émotions. Quand on reconnut la *Diva*, l'étonnement du peuple éclata en transports bruyants. Chacun chanta ses louanges; Salimbechi devint lui-même l'objet de la vénération publique : on les accompagna l'un et l'autre jusqu'au port, en célébrant la probité,

l'honneur, la richesse du marchand; la beauté, le courage, la force et la générosité de la jeune fille. Tout était changé... car ainsi vont les affections de la populace!

La joie de Marco ne peut se comparer qu'à l'admiration qui rendait muet le chevalier du Temple. Qu'il était fier ce pauvre père! Qu'il était heureux! Et Othone, combien il était surpris! Quoi! c'était une femme de vingt ans qui tirait vengeance, les armes à la main, de deux crimes qu'il avait dû punir! Lui, champion proposé, avait trouvé pour champion celle-là même qui avait refusé son bras. Mais pourquoi ce mystère? Pourquoi Palma n'avait-elle pas voulu que le chevalier connût le dessein qu'elle avait formé?...

Quand on fut à bord de la nave où toutes les félicitations des gens de l'équipage accueillirent, comme on peut croire, la *Diva*, le patron et le templier, quand Palma eut dépouillé son armure et visité son cher Sahyb-Halou-Hassan, elle vint se jeter sur un lit, car elle était froissée du coup que Paolo lui avait porté dans la poitrine. Othone demanda alors la faveur de l'entretenir un moment; Salimbechi l'introduisit dans la chambre où reposait sa fille, et le chevalier s'exprima ainsi :

« — Je viens vous remercier de ce que vous avez fait pour moi, noble fille de Marco.

» — Point de remerciements, chevalier,

rempli un devoir et acquitté une dette. Quand on m'outrage, quand on fait un tort à mon père, je n'accepte jamais de champion. Dieu m'a donné la force, le courage, l'adresse et le sang-froid qui font le guerrier; je l'en remercie; jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai senti tout le prix de ces dons précieux. Vous aviez souffert pour moi; mon père avait été injuste, en vous chassant de *la Gratiosa;* vous aviez veillé sur Palma comme un mari, comme un frère; la haine de l'infâme Ragusais vous avait poursuivi jusque dans votre vie; ne vous devais-je donc rien? La coutume de France dit que *femme ne peut se combattre*; mais, ici, femme est libre d'appeler son ennemi, et je l'ai fait. Vous vous étonnez que je n'aie pas accepté votre secours... et peut-être, ajouta-t-elle en lui tendant la main, peut-être ce refus vous a-t-il offensé; mais vous n'avez pas pu croire qu'il fût l'effet du mépris. Non, seigneur, je ne saurais mépriser Othone, notre ancien compagnon marinier, qui travailla avec tant de délicatesse à écarter les dangers dont Paolo m'entourait, et qui depuis, devenu chevalier du saint ordre du Temple, a si courageusement combattu les Sarrasins. Je l'estime et je l'honore; mais je ne pouvais faire de lui mon champion. Paolo vous aurait tué, Othone, et quel n'aurait pas été notre chagrin! il vous aurait tué, car vos blessures vous

rendent incapable du combat pendant plus de huit jours encore, et votre valeur s'était exagéré votre force. Je ne devais pas vous exposer, vous brave et loyal, à recevoir la mort d'une main aussi impure. Je devais prendre souci de vos jours, comme vous aviez pris souci de mon honneur. Il n'y avait rien de honteux pour moi à tomber sous les coups de ce colosse; une jeune fille tuée en combat singulier par un homme, ce n'était déshonorant que pour lui! Ce qui est plus déshonorant, c'est d'avoir été vaincu et épargné par la jeune fille. Que vous dirai-je? J'étais assurée de la victoire. J'avais passé une partie de la nuit en prière devant le crucifix, et, pendant le sommeil qui suivit ce pieux recueillement, j'avais vu ma mère m'encourager, et saint Georges terrassant le dragon. Aussi ai-je marché au combat avec un calme qui a doublé mon énergie. La jeune fille que Jaffa avait vue retenir un lion s'élançant furieux de la nave sur le peuple, et monter sans peine l'arbalète que les juges faisaient passer de main en main sans qu'elle rencontrât un bras capable d'accrocher sa corde au cran du rouet, cette fille ne craignait point de se mesurer avec Paolo. Et puis, si je vous avais pris pour champion, la calomnie, malgré votre déclaration, aurait insinué que je vous avais préféré, parce que vous m'aimiez.

» — Et que dira-t-elle, Palma, aujourd'hui que vous avez combattu pour moi?

» — Elle dira que je vous aime. Si c'est d'amitié, d'une amitié sincère, elle dira vrai; si c'est d'amour, elle mentira; car je ne sais ce que c'est que l'amour; je n'entends rien à toutes les violences, à toutes les subtilités de cette passion qui occupe tant les dames de Provence et les troubadours, et qui me paraît, à moi, si étrange, si incompréhensible. D'ailleurs, vous l'avez dit : vous ne m'aimez plus, et je ne saurais, moi, aimer sans crime un chevalier que lient des vœux sacrés... Maintenant, songez à guérir vos blessures, afin de reprendre le cours de vos travaux contre les infidèles. Bonne chance, chevalier Othone; mon ancien compagnon, mon ami, bonne chance! *La Gratiosa* va mettre à la voile, emportant le souvenir de ce qui s'est passé depuis vingt-quatre heures; puisse-t-elle, quand son ancre tombera de nouveau dans ce port, vous trouver heureux et couvert de gloire! Adieu, j'ai besoin de repos, chevalier. Que mon père vous embrasse, et vous témoigne ainsi notre vive affection. »

Elle se tut, tendit de nouveau la main à Othone qui la serra sans oser la porter à ses lèvres; puis elle lui fit signe de s'éloigner.

Salimbechi n'avait pris aucune part à cette scène.

Il avait laissé Palma donner au templier, avec la simplicité naïve et la franchise qui lui étaient familières, l'explication que le jeune homme lui avait demandée. Il ouvrit ses bras pour l'y recevoir, et, le pressant avec tendresse, il lui dit :

» — Croyez, notre ami, què nous ne vous oublierons jamais, et que nous serons bien heureux de vous revoir. S'il est un service que vous puissiez attendre de nous, parlez, nous n'avons rien à vous refuser.

» — Merci, maître Salimbechi, vous m'encouragez, et peut-être vais-je demander plus que vous ne pourrez m'accorder. »

Ils allèrent s'asseoir sur le banc qui était au pied du château d'arrière, à la porte de la banne où Palma avait reçu le chevalier Othone, et Marco reprit :

« — Demandez, notre ami, et je suis tout à vous.

» — Eh bien, écoutez-moi, maître. Vous savez que je suis né non loin de Florence; vous savez quelle fortune me jeta d'abord sur un navire, et comment, à Ancône, de retour des rivages de l'Afrique, je pris parti sur *la Gratiosa* pour venir en Syrie. Chassé par vous...

» — Avez-vous donc gardé encore le souvenir de cet acte brutal qui sera désormais un des chagrins de ma vie?

» — Non, Marco, je rappelle un fait; mais je n'en rends responsable que le traître puni ce matin par votre admirable fille... Éloigné de la nave où était une famille que je m'habituais à regarder comme devant être la mienne (je puis parler librement aujourd'hui d'espérances que les événements ont renversées, et que vous n'aviez pu comprendre, tant je m'étais mis en garde contre mon amour), je me rendis à Jérusalem. L'ordre du Temple m'accueillit; je prononçai mes vœux, et, pour la cause du Christ, j'allai, avec quelques uns de mes frères, rejoindre une troupe qui s'était réunie contre les Sarrasins. Je cherchai la mort dans vingt rencontres, et la mort me fuit. Blessé souvent (mon visage porte les sillons du fer ennemi), je me représentai toujours au combat. Enfin, il y a quelques mois, dans une terrible journée, je tombai percé de coups sur l'arène; je crus, à la rapide effusion de mon sang, que j'allais mourir... Je prononçai trois noms : Christ! Marco! Palma!... Un frère hospitalier, qui visitait le champ de bataille, m'entendit, me releva, pansa les profondes blessures par lesquelles il semblait que ma vie allait s'échapper, et m'emporta jusqu'à Jérusalem. Grâce à ses soins tout fraternels, je pus quitter bientôt le lit où m'avait retenu la douleur; mais j'étais loin d'être guéri; et qui sait si jamais!... Hélas! dois-je même le désirer?...

Notre grand-maître me permit de quitter la ville sainte pour aller revoir ma patrie.

» Je vins à Jaffa, où j'arrivai il y a deux jours; je vis cette nave, je vis Salimbechi, je vis Palma, et je me sentis tout à la fois revivre et mourir... Il y a un abîme infranchissable entre votre fille que j'ai tant aimée, et le malheureux chevalier du Temple; jugez ce que je dus éprouver quand je la revis plus belle encore qu'autrefois!... Je sais ce que je dois à mes vœux et à sa pudeur; je suis sûr de ne point me trahir en sa présence; je saurai contraindre mon cœur à ne se point révolter contre ma raison. Oh! je suis fort, allez! je sens qu'il n'est plus, pour le religieux, d'autre moyen de montrer son affection qu'un dévouement sans bornes; ce dévouement, je ne puis le lui offrir, mais je vous l'offre, à vous, Marco. Acceptez-le dans toute son étendue. Vous allez à Ancône, et de là à Florence où vous vendrez vos marchandises, achetées à Damas, à Alexandrie et à Jaffa. A Ancône, vous composerez une caravane; je vous accompagnerai. Je veillerai ainsi sur vous et sur votre Palma. Je vous aiderai à repousser les attaques des châtelains qui ne se font aucun scrupule de rançonner et même de piller les marchands. Ce qui me reste de sang est tout à vous; disposez donc de moi comme de votre fils, de votre esclave. Rendez-moi mon ancienne place dans l'entre-pont,

à l'avant, à l'endroit le plus humble. Oubliez qu'Othone porte aujourd'hui l'habit d'un ordre qui a l'orgueil que donne la considération ; cet habit, je le dépouillerai pour redevenir, pendant le voyage, le marinier d'autrefois... A Florence, je vous quitterai pour toujours; j'irai, dans le village où je suis né, rendre à Dieu une âme pure, une âme éprouvée par des chagrins cruels dont sa miséricorde me tiendra compte pour mon salut!... Je vous ai parlé avec candeur, Marco ; je vous ai fait sonder la plaie de mon cœur, plus cuisante que les blessures de mon flanc, ouvert par la lance du Sarrasin ; répondez-moi franchement aussi, comme un ami à un ami, comme un marinier à son compagnon. »

Marco n'avait jamais été plus embarrassé de sa vie que dans cette circonstance. Il avait d'anciens torts à réparer envers Othone, il aimait et estimait le chevalier; mais sa fille, mais le templier lui-même, devait-il les exposer?... Il réfléchit un moment, puis il répondit :

« — Les clercs disent qu'il faut fuir le péril quand il ne va pas de l'honneur de s'y exposer. La traversée sur ma nave vous serait fatale, chevalier; peut-être aussi le serait-elle à Palma. Ma fille ne sait encore ce que c'est qu'aimer ; et pourquoi lui ferais-je courir le danger de l'apprendre? Heureuse comme elle est, dois-je m'exposer à la

voir souffrir?... On se croit fort, et l'on succombe. Vous lui diriez un jour, malgré vous, une de ces paroles qui troublent un cœur et y font entrer l'enfer; malgré elle, elle vous entendrait, et son repos serait perdu; car sa vertu lutterait, je le sais, sa vertu triompherait; mais n'est-ce rien que le malheur d'avoir à lutter? Non, Othone, *la Gratiosa* ne vous emportera point à Ancône; je ne saurais y consentir pour ma Diva ni pour vous.

» — Ainsi, vous me chassez une seconde fois, Salimbechi! Vous me chassez, répéta, en se levant, le templier, dont les lèvres pâles et tremblantes purent à peine laisser échapper ces mots.

» — J'en appelle à votre honneur, chevalier; que feriez-vous à ma place? »

Othone prit la main de Marco, la baisa avec respect; puis, enveloppant sa tête dans le capuce de son manteau pour cacher son émotion et ses larmes, il gagna la planche de la nave et descendit sur le quai du port. Salimbechi, sincèrement affligé, le suivit des yeux, et le vit se diriger lentement vers un groupe de marchands et de mariniers, au milieu duquel l'Anconitain l'eut bientôt perdu de vue.

V.

DÉPART.

Quelques heures après, Palma sortit de sa chambre et parut sur le pont. Le repos, loin de lui avoir apporté le calme, semblait, au contraire, l'avoir agitée. Son front n'avait plus cette admirable pureté qui, d'ordinaire, complétait si heureusement la beauté de sa forme. Elle était triste; ses yeux annonçaient une préoccupation dont le secret échappait à tout le monde, à Salimbechi lui-même, étonné de la réserve avec

laquelle répondait la *Diva* aux questions qu'il lui adressait sur la cause de son abattement.

« — Cette blessure que t'a faite Paolo est donc plus grave que tu ne l'as dit, ma fille?

» — Non, mon père, et je pense que bientôt j'en serai guérie.

» — Veux-tu que j'aille chercher ce physicien flamand qui a fait de si belles cures à l'armée des croisés et qui est aujourd'hui la providence visible de Jaffa?

» — Il n'est pas besoin, mon père. Je souffre, mais ce n'est pas de ma blessure... Peut-être ne dois-je attribuer l'état où je suis qu'aux émotions successives par lesquelles m'ont fait passer ce tumulte populaire, ces débats devant la cour des bourgeois, ce combat, ce triomphe qui a suivi ma victoire... Je ne me comprends pas moi-même, et je vois que vous êtes surpris de ne me pas comprendre non plus. Cependant, je ne vous cache rien; je suis toujours cette fille sincère que vous avez connue incapable de mensonge et de dissimulation... Partons, quittons cette ville où l'on nous a fait payer si cher notre bonheur. La mer me rendra le calme. Partons, faites hisser les voiles; faites dénouer les amarres que notre mauvais destin a resserrées quand nous les lâchions hier matin. Partons; l'air que je respire ici m'op-

presse, trouble mon cœur et ma vue... Là mer!... oh! la mer! On est heureux à la mer! »

Elle quitta Marco, se promena quelque temps le long du corridor, jetant quelquefois les yeux sur la cité, sur le château où avait eu lieu le combat, sur le port où la population était venue l'insulter; puis, elle monta doucement l'escalier du château d'arrière, et alla s'asseoir sur la bretèche, sa tête appuyée dans sa main droite, et son voile cachant ce beau visage qu'aucun de ses compagnons n'avait jamais vu si triste.

Cependant Salimbechi donnait des ordres pour l'appareillage de *la Gratiosa.* On hissait les antennes, on se hâtait de détacher la nave que deux amarres retenaient encore au quai de Jaffa; on allait rentrer la planche quand un vieillard se présenta à l'extrémité de ce pont, demandant à parler à la *Diva.* Cet homme était un des magistrats de la cité. Marco le fit monter sur la banne où était Palma, et lui dit: « — Hâtez-vous, seigneur, car ma fille est malade. D'ailleurs le vent est bon, et nous voulons en profiter.

» — Est-ce encore quelque violence à exercer contre nous? demanda Palma en voyant cet étranger revêtu du costume qui annonçait sa dignité.

» — Non, respectable fille de Marco, tu n'as

rien à craindre. Je suis envoyé auprès de toi par cette ville où tu as été outragée ; elle te témoigne par ma voix combien elle regrette que la haine de quelques uns de ses citoyens ait accueilli la dénonciation de Paolo. Jaffa t'a vengée; le Ragusais est exilé; un navire le remportera en Europe; il partira ce soir même. Ta noblesse, ta candeur, ton courage, et ce don prodigieux de la force que tu reçus de Dieu, ont fait de toi, aux yeux du peuple qui t'avait méconnue, un être merveilleux et saint qu'il honore aujourd'hui. Tu pars, et nous n'avons pas l'espérance de pouvoir te retenir; mais nous te supplions de revenir bientôt ; car Dieu te chérit, et ta présence doit être heureuse aux lieux où tu abordes. Nos anciens disent qu'autrefois un monstre désola long-temps nos rivages, et que, pour le nourrir, la ville lui envoyait, chaque jour, une jeune fille; ils racontent que ce fléau nous affligea, parce que nous avions commis une grande injustice, et qu'un chevalier ailé, un ange descendit du ciel pour délivrer Jaffa; nous craignons que le monstre ne reparaisse. Prie donc pour nous, ange; prie, et viens souvent visiter notre pays, toi qui, semblable à saint Michel et à saint Georges, as su terrasser l'esprit des ténèbres qui avait pris la figure du gigantesque Paolo. Toi seul pourrais tuer le monstre s'il revenait habiter l'antre fatal,

placé au milieu des écueils qui bordent notre côte. Va donc, et pardonne-nous! Va, et que la mer te soit toujours facile et bonne! Que les vents favorisent ta nave et la poussent rapidement au port! Puissent les chagrins respecter ton cœur, comme la tempête ton navire! Nous ferons des vœux pour toi. Mais que dis-je, des vœux? Si Madeleine, Marthe et Lazare sortirent de ce port sur un bateau sans voiles, sans rames, sans gouvernail, et firent une navigation heureuse, Dieu te doit une faveur pareille. Va donc, et pense quelquefois à Jaffa.

» — J'y penserai toujours! répondit la *Diva*. Et cette parole fut suivie d'un long soupir. Elle reprit :

» — Jaffa n'a aucun pardon à demander; ses juges ont fait leur devoir, et moi j'ai fait le mien avec l'aide de Dieu. Sans doute *la Gratiosa* reviendra toucher ce rivage; tout ce que souhaite mon père, le loyal marchand, c'est que personne ne le haïsse désormais parce qu'il est riche et heureux. Je vous remercie des vœux que vous faites pour notre navigation. La nave est forte, l'équipage excellent, le maître habile, et Dieu grand et bon! »

Le vieillard salua respectueusement *la Diva*, dont il embrassa la main, qu'elle retirait avec modestie, et il descendit du vaisseau, où l'on

faisait les derniers préparatifs pour l'appareillage. L'envoyé de Jaffa resta sur le quai. Pendant qu'il remplissait sa mission à bord de *la Gratiosa*, une foule, calme, attentive à ce qui se passait sur le navire, s'était rassemblée sur le port : ce fut au milieu de cette masse de curieux que le magistrat alla se placer. De la hauteur où elle était, Palma put remarquer qu'il parlait avec chaleur et qu'on l'écoutait religieusement. Elle n'attacha pas longtemps son regard de ce côté, parce que la manœuvre du navire, à laquelle elle avait l'habitude de veiller, la détourna d'un spectacle qui la trouvait d'ailleurs assez indifférente.

Toutes les amarres de la nave étaient détachées; la barque de paliscalme travaillait à faire abattre le gros vaisseau avec une remorque raidie à grands coups de rames; pendant ce temps-là, les matelots achevaient, en chantant, de hisser les antennes et de raidir les candelles, appuis latéraux des deux mâts. La bannière d'Ancône, déployée au côté droit du château d'arrière, flottait au vent qui s'élevait depuis une heure, et s'établissait à l'est. L'image protectrice de saint Marc, peint sur une longue flamme blanche, attachée à l'extrémité de l'antenne d'artimon, dominait tout le navire; Palma ne l'avait pas vue briller dans le ciel sans faire le signe de la croix, et se recommander au patron de Salimbechi.

La nave acheva cependant sa lente rotation horizontale, et Marco put crier : « Dieu nous aide, enfants ! bordez l'artimon ! » A peine eut-il fait ce commandement, que la voile, enflée par le vent, montra son vaste triangle de cottonine de Marseille, dont le puissant effort emporta rapidement la nave loin de Jaffa.

Des cris arrivaient à *la Gratiosa*, s'affaiblissant à mesure qu'elle s'éloignait; c'étaient les adieux de la population et les *vivat* adressés à la jeune fille que les événements dont on a lu le récit avaient dévouée tour à tour à la haine et à l'amour de la cité. Avant que la nuit fût tombée, la nave anconitaine avait disparu à l'horizon, et du quai de Jaffa on n'apercevait plus que les blanches voiles d'une sélandre sicilienne, sortie du port une heure après *la Gratiosa*.

VI.

A LA MER.

Depuis quelques jours, *la Gratiosa*, tenant la route qui devait la conduire le plus directement dans l'Adriatique, naviguait paisiblement, c'est-à-dire sans être contrariée par le vent et la mer. Elle marchait aussi vite que le lui permettait sa lourde construction, la largeur de sa proue et de ses flancs, et la charge pesante de sa riche cargaison. Si elle n'avait pas à la course la légèreté d'une galère, elle avait au moins l'assiette solide d'une bonne nave commerçante, ce qui ne l'em-

pêchait pas de bien évoluer, et de profiter de toutes les circonstances favorables qui lui étaient offertes. Vent arrière, elle n'avait peut-être pas son égale sur toutes les mers; mais Salimbechi, pour se faire des logements plus magnifiques, l'avait chargée de châteaux si hauts, que, le vent la prenant de côté, elle dérivait beaucoup.

Et qu'importait à Marco le retard que cela lui causait? Plus jeune, moins riche et moins heureux à bord de son vaisseau, il y eût regardé de plus près; mais à son âge, mais ayant vu depuis long-temps son ambition satisfaite par le succès des entreprises les plus hardies, mais ayant près de lui sa fille chérie, n'était-il pas aussi bien dans la chambre de son navire qu'il aurait pu l'être dans sa belle maison d'Ancône? Que lui manquait-il? N'avait-il pas les bons vins du Lido de Venise et des coteaux voisins de Nicosie? Sa table n'était-elle pas servie chaque jour des plus beaux poissons pêchés pendant le voyage, des mets délicats que Montpellier préparait pour les princes, les barons et les nobles prélats de toute l'Europe? Palma n'était-elle pas toujours pour lui pleine de respect et de tendresse?.... Il n'avait donc rien à désirer, Marco Salimbechi; rien, si ce n'est la guérison complète de la *Diva*, dont la santé s'était un peu améliorée depuis le départ de Jaffa. Palma était

cependant encore, par moments, triste, rêveuse, mélancolique, abattue, comme si quelque grand chagrin avait passé sur son cœur, en y laissant de ces douloureuses traces que le temps seul peut effacer.

Pour se distraire, pour se guérir par une intéressante préoccupation, elle donnait à Sahyb-Halou-Hassan et à quelques animaux renfermés dans les cages de l'entrepont tout le loisir que lui laissait la conduite de la nave, dont elle était en réalité l'actif et intelligent contre-maître. Le lion, toujours également soumis, l'occupait particulièrement. Elle accordait bien quelques instants à un singe, auquel elle apprenait des tours plaisants qui devaient amuser les nobles seigneurs devant qui elle se proposait de le faire *travailler;* elle faisait bien répéter obstinément à un perroquet cette phrase : « Gardez-vous de vouloir nuire à Marco le marchand, aimé de Dieu ! » afin que cet oiseau, le premier parleur de son espèce qu'on eût entendu en Italie, frappât d'étonnement ses auditeurs par la soudaineté apparente d'une menace qui pouvait être d'un bon effet à l'occasion; elle entretenait bien dans sa férocité native une panthère, afin que, par la comparaison, Sahyb-Halou-Hassan parût plus merveilleux encore de douceur, d'obéissance et de longanimité : mais la panthère,

le perroquet, le singe, n'avaient pas pour elle l'attrait qui la ramenait sans cesse au terrible et bon Sahyb. Sahyb suivait partout les traces de Palma ; il dormait à ses pieds, se prêtait avec complaisance à toutes ses fantaisies, accourait à ses signes, fléchissait devant ses moindres volontés, exprimées par une parole, et semblait deviner ses ennuis ; car, si elle pleurait, il venait la caresser, ainsi qu'aurait pu faire un enfant tendre et attentif. Les deux amis ne se quittaient guère; la nuit seulement, on enfermait Sahyb ; mais à peine l'aube éclairait l'horizon, que Palma lui rendait la liberté. Il connaissait tous les gens de l'équipage, n'en menaçait aucun, mais n'avait d'affection que pour la *Diva.*

Les journées passaient assez vite à bord de *la Gratiosa*, un peut monotones peut-être, parce qu'aucun événement n'était encore venu, après dix soleils, jeter quelque émotion au milieu du calme dont on jouissait ; la manœuvre des voiles quand le vent changeait, la promenade sur le pont pendant la guette, le spectacle du singe et du lion, les chansons joyeuses et les récits d'aventures étranges, voilà ce qui remplissait la vie de nos marins.

En quittant Jaffa, ils n'étaient pas allés reconnaître Chypre, parce qu'ils n'avaient pas besoin de rafraîchir leurs vivres; ils s'étaient dirigés tout

de suite sur Candie; mais Candie ne leur avait pas encore apparu. Un matin, cependant, ils crurent voir la terre à l'horizon ; mais Salimbechi, dont l'œil perçant était plus accoutumé que celui de ses compagnons à reconnaître les objets sous les voiles de brume dont ils sont ordinairement enveloppés quand ils apparaissent de loin à la mer, Salimbechi répondit au marinier qui avait signalé la terre :

« — Terre, mon camarade! Oh! que non. C'est une nave qui fuit à toutes voiles.

» — Et là-bas, ajouta Palma, qui avait promené son regard autour de *la Gratiosa*, là-bas, la pointe d'une antenne qui me paraît bien appartenir à une galère. Voyez, père, si je me trompe.

» — Tu as raison, ma fille; ceci est une galère qui aura aperçu la nave peureuse, et qui vole de son côté pour l'attaquer.

» — C'est le milan poursuivant l'oisillon timide; c'est le requin donnant la chasse au poisson sans défense. N'irons-nous pas aider le marchand contre ce pirate?

» — Sommes-nous si pressés de nous mêler d'un conflit qui ne nous regarde pas, et ne ferions-nous pas plus prudemment de continuer notre route en mettant au vent nos plus larges voiles? Échappons au pirate pendant qu'il com-

battra la nave dont je plains de tout mon cœur le maître et l'équipage.

» — Est-ce bien Salimbechi qui parle ainsi? répliqua vivement la *Diva*. Depuis quand le généreux marchand d'Ancône, qu'on vit toujours tourner sa proue du côté où il y avait un malheureux à protéger, un danger honorable à courir, est-il devenu si timide ou si égoïste?

» — Que ces gens-là s'arrangent! J'ai fait assez d'ingrats, je n'en veux plus faire. J'irai les sauver d'un péril qui menace leurs vies et leur navire, et, quand nous nous trouverons ensemble dans un port, ils me déchireront, ils me feront huer par la populace, ils inventeront quelque crime pour te perdre. Non, non, certes, je n'irai pas.

» — Nous irons, père, nous irons. Que vous importe leur reconnaissance? C'est parce qu'on vous calomniera peut-être que vous renoncerez à sauver des ingrats! Mais, si vous ne les sauvez pas, que dira-t-on? Votre honneur souffrira, tandis que notre orgueil souffre seul aujourd'hui; vous êtes fort, en cet instant, et vous pouvez protéger ce pauvre marchand que la galère atteindra avant deux heures. Faites-le, père, car qui sait si demain vous ne serez pas faible, et si vous n'aurez pas besoin d'être secouru? Tout ce qui court la mer sur un loyal vaisseau de négoce nous est attaché par un véritable lien

de fraternité; ne l'oublions pas..... Allons, amis, le maître l'a dit, ajouta énergiquement Palma, qui voyait Marco prêt à se rendre; allons, ce n'est pas assez de notre terzarol d'avant et du dolon que porte notre mât du milieu, il nous faut de plus larges voiles pour aller à ce pirate : hissons donc notre vaste artimon et notre médiane, et vous, timonier, tournez le bec de la nave protectrice sur ce vautour qu'il n'est maintenant que trop facile de reconnaître. Hâtons-nous, hâtons-nous! »

Marco prit bravement son parti de cette résolution qui le contrariait; mais sa fille avait ordonné, et il ne savait guère résister à sa fille. On amena le dolon, auquel on substitua la médiane, dont le racage fut bien vite donné comme un collier au mât du milieu, et Palma, la première, mit la main sur la drisse pour faire monter rapidement l'antenne à la tète de l'arbre. Le changement de voile ne fut pas moins rapide à la proue que derrière, tant la *Diva* savait communiquer à l'équipage de *la Gratiosa* sa vivacité, son enthousiasme, sa prodigieuse énergie, quand la situation était impérieuse : l'exemple qu'elle donnait portait toujours de bons fruits. Lorsque le vaisseau fut établi sous sa nouvelle voilure et que ses timoniers eurent pris la direction que Palma leur indiquait :

» — Maintenant, aux armes, braves enfants d'Ancône! s'écria la fille de Salimbechi; aux armes! et que chacun de nous s'apprête à faire courageusement son devoir. »

En un instant, mariniers, garçons et maître furent armés. La cotte fut remplacée par le gamboison bourré, fait pour amortir les coups qui tombaient sur l'armure; la robe, par la cuirasse de mailles ou la large ceinture de fer garnissant la poitrine et le ventre. Le chaperon de fer ou le heaume de cuir couvrit les têtes qui, tout à l'heure, s'abritaient contre le soleil avec un turban de coton ou un bonnet de laine. Les javelots, les écus, les carquois garnis de carreaux, les épées, les arbalètes parurent sur le pont de la nave, si tranquille il n'y avait qu'un moment; et, leur choc bruyant animant l'équipage, on vit bientôt tous ces hommes, forts, et impatients du combat, agiter leurs armes, prendre des attitudes fières et provocatrices, s'exciter l'un l'autre en jetant des cris menaçants à l'ennemi sur lequel *la Gratiosa* marchait de toute la vitesse que pouvaient lui donner les deux larges ailes qu'elle avait ouvertes au vent.

Palma sortit de la banne en même temps que Salimbechi. Elle était couverte de sa brillante armure, et tenait à la main une des deux arbalètes de corne que le navire avait en réserve, dans son

armement de rechange, pour remplacer celles des matelots qui auraient été rompues ou perdues. Quelle différence entre cette arme grossière et celle qu'elle avait donnée à Mustapha Hamet!... Sans doute cette pensée lui vint à l'esprit, car elle regarda tristement l'arbalète en faisant ployer l'arc; mais elle se retourna vers Sahyb-Hâlou-Hassan qui la suivait, le caressa avec tendresse, et un sourire de satisfaction parut sur ses lèvres, que des souvenirs douloureux avaient contractées pendant quelques minutes.

Salimbechi passa la revue de ses gens en les exhortant à se montrer aussi hardis dans l'attaque que fermes dans la défense, si la défense devenait nécessaire. Tous renouvelèrent entre ses mains le serment de combattre en hommes de cœur et de ne faire aucun quartier aux pirates.

On approchait de la galère; mais, si vite qu'allât le vaisseau anconitain, l'ennemi avait sur lui un avantage immense. La voile aidant ses rameurs, il semblait voler sur la crête des petites lames qu'un vent frais soulevait. On était assez près de lui cependant pour le pouvoir reconnaître. C'était un navire long et léger dont la voile, comme le gréement et la coque, avait été peinte de cette couleur *cœrulea* tenant du bleu et du vert, que, depuis l'antiquité, les galères, les mioparons et les autres bâtiments armés pour la piraterie avaient adoptée

afin d'être moins aperçus des malheureux marchands sur lesquels ils allaient fondre pour les piller.

» — C'est un Istrien, dit Palma. Il a beau vouloir se cacher sous son manteau couleur d'azur, je ne puis m'y tromper, je reconnais la construction de Pola et de Pirano, et je gagerais que cette galère a fait plus d'une fois le tour de l'écueil des Oliviers, soit qu'elle ait voulu aller mouiller son ancre vers l'amphithéâtre de Pola, soit qu'elle se soit dirigée vers l'anse de San-Pietro; je gagerais que, plus d'une fois, elle est allée chercher un abri dans Porto-Quieto.

» — Tu as probablement raison, ma fille; la mer est couverte d'Istriens qui se livrent au noble métier de robeurs, et mettent incessament en péril la vie et la fortune des navigateurs paisibles, comme ceux au secours de qui nous allons. Venise se lassera sans doute, un jour, de voir la sécurité du golfe Adriatique toujours menacée par les bandits de l'Istrie; elle armera, ou bien ce seront Ancône et Ravenne. En attendant, nous allons débarrasser ces parages de celui-ci. Timonier, gouvernez à passer dessus la galère, à la couler; ne l'abordez pas de l'arrière à l'avant ou de l'avant à l'arrière, mais franchement et debout au corps. Ne vous inquiétez pas du choc; *la Gratiosa* est solide, elle n'en sera pas même ébranlée. Écrasons cet ignoble ennemi, comme le cheval au galop

écrase le scorpion qu'il rencontre sous son fer. »

L'Istrien, car Palma avait bien reconnu le navire de Pola, l'Istrien s'aperçut que la grosse nave courait à lui, et qu'il allait bientôt se trouver pris entre les deux vaisseaux, dont il ne pourrait plus se dégager, s'il se sentait trop faible pour résister à leurs efforts combinés; il manœuvra donc pour passer à droite de la petite nef qu'il poursuivait etqu'il allait atteindre. Avec ses avirons, cela lui était facile; quant à la pauvre sélandre qu'il suivait, réduite à son gouvernail et à ses voiles, elle ne pouvait pas plus éviter l'abordage à droite qu'à gauche. Cependant, lorsqu'elle vit la galère venir la prendre sous le vent, elle fit une demi-conversion à droite, et contraignit ainsi le pirate à l'aborder avec son éperon et non dans le sens de sa longueur.

Cette position une fois prise par l'Istrien, *la Gratiosa* pouvait donner dans l'angle droit que formaient les deux navires abordés, et, par son propre poids, les décrocher, passer entre eux, sauver le marchand et tenir à sa droite le pirate sur lequel sa hauteur, non moins que la valeur de l'équipage anconitain, lui donnait un avantage peu douteux. Salimbechi, qui veillait à tous les mouvements des deux adversaires, comprit tout de suite ce que cette combinaison nouvelle lui offrait d'avantage; il modifia sa manœuvre en con-

séquence, et ralentit un peu sa marche pour laisser à la nef attaquée le temps d'engager le combat contre le pirate, et à la galère celui de tenter un premier abordage.

Les carreaux, les viretons se croisent déjà dans les airs; déjà l'Istrien a largué les voiles de son léger navire, et, de toute la force de ses nombreux avirons, il est venu enfoncer la pointe de son éperon dans le flanc de la nef sur laquelle des grapins enchaînés sont jetés à l'instant : les cris des assaillants, courant d'échos en échos sur la vague, arrivent à la nave de l'Anconitain, qui, alors, reprend toute sa vitesse et s'avance entre les poupes des navires accrochés. Malheur à celui que *la Gratiosa* va frapper! Si la lame porte la nave sur le marchand qui s'efforce de repousser la galère, le choc peut l'ouvrir, et le secours étranger lui sera fatal. Mais Marco n'est point homme à ne pas prévoir un pareil accident. Il va droit à la galère qu'il broiera, si elle est trop bien retenue par son éperon, ou qu'il contraindra de se séparer du marchand si l'éperon se casse. Le pirate voit le danger, et la crainte de périr englouti sous la masse que le vent apporte sur sa galère lui inspire une résolution terrible d'énergie.

« — Au Sicilien!.. au Sicilien! crie le capitaine de Pola; au Sicilien! ou nous sommes noyés! »

Le côté droit de la nef sicilienne, — c'était, en

effet, un petit vaisseau portant la bannière du comte Roger de Sicile — était bien défendu par un double rang d'hommes armés. Malgré ce rempart vivant, dont un rempart de bois doublait la force, les Istriens firent brèche à coups de haches sur le bord du navire, et bientôt presque tous les pirates furent sur le pont de la sélandre palermitaine. Quelques uns n'y arrivèrent que pour y mourir, car ils avaient été frappés au cœur par les courageux marchands en montant à ce rude abordage.

Il n'y avait plus de temps à perdre pour *la Gratiosa*: le combat se poursuivait avec acharnement, et si Salimbechi n'avait pas voulu s'avancer plus tôt, de peur de ravir aux Siciliens la part de gloire qu'ils devaient acquérir dans cette lutte, s'il avait voulu faire désirer son assistance, afin que le marchand fût plus reconnaissant du service rendu, maintenant il pouvait se présenter en libérateur car la défense pliait sous l'attaque. Il ne tarda pas davantage. La nave d'Ancône s'avança rapidement jusqu'à la poupe de la nef de Palerme qu'elle dépassa; puis elle vint tout d'un coup sur sa gauche, et aborda le Silicien par la droite, en amenant ses voiles. Par le choc qu'elle donna à la galère istrienne, celle-ci fut écrasée, et bientôt on la vit couler à fond, laissant dans la muraille du navire

de Sicile son éperon, comme l'espadon son dard au flanc de la baleine qu'il a blessée.

Ce n'était pas le moment de se servir de l'arbalète. La mêlée était telle sur les corridors et les châteaux qu'une flèche, si bien adressée qu'elle fût, risquait d'aller frapper un Sicilien, au lieu d'atteindre un pirate. La lance et l'épée étaient les seules armes dont on pût faire usage. La *Diva* jeta donc son arbalète, et, du château d'avant où elle était, accusant la lenteur des mouvements de la nave, elle s'élança sur la nef sicilienne, un javelot d'une main et son couteau de l'autre. Un masque de fer couvrait sa figure; cependant, au moment où elle parut sur le pont, entre deux combattants masqués aussi, et qui se serraient de près, le nom de Palma prononcé par deux bouches à la fois vint frapper son oreille étonnée.

Quels étaient ces deux hommes? Comment un marchand sicilien, comment surtout un pirate de Pola pouvaient-ils la reconnaître à ses armes et au cimier de son heaume? Elle ne connaissait pas la sélandre de Palerme; jamais elle n'avait eu de rapports avec les galères istriennes qui écumaient les mers de Syrie, d'Ionie et d'Adria: quel singulier hasard faisait donc que deux étrangers la nommaient au milieu d'un combat? L'étonnement suspendit pour un temps le fer que Palma

avait levé sur celui des guerriers qui se couvrait avec un écu aux armes de Pola. Elle interrogea ses souvenirs; mais ce fut vainement qu'elle chercha, entre le fait étrange dont elle était témoin et les principales circonstances de sa vie, une liaison qui lui donnât le moyen de savoir à qui elle avait affaire. Il y avait là un mystère que l'issue de la lutte des pirates contre les marchands devait seule expliquer. Une chose qui n'échappa point à la fille de Marco, c'est qu'au moment même où le Sicilien et le marinier d'Istrie avaient laissé échapper son nom, ils s'étaient attaqués plus furieusement, se portant des coups terribles au milieu des provocations les plus outrageantes.

Palma allait cependant prendre parti contre l'Istrien, quand le cri : « A moi! à moi ! » retentit vers l'arrière de la nef. C'était la voix de Salimbechi. Palma se précipita du côté d'où ce cri était parti, et arriva vers un groupe d'hommes dont le nombre accablait le marchand d'Ancône. Dégager son père, repousser les assaillants, en renverser plusieurs, mettre les autres en fuite, ce fut pour la *Diva* l'affaire de quelques instants.

« — N'êtes-vous point blessé, père?

» — Non, ma fille; mais j'allais succomber quand tu es accourue. »

Il n'avait pas achevé cette phrase que Palma

était déjà loin. La curiosité l'avait ramenée près des combattants qui l'avaient nommée. Ces deux adversaires se roulaient sur le pont, alternativement l'un sous l'autre, s'attaquant et se défendant avec leurs larges épées. L'avantage était à l'Istrien, quand la *Diva* les rejoignit. Elle n'hésita plus alors, et pendant que le pirate levait le bras pour enfoncer son glaive dans la gorge de son ennemi, elle le renversa d'un coup de javelot qui l'envoya tomber de la couverte du corridor sur la couverte inférieure. Blessé par la lance et la chute qu'il venait de faire, cet homme ne put se relever; il se débattit sur le plancher, qu'il inondait de sang; puis un long soupir sembla annoncer qu'il allait expirer.

Le Sicilien n'était pas blessé; il ne parvenait cependant point à se remettre sur ses pieds; le combat avait épuisé ses forces. Ce fut vainement que Palma lui tendit la main pour l'aider à se redresser; il retomba, sans proférer une parole, le visage toujours couvert de son masque, et rien, dans son armure de simple marinier, ne pouvant faire connaître qui il était.

Le combat se poursuivait avec acharnement. Les pirates étaient nombreux, forts d'ailleurs, et habitués aux sanglantes rencontres; les deux équipages marchands étaient braves, et soutenaient vaillamment le choc : les chances se balan-

çaient donc. Il fallait pourtant en finir et réduire ces Istriens dont l'insolante et coupable industrie portait la terreur sur toutes les mers qu'ils couraient. Les efforts des Siciliens et de ceux d'Ancône augmentaient avec la résistance des gens de Pola; ceux-ci se battaient en hommes à qui la retraite était devenue impossible. Vaincre ou être pendus, c'était à cette alternative que les avait réduits la perte de leur galère; aussi semblaient-ils se multiplier, aussi leur lutte prenait-elle le caractère du désespoir et de la rage. Palma se reprochait sans doute l'abandon où elle avait laissé Marco après l'avoir dégagé, et le désir curieux qui l'avait attirée vers les deux combattants qu'elle venait de séparer; sans attendre que le Sicilien revînt à lui et soulevât la lame de fer qui cachait sa figure, sans prendre le temps de descendre un étage et de démasquer celui qu'un coup de son javelot y avait précipité, elle prit entre ses bras le marchand qu'elle croyait avoir sauvé, l'emporta sous la banne de l'avant, dans un endroit où il ne fût pas exposé à être écrasé par le flux et le reflux des combattants, et vola à la recherche de son père.

Le moment était critique; les pirates avaient perdu beaucoup des leurs; mais Palerme et Ancône n'avaient pas été épargnées; leur sang généreux coulait par de nombreuses blessures, et le

découragement commençait à ralentir leur ardeur, si bouillante il n'y avait qu'un moment. La *Diva* jugea d'un coup d'œil la situation grave où allaient se trouver les deux nefs, et une sublime inspiration la rendit bientôt maîtresse du champ de bataille.

Elle jeta son heaume, dégagea sa tête du masque et de l'enveloppe de mailles qui la défendaient, laissa flotter ses longs cheveux noirs, et, s'élançant de l'avant à l'arrière du navire, frappant de son épée et de son poignard tout ce qui se trouvait d'ennemis sur son passage, elle cria :

« — N'êtes-vous pas las de vous montrer si patients, mariniers de *la Gratiosa?* Ces Istriens sont à votre merci, et vous hésitez à les abattre! Vous attendez complaisamment qu'ils vous demandent grâce!... Voyez s'ils doivent arrêter des hommes comme vous, quand ils tombent si aisément sous les coups d'une femme... Allons, amis, purifions cette nef; chassons devant nous la horde pillarde, comme à la fin du monde les épées enflammées des ministres d'un Dieu irrité chasseront les méchants... A la mer! à la mer, ces infâmes dont le pied a souillé le navire d'un marchand honnête! Jetons-les en pâture aux poissons voraces, dignes tombeaux pour ces gens maudits.

» — A la mer! à la mer! répétèrent toutes les voix des équipages anconitain et sicilien. »

Le choc devint alors véritablement horrible; mais Ancône et Palerme prirent le dessus. Palma était partout en même temps, donnant l'exemple de l'intrépidité, et abattant à ses pieds autant de pirates que son glaive en pouvait atteindre. On eût dit la mort passant à tire d'ailes sur la sélandre, et y moissonnant avec sa faux impitoyable. Les gens de Pola, terrifiés par cette apparition subite, ne purent résister long-temps. Tant que leurs ennemis, enflammés par leur seul courage, avaient combattu en hommes, ils s'étaient montrés de rudes adversaires; mais quand cette belle jeune fille, à demi désarmée, forte de sa volonté puissante et de son incroyable valeur, se montra au milieu de la mêlée, animant ses compagnons du regard, du geste et du bonheur miraculeux que Dieu assurait à chacun de ses coups, leurs armes se croisèrent mollement avec celles des marchands. Ils voulurent s'emparer de *la Gratiosa* qui était liée à la sélandre sicilienne; mais ce fut leur dernière tentative. Comme ils gravissaient, par les ceintes, les hauteurs de la nave, ils se trouvèrent entre les mariniers qui étaient restés à bord, gardiens des amarres et du rempart, et les équipages qu'ils fuyaient; de telle sorte que, frappés par derrière et mutilés par les haches qui leur abattaient les mains quand ils s'accrochaient au rebord de la bretêche ou de la pavelade, ils

tombèrent pour la plupart entre les deux navires qui les broyèrent. La clameur joyeuse qui s'éleva à la fois sur la nave et sur la sélandre, quand la victoire fut assurée aux marchands par ce dernier incident d'une action terrible qui n'avait pas duré moins d'une heure, cette clameur, poussée avec une énergie passionnée, ne fut cependant pas si forte qu'on n'entendît point les cris des malheureux que les deux vaisseaux écrasaient dans le mouvement alternatif d'ascension et de chute imprimé par la lame à leurs masses flottantes.

Le spectacle présenté par la mer, quelques minutes après, était affreux. Des cadavres défigurés, hideux, sans formes, poussés par le vent et la vague, venaient frapper les nefs; des blessés, demandant en grâce qu'on les sauvât, et implorant la pitié de Palma, se débattaient en vain contre une mort prochaine; des flots de sang, bouillant autour du groupe des navires et soulevés par la brise qui fraîchissait, montaient le long de leurs flancs et retombaient sur les ponts en nappes dégoûtantes... Contraste inconcevable dans cette organisation puissante! la *Diva* sentit son cœur défaillir à l'aspect d'un si grand désastre; elle pâlit, chancela, et alla tomber aux pieds d'un homme qui venait à elle, mais que son œil troublé ne pouvait voir... Quelques gouttes d'une

liqueur forte qu'on lui administra la ranimèrent bientôt. Elle reprit ses sens et se réveilla dans les bras d'un inconnu dont elle trouva le visage de fer penché vers le sien.

VII.

UNE EXÉCUTION.

« — J'ai été faible, dit Palma quand elle put parler. Pourquoi n'ai-je point supporté la vue de ce champ de bataille? Ce n'est cependant pas la première fois que la mort m'est apparue ainsi dans toute son horreur! Je l'ai vue de plus près, plus menaçante, et j'ai supporté son aspect sans appréhension!... Je me rends cependant cette justice que je n'ai pas eu peur. J'ai fait le devoir d'un marinier avec courage...

» — Vous nous avez sauvés tous en nous faisant honte de votre force et de notre découragement.

Vous avez combattu en héros, et il en est qui ont combattu en femmes.

» — Vous faites tort à tous ces braves gens, seigneur sicilien; je n'en ai pas vu qui ne se soit montré courageux... Mais, dites-moi, me trompé-je? n'êtes-vous pas ce combattant que j'avais déposé sous la banne de la proue et que j'avais laissé mourant?

» — Je suis, en effet, ce malheureux.

» — Et ne saurai-je pas à qui le ciel m'a permis de rendre un service?..

» — A qui vous avez sauvé la vie; car cette espèce de géant qui m'avait attaqué allait me tuer, quand votre javelot l'a percé.

» — Le combat fini, ne quitterez-vous donc pas ce masque, au travers des fentes duquel vous avez laissé échapper mon nom, que, par un rapprochement bizarre, prononçait en même temps votre rude adversaire?

» — Non; souffrez que je vous demeure éternellement inconnu; j'ai de puissantes raisons pour me cacher à vos yeux. Le hasard nous a rapprochés un instant; mais notre destinée va nous séparer tout-à-l'heure, car voilà votre père qui vient vous chercher pour retourner à votre nave, et moi, je reste sur cette sélandre, qui me conduira à Palerme. N'insistez donc pas, damoiselle si belle et si vaillante; recevez les remer-

ciements que je dois à votre généreuse intervention, et que je vous adresse à genoux. »

Salimbechi arrivait en cet instant; il venait de donner des ordres pour que *la Gratiosa*, éloignée de la sélandre, se mît sous de petites voiles pour l'attendre, et que la barque de paliscalme restât à bord du Sicilien, afin de transborder sa fille et lui, quand ils auraient eu le temps de voir si le maître de Palerme n'avait pas besoin d'eux pour réparer des avaries, ou panser des blessés.

» — Qu'est ceci? dit Marco; est-ce bien sur le pont ensanglanté d'une nef en désarroi qu'un chevalier se met aux genoux d'une femme? Qui es-tu, Sicilien? Qui te permet de prendre, aux pieds de ma fille, une posture d'amant?

» — Ah! mon père! qu'avez-vous dit? j'ai eu le bonheur de sauver la vie à ce Palermitain, et il m'en remercie plus courtoisement qu'il ne faudrait peut-être; mais il m'est inconnu, et il me connaît, lui; j'ai voulu savoir son nom, voir son visage, et il m'a refusé.

» — Quel mystère!

» — Ne le forcez pas à rompre le silence, dit une voix à demi éteinte; moi, je puis tout vous découvrir. »

L'homme qui était resté aux genoux de Palma se releva subitement et marcha vers l'être hideux qui venait de parler.

» — Encore toi, misérable!

» — Encore moi! Le ciel ne veut pas que je meure, puisque deux fois j'ai échappé aux coups que la *Diva* sait ordinairement rendre mortels. Attends un peu, Salimbechi; attends, Palma; vous allez tout savoir. »

Celui qui parlait ainsi se traînait lentement, en s'accrochant à chaque planche du pont, à chaque tête de clou, pour sortir du château d'arrière; il arriva enfin jusqu'à Palma, qui, assise sur un banc, avait auprès d'elle son père et l'inconnu au masque de fer. Lorsqu'il fut arrivé non loin du groupe, il s'étendit pour respirer, et, se soulevant ensuite sur un de ses coudes, il força sa voix, qu'on entendait à peine, et s'exprima ainsi :

« — Oui, je vais tout vous dire.

» — Eh bien! cet homme?

» — N'est point Sicilien, mais Florentin; c'est le chevalier dont tu te fis le champion à Jaffa.

» — Othone! Grand Dieu! Est-il bien vrai?

» — Othone lui-même : je le sais; car je suis Paolo, son ennemi et le tien.

» — Paolo! J'aurais dû te deviner à ta fureur dans le combat, dit le chevalier du Temple, en détachant son masque, et en laissant voir à la *Diva* et à Marco un visage qui fit tressaillir l'un et l'autre... Paolo!.. Par quelle malice du sort faut-il que je te rencontre partout?

» — Patience, je vais te l'apprendre... Jaffa m'a chassé, parce que, devant la cour des bourgeois, je fus vaincu par cette fille. Je t'ai vu t'embarquer sur cette sélandre; alors, j'ai frété un *legno* pour me conduire sur la côte de Caramanie, où j'étais sûr de trouver quelque galère de pirate. Je me suis offert à l'Istrien qui m'a reçu. Nous avons coulé bas ma galiote et son équipage pour qu'ils n'allassent pas nous dénoncer, et nous avons fait voile en toute hâte, afin de venir attendre la sélandre dans ces parages, où elle devait nécessairement venir pour faire de l'eau à une des aiguades de la côte de Candie.

Nous l'avons rejointe; mais, quand nous courions sur le Sicilien, nous avons découvert la nave rouge de Salimbechi. Le plus prudent était de virer de bord et de mettre entre elle et nous toute l'épaisseur de l'île qu'on voit à l'horizon; je me gardai bien de le conseiller, car, ce que je voulais avant tout était ta mort, chevalier Othone. Nous forçâmes de rames, et nous abordâmes la sélandre. Je montai sur la pavesade, à l'endroit où j'étais certain de te trouver, car c'était celui où il y avait le plus de danger. Je te devinai sans te chercher; je t'attaquai, et je dois avouer que, faible comme tu l'es, tu fis une noble défense. J'allais te tuer, enfin, quand Palma parut entre nous. Son nom nous échappa à tous deux en même temps. Alors,

je ne doutai plus que j'eusse affaire à toi. Te donner le coup fatal en présence de cette femme que j'ai aimée et que tu aimas aussi, c'était le dernier bonheur que je pusse espérer; je m'y préparaien te fatiguant, en te renversant sur le pont, en t'écrasant du poids de mon corps; enfin, j'allais te frapper, quand... Tu sais le reste... Ce que vous ne savez pas, c'est que, revenu de l'évanouissement où j'étais tombé après ma chute et la blessure qui m'a déchiré le côté droit, j'ai recueilli tout ce que ma vigoureuse nature me laissait de forces, et, le couteau à la main, je vous ai cherchés partout l'un et l'autre. Plusieurs fois, j'ai cru vous atteindre, mais toujours le sort a trompé ma haine. Vous m'avez échappé; maintenant, épuisé de sang, je viens mourir devant vous, en vous maudissant... Ne te réjouis pas trop de ma mort, Othone, car pour toi la vie ne peut être bien longue encore... Regardez-le, pâle, défiguré, amaigri; sa lutte avec moi aura plus tard, je l'espère, l'effet qu'aurait eu mon poignard.

» — Tais-toi, tais-toi, malheureux! s'écria la *Diva* avec l'accent d'un effroi profond. Songe à rendre à Dieu ton âme perverse, et ne viens pas ici nous effrayer par de sinistres prédictions! Pourquoi t'ai-je épargné à Jaffa! Est-ce ainsi que tu sais être reconnaissant?..

» — Reconnaissant, un monstre pareil! dit

à son tour Marco indigné, reconnaissant! Le chacal, la hyène, savent-ils être reconnaissants? Hola! maître Amalrico, est-ce que votre loi de Palerme vous ordonne de laisser vivre les pirates que vous avez faits prisonniers? La loi d'Ancône nous permet de les pendre au bout d'une de nos antennes, ce que nous faisons toujours avec joie. Voyez donc à vous décider, quant à ce Ragusais. Hissez-le à votre artimon, ou bien faites-le jeter dans ma barque, et, avant une demi-heure, je vous promets qu'une sparsine solide, lui servant de collerette, l'élèvera jusqu'aux pieds de l'Éternel, avec qui il a un terrible compte à régler. »

Maître Amalrico ne se fit pas répéter l'invitation que lui adressait Marco Salimbechi; ses mariniers amenèrent l'antenne du mât de l'avant, frappèrent à l'extrémité de sa penne une grosse poulie, dans laquelle ils passèrent une corde garnie d'un nœud coulant, puis ils vinrent sur l'arrière chercher le patient, qui voyait, en tremblant, se faire les apprêts de son supplice.

« — Allons, chien, dit le contre-maître sicilien, monte au bout de l'antenne. Veux-tu, avant que je te passe le collier de lin, te recueillir un moment et dicter un testament à l'écrivain du bord?

» — Non, je n'ai à léguer que ma haine à ce

Florentin, et je n'ai pas besoin d'un notaire pour lui en assurer le bénéfice. Mon image le poursuivra jusqu'au tombeau et troublera le reste de sa vie. Quant à Palma, qui fut si heureuse jusqu'à ce jour, le bonheur est fini pour elle. Le Ragusais a lu dans son cœur et dans ses yeux, il l'a devinée : la vie et la mort d'Othone lui seront également fatales... A l'antenne, maintenant; mais, par les saints, portez-moi sous la penne, car je ne saurais y aller moi-même..... La belle gloire pour vous de pendre un cadavre! car que suis-je autre chose maintenant?.. Faites donc, mais hâtez-vous, je sens déjà le froid de la mort. »

On le dépouilla de son armure, pendant que Salimbechi, Othone et Palma se retiraient dans la banne pour n'être pas témoins de ce qui allait se passer. On ne parvint pas à retirer de la main de Paolo, où il s'était comme incrusté, le poignard dont il menaçait ses bourreaux; le contremaître fit alors sauter le poignet d'un coup de hache qui n'arracha pas un cri au pirate. Un instant après, le grincement des poulies de l'aman annonça que l'antenne remontait à sa place. Un corps humain, colossal et mutilé, pendait au bout de la vergue, et dans ses balancements, qui marquaient le roulis de la sélandre, laissait tomber une horrible pluie de sang.

VIII.

LA CARAVANE.

Un mois après l'événement que nous venons de raconter, *la Gratiosa* saluait, par des acclamations joyeuses, l'arc de Trajan et le large coude de terre et de roches qui, selon Pomponius Méla, valut le nom d'Ancône au port fondé par le successeur de Nerva. C'était la patrie, que l'équipage commandé par Marco Salimbechi revoyait après une longue absence! C'était la vie du marchand qui allait remplacer celle du marinier; c'était la

réalisation prochaine de toutes les espérances qu'on avait fondées sur bien des travaux et des dangers ; le gain après la fatigue ; et, avec le gain, le repos, la vie joyeuse, le surcot de belle étoffe, la femme élégamment parée, les bons vins de Syracuse et de Chio, ou la mer encore une fois, mais la mer sur une nave dont on sera le maître !

Salimbechi jeta l'ancre près du môle; et, à l'instant même, commença le désarmement de son navire, qui devait aller, au fond d'une petite crique voisine, passer, sur quatre câbles, et à la garde de quelques vieux mariniers, le temps que Marco emploierait à porter et à vendre ses marchandises à Florence. Le premier soin du maître de la nave fut d'aller rendre grâce à Dieu de son heureux retour. On le vit descendre dans sa gondole, où s'assirent, à côté de lui, Palma, qui s'était revêtue de ses riches habits de fête, et un chevalier du Temple que personne ne connaissait dans la ville, ou plutôt en qui personne ne pouvait reconnaître un jeune et beau marinier qui s'était embarqué autrefois à Ancône, et dont plus d'une fille de marchand avait remarqué alors la bonne grâce, la figure enjouée, la vivacité pétulante.

Hélas! Othone était bien changé! Quand il traversa le quartier de la cité qui sépare le port du sommet de la colline où s'asseoit la vieille ca-

thédrale, tous les habitants, empressés de saluer Marco et Palma, se demandait quel était le religieux armé qui marchait appuyé, d'un côté, sur le bras de Salimbechi, et, de l'autre, sur une javeline. Leur étonnement ne fut pas médiocre d'apprendre qu'ils voyaient, sous ce manteau orné de la croix du Temple, l'ancien matelot de *la Gratiosa*. Comment était-il passé de la nave dans un couvent de Jérusalem? Pourquoi son corps défaillant se soutenait-il à peine? Par quel hasard le chevalier revenait-il sur le vaisseau qu'il avait quitté autrefois? C'est ce qu'ils surent le lendemain seulement, lorsque le curé de St-Cyriaque leur redit l'histoire d'Othone, dont Palma venait de lui faire connaître tous les détails.

Saint-Cyriaque était la plus ancienne des églises d'Ancône; elle en était, au moyen-âge, la plus renommée, et c'était sous ses voûtes sacrées que les pieux mariniers avaient l'habitude d'aller chanter les hymnes qu'ils adressaient au Seigneur dans toutes les occasions solennelles de leur vie. Le curé connaissait chacun de ses hommes de mer, que le départ pour un long voyage, le retour après une campagne heureuse, l'issue d'un combat glorieux ou d'une foire productive amenaient aux pieds des autels de la cathédrale. Salimbechi, Palma, bien qu'elle n'eût plus ce calme admirable et cette parfaite beauté que lui avait faits si long-temps un

bonheur sans mélange, n'eurent pas besoin de décliner leur nom au prêtre quand ils allèrent lui demander pour eux une prière d'action de grâces! Il n'en fut pas ainsi du chevalier. Le vieillard, qui prenait un tendre intérêt à tout ce qui touchait les marins, dont il était le consolateur et l'ami, ne pouvait être indifférent au sort du malheureux Othone, que son affiliation à l'ordre religieux et militaire du Temple, récent encore, mais déjà célèbre dans la chrétienté, lui recommandait particulièrement. Après l'office, il demanda le récit des aventures du chevalier; mais celui-ci, trop malade pour l'entreprendre, pria la *Diva* de satisfaire la curiosité du respectable prêtre; Palma dit au curé tout ce que notre lecteur sait maintenant; elle arriva enfin au combat, et elle continua en ces termes.

» — Paolo expiait, au bout de l'antenne, ses crimes et ses longues perfidies. Maître Amarilco vint nous avertir que le supplicié s'était roidi pour la dernière fois, et que nous pouvions sortir de la banne sans risquer d'assister aux derniers instants de son affreuse agonie. Le Sicilien nous remercia alors de notre assistance, et nous dit qu'il allait forcer de voiles pour quitter des parages infestés par les écumeurs de mer. Il nous fallait retourner à bord de notre nave, et le chevalier nous souhaitait une bonne fin de voyage : « Je ne

« puis consentir à vous laisser sur cette sélandre, » lui dis-je, tout effrayée de penser qu'il allait rester, faible et souffrant comme je le voyais, livré au zèle d'étrangers qui ne pouvaient avoir pour lui que ces égards sans empressement, accordés par les maîtres de naves aux pèlerins qui ont payé leurs places.

« Vous allez à Florence, nous y allons aussi; Palerme est plus loin de votre patrie que ne l'est Ancône; pourquoi iriez-vous chercher Palerme? Si, par défiance de notre affection pour vous, vous n'avez pas demandé passage sur *la Gratiosa*, quand nous quittions la Syrie, cette fois nous vous l'offrons; n'est-il pas vrai, père? »

» Othon refusa d'abord; mais je lui fis remarquer que les soins d'une sœur lui étaient nécessaires; mon père se joignit à moi pour décider son ancien compagnon, qui paraissait oublier ce qu'il y a de sacré dans l'amitié contractée à bord d'un vaisseau entre nous autres mariniers; il se rendit enfin. Comme nous allions à l'échelle extérieure de la sélandre, le chevalier poussa un cri; il était blessé. Un couteau était entré profondément dans son pied: c'était celui de Paolo. La main de Ragusais le tenait encore; cette main, coupée par le contre-maître palermitain, ainsi que celui-ci nous l'apprit lui-même, s'était trouvée sous les pas d'Othone, sans qu'il l'aperçût; elle s'était re-

tournée, et fidèle, par un instinct fatal, aux habitudes traîtresses de celui à qui elle avait appartenu, présenta la lame pointue qui pénétra dans les chairs de notre ami. La funeste prophétie de Paolo s'accomplissait donc !... Il nous sembla qu'un éclat de rire infernal arrivait, en ce moment, jusqu'à notre oreille...

» Le chevalier avait plus besoin de nous que jamais. J'arrachai moi-même, en frémissant, le couteau que ce poing maudit semblait avoir rivé au pied d'Othone. Nous descendîmes le templier dans notre barque, et, arrivés à bord de la nave rouge qui nous attendait, je pansai la blessure déjà gravement envenimée. La fièvre se déclara; un délire effrayant, bien que de douces et amicales paroles sortissent de la bouche de notre blessé, nous fit craindre pour sa raison. Notre vieux nocher, qui sait quelques uns des secrets des physiciens, nous déclara que, sans doute, le fer était empoisonné. Jugez de notre désespoir! Je ne pouvais qu'adresser au ciel des prières pour la guérison d'Othone.

» Le ciel m'entendit; le sang du chevalier se calma ; sa plaie livide finit par se fermer; il revint lentement à la vie. Le voilà, boitant encore, affaibli par un mois de souffrances inouïes, mais sauvé enfin ; sauvé par son père et sa sœur, car main-

tenant il nous donne ces noms, si doux à entendre d'une bouche qu'on aime.

» J'avais donné ma belle arbalète pour acquérir Sahyb-Halou-Hassan, ajouta Palma en terminant son récit; j'aurais donné Sahyb pour racheter une des douleurs du chevalier; mon père aurait donné sa cargaison, lui!... Ce voyage m'a enrichie d'un frère : voyez, monseigneur, si je n'avais pas raison de dire qu'il avait été heureux pour moi, et si je ne dois pas de grandes actions de grâces à Dieu, à saint Marc et à sainte Ursule! »

La nave est promptement déchargée par les gabiers qui avaient fait son estive, et Salimbechi se met en quête pour composer sa caravane. Quelques marchands se réunissent à lui; mais ce n'est pas assez. Quinze mariniers, vigoureux et braves, ses compagnons de *la Gratiosa*, iront aussi à Florence, soldats pour défendre les marchandises, hommes de peine pour les déballer, les charger sur les bêtes de somme et les livrer aux acheteurs, ouvriers adroits et exercés pour bâtir les baraques dans lesquelles on s'établira à la ville. Chaque marchand fournira son contingent de défenseurs pour la caravane; chacun louera aussi pour l'expédition un baladin, un troubadour forain, ou quelque animal curieux: car alors, pour attirer les chalands et pour amu-

ser les seigneurs dont ils allaient traverser les terres, les marchands avaient imaginé de mener avec eux des bêtes curieuses ou des acteurs pour un spectacle bouffon.

Il y avait peu d'années que les coureurs de foires s'étaient avisés de cet expédient, et ils s'en étaient trouvés assez bien jusque là; non pas que les châtelains les eussent laissé passer sans avanies, en faveur de leurs mimes ou de leurs animaux savants; mais une bonne grimace, un gabbe plaisant du poëte de la troupe, un tour d'adresse d'un singe, avaient racheté plus d'un ballot de belle soierie, plus d'un sac de bezans, plus d'un paquet de plumes d'autruches.

Salimbechi avait une ménagerie complète. A Ancône étaient venus l'attendre une paire de chameaux, un léopard d'Afrique, des oiseaux rares, un éléphant acheté à des jongleurs indiens dont il avait fait rencontre près de Moka, et expédié sur une grande nef de Ravenne appartenant à un de ses associés. *La Gratiosa* venait d'apporter un singe, deux perroquets, une panthère, et le noble Sahyb-Halou-Hassan, si cher à Palma, si merveilleux dans son obéissance. C'était une réunion unique jusqu'à ce jour que celle de ces animaux dont Marco pouvait être fier, et qu'un empereur, ou un marchand riche comme notre Anconitain, pouvait seul posséder. Avec cela, Sa-

limbechi espérait, sinon vaincre la rapacité obstinée des barons, maîtres des routes, des gués, des châteaux sous les murs desquels il fallait que la caravane passât à un tir d'arbalète, du moins la tromper en lui donnant une distraction piquante : il voulait avoir quelque chose de mieux encore. Un jeune poëte romain, pauvre diable, qui allait de village en village chantant ses vers et les cantilènes célèbres de la Provence, venait d'arriver à Ancône d'où il voulait aller réciter ses fabliaux aux gentilles dames de l'Helvétie et de l'Allemagne, Marco le fit appeler.

« — Veux-tu venir à Florence, en caravane avec nous, lui dit-il?

» — Je vais au nord et non pas à l'occident, répondit le troubadour avec une fierté comique.

» — Et quand tu mets le cap de ton navire sur l'étoile polaire, tu ne saurais donc le tourner du côté de l'horizon où le soleil se couche, même si quelques bons ancônitains d'argent brillaient dans cette direction?

» — Le poëte aime les vers et méprise l'or!

» — Tu mens, poëte. Tu es maigre, tu as faim, et si tu méprises l'or, comme tu dis noblement quand je ne parle que d'ancônitains d'argent, tu ne dédaignes pas sans doute une livre de farine, un hanap bien plein d'un petit vin toscan, et un morceau de porc, ne fût-ce que la queue de cet

animal, autant recherché du Napolitain qu'il est méprisé du Juif. Écoute un peu plus ton estomac, et un peu moins ta vaniteuse cervelle. Viens avec nous; on dit que tu es habile; eh bien! tu feras des vers flatteurs pour les châtelains que nous aurons besoin de séduire. Là, je te permettrai de mentir, comme vous savez faire, vous autres, pour plaire aux damoiselles et aux barons qui vous paient. Je te nourrirai bien; pendant la route, je te confierai la conduite d'un chameau, qui te portera, ce qui te donnera fort bon air; et à la fin de la foire, si les choses se sont bien passées, tu recevras une somme grasse et ronde, qui te permettra de rajuster à neuf ton équipage, aussi délabré que celui d'un pauvre marinier échappé aux pirates ou au naufrage. Acceptes-tu mes offres, fier poëte romain?

» — Le poëte sait manier la harpe; mais où as-tu vu qu'il manie le bâton pour frapper des chameaux?

» — Bah! n'as-tu pas peur qu'on te prenne pour un autre Mahon? Allons, pas tant de délicatesse, et accepte. A ton talent de poëte, n'en joins-tu pas quelque autre plus utile? Je n'exige pas que tu saches attacher une voile par son anténal ou tenir le timon; mais sais-tu panser les chevaux ou faire la cuisine?

» — Fi donc! J'ai couru l'Espagne et la France

en chevalier errant, en troubadour; alors j'avais un écuyer; alors les nobles hommes et les princes m'admettaient à leur table.

» — Pas de regrets superflus. Viens à Florence, et tu verras si la vie, avec Marco Salimbechi, le maître de nave, le marchand le plus riche de toute l'Adriatique, ne vaut pas celle qu'on mène dans les cours que tu as visitées... C'est marché conclu. Voici ma main, donne la tienne; voici deux hanaps d'argent où le vin de Chioggia brille comme le corail et les rubis enchâssés dans la mitre de notre évêque; prends-en un, j'ai pris l'autre; buvons, et que la chose soit convenue, ainsi que je l'ai dit.

» — *Ratafiat*, dit gravement le troubadour en avalant tout d'un trait le vin qui lui était offert.

» — Ah! diable! tu es clerc, tu parles latin, mon joli poëte, et tu es chevalier errant par-dessus tout cela! Bien : voilà qui pourra nous servir; mais il faut que nous sachions ce dont tu es capable en fait de ces belles choses que vous nommez poésie; toutefois, comme je me connais beaucoup mieux en candelles bien justement coupées et ridées qu'en lignes rimées et en légendes, va trouver Palma; récite-lui, chante-lui tout ce que tu sauras de nobles histoires de preux, que puisse entendre une innocente damoiselle; et ma fille me dira si j'ai fait une bonne affaire.

Adieu. Moi, je vais tout régler pour notre prochain départ. »

A quelques jours de là, toute la population d'Ancône, assemblée vers celle des portes de la ville qui s'ouvrait sur le chemin de Fossombrone, regardait passer une nombreuse caravane que la foule des enfants du pays accompagnait, en la saluant du refrain d'une vieille chanson dont le sens était :

Adieu, marchand, que le ciel t'accompagne !
Bon voyage, et, dans la campagne,
Garde-toi bien des loups et des barons,
Larrons.

C'était une chose vraiment curieuse à voir, que la marche de cette troupe! Salimbechi, monté sur un superbe cheval, allait devant, couvert d'une armure simple, mais brillante au soleil comme celle d'un chevalier. Il était immédiatement suivi de deux guerriers, dont un cachait ses armes sous le large manteau à croix rouge des chevaliers du Temple : c'étaient Othone et Palma. Entre eux deux, cheminait, sur une grande mule noire, le vieux curé de Saint-Cyriaque, qui avait voulu accompagner nos marchands à quelques milles d'Ancône, comme l'avaient fait plusieurs des parents et des amis de ces voyageurs partant pour Florence. La *Diva* n'avait pas ses belles armes,

et on ne l'eût pas distinguée entre les mariniers cuirassés qui la suivaient, si sa noble figure ne l'avait trahie. Un éléphant, chargé de lourds ballots et portant sur son cou un cornac éthiopien, marchait gravement, escorté de quelques matelots; deux chameaux venaient ensuite, tous deux largement bâtés à la manière orientale, tous deux pliant sous le faix qu'on leur avait imposé. Le bouffon qu'avait loué Stéphano Condillo, un des marchands que nous savons s'être joints à Salimbechi, conduisait le premier. Le licou du second était tenu par un jeune homme, à la démarche superbe et théâtrale, au surcot râpé, à la ceinture de fer, noire et rouillée, au modeste chaperon de cuir. Un écu tout uni pendant à un des bâts de la chamelle dont ce garçon était le conducteur, une petite harpe accrochée à l'autre bât complétaient tout l'équipage du poëte romain, car c'était lui, le troubadour dont Marco avait fait emplette, et que Palma avait trouvé un gentil rimeur. Il frappait souvent le pauvre quadrupède dont il avait la bride à la main. Du reste, il chantait, il récitait, il composait, et se préparait ainsi à tromper les ennuis et les fatigues de la route.

Derrière les chameaux, venaient de nombreux chariots, bien attelés, et criant sur leurs larges roues qu'enfonçaient dans les ornières les charges qui pesaient sur leurs brancards. Les uns lais-

saient voir des caisses pleines de marchandises ; sur les autres, on remarquait des cages renfermant des animaux curieux. Des marchands à cheval, quelques femmes sur des mulets, quelques moines qui s'étaient mis sous la protection des gens armés dont la caravane était pourvue pour sa défense, des esclaves à pied, des musiciens grimpés sur les caisses et les cages, et faisant sonner leurs instruments, voilà ce qui formait la dernière partie de ce convoi.

Cent personnes environ, dont se composait le cortége au moment où il franchissait le pont-levis de la cité d'Ancône, se réduisirent à soixante à peu près quand on eut fait six milles sur le chemin de Fossombrone. Là, on se sépara en deux bandes ; le curé de Saint-Cyriaque donna la bénédiction à la caravane, qui se remit immédiatement en marche après les adieux ; puis il tourna bride et revint à la ville de Trajan avec tous ceux qui ne devaient point aller à Florence.

L'Esino coulait des eaux basses et pures ; c'était dans les journées de septembre ; nos gens n'eurent donc aucune difficulté à traverser la petite rivière dont les bords, à l'endroit où la caravane alla les chercher, sont à trois lieues d'Ancône. Le soir, on alla camper sur la rive du Misa, qui porte ses ondes tranquilles au port de Sinigaglia. Dresser les tentes dans un endroit qu'on pouvait aisément

protéger contre une attaque inopinée fut le premier travail des mariniers voyageurs. On s'établit, et, les tables promptement dressées, on prit un repas devenu fort nécessaire. Les gardes furent ensuite désignées pour le guet de nuit, comme on aurait fait pour le quart à bord d'une nave. Enfin, tout ce qui n'était pas occupé à soigner les montures et les bêtes de la ménagerie, à veiller, la lance en main, aux abords du camp, ou à pousser des reconnaissances dans le petit bois auquel on s'était adossé, se réunit autour d'un grand feu pour deviser en se reposant.

IX.

LE CHATELAIN.

» — Chante, poëte, dit Marco au troubadour romain; amuse-nous! »

Et le poëte chanta une ballade qui émut singulièrement Palma et le templier. La *Diva* et Othone pleurèrent; Salimbechi, endormi à la fin de la première stance, se réveilla au moment où dans leurs yeux brillaient des larmes que leur arrachait l'histoire intéressante que récitait le Romain.

« — Je t'ai dit de nous amuser, rossignol des bords du Tibre, et tu m'endors, et tu fais pleurer ma fille! Es-tu fou d'être triste quand je t'ordonne d'être gai? Ne voilà-t-il pas une belle occupation pour des mariniers de pleurer aux romans qu'un sot invente! Plus de ces lais galants, bons à chanter peut-être sous les balcons des damoiselles, mais fort déplacés ici. Tu m'entends : plus d'amour. Ne vois-tu pas que tu fais pécher ce chevalier du Temple, et que tu scandalises ces bons moines, qui répètent tes vers langoureux au lieu de compter pieusement les grains de leurs rosaires? Si je te prends à oublier mes ordres, je te les rappellerai avec la courroie qui serre ma robe. Allons, allons, chante; mais, par les saints, dis-nous quelque gabbe joyeux, et je remplirai deux fois ton hanap du vin de mon outre favorite.

» — Maître, j'avais pensé que la *Diva*, belle damoiselle, aimait, comme toutes les femmes, ces douces histoires du cœur; mais voilà qui va bien. Je me tiens pour bien dit ce que vous avez dit mal pourtant. Je ne crains pas la courroie : un poëte, un chevalier errant a droit à d'autres traitements. Le poëte n'est pas esclave, maître Marco; ne l'oubliez pas plus que je n'oublierai vos ordres.

» — Ta fierté me plaît, poëte. Va, nous se-

rons bons amis, si tu veux. Sois gai et buvons un peu pour combattre la fraîcheur de la soirée passée aux bords humides du Misa.

» — Buvons et chantons, maître. Voici une chanson normande que j'ai apprise à la cour de Roger, le comte-roi de Sicile. Elle a été composée, dit-on, par un artisan :

Bon vin, ie ne te puys laissier ;
Ie t'ai m'amour donnée
Enne hauvoy !

» — A la bonne heure cela! s'écria Marco; je répète avec toi. »

On fit chorus, et le Romain continua :

Ie t'ai m'amour donnée;
Maincte soif me fait passier,
Bon vin, ie ne te puis laissier
N'a soir, n'a matinée
Enne hauvoy!

» — De mieux en mieux, troubadour. Bois de mon bon vin de Syracuse, et ne retire pas si discrètement ton hanap. Continue :

Tu ers plaisant à l'emboucher.
J'ayme tant la vinée!
Plaisir me duict à toy verser
Tot au long de l'année,
Enne hauvoy!

» — Bien, bien! Par les saints qu'invoquent

les vignerons, il était bon le Normand qui fit cette chanson! Buvons, poëte, et chante encore:

Soubz la mense (la table) m'a fait couchier
Mainels foys celle année,
E si m'has fait gésir, ronfler
Tote nuict à nuictée,
Enne hauvoy!

» — Il a raison, parbleu; on ne dort jamais mieux que lorsqu'on a bien bu. Quand la mer est belle, ou le campement établi dans un lieu sûr, quand il ne vente pas, et qu'on a des guetteurs attentifs, il n'y a rien de mieux que de boire pour se bercer. Oh! que ceci vaut bien mieux que toutes vos sottises amoureuses! N'est-il pas vrai, Othone ?»

Oth onetourna la tête du côté où Palma s'était étendue sur un tapis de Bagdad; il vit qu'elle dormait et il répondit alors:

« — Vous avez raison, maître Marco, il n'y a de vrai que de gésir et ronfler toute nuict à nuictée, comme dit la chanson, quand on peut dormir, toutefois.

» — Bah! l'on dort bien, dit un des assistants, quand on a vidé trois ou quatre hanaps de bonne cervoise flamande, ou avalé quelques chaudes gorgées de vin d'Espagne.

» — Ou quand on a le cœur libre, ajouta le contre-maître de la nef, bon vivant qui caressait

l'outre syracusaine, et, garçon de quarante-cinq ans, avait fait divorce avec les passions de la jeunesse.

» — Oui, reprit le templier, quand on a le cœur libre! Voyez votre fille, Marco; qu'elle dort bien! Rien ne la réveille, ni le chant du Romain, ni nos propos d'ivrognes.

» — Poursuivons, troubadour notre ami, ce n'est pas fini, j'espère.

» — Encore un couplet, maître, et le voici : »

Et moye robbe à deulx dez jouer!
Chanter mainete joornée
A la meson d'ung tabernier
Par longue demourez,
Enne hauvoy (1)!

Le vin avait donné de la voix à tout le chœur qui répéta cette dernière strophe avec un enthousiasme tel que les échos des collines voisines retentirent long-temps du refrain.

« — C'est parfait, poëte, et tu as gagné toute mon amitié, dit Marco en touchant familièrement la joue du chanteur avec le revers de sa main avinée. Allons dormir maintenant, et bonne nuit, chacun dans son manteau! »

(1) Cette chanson me fut obligeamment communiquée par M. Leroux de Lincy, alors qu'il préparait la publication d'un recueil de chansons curieuses du moyen âge.

Tout le monde se retira; et, sous la tente de Salimbechi, il ne resta que le maître de *la Gratiosa*, sa fille et Sahyb-Halou-Hassan, près de la cage duquel la *Diva* avait fait placer le tapis sur lequel elle avait feint de s'endormir pour n'être pas forcée d'entendre une chanson qui la révoltait.

En se retirant, le templier dit au poëte :

« — Ami, tu as très bien chanté; voilà un bezan pour la chanson; mais, je t'en prie, plus d'amoureuses complaintes, plus d'histoires d'amants heureux; il y a des oreilles qui ne doivent pas les entendre; il y a des cœurs que cela ferait saigner.

» — Frère, tu paies bien; tu as les oreilles chastes, parce que tu portes la croix de gueule sur ton blanc manteau; tu ne dois plus avoir de cœur, parce que tu as revêtu le manteau blanc croisé de rouge, c'est à merveille : tu seras obéi. J'aime mieux ton bezan que la courroie de maître Salimbechi; tu agis en chevalier, toi, et lui en marinier : toujours la main haute et la parole dure.

La nuit se passa sans alerte. Salimbechi avait bien bu, il dormit jusqu'au point du jour. Le poëte ronfla comme un homme parfaitement heureux. Quant à Othone et à Palma, ils furent très étonnés de se rencontrer au milieu de la

nuit, faisant, chacun de son côté, une ronde autour du camp, pour voir si les sentinelles veillaient bien. Ils ne s'étaient endormis ni l'un nï l'autre : tous deux souffraient. Ils passèrent sans échanger d'autres paroles que le mot d'ordre, sans s'apercevoir qu'ils avaient pleuré. L'aube éveilla tout le monde, et l'on était déjà parti que les oiseaux du bois n'avaient pas encore salué les premiers rayons du soleil.

Le soir de cette journée de marche, la caravane aperçut les murailles de Fossombrone. Salimbechi, Stéphano Condillo et les autres marchands furent d'avis de ne pas séjourner là, bien que la fatigue de la route eût rendu un repos nécessaire. Il fallait éviter, autant que possible, les villes, les châteaux, les bourgs fortifiés, parce que toujours quelque taxe, quand ce n'était qu'une taxe, encore! faisait payer au commerçant l'imprudence de son approche. On se tint donc loin des bords du Métauro; on campa dans une vallée voisine, et, le lendemain, on se dirigea vers Castel-Durante. Un petit château bien gardé dominait la rivière. On ne pouvait l'éviter, à moins de se jeter dans la montagne, ce qui était fort difficile pour les chariots; et, d'ailleurs, c'était bien assez d'avoir à franchir la haute arête du Sasso di Sunone pour aller chercher Florence, en tournant les Alpes de Catanaja et en parcou-

rant la vallée formée entre les monts Scalari et du Prato-Magno.

Salimbechi ne se dissimulait pas qu'il y avait un véritable danger à camper sous les murs de Castel-Durante; mais, avant d'entrer dans les défilés de l'Apennin, il fallait renouveler les vivres et laisser reposer la troupe. Palma fit donc arrêter le convoi, réunit autour de son cheval tout ce qu'il y avait d'hommes libres et d'esclaves, et les harangua pour les préparer à un combat probablement inévitable. Le cri de guerre fut poussé par tout le monde; les moines eux-mêmes s'armèrent, et l'on marcha droit au gué du Métauro, sur le bord duquel était bâti le château, tyran et protecteur du bourg et de la vallée. Les gardes des remparts avaient aperçu de loin la caravane et averti la garnison. Quand Salimbechi arriva sur la berge de la rivière pour entrer dans le gué et aller demander passage au châtelain, une grêle de traits, partis de dessus la muraille, vint l'avertir qu'il fallait parlementer. Le chevalier Othone et la *Diva* s'offrirent à aller supplier le seigneur de Castel-Durante, au nom de la troupe marchande, et aussitôt ils s'élancèrentdans la rivière, à cheval, Othone portant au bout de sa lance son manteau blanc en signe de paix. A la porte du château, ils trouvèrent un magnifique seigneur, sans armes, chevalier d'une belle figure qu'ils ne

s'attendaient point à trouver là. C'était le seigneur d'Urbin, Guido-Antonio-Ubaldini, la terreur de la contrée, qui avait conquis Castel-Durante sur son ancien propriétaire et s'y était établi pour quelque temps.

« — Moi, Palma, fille de Marco Salimbechi, marchand et capitaine de nave, je viens à vous, seigneur, avec Othone, le chevalier du Temple, notre ami et mon frère, vous demander entrée dans le bourg de votre dépendance, pour une caravane qui est en halte de l'autre côté de la rivière. Il est bien entendu que nous vous paierons le droit de passage et de séjour, en retour de votre hospitalité protectrice. Nous arrivons d'Ancône, et naguère nous étions en Syrie, où nous achetions des marchandises; il plaira sans doute à Guido Ubaldini d'en agréer quelques unes. Nous demandons la permission de vendre à vos vassaux, comme d'honnêtes négociants que nous sommes, et à leur montrer de rares curiosités, qui leur plairont sans doute. Nous accordez-vous cette grâce?

» — Guide-Antonio Ubaldini est le protecteur des marchands qui ont pour parlementaires des filles si belles, à qui la cotte de mailles et le haubert vont si bien. Venez en toute sûreté.

» — En armes, seigneur?

» — Non, désarmés comme des marchands devant un seigneur.

» — En armes, seigneur, comme des marchands qui n'en sont pas à leur première caravane, et qui savent de quelle façon en usent les hommes des seigneurs, malgré la protection déclarée des châtelains.

» — Par le diable, tu veux me faire des conditions! Tu es donc une de ces femmes qui savent se servir de l'épée comme de l'œil pour blesser qui les affronte?

» — Prenez garde, Ubaldini! dit le chevalier Othone; la *Diva* a l'épée de l'archange, et nul ne s'est jamais attaqué à elle sans en avoir gardé un terrible souvenir.

» — Va donc pour les armes, Palma. Quant à la taxe, nous la débattrons ensemble, ajouta-t-il en souriant.

» — Soit, seigneur Ubaldini, nous la débattrons ensemble. »

Othone fit signe à Salimbechi qu'il était libre de passer le gué; et, une demi-heure après, toute la caravane était entrée dans le bourg de Castel-Durante.

S'établir en se gardant; repousser les hommes d'armes du seigneur d'Urbin qui venaient butiner dans le campement, et attirer la foule des bourgeois pour les mettre en goût d'acheter; déballer les marchandises et les cacher soigneusement après les avoir laissé entrevoir aux curieux; an-

noncer, pour le lendemain, des spectacles merveilleux ; s'attirer la bienveillance de tout le monde par de petits présents adroitement offerts : telles furent l'occupation et la conduite de nos gens pendant la soirée.

Ubaldini avait envoyé ordre à Palma de venir traiter avec lui du droit de gué et de séjour ; la *Diva*, suivie de son père et d'Othone, se rendit tout de suite au château ; mais quels furent l'étonnement et la frayeur des gardes de Guido, quand ils virent, à côté de cette jeune fille, qui avait dépouillé son armure et s'était revêtue d'une simple robe blanche, sans ceinture d'argent ou d'or, un énorme lion qu'elle retenait par une tresse de soie couleur d'azur ! Ubaldini ne parut pas plus tranquille lorsqu'on lui annonça les marchands, et qu'il les vit entrer dans sa salle d'audience, précédés de ce témoin sur lequel il n'avait pas compté pour leur conférence.

« — Est-ce la mode à Ancône que les jeunes filles mènent des lions en lesse comme nos valets de chasse mènent les chiens ? dit le seigneur de Castel-Durante.

» — Il y a des gentilles femmes qui se plaisent à porter sur le poing un faucon enchaperonné ; moi, je ne marche pas sans ce lion qui obéit à ma voix comme un ami complaisant. Voyez comme il est bon et doux ! »

Elle s'avança jusqu'au siége où était Guido, et celui-ci sauta en arrière, comme un homme que la vue inattendue d'une vipère ou d'un scorpion prêt à mordre son pied a subitement effrayé.

» — Couche-toi, Sahyb-Halou-Hassan, couche-toi là, près de moi, mon bel ami d'Afrique!... Maintenant, seigneur, je suis à vos ordres.

« — Tu as promis, belle Palma, de conférer avec moi seul de nos intérêts communs.

» — Mon père, et celui que j'appelle mon frère ne me sont-ils pas des auxiliaires légitimes dans une discussion de cette nature?

» — Non, car vous êtes quatre, dit Ubaldini en montrant du doigt Sahyb qui le regardait fixement, et je suis seul, moi.

» — Mais une jeune fille, reprit Othone...

» — Une jeune fille, interrompit la *Diva*, est capable d'une négociation, fût-elle difficile, et je vous prie, pour éviter les longueurs, de me laisser avec le noble Guido-Antonio Ubaldini. »

Ces paroles, prononcées avec une sorte de dignité familière, eurent leur plein effet. Othone et Marco se retirèrent, le chevalier plus inquiet que le marchand, mais rassuré pourtant par un sourire dont les accompagnait la fille de Salimbechi.

« — Et l'autre! dit Ubaldini en désignant de l'œil le lion qui, voyant Palma seule avec le châ-

telain, s'était levé, et était venu s'asseoir à côté de sa maîtresse; attentif à ce qui allait se passer, comme s'il avait lu dans la pensée d'Ubaldini.

» — Je n'ai pas demandé, monseigneur, que vous jetiez par la fenêtre ce poignard milanais, que toute la province sait être si terrible entre vos mains, quand un vassal vous déplaît; quand une femme vous résiste. »

Ubaldini rougit, se dressa sur l'estrade de son siége, fit un pas en serrant dans sa main la poignée de sa miséricorde; puis il la jeta au loin dans la salle et se rassit, furieux de l'audace de la jeune fille, que cette démonstration ne parut pas effrayer.

« — Vous êtes riche, reprit Guido, vous paierez donc trois marcs d'argent pour le gué, vingt besans pour votre séjour aux pieds des murs de mon castel, et autant pour la protection que je vous accorderai pendant votre vente à mon peuple d'Urbin, qui ne va pas manquer de venir ici lorsqu'il saura votre arrivée.

» — Mais le Sarrasin n'exigerait pas une rançon plus forte d'un haut baron, fût-il plus noble et plus brave que le seigneur d'Urbin.

» — Eh bien, repartit Guido après un moment d'hésitation, eh bien, belle et courageuse Palma, permets seulement que je t'aime; car ce qu'il y a de fier en toi m'a touché le cœur; dis-moi que

l'amour d'un homme, dont tout ce qu'il y a de femmes nobles en Italie accepterait les hommages, ne te déplairait point, et ce mot rachètera la dette de votre caravane.

» — Vous exigez donc, répondit Palma en se levant, quarante bezans et trois marcs d'argent. Monseigneur, vous les aurez dans une heure. C'est une dette que je ne saurais racheter, car je ne suis pas une femme noble d'Italie. Je suis née sous les palmiers de la Syrie, seigneur, et c'est la première fois qu'un homme a osé me faire entendre un semblable langage. »

Elle s'inclina légèrement, en portant, dans son salut oriental, la main à son cœur, à sa bouche et à son front, et elle quitta le château, laissant Ubaldini étonné, triste, émerveillé, mais surtout cruellement humilié des résultats de cette entrevue, dont il avait mieux espéré.

L'argent des Anconitains arriva comme Palma l'avait promis. Guido ne prit qu'un bezan, qu'à l'instant même il remit au marinier porteur de cette somme, et il renvoya le reste, en faisant dire à Salimbechi que le lendemain Ubaldini régalerait les marchands. Il les priait de venir avec leurs bouffons, leurs curiosités et leurs plus belles étoffes de Damas.

Vers le milieu dn jour, après une matinée où la caravane eut peine à disputer quelques poi-

gnées d'épices et quelques morceaux de gros drap aux hommes d'armes d'Ubaldini, qui volaient hardiment les marchands, s'arrogeant les droits de leur seigneur, Marco, Palma, Othone et tous les hommes de la troupe qui n'étaient pas indispensables à la garde du campement,— garde prudemment laissée, car on pouvait craindre une trahison de la part de Guido, — arrivèrent dans le vaste réfectoire du château. Une table y était abondamment servie. Ubaldini fit asseoir à côté de lui la *Diva* et Marco. Pendant le repas, les mimes jouèrent leurs parades bouffonnes, le singe fit ses plus amusantes gambades; le perroquet, interrogé par Guido, répondit: « Gardez-vous de vou-
» loir nuire à Marco, le marchand aimé de Dieu! »
et cet à-propos égaya le châtelain plus encore que les farces des mimes et du singe. Le poëte italien chanta une énergique chanson à boire, accompagnée du choc des hanaps et du tumulte des voix des convives. Enfin Guido dit à Palma :

« — Et toi, ange du ciel, ne me feras-tu pas entendre quelqu'un de ces cantilènes provençaux que toutes les jeunes femmes savent par cœur?

» — Je ne chante jamais, seigneur. Ce n'est pas en courant la mer que j'aurais appris ces vers que vos jeunes filles redisent gaiement en filant la laine des brebis de Parme et en brodant des chaperons. Sur la nave, j'ai appris à braver la tem-

pête et la mort, à prier Dieu avec une ferveur que l'on ne connaît pas à terre, à maîtriser mon lion et mon cœur. Écoutez le poëte ; je n'ai rien à débiter ni à chanter.

» — Ainsi, l'on ne peut rien obtenir ! Cependant, si je disais à Marco Salimbechi : Tu as une fille belle, plus belle que les Toscanes si vantées, que les Vénitiennes si séduisantes ; je l'aime. Le châtelain de Castel-Durante, le seigneur d'Urbin te la demande, bien qu'elle ne soit que la fille d'un marchand ; dis, Palma, que répondrais-tu?

» — Je répondrais, seigneur, que votre amour m'honore... »

Un cri aigru, parti de l'un des bouts de la table, arrêta la parole sur les lèvres de la *Dwa* ; on se leva en désordre pour courir au malheureux qui avait poussé cette clameur déchirante. On arriva pour le relever : c'était le chevalier Othone... Il était mort.

A cette vue, Palma fondit en larmes, et quand le premier transport de sa douleur fut calmé :

« Voilà celui que j'amais et qui ne l'a jamais su ; celui qui m'aimait et n'a jamais osé me le dire, pour n'être point parjure au serment religieux prononcé par lui dans un couvent de Jérusalem. Deux fois, je lui ai sauvé la vie, et cette vie qu'il me devait, il vient de me la donner ; car, n'en doutez pas, il est mort, parce qu'un homme

a pu dire qu'il m'aimait, et qu'il n'a pu tuer cet homme pour le punir de son audace. Vois maintenant, Ubaldini, si je puis t'aimer, si je puis être l'épouse du châtelain!... L'affreux Paolo a dit vrai; j'ai bien souffert, et je suis réservée à des souffrances plus grandes encore !... »

X.

REVERS.

Il y avait à peine un an que s'étaient passés les événements dont on vient de lire le récit, et, sur le môle du port, à l'ombre de l'arc de Trajan ou sous le porche de l'église de Saint-Cyriaque, les habitants d'Ancône voyaient chaque jour une pauvre fille, vêtue de longs habits de deuil, arroser la pierre de ses larmes intarissables. La vie était, chez cette infortunée, comme la dernière clarté de la flamme errante sur le bec d'une lampe prête à s'éteindre. Aucune trace de sa beauté passée ne faisait reconnaître celle qu'on avait

nommée la *Diva*, cette Palma, l'envie de toutes les femmes de l'Adriatique, et l'orgueil de Marco Salimbechi...

Un jour, *la Gratiosa* entra en armement; mais ce n'était plus la nave éclatante de Jaffa, c'était un navire sombre et noir, destiné à une mission bien triste. Elle partit bientôt, emportant un cercueil gardé par trois hommes, deux prêtres et Marco, dont une année de douleur avait fait un vieillard. La nave alla aborder à Jaffa, et Salimbechi déposa le cadavre de sa fille sous les palmiers où elle était née, dans la même tombe où vingt ans auparavant il avait descendu lui-même les restes glacés de la vertueuse et jolie Ravennaise, qui était morte en mettant au jour Palma.

La fortune, le bonheur de Marco, finirent avec la *Diva*, cet ange gardien de *la Gratiosa*. La guerre ruina le fier marchand anconitain, et en 1160, un homme riche, heureux, qui avait été autrefois à ses gages, lui donnait en cachette le pain de la charité. Le riche, c'était le troubadour romain. Il avait réussi à la cour de Champagne et à celle du duc de Bourgogne. Il composa une longue complainte sur les malheurs de Palma, et cette complainte s'est chantée à Ancône tant qu'on y a conservé les vieilles traditions de son ancienne splendeur, due tout entière à sa marine aventureuse.

NOTES.

— *Une nave était au moment de...* (P. 137.) La nave était généralement une grande nef. On lit, p. 82, t. III, des *Memorias historicas sobre la marina*, etc., par don Antonio de Capmany : « Ademas de la esquadra de galeras y naves de » guerra junto un gran numero de naos mercantes... — Outre » l'escadre des galères et des naves de guerre, il y avait un grand » nombre de navires marchands... » La distinction que fait ici l'auteur entre *nave* et *nao* est la même qui est établie entre *nave* et *vaisseau* par le chap. 42 du livre des *Assises de Jérusalem :* « Ce il avient que une nave ou un vaisseau ait mauvais temps. » Au XIIe siècle, la nave était un navire plus fort, plus grand que le vaisseau ordinaire; en 1412, quand don Alonzo préparait sa première expédition contre l'Italie, la nave était plus importante que le nao; elle était l'égale du galion au XVIe siècle. Au commencement du XVIIe siècle, *nave* était en France un mot vieilli, et cent ans après que J. Nicot eut publié son *Trésor de la langue française* (1606), Aubin écrivait dans son *Diction. de mar.*, (1702) : « *Naves*, c'est un vieux mot pour dire navires. »

— *Elle appartenait à un seul marchand, chose rare en ce temps.* (P. 137.) Presque toutes les constructions et tous les armements de navires se faisaient au moyen âge par actions et par associés. Les textes des lois maritimes les plus importantes montrent que cette coutume était fort répandue. Le *Consulat de la mer* dit : « Quand un *seynor de nau* voudra construire un

navire petit ou grand, s'il entend donner des parts d'intérêt, il doit déclarer à ceux qui seront *portionnaires* dans la construction (*als personners*, ce que les Anglais appellent encore *partners*, et les Vénitiens *parcenevole*), en combien de parts il divisera la propriété, etc. » L'art. 2 de la *Coutume locale d'Oleron*, écrite en 1340, selon M. Pardessus, porte : « Si dui (deux) sunt parsoners par meitié en un vaisseau... ; » l'art. 3 : « Si plusors parsoners sunt parsoners en un meisme vaisseau... » Les marchands nolisaient en commun des nefs pour transporter leurs marchandises ; quelquefois, tous accompagnaient leur avoir sur le navire, quelquefois un petit nombre d'entre eux. Pendant la navigation, le patron de la nef devait les protéger et les garder d'accidents autant qu'il était en lui (chap. 16 du *Consulat*). Ils exerçaient une certaine autorité à bord, et le patron était obligé de les consulter dans maintes circonstances : ainsi il était prescrit au *seynor de la nave o leny*, d'aller de conserve avec des navires grands ou petits, si les marchands le permettaient. Ceux-ci étaient juges du tort que pouvait leur faire une navigation en convoi avec d'autres bâtiments, toujours plus sûre, mais ordinairement plus longue que la navigation d'un vaisseau allant seul (chap. 48 : *de conservatge*). Quand le patron ou le marchand était riche, il faisait construire sa nef sans admettre de parsoners ; il l'armait et la chargeait à son compte : c'est le cas de notre Marco Salimbechi. Filiasi rapporte, chap. 14, tome IV, de ses *Memorie storiche dei Veneti*, que deux habitants de Torcello et du Malamoco allèrent à Alexandrie, en 827, avec dix navires pour charger des épices. Ces marchands devaient être certainement puissants par leurs richesses.

— *N'avait pas moins de trois couvertes.* (P. 138.) Les navires à deux et trois ponts ou couvertes n'étaient pas rares à l'époque où se passent les évènements dont je fais le récit. Je pourrais citer, outre les naves marseillaises, qui, aux termes du chap. 34, liv. 1er des *Statuta Massiliæ*, pouvaient porter mille passagers et plus, plusieurs vaisseaux très grands, et notamment celui qui, en 1172, servit de refuge à plus de quinze cents Vénitiens obligés de fuir les furieuses persécutions de Manuel

Comnène. Voir, au reste, sur l'importance et la construction des vaisseaux ronds du moyen âge, les Mémoires nos 6 et 7 de l'*Arch. navale*, t. II.

— *Ses deux mâts étaient garnis à leurs sommets de châtelets crénelés.* (P. 138.) Ces châtelets étaient des espèces de caisses carrées, d'une certaine largeur, solidement construites, garnies à leur bord supérieur de créneaux et, quelquefois, de pavois ou boucliers; on les hissait au sommet des mâts au moyen de fortes drisses qui passait dans les poulies de calcet. Deux ou trois hommes, archers et frondeurs, pouvaient se mouvoir dans ces châtelets d'où ils faisaient pleuvoir sur les navires ennemis les traits, les briques, les pierres, les pots remplis de savon mou, les fioles contenant les matières incendiaires, les chausse-trapes (*triboli*) et les vases qui renfermaient la chaux pilée, dont l'effet était d'aveugler les combattants et de les foquer. On voit la figure des châtelets — *hunes*, car ils étaient suspendus, *gabies*, car ils étaient des cages ou cachettes pour les guetteurs et pour les combattants — sur les empreintes curieuses des sceaux de Pamiers, Dunwich, Dam, Douvres, Poole, Yarmouth et Sandwich, dont j'ai reproduit presque tous les navires dans l'*Archéologie navale*. Guillaume Guiart, dans sa *Branche aux royaux lignages*, parle ainsi des châtelets suspendus :

Au bout des mats sont li chastel
Bien crenelez à quatre quièrres (angles),
Garniz de quarrians et de pierres...
. . . .
Li chastel haut ès mas rependent (sont suspendus)
És plus bèles et ès plus riches (nefs),
Garniz de quarriaus et de briches (briques),
Pour jeter à chace et à fuite,
Les ont faite de terre cuite.

— *Détacher les quatre amarres.* (P. 138.) « Si la nief estoit en lieu où elle feust amarrée de quatre amarres... » dit l'art. 5 des *Rooles d'Oleron*.

— *Garçon d'un petit navire.* (P. 139.) Le garçon, appelé *garzonus* ou *garsonus*, dans le bas latin, était un servant, un

valet, ce qu'on nomma plus tard un page, un gourmette, un mousse.

— *Aussi la rigueur des taxes le frappait-elle.* (P. 140.) « Un navire arrivait-il dans un port, le fisc percevait sur tous » les objets des droits de douane ou d'entrée... L'arbitraire y » présidait ; les étrangers qui avaient assez d'adresse et de crédit » pour obtenir des priviléges, en étaient exempts, tandis que » la rigueur du tarif, frappant les autres... » M. Pardessus, *Introduction à la collection des lois maritimes*, t. II, p. cvij.

— *Les droits d'ancrage, de mouillage, d'affiage* (P. 140.) Le navire payait pour mouiller sur une rade, ou près d'une côte; pour entrer dans un port et s'y amarrer, même quand le gros temps l'y poussait; enfin, pour charger et décharger ses ballots et ses caisses : ce dernier impôt était connu sous le nom de droit d'*affiage*. Les Rooles d'Oleron disent, art. 11 : « Et n'affient » pas le mestre et ses mariniers lor boucle, si comme ils deus- » sent... qar ils sont tenus affier lors boucles et lors ellores bien » et certaignement... » Ce passage nous apprend que les navires qui portaient certains objets que le tangage ou le roulis pouvait déplacer, comme des tonneaux, par exemple, les mettaient sous boucle, c'est-à-dire sous des bandes de toile, ou des sangles serrées avec des boucles. Serrer son arrimage, c'était l'*affibulare*, le mettre sous les retenues que maintenaient les *fibulæ* (boucles). *Affibulare* devint en ce sens synonyme *d'affigere*, attacher, qui donna *affier* et *affiage*. Quand le navire chargeait, il payait le droit de mettre ses marchandises en affiage, ou sous les sangles bouclées.

— *Sa nave rubiconde.* (P. 141.) Les riches seigneurs, les marchands que leur fortune mettait en position de lutter avec les barons, peignaient leurs navires de couleurs éclatantes, les paraient d'ornements recherchés, de voiles sur lesquelles on voyait des emblèmes, des devises, des fleurs, des figures de saints, etc. La couleur rouge était une des plus usitées pour la robe des nefs et galères qu'on armait avec luxe; encore au XVI[e] siècle, le vermillon brillait sur le plus grand nombre des navires d'une certaine importance.

— *Des bouées rouges marquées à son nom.* (P. 141.) « A

» été ordonné que un chacun maistre de navire aye à mettre et » faire engraver dessus les horyns et bonneaux de sa navire » son nom, ou de ladite navire, et du port et havre dont il est. » Art. 45 des Rooles d'Oleron.

— *Que les crocheteurs privilégiés transportaient.* (P. 141.) Le chargement et le déchargement des navires était généralement le droit des corporations de crocheteurs. Les *Jachini* de Gênes ont encore le privilége du transport de tous les fardeaux ; et en France, à Marseille et à Avignon, malgré nos lois constitutionnelles, l'usage conserve aux crocheteurs réunis en compagnie, le droit, exercé fort brutalement pour l'ordinaire, de porter les bagages des voyageurs et de charrier les marchandises.

— *Avec une ceinture d'argent.* (P. 141.) Cet ornement, comme les boucles d'or, était un objet de luxe dont la possession, aux yeux même de la loi, n'était pas chose indifférente. Ainsi, quand un navire, surpris par un mauvais temps, avait été forcé de s'alléger, en jetant des marchandises à la mer, quand il était entré dans un port de « saveté, » comme l'appelaient les Assises de Jérusalem, on estimait le navire avec tout ce qui lui restait de gréement, de marchandises et d'objets quelconques, hors les effets appartenant aux mariniers, marchands et passagers. Cependant, si les gens de l'équipage avaient « sur eux bouclez d'or, ou anneaux, ou senture d'argent, » ces joyaux entraient dans le fonds commun, pour un partage entre les ayant-droit au prix des choses sauvées. (*Assises de Jérusalem*, chap. 42.)

— *La belle qualité du chanvre femelle.* (P. 142.) Aux XIIe et XIIIe siècles, le chanvre femelle était considéré comme le meilleur pour la confection des cordages. Aussi, le chap. 16 du 3e livre des *Statuta Massiliæ* ordonnait-il que les cordiers de Marseille fussent tenus par serment à ne faire certaines cordes importantes, comme les gros câbles (*hostas* pour *ustas*, ainsi que je l'ai prouvé dans l'*Archéologie navale*, t. II, p. 195), que de chanvre femelle et de fils de carret fin : « *canubo femello et filo subtili.* »

— *Et à sa pointe.* (P. 142.) L'avant de la nave que Join-

ville appelle « la pointe du vessel; » Joinville dit aussi : « Notonniers qui estoient au bec de la nef. »

— *Bien que l'usage, qui avait force de loi, dispensât le marinier de ce devoir.* (P. 143.) Le chap. 102 du Consulat de la mer, intitulé : « Mariner no es tengut de anar en loch perillos, » dit que le patron ou maître d'un navire ne doit pas envoyer (*trametre*) un marinier dans des lieux qui présentent des périls réels; et que si le marinier, à qui le maître ordonne d'y aller, s'y refuse, celui-ci ne peut point le forcer à l'obéissance.

— *Les viandes et le vin ne leur étaient pas épargnés... Cette pétillante et douce boisson faite avec du raisin sec ou des figues de Chio.* (P.143.) Le chap. 100 du Consulat parle en ces termes des vivres (*de les viandes*) que le patron devait donner aux mariniers : « Le maître d'une nef ou d'un navire portant converte (*seynor de la nave ò de leny que sia curbert*), doit donner à tous ses mariniers de la viande trois fois par semaine, à savoir : le dimanche, le mardi et le jeudi; les autres jours, il leur doit de la *cuynat* (ragoût de viande, de légume et de pain). Chaque soir il leur doit quelques mets pour manger avec leur pain (*companatge*); et aussi, trois fois par semaine, le matin et le soir, il doit leur faire donner du vin. Quant aux autres mets qui doivent être distribués pour le repas du soir, ce doit être du fromage, des oignons, de la sardine ou d'un autre poisson. Le maître est tenu aux rations de vin, si le vin ne vaut pas plus de trois besans et demi. S'il trouve des raisins secs, ou encore des figues, il doit en faire une boisson (*den fer vi*); s'il n'en trouve pas, ou que la millerole de ces fruits lui coûte trente millareses, le patron n'est pas obligé de leur fournir cette boisson. Outre ces vivres, le maître est tenu de doubler la ration (*doblar la recciò*) aux mariniers les jours de fêtes solennelles. » On voit que la coutume, toujours observée, de donner la double ration les jours de grandes fêtes, remonte au XIIe siècle, sinon à une époque encore antérieure. Le vin de figues dont il est question dans le chapitre qu'on vient de lire, était fait de fruits qui avaient probablement les qualités de ces figues de Chio dont parle Martial, qui portaient

avec elles, comme le vieux vin de Sétia, un parfum très agréable et une excellente qualité vineuse.

— *Poursuivait jusqu'à la chaîne ou barreau de la proue...* (P. 144.) Le chap. 28 de l'Ordonnance de Trani (1063) dit : « Aucun patron ne pourra battre un marinier; mais le marinier doit fuir (*scampare*, décamper) et aller à la proue de l'autre côté du joug des rames (*denanze ala cantena del remiggio*) ; et là il doit dire trois fois : « Au nom de ma seigneurie, ne me touchez pas. » Si le patron dépasse le joug pour le battre, le matelot doit se défendre; et si le matelot tue le patron, il n'encourt aucune peine. » Le chap. 120 du Consulat de la mer reproduisit les prescriptions de l'ordonnance de Trani, qui avait consacré un usage établi probablement alors dans toutes les marines. Il dit du marinier : « *deuse metre de lats de la cadena.* » Dans mes études d'*Archéologie navale*, j'ai déterminé ce que les textes sicilien et catalan désignent par les mots *cadena* et *catena*, que je traduis par : chaîne ou barreau de la proue. Voir t. II, p. 41 de l'*Arch. nav.* Les Rooles d'Oleron consacrèrent le droit de la défense du matelot contre son patron qui l'aurait frappé plus d'une fois; mais il n'établit pas sur le navire de lieu d'asile où le marinier pût être à l'abri de la colère de son chef. Les idées que l'on se fait, en général, de la discipline à bord des navires du moyen âge sont fort éloignées de la vérité. On croit que les matelots étaient de pauvres victimes, livrées à la fureur brutale des hommes qui les commandaient, esclaves qu'on fouettait et qu'on tuait par caprice; c'est une de ces erreurs que l'ignorance et la mauvaise foi ont propagées, et contre lesquelles protestent les dispositions fort sages et fort libérales de la plupart des lois maritimes qui nous sont connues. Sans doute certains délits étaient punis avec une rigueur qui nous paraît excessive; mais il n'est pas démontré que cette rigueur ne fût pas quelquefois nécessaire. Quant aux hommes qui faisaient bien leur devoir, la loi les protégeait avec autant de sollicitude que nos lois modernes (toutes empreintes d'un esprit philanthropique qui affaiblit peut-être les liens de la discipline) protègent le matelot bon sujet. Certes il y a loin des prohibitions de l'ordonnance de 1063 aux habitudes

de quelques vieux maîtres d'équipage que nous avons vus, encore au commencement du XIXe siècle, porter dans leur poche un bout de corde noueux, successeur de la liane et de la dague, pour en frapper au moindre mot le matelot délinquant; et qui, si le coupable échappait à leurs coups par une fuite sous les gaillards, allaient le soir, quand tout dormait dans les batteries et l'entre-pont, fustiger le matelot emmaillotté dans son hamac.

— *La gonne de drap brun...* (P. 147.) Les matelots du moyen âge, comme on le voit par les figures navales des sceaux de Dam, d'Yarmouth et de Sandwich, portaient des robes assez longues, fendues par derrière et par devant, et garnies d'un capuchon ou caban, qui est très visible, surtout dans le sceau de Dunwich. Ces robes avaient le nom de *gonne*, qui était le nom commun de ces sortes de vêtements. Un article de l'Ord. catalane sur les armements en course condamnait le timonier qui, ayant mal gouverné, avait été cause d'une avarie, à passer une demi-journée assis sur un tonneau qu'on plaçait en avant du navire, tenant un gouvernail à la main, et revêtu d'une gonnelle ou gonne courte, habit de pénitence, ainsi que je l'ai établi, p. 115, 2e vol. de l'*Arch. nav.* Le mot *gonne* n'est pas tout-à-fait oublié en France. A Lyon, on appelle les enfants *gonnes*, c'est-à-dire petit garçon portant la robe. Cette expression est injurieuse, dans l'intention des gens du peuple qui l'emploient.

— *La miséricorde*. (P. 147.) Espèce de poignard que certains documents latins du moyen âge appelaient *cultelum de ferire*.

— *Les cordelettes avec lesquelles on diminuait la surface des voiles*. (P. 147.) Ce qu'on appelle aujourd'hui les garcettes de ris (ce que les Italiens du XVIe siècle appelaient *matafioni da terzarolo*.) L'usage des ris était établi au XIIe siècle, ainsi que je l'ai fait remarquer, Mémoire n° 3 de l'*Arch. nav.*, à propos du vers :

A tous ris curent u a treis.

— *Les anchis, les bettes, les menadors des candelles, les manti, les orses et les autres manœuvres...* (P. 147.) Les anchis étaient ce qu'on nomme aujourd'hui les palans de drosse; les bettes étaient le palan de l'itague de la grande antenne; les me-

nadors des candelles étaient les rides des haubans; les manti étaient les palans; les orses étaient les bras du carreau de l'antenne. Voir l'*Index* à la fin du 2e vol. de l'*Arch. nav.*

— *Les armes que devait se fournir tout matelot.* (P. 149.) Le chap. 25 du *Capitulare nautium* (Venise 1255) ordonnait que tout matelot d'une nave de 200 milliers et au-dessus eût une capeline ou un heaume de cuir ou de fer, un écu, une jupe de mailles, un poignard (*cultelum de ferire*), une épée et trois lances. Le matelot qui recevait 40 livres et plus de paie devait avoir, outre les armes susdites, une ceinture ou lame de fer propre à garantir le ventre (*panceram*). Le nocher avait en outre, une arbalète à rouet, avec cent carreaux ou grosses flèches.

— *Espalmée.* (P. 150.) Nettoyer la carène d'un navire et la frotter de suif, c'est l'espalmer.

— *Le guyndas* (P. 150.) ou *ayndas*, treuil horizontal. Voir *Arch. nav.*, t. Ier, p. 178.

— *L'artimon.* (P. 150.) L'artimon était le mât de l'avant aux XIIe et XIIIe siècles. Le passage suivant du marché passé à Gênes, le 29 mai 1269, entre Jacobo de Rollando de Noli et les envoyés de saint Louis, pour le loyer de la nef *la Charité*, ne laisse aucun doute à cet égard. : « Item, artimonum unum » grossitudinis palmorum septem et longitudinis cubitorum » triginta quinque; et arbore de medio grossitudinis palmorum » sex longitudinis cubitorum triginta duorum. — Item, un artimon gros de sept palmes et long de trente-cinq coudées, et un mât du milieu gros de six palmes et long de trente-deux coudées. » Manuscrit des Archives du royaume, coté J. 456. Voir *Index* de l'*Arch. nav.* au mot *Artimon.*

— *Les palomes...* (P. 151.) C'étaient des amarres à quai, qu'on tournait à des pieux. Voir *Arch. nav.*, p. 17, 2e vol.

— *Un officier de la cour des bourgeois.* (P. 151.) La cour des bourgeois, ou *court des borgés*, selon l'orthographe de l'époque, était un des deux tribunaux laïques établis par Godefroi de Bouillon, en 1099, pour que tous les habitants du royaume chrétien fussent « tenus et maintenus et menés à justice, à droit » et à raison. » La cour des barons jugeait les contestations qui

s'élevaient entre les hommes de la noblesse, et connaissait des crimes et délits qu'ils pouvaient commettre; la cour des bourgeois jugeait les gens du peuple. Des jurés siégeaient dans ce tribunal que présidait un vicomte chargé de prononcer la peine, conformément aux prescriptions des lois connues sous le nom d'*Assises*. Voir Collection des lois maritimes publiées par M. Pardessus, t. 1er, p. 261.

— *Palma n'était pas montée seule sur la banne.* (P. 152.) La banne était un des étages du château d'arrière. Les grands navires avaient deux bannes l'une au-dessus de l'autre. Voir, à cet égard, le Mémoire n° 7 de l'*Arch. nav.*, t. 2, p. 393.

— *Un lion l'avait suivi... Son premier soin avait été de commander à l'animal docile de se coucher à ses pieds...* (P. 152.) Aux critiques qui pourraient m'être adressées relativement à cette influence d'une jeune fille sur un lion, et à la force prodigieuse dont est douée Palma, je pense qu'il me sera permis d'opposer le souvenir des combats livrés à des animaux féroces par des femmes descendant dans l'arène, sous Néron et Domitien, et les vers par lesquels Martial (*de spectaculis*) célèbre la victoire remportée par des femmes dans l'amphithéâtre:

Prostratum Nemeæ sed vasta in valle leonem
Nobile et Herculeum fama canebat opus.
Prisca fides taceat: nampost tua munera, Cæsar,
Hæc jam feminea vidimus acta manu.

— *Au rebord de la bretèche.* (P. 154.) La bretèche était l'enceinte crénelée qui couronnait les châteaux des navires. Guill. Guiart, parlant de l'abordage des nefs de Pédrogue avec les nefs ennemies, dit:

« Ces trois nés ont si empirées
Et si malement atirées,
Et tant i font pertuis et brèches
Qu'il n'a ais entier ès bretèches
Ès mestres bouz et ès costez
Qui ne soient rouz ou ostez... »

« — Ils ont si abîmé et si maltraité ces trois nefs, ils leur ont fait tant de trous et de brèches, qu'il ne reste pas une

planche entière aux bretèches, aux deux caps (à l'avant et à l'arrière) ou aux flancs, qui ne soient rompues ou arrachées. » Voir *Arch. nav.*, tome II, page 360.

— *Sur le corridor.* (P. 156.) Ce qu'on a appelé depuis les passavants; un demi-pont appliqué au côté du navire, servant, de chaque bord, aux communications entre les châteaux d'avant et d'arrière. Voir *Arch. navale*, tome II, page 359.

— *Comme les girouettes*... (P. 159.) Les navires du moyen âge portaient à la tête de chacun de leurs mâts une girouette. On voit cet ornement dans tous les sceaux maritimes et aux sommets des mâts des nefs brodées sur la tapisserie de Bayeux. Voir *Arch. navale*, tome Ier, mémoires nos 2 et 3.

— *Les jurés de la cour de mer.* (P. 159.) La cour des bourgeois avait une section qui connaissait essentiellement les délits commis par les gens de mer.

— *Le petit pont*... (P. 161.) C'était un assemblage de deux ou trois planches qui servait de passage pour aller du navire à terre. Les Italiens appelèrent cela la *scala* ou le *ponte*; c'est de *scala* qu'on a fait le mot *escale*, pour dire relâche, séjour dans un port. Le navire qui faisait escale, poussait sa planche à terre pour communiquer avec la ville où il allait amarrer sa palome.

— *De ces animaux qui sont, en Europe, des curiosités très rares.* (P. 169.) « Il fallait, comme dans l'Asie et l'Afrique, se réunir en caravane pour voyager en Europe. Les » avanies n'étaient pas moins fréquentes chez les chrétiens que » chez les infidèles. Des seigneurs, non contents d'établir arbitrairement des péages sur leurs terres, couraient le pays » pour rançonner et piller les voyageurs. Il fallait à chaque » instant se racheter de la cupidité de celui dont le donjon dominait un défilé ou le passage d'un fleuve. Il fallait obtenir » un sauf-conduit, et c'est probablement à cette occasion que » s'introduisit l'usage dans lequel étaient les marchands, en » caravane, de conduire avec eux des musiciens, des baladins, » des animaux curieux, pour amuser les seigneurs dont ils sollicitaient la protection, et sans doute aussi pour attirer les

» acheteurs. » M. Pardessus, tome II, *Coll. des lois maritimes*, p. cviij. — Parmi les animaux instruits que les marchands menaient avec eux, les singes se firent remarquer par leur gentillesse et leurs tours bouffons; plus d'un chef de caravane paya le droit de passage dans une ville seigneuriale par les gambades de son singe, et de là vient le dicton : « Payer en monnaie de » singe. » Au XIII[e] siècle, les animaux savants faisaient partie des divertissements qui servaient d'intermèdes aux banquets des seigneurs et des rois. Ainsi, en 1241, au banquet de *la Nomparcille* de Saumur, on vit, dit un vieil historien, rapporté par M. le marquis de Villeneuve-Trans, p. 262, 1[er] vol. de son *Histoire de saint Louis*, on vit « des ours contrefaisant le mort » à merveille, des chèvres jouant de la harpe à trois cordes, le » corbeau dialoguant avec le perroquet; des baladins avec des » ours, chiens, singes, experts en l'art de la pantomime, jouant » au mieux leur rôle ès-mystères et comédies. »

— *A l'ombre de la tente.* (P. 169.) Les nefs étaient abritées pendant leurs relâches avec de grandes tentes, d'une étoffe grossière nommée *arbase* (d'où l'on a fait par corruption : *herbage*), qui couvraient leurs ponts de bout en bout.

— *Sur la couverte de la nave.* (P. 171.) La couverte était le pont. Les vieux documents latins et italiens appellent ce tillac : *cohopertura, coperta* et *cooperta.* Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *Une arme que la loi chrétienne défend aux marchands d'apporter aux Sarrazins.* (P. 175.) « Ce il avient que un ma-» renier ou un marchant, quy que il soit, porte avoir devée » (choses défendues) en tere des Sarazins, si com est se il porte » armeures, haubers, chauses de fer, lanses et balestres, » heaumes ou verger d'asier ou de fer, et il en pevent estre atent » en la court de la mer par les mareniers ou par les marchans » qui la estaient, que seuiront que il vendi et porta a Sarazins » selui avoir devée, et ce que il porta plus de un marc d'ar-» gent, tout quan qui il avoit doit estre dou seignor de la » tere, et doit estre jugié par la court des bourgois, à pendre » par la goule, puisque les jurez de la mer averont rescu » devant eaus les guarens de ceste choze. »

— *On présenta l'arbalète à Paolo, qui plaçant ses deux pieds dans l'étrier*... (P. 177.) Guill. le Breton dit :

Ballistâ duplici tensâ pede missa sagitta...

— *Il redoubla, quand Palma saisissant l'arbalète.* (P. 177.) Ceci suppose chez la jeune fille du marchand d'Ancône une force non moins grande que celle du jeune comte Pedro Niño, qui, étant à Marseille en 1405, étonna les plus vigoureux arbalétriers, en se servant avec facilité d'une arbalète qu'aucun d'eux n'avait pu bander. Voici le passage de la *Cronica del conde dom Pero Niño*, qui rapporte ce fait : « E » en esté comédio adolesció alli Pero Niño, é venianle a ver » los caballeros del papa : otrosi venian a el los mas famosos » ballesteros armadores que estonce eran en aquella partida, » Antonio Bonhora, é Francisco del Puerto, é etros buenos » ballesteros à la fama que Pero Niño tenia de grand armador » de ballesta, è por ver é tentar sus ballestas. El avia alli mu- » char buenas, entre las quales avia una famosa ballesta é » fuerte que llamaban la niña é probaron la, é non la pudieron » armar. E levantose Pero Niño de la cama, aunque aquella » hora estaba calentura, vestido un camison, è armó la ballesta » à cinto. — Et cependant, Pero Niño étant malade en cet endroit, les cavaliers du pape vinrent le visiter. Il vint aussi auprès de lui les plus fameux arbalétriers du pays, Antoine Bonneheure, François du Port, et autres bons arbalétriers attirés par la réputation qu'avait Pero Niño de manier habilement l'arbalète, et désireux de voir et d'essayer ses arbalètes. Pero en avait auprès de lui beaucoup de fort bonnes, parmi lesquelles une forte et très renommée qu'on appelait la Niña » (du nom de son propriétaire et non de sa grandeur). « Les visiteurs essayèrent la Niña et ils ne purent l'armer. Alors Pero se leva de son lit, où il était en ce moment avec la fièvre, il se vêtit d'une camisole, et arma l'arbalète en l'appuyant seulement à sa ceinture. » — Le second concile de Latran, tenu en 1139, avait anathématisé l'usage de l'arbalète, qu'il appelait « meurtrière et odieuse à Dieu, » et avait défendu aux chré-

tiens de s'en servir contre les chrétiens ; mais cette défense fut sans effet, les chrétiens ne tinrent aucun compte de la menace contenue dans ces paroles expresses : « Artem illam mortiferam, » et Deo odibilem, ballistariorum et sagittariorum adversus » christianos et catholicos exerceri de cætero sub anathemate » prohibimus. »

— *De se faire représenter dans la lice par un champion.* (P. 184.) Voir, pour ce qui regarde les combats judiciaires, la note d'Eusèbe de Laurière, sur l'art. 22 du titre 1er, livre V des *Institutes* de Loisel.

— *La coutume de France dit que* femme ne peut se combattre. (P. 196.) Beaumanoir, *Coutumes du Beauvoisis.*

— *Un ange descendit du ciel pour délivrer Jaffa.* (P. 207.) C'est la tradition d'Andromède que Paul-Lucas trouva vivante encore, en 1707, quand il visita Jaffa pendant son voyage dans l'Asie-Mineure.

— *Et firent une navigation heureuse.* (P. 208.) Tradition chrétienne de Jaffa.

— *La barque de paliscalme.* (P. 209.) Une des embarcation de la nef, la plus grande après la barque de cantier, qui remplissait alors l'office que remplit aujourd'hui la chaloupe. *Index* de l'*Arch. nav.*, aux mots : *Barque de paliscalme.*

— *Une sélandre sicilienne.* (P. 210.) La sélandre était un bâtiment rond, inférieur à la nef commune. Voir *Arch. nav.*, Mémoires 4 et 7.

— *Il connaissait tous les gens de l'équipage.* (P. 214.) Je rappellerai à ce sujet ce que j'ai raconté, d'après le récit que m'en avait fait M. l'amiral de Rigny, de l'éducation libre donnée, en 1827, à bord de la frégate *la Syrène*, à deux lions de l'Atlas : *Sultane* et *Coco,* qu'on a vus long-temps au Jardin des Plantes. Ces animaux furent élevés par un apprenti-marin du Calvados, nommé J. Guillet, qui les habitua à vivre au milieu de l'équipage, comme les chiens de chasse et avec eux. Voir *les Scènes de la vie maritime*, t. 1er, p. 69.

— *Pour remplacer celles des matelots qui auraient été rompues ou perdues.* (P. 219.) L'art. 37 du Capitulaire nautique de Venise (1255) ordonnait que, dans son armement obligé,

chaque nef ou navire quelconque eut : « balistras 2 de corno, 2 de strevo, et unam de pesarola, vel de turno. »

— *Renouvelèrent le serment...* (P. 219.) Le chap. 51 du Capitulaire de 1255 intitulé : *Capitulum sacramenti quod faciunt marinarii*, donne la formule du serment que faisaient les mariniers qui prenaient parti sur un navire. Voici quelle en est la teneur : « *Juro bona fide*, etc. — Je jure, sincèrement et sans malice, de garder et de défendre le navire où je suis embarqué, son gréement et tout ce qui entrera dans ledit navire; de ne dérober dans la nef pendant le prochain voyage, et de ne pas permettre qu'on dérobe un objet valant plus de cinq petits deniers de Venise. Si dans la durée de ce voyage, je sais quelqu'un qui a dérobé plus des cinq petits deniers vénitiens, aussitôt que je pourrai je le dénoncerai au maître ou aux maîtres de cette nef, au nocher, ou au moins à cinq des nolisateurs s'il y en a ce nombre à bord, et s'il y en a moins, à ceux qui y seront; si je vois faire ou si j'apprends qu'on ait fait quelque mal, quelque mutilation aux mâts (*arboribus*), aux barres des gouvernails, ou aux gouvernails eux-mêmes de ce navire, aussitôt que je pourrai je le dénoncerai au nocher, au penese (le suppléant du nocher; voir *Arch. nav.*), ou aux nolisateurs qui seront à bord. Si quelque partie du chargement a été débarquée après le chargement achevé (*saorna*), je dénoncerai ce fait à l'avocat de la commune, si je suis à Venise. Si je vais dans un pays où est un représentant de Monseigneur le Doge et de la république, aussitôt que je le pourrai j'en avertirai ce représentant (*rector*), à moins que la chose n'ait été faite dans l'intérêt de tous, et du plein vouloir de la majorité de ceux qui ont chargé cette nef, ou encore, à moins qu'on ait échangé la partie débarquée contre une des choses suivantes : fer, étain, plomb et cuivre brut; jurant de dire de bonne foi aux marchands, aux avocats du commun, au représentant de Venise, en quoi consiste la partie du chargement débarquée. Je dénoncerai, en outre, au maître ou aux maîtres de la nef, à l'écrivain, au bailli (*bajullo*) ou au représentant de Monseigneur le Doge et de la république, s'il y a une de ces autorités au port où le navire fera escale, et à mon retour aux avocats du commun, tous

ceux qui auront agi contrairement au statut en ce qui concerne le navire, depuis le moment où ledit navire, en partant, aura dépassé le môle de Saint-Nicolas, jusqu'à celui où, de retour, il arrivera audit môle; et tous ceux qui doivent être à bord de la nef, conformément à la volonté du présent statut, seront l'objet de cette dénonciation. Je jure que j'ai pour ce voyage les armes que m'ordonne d'avoir le statut de Venise. Je jure que si, dans le navire, je suis choisi pour timonier, je ne refuserai pas, à moins d'un juste empêchement, si je reçois des autres mariniers la solde que les personnes chargées de conduire la nef, ou la majorité d'entre eux, auront fixée. Si cette nef faisait naufrage, ce dont le Seigneur nous préserve, je resterai quinze jours au service des marchands pour remettre à flot ou en état ladite nef, pour recouvrer les objets, marchandises et agrès qui lui appartiennent, à moins que ce séjour ne soit jugé inutile par tous les marchands ou par la majorité d'entre eux. Des choses que je sauverai, il me reviendra trois pour cent et pas davantage. »

— *Robeurs*. (P. 220.) Écumeurs de mer.

— *A cargué les voiles de son léger navire*. (P. 222.) En général, les galères ne combattaient pas à la voile; quelquefois elles amenaient leurs antennes, quelquefois elles les laissaient hautes, mais fortement liées aux mâts. Alors, on serrait les voiles avec soin, pour qu'elles ne fussent point percées pendant le combat. Voir l'*Armata navale* de Pantero-Pantera, chap. xx, liv. 2, p. 383.

— *Des grappins enchaînés*... (P. 222.) Les grappins d'abordage étaient tenus par des chaînes. Dans le marché de Pierre d'Oria avec les envoyés de saint Louis pour le nolis de la nef *le Paradis* (1268), il est question de « cathenis tribus cum » rampegolis. » Voir *Arch. nav.*, t. 2, p. 393.

— *Forte de sa volonté puissante et de son incroyable valeur*... (P. 229.) L'histoire du moyen âge nous a conservé le souvenir d'événements qui attestent le courage et l'ardeur guerrière de quelques femmes.

On connaît la conduite de Bianca de' Rossi, femme de Gio. Battista dalla Porta, qui fut prise les armes à la main dans

Bassano, qu'elle défendait, après que son mari, qui en était gouverneur, eut reçu le coup mortel. (Voir Giambatista Verci, *Storia degli Ecelini*, tomo primo, p. 158.) Pendant le rude assaut donné par les Turcs, le 9 juillet 1571, à cinq des positions fortes de Famagouste, les femmes et même les enfants se couvrirent de gloire. « Durò il detto assalto cinque hore continoue, et » gli Famagostani mostrarono molto valore in tutti i luogui, con » le donne et fanciulli. » (Gio. Pietro Contarini, *Historia delle cose successe del principio della guerra mossa de Selim Ottomano a' Venetiani*, etc. (Venetia, 1645, in-4°, p. 27, verso.) Dans la guerre contre les Maures, où Don Juan d'Autriche commença de se faire connaître comme homme de guerre, pareille chose arriva à la défense d'un petit château où les femmes du pays voisin s'étaient retirées avec quelques hommes. Les femmes se battirent comme des soldats intrépides, et l'on cite surtout une jeune fille, nommée Maria de Sagredo, qui vengea d'une manière héroïque la mort de son père, tué non loin d'elle pendant le combat. Voici en quels termes un des historiens de Don Juan d'Autriche, Don Lorenzo Vander Hammen, raconte cet événement dans *Historia*, imprimée à Madrid en 1627. Liv. 2, p. 123, il dit : « Animaronlas, y a ocho hombres » que solamente auia en el lugar, etc. — Les huit hommes seulement qui étaient avec elles les encouragèrent, et après leur avoir fait prendre les manteaux et les chapeaux de leurs maris, les rangèrent sur la muraille du château et sur le clocher de l'église, d'où les Maures pouvaient les voir, mais non pas sans être trompés par leur aspect. Jubelli, avec deux compagnies, attaqua la porte; Lorenzo Alfaqui, avec deux autres, attaqua la place, et la cavalerie environna le château pour couper toutes les communications avec le dehors. Les Maures donnèrent trois assauts, et ils y perdirent dix-sept des leurs, outre soixante-dix blessés, parce que les femmes combattirent avec fureur et sans miséricorde (*pelearon como enojadas y encruelecidas*). Maria de Sagredo, jeune fille, ayant vu son père tomber mortellement blessé, prit ses habits et ses armes, et défendit une brèche où elle tua un Maure et en blessa deux à coups de flèches. Elle se signala enfin à ce point, que le roi, afin que cette femme

fût, à l'occasion, imitée par d'autres, et pour récompenser ce noble courage, lui donna en dot tous les biens d'un riche Maure de Tolox. »

— *Un legno.* (P. 236.) Un navire. *Legno* est le nom que donnent les anciens documents italiens à un vaisseau d'une forme et d'une grandeur quelconque, lorsqu'ils ne veulent pas le faire connaître par son nom ni par son espèce. Aujourd'hui encore, les Italiens se servent de ce trope, où le bois est pris pour le vaisseau, pour désigner les navires en général, ou, en particulier, un navire qu'on voit sans le reconnaître, sans pouvoir le nommer.

— *Ma galiote.* (P. 236.) La galiote était un bâtiment à rames inférieur à la galère. Voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 4, p. 453, 1er vol.

— *Qu'une sparsine solide*, (P. 238.) La sparsine était un cordage d'une certaine grosseur dont on faisait un cablot pour la barque de cantier qui restait à la traîne. Voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 7, p. 393, 2e vol. « Spazina una nova pro barchâ cautherii ; » et p. 172 et 403 du même volume.

— *A l'extrémité de sa penne.* (P. 238.) La penne (*penna*) était la partie de l'antenne qui s'élevait en l'air et se balançait sur le navire comme un panache (*pennachio*). Voir l'*Index* de l'*Arch. nav.*

— *Poulies de l'aman.* (P. 239.) L'aman était l'itague de l'antenne, la corde qui servait à la hisser et à l'amener. Voir *Arch. nav.*, p. 396, 2e vol.

— *Les gabiers qui avaient fait son estive.* (P. 246.) La rubrique 46 du statut anconitain de 1397 ordonnait que les propriétaires de navires fissent faire la *stivatura* (estive ou chargement) des marchandises appartenant aux affréteurs, et défendait aux gabiers de rien exiger des marchands pour la peine qu'ils auraient eue à faire cette estive.

— *Un gabbe plaisant du poëte de la troupe.* (P. 247.) Gabbe, conte, raillerie, bon mot ; du bas breton *goab*, selon Du Cange. L'italien avait *gabbo*, qui était le *gabbe* des poëtes français des XIIe et XIIIe siècles.

— *Un autre Mahon.* (P. 249.) Mahomet est très ordinairement appelé ainsi dans les romans du moyen âge.

Le retour du Roi.

— 1254. —

I.

LE SIRE DE JOINVILLE.

Depuis deux jours, le Roi s'était renfermé dans son hôtel, ne recevant auprès de lui personne, hors un bon serviteur, Geoffroy de Beaulieu, qui ne le quittait point, mais à qui, dans la circonstance présente, il n'avait guère adressé la parole. Sa douleur était profonde, sincère, et n'avait point voulu admettre de témoins, de peur, sans

doute, qu'avec eux n'entrassent les consolations.

La reine Blanche était morte le 1er décembre 1253; Louis IX venait de l'apprendre à Sidon qu'il achevait de fortifier. C'était, dans l'état où se trouvaient les affaires, une perte dont le monarque autant que le fils sentait toute l'étendue. La régente, habile à lutter contre les dangers qui depuis long-temps menaçaient la France, laissait le royaume en proie aux mécontentements des peuples, aux embarras d'une guerre nouvellement rallumée, aux appréhensions d'une autre guerre qu'une trève près d'expirer rendait imminente, et sans un prince pour parer à toutes ces difficultés. Où il aurait fallu un politique consommé, il y avait un enfant de dix ans et un pauvre paralytique; car le comte d'Anjou n'était point à Paris : il combattait en Flandre, et pendant son absence que ne pouvait-il pas arriver?

Cette situation affligeait vivement le Roi. Il pleurait en sa mère la femme tendre et pieuse qui lui avait appris à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir, et la digne représentante de son pouvoir en Europe.

Il était urgent de prendre un parti en face d'un événement aussi grave. Louis se reprochait peut-être de n'avoir pas quitté la Palestine, quand la régente lui avait écrit pour l'y engager, et quand tout son conseil, à l'exception du maréchal Guil-

laume de Beaumont, du comte de Jaffa, du sire de Chatenay et du sénéchal de Champagne, avait appuyé cet avis prudent. Il ne doutait pas que tout le monde ne le pressât maintenant; mais il voulait consulter les prud'hommes, qu'il interrogeait dans toutes les grandes circonstances, pour savoir quelle conduite il convenait de tenir à l'égard de cette terre qu'il allait abandonner. Avant d'interroger ses loyaux et sages chevaliers, il avait besoin d'épancher son cœur dans le cœur d'un ami. Ce ne fut ni Odon de Château-Raoul, le sévère légat de Rome, ni monseigneur Geoffroy de Sargines, ni le chambellan de France, monseigneur Pierre de Nemours, cet homme « le plus loyal et le plus droiturier que onques on eût vu en hôtel de roy, » que Louis manda pour lui parler de son chagrin; mais un jeune homme chez qui la raison avait devancé l'âge, un brave chevalier qui n'avait pas trente ans encore, et dont le roi avait, plus d'une fois déjà, éprouvé la noblesse d'âme et le dévouement éclairé. Jean, sire de Joinville, averti par un message, accourut à la chambre où se promenait, triste, les yeux baignés de larmes, et vêtu d'un surcot noir, le monarque pour qui la présence de ce féal compagnon devait être comme un baume salutaire versé sur une plaie envenimée.

Quand, à son entrée, il se fut agenouillé devant

le prince, celui-ci lui tendit les bras, et allant à lui il s'écria : « Ah! sénéchal, j'ai perdu ma mère.

» — Sire, repartit Joinville en se relevant, je ne m'en étonne point, car elle était mortelle; mais je m'étonne que, sage comme vous êtes, vous ayez mené un si grand deuil. Vous le savez, il est dit : Quelque chagrin que l'homme ait au cœur, il ne doit point paraître sur son visage, parce que c'est sujet de joie pour ses ennemis et d'affliction pour ses amis. Sans doute, vous devez regretter votre mère, — que Dieu l'absolve! — C'était une grande reine, une Espagnole bien Française, une noble et vertueuse dame qui tendrement vous aimait, et que vous aimiez d'une égale tendresse; mais aussi il faut que vous soyez homme, fort et résigné aux volontés de notre père tout puissant, si terribles que soient les volontés célestes.

» — Oui, sénéchal, je le veux; mais je n'eus jamais pour femme ni pour homme l'affection que j'avais pour ma mère; et je puis bien pleurer celle que toute ma vie j'entourai de mes respects et de mon amour reconnaissant. La France peut la pleurer aussi; car voyez où nous en sommes! La trève avec l'Angleterre est expirée; mon frère, le comte d'Anjou, a une rude besogne pour terminer nos différends avec la Flandre; il y a chez le peuple des noises fréquentes qui annoncent,

ou qu'on l'a trompé sur mes intentions, ou que ma longue et bien légitime absence, je crois, — puisqu'il s'agit de la gloire de Dieu dans ce pèlerinage guerrier, — l'a rendu malheureux en le livrant sans appui à des gens qui, moi présent, n'auraient pas abusé de leur autorité. Et dans ces périls, jusqu'à mon retour, quelle tête pourvoira aux choses de l'État? Sera-ce celle de Jean, mon jeune frère, cet enfant qui n'a pas onze ans encore? sera-ce celle de cet infortuné Alfonse, qu'une maladie incurable mène lentement au tombeau, après avoir tué ma mère, peut-être? Hélas! il n'est plus le temps où le comte de Poitiers pouvait aider la régente à porter le poids du sceptre que j'avais laissé à ses mains. Il nous faut partir, sénéchal, ne le pensez-vous pas?

» — Il y a tantôt deux ans, sire, que je vous conseillai de rester et de mener à fin votre sainte et glorieuse entreprise. Malgré les sollicitations de monseigneur Guyon de Malvoisin, du comte de Flandre et des autres barons à qui vous aviez commandé de dire leur sentiment à ce sujet, vous demeurâtes, sire. Aujourd'hui qu'avez-vous à faire ici? rien; et à Paris? tout. Il n'y a donc pas à hésiter. Il faut appareiller votre navire, pour les jours qui suivront Pâques, car se sera le temps propice à la navigation, de cette côte à votre port d'Aigues-Mortes. Quant à la demeurée des hom-

mes d'armes qui doivent garder les villes de votre obéissance, vous choisirez, sire, et chiévetains et chevaliers obéiront. Si vous ordonnez que je reste, quoiqu'il me soit bien honorable de suivre votre personne partout où elle ira, je suis prêt; et je jure les saints, si le Sarrasin fait un outrage à votre nom, de ne me pas faire couper les cheveux comme un chevalier, mais de porter la grève ainsi que font les femmes, jusqu'à ce que je me sois vengé du païen.

» — Bien dit, sénéchal, et je vous remercie; mais je ne veux pas que vous me quittiez. Vous reviendrez en France avec moi, sur ma nef, couchant près de ma chambre, et mangeant à ma table selon notre bonne coutume de fidèles compagnons. Voici ce que vous aurez à faire, et par ceci je veux vous montrer si j'ai en vous la confiance qu'on met en un ami. Allez vous armer, et faites armer vos chevaliers.

» — Oui, sire; et pourquoi?

» — Pour conduire à Sûr la reine et ses enfants. Si je connaissais un plus brave que vous, c'est à lui et non au sire de Joinville que j'aurais confié cette mission périlleuse. Ceux de Damas et d'Égypte vous rendront difficiles et pénibles les sept lieues de ce voyage, car ils n'ont avec nous ni trèves ni paix; mais vous les chasserez, avec la grâce de Dieu, comme le vent chasse la fumée. »

Joinville, sans proférer une parole, de peur de laisser au roi du doute sur sa résolution, baisa la main de Louis, et se retira. Aussitôt il donna l'ordre à ses chevaliers de se tenir prêts à monter à cheval le lendemain matin, puis il se rendit chez la reine. A ce moment-là même, madame Marie des Vertus, une des femmes de Marguerite, qui savait dans quelle estime le sénéchal était auprès de sa royale maîtresse, venait le prier d'aller consoler celle-ci que la mort de la régente paraissait affliger beaucoup. On introduisit Joinville.

« — Qu'est ceci, Dame? dit-il froidement en saluant la reine; je vois des pleurs inonder vos habits! Pourquoi tant de marques de douleur?

» — La mère du Roi mon seigneur est morte, sire Jean!

» — Voulez-vous que je parle loyalement, Dame, car je ne saurais mentir pour flatter; eh bien! il a dit vrai celui qui a prétendu qu'il ne fallait jamais croire à la sincérité d'une femme.

» — Sénéchal!

» — La reine Blanche était la femme que vous haïssiez le plus, et je vous trouve pleurant comme si vous l'aviez jamais chérie! Est-ce bien, cela, madame? Non, vous n'aimiez point la reine-mère, et je ne prétends pas que vous eussiez tort, quoiqu'il eût été plus chrétien de ne la pas haïr. Elle vous a fait bien des duretés, je le sais; et si je

prends la liberté de le reprocher à sa mémoire, j'en demande pardon à ses vertus qui d'ailleurs furent grandes. Elle ne souffrait guère que son fils restât en votre compagnie, sinon quelquefois le soir au coucher; et cela, sans doute, parce qu'elle était jalouse de l'empire que vous pouviez prendre sur le Roi, qu'elle avait toujours conduit avant son mariage. On ne se dessaisit pas aisément d'une tutelle aussi absolue, surtout quand on se rend cette justice qu'on a été un guide fidèle et sûr, et que celui qu'on mène dans la bonne voie pourrait s'égarer si on l'abandonnait.

» — Qu'avait-elle fait à Pontoise dans l'hôtel où nous demeurions tous les trois? comment avait-elle disposé notre logis? Elle m'avait placée au premier étage, et sa chambre, elle l'avait choisie au-dessus de la mienne pour être entre moi et mon époux qu'elle avait relégué au-dessus d'elle. Si bien que, pour vous voir, nous étions obligés d'établir « notre parlement » dans un escalier à vis qui desservait les trois chambres. Nous étions contraints à ce manége, indigne d'un roi et d'une reine, indigne aussi de deux époux unis devant Dieu. Il nous avait fallu mettre les huissiers de madame Blanche dans nos intérêts, comme si nos rendez-vous eussent été coupables. Ces officiers, quand ils voyaient la reine disposée à monter dans la chambre du roi ou à descendre

dans la mienne, battaient la porte de leurs verges, et avertis par ce bruit dont il nous fallait payer la vigilante complaisance, nous regagnions en courant nos chambres, pareils à des écoliers qui craignent d'être pris en faute. Que dites-vous de cette tyrannie, sénéchal?

» — Je dis, madame, qu'elle a dû vous rendre peu affectionnée pour la reine-mère.

» — Et ce n'est pas tout. Un jour que le Roi, mon maître et mon époux, était près du lit où je souffrais beaucoup, car je m'étais blessée d'un enfant que j'avais eu, Blanche vint, et, prenant le roi par la main, lui dit: « Venez-vous-en, vous ne faites rien ici. — Hélas! repartis-je d'une voix à laquelle le mésaise où j'étais de cette conduite rendit un peu de force, vous ne me laisserez voir mon seigneur ni morte, ni vive. » Alors, je me pâmai, et l'on crut que j'étais trépassée. On eut bien de la peine à me rappeler à la vie; et le Roi, qui était parvenu à rentrer dans ma chambre, pensa que j'avais rendu mon âme à Dieu! Ces traitements étranges, et jaloux, comme vous les supposez, ont-ils dû m'inspirer beaucoup d'amour pour la reine?

» — Non, et, pour toutes ces raisons, vous ne deviez donc point pleurer si fort.

» — Aussi n'est-ce pas pour elle que je pleure, mais pour le roi, que cette mort doit contrister

beaucoup. Et puis, sénéchal, je songe à ma pauvre fille Isabelle, que voilà seule maintenant en la garde des hommes, sans la protection d'une femme qui la fasse respecter.

» — Votre fille, vous l'irez rejoindre bientôt, Dame, car tel est le bon plaisir du Roi.

» — Nous partirions, enfin! Enfin, nous quitterions cette terre malheureuse, où nous avons eu tant à gémir, où nous avons vu mourir tant des nôtres, où le ciel a mis notre constance à de si rudes épreuves! Dites-vous bien vrai, sénéchal?

» — Très vrai, sans doute; et, demain matin, aussitôt que le soleil sera levé, nous quitterons Sidon pour aller à Sûr, où mon maître et votre seigneur ordonne que vous alliez l'attendre avec vos enfants. Mes chevaliers vous serviront d'escorte, Dame, n'ayez donc de craintes aucunes sur les périls qui pourraient vous attendre dans le trajet. Donnez des ordres pour que nous soyons prêts dès l'aurore, et avant la nuit, Dieu aidant, vous serez à l'abri de tout danger.

» — Il sera fait, sénéchal, comme vous le demandez. A demain, donc. Le roi, — et je l'en remercierai, — ne pouvait me donner un protecteur qui me fût plus agréable, et dont la vaillance me donnât plus de sécurité pour ce voyage. »

On partit au point du jour; et, malgré deux repos que l'on prit sur un territoire où les chré-

tiens ne se hasardaient guère, la nef qui portait la reine arriva sans empêchement à Sûr, la nuit commençant à tomber. Elle n'avait point rencontré d'ennemis; c'était presque un miracle.

Le roi tarda peu à rejoindre la reine. Il avait achevé les travaux d'enceinte de Sidon, qu'entouraient alors de grands murs, fortifiés par de grosses tours et défendus par des fossés larges et profonds. Le patriarche et les barons du pays l'avaient d'ailleurs engagé à retourner en France, parce que, disaient-ils, après avoir fermé Sidon, Césarée, Jaffa et Acre, ce qui était un grand avantage pour la Terre-Sainte, la *demourée* du Roi ne pouvait plus *tenir proufit au royaume de Jérusalem*. C'était aussi l'opinion de Louis, mais il avait voulu l'appuyer du conseil des hommes qui pouvaient avoir intérêt à ce que le chef des chrétiens restât au milieu d'eux; car sa présence était une force pour le combat, et, pour la paix, une raison de bonne harmonie entre les croisés, en même temps qu'un bel exemple de conduite privée.

II.

LA NEF DU ROI.

A l'entrée du carême, toute la cour, et ce que le Roi devait emmener de chevaliers avec lui, se rendit à Acre, où la petite flotte se préparait. Ce n'était plus, hélas! comme il y avait six ans, un convoi de quelques cents nefs et galères qui allait faire voile! La maladie et le fer du Sarrasin avaient largement moissonné dans cette armée, débarquée autrefois devant Damiette, si puissante par la valeur, si forte par l'espoir du succès, si ardente par la foi. On partait, laissant la Terre-Sainte à la garde de braves chevaliers, sans doute; mais que

n'avait-on pas à redouter des événements! On comptait ses pertes, et l'on se demandait si la gloire acquise pendant cette longue campagne était une suffisante compensation à tant de morts, à de si dures captivités, à des dépenses si considérables, à des rançons si chères! On avait hâte de lever l'ancre et de quitter un pays où l'on avait connu toutes les souffrances; on soupirait pour la patrie absente qu'on allait revoir, à la fin; et l'on s'efforçait d'oublier que, sans résultats avantageux pour la religion, toutes les nobles familles de France avaient vu les écus de leurs armes couverts des noires livrées du deuil.

Treize navires, tant nefs que galées, devaient suffire au transport des barons qui retournaient avec le roi, et c'était seulement cette petite « estoire » que les mariniers préparaient au port d'Acre. Tout le carême fut employé à cet armement; non point, sans doute, qu'il fallût quarante jours et plus pour radouber, approvisionner et équiper des bâtiments qu'on avait dû entretenir, et dont la plupart avaient fait de fréquents voyages à Chypre ou sur la côte d'Égypte; mais on s'attendait que, avec la fin du mois d'avril, le temps deviendrait favorable à la longue traversée qu'on allait entreprendre. Frère Hamon, chevalier du Temple, que tous les gens de mer de la flotte reconnaissaient pour leur chef, donna ses soins à l'équipe-

ment de chacun des navires, et particulièrement de *la Monnoie*, la nef marseillaise que le roi devait monter.

Cette nef avait amené Louis à Damiette. Elle était fort grande, et le nombre des passagers qu'elle devait recevoir rendait son installation assez difficile pour que frère Hamon y songeât sérieusement. Le roi ne prenait point de chevaux sur son navire, afin que la reine, les jeunes princes et les femmes qui servaient madame Marguerite ne fussent point incommodés par l'odeur nauséabonde qu'exhale une écurie à la mer. D'ailleurs, les destriers ne manquaient point en France, et il était inutile de se donner l'embarras d'un transport difficile et coûteux, quand on pouvait laisser aux chevaliers, gardiens de la Terre-Sainte, des montures dont ils auraient toujours besoin. La nef, débarrassée de tout l'attirail qui avait transformé, pour le premier passage, sa cale en écurie, fut donc préparée, du haut en bas, pour recevoir des hommes, des femmes, des enfants, et pour porter les vivres et l'eau qu'une navigation d'environ deux mois et demi, peut-être sans relâches, rendait nécessaires à huit cents personnes.

Car ce n'était pas moins de huit cents pèlerins de tous rangs, de tous âges, de tous sexes, que le roi de France avait permis qu'on embarquât avec lui. Persuadé qu'il ne devait arriver aucun acci-

dent fâcheux au vaisseau qui porterait un prince si pieux, chacun avait demandé la faveur d'être admis à bord de *la Monnoie*, et Louis, après avoir désigné d'abord quelques dignitairès et quelques amis pour composer sa société habituelle, admit indistinctement sur son navire ceux qui sollicitèrent cette grâce. Il n'eut de préférence que pour trois cent cinquante gentilshommes aveugles et pour certains chevaliers appauvris par la guerre et chargés de famille, à qui il était devenu impossible de payer leur passage sur des nefs nolisées en commun. A plusieurs braves hommes d'armes, dont la vie avait été honorable pendant le séjour en Afrique, le roi fit cette aumône. Mais il ne se borna pas à les recevoir, pour l'amour de Dieu, sur sa nef; il leur fournit des vivres pendant le voyage et leur offrit de gracieux présents, pour élever cette charité toute chrétienne au rang des récompenses royales que le souverain octroyait à ceux de ses sujets dont il voulait reconnaître les bons services. Outre les Français que Louis IX fit inscrire sur le registre par l'écrivain du vaisseau, il ordonna encore l'embarquement d'un certain nombre de Sarrasins qui avaient reçu le baptême, et que leur nouvelle qualité de chrétiens lui avait attachés.

Frère Hamon laissa aux patrons des autres nefs le devoir de préparer les places pour les pèlerins.

selon la coutume et les statuts écrits à Marseille; et quand il eut donné des ordres généraux, quand il eut fait choisir, parmi les hommes experts, deux inspecteurs du passage par chaque navire, il se donna tout entier à l'emménagement de *la Monnoie*. La chambre du roi, placée dans l'étage supérieur du château d'arrière, l'occupa d'abord, ainsi que la chapelle où le légat devait venir déposer l'hostie consacrée que l'évêque de Tuscule permettait à Louis d'emporter pour assister les mourants et les malades. Ce fut au-dessus de la seconde banne que frère Hamon, conformément aux ordres du roi, fit contruire une loge de menuiserie, soutenue par des montants d'un merrin solide; dans cette loge, il établit un tabernacle, et devant le tabernacle un autel. Ce petit temple, bâti *in excelsis*, dominant le navire et la mer, fut décoré avec un soin extrême. On couvrit le tabernacle d'un drap de soie magnifiquement broché d'or; on para l'autel des plus belles étoffes qu'on put trouver, de vases d'or, de candélabres habilement ciselés et d'autres riches ornements; les hautes franges et les pierreries ne furent point épargnées; on fit, enfin, de ce sanctuaire, où le Dieu protecteur devait habiter pendant le voyage, quelque chose d'aussi somptueux, sinon d'aussi vaste que les plus célèbres chapelles des abbayes ou des basiliques renommées.

Tout ce que le roi permit qu'on déployât de luxe dans l'installation de son vaisseau fut réservé pour cet oratoire où chaque jour l'office divin devait être chanté comme dans une église paroissiale. La chambre de Louis ne reçut ni draperies éclatantes, ni garnitures de larges passementeries, ni meubles élégants qui pussent en faire une miniature de palais; une tenture de camelin de couleur sombre cacha les ais de la cloison; un simple crucifix de bois, un bénitier de faïence ombragé de deux palmes cueillies sur le Golgota, une image de la Vierge peinte par un artiste grec à Constantinople, quelques reliques de saints, enchâssées dans des coffrets de verre, furent accrochés sur cette tenture, comme des points de stations devant lesquels le roi s'agenouillerait pour prier et méditer. Un siége vulgaire, tel qu'un pauvre cénobite aurait pu l'avoir dans la cellule de son couvent; une table de bois de cèdre sans tapis, sans inscrutations de métaux ou d'ivoire; un lit bas, dur, ayant pour couverture et pour draps un morceau de cette étoffe grossière de Cilicie dont les mariniers les plus pauvres auraient voulu à peine pour se faire un caban, tant la rudesse de sa laine était douloureuse à la peau : tel était l'ameublement placé par le templier dans la chambre qui occupait la partie droite de la seconde banne.

La partie gauche devait être habitée par madame Marguerite de Provence, et frère Hamon, d'accord avec madame Marie des Vertus, la disposa non pas avec la magnificence qui aurait convenu à l'appartement d'une reine, mais comme l'habitation d'une femme jeune, de bonne maison, et qui, toute modeste qu'elle fût, n'était cependant pas une religieuse. Quelques pans de belles tapisseries orientales, des meubles couverts de cendal rouge, un lit garni de rideaux de coton blanc et d'une couverture de samit fabriqué à Damas, un tapis sur le plancher où pouvaient jouer librement les enfants du roi, des coussins pour siéges, à la manière du pays qu'on allait quitter, enfin tout le menu attirail de la toilette: voilà ce qui fut apporté dans sa chambre, qu'un corridor séparait de celle où devait coucher Louis IX. Ce corridor conduisait par une vis à la chapelle, sur la banne, et donnait toute facilité au service des femmes de la reine et des valets du roi; il établissait aussi une communication avec les chambres de la banne inférieure où devaient habiter les trois jeunes princes, les religieuses qui servaient Marguerite, la nourrice de la princesse Blanche, le médecin qui ne quittait guère la reine depuis qu'elle était enceinte, enfin le sire de Joinville que le roi voulait toujours avoir près de lui. Joinville devait loger au-dessous

de son royal ami, dans une chambrette qui ne lui donnait que bien peu de place de plus que s'il avait, comme un pèlerin ordinaire, suivi les étroites prescriptions du règlement sur les passages. Le médecin n'était pas plus au large à côté de Joinville. Tout ce qui restait d'espace dans la première banne était réservé aux enfants, à la nourrice et aux femmes de la reine qui servaient aussi les princes Pierre et Tristan. Madame Marie des Vertus avait une des chambres au-dessous des bannes, à la hauteur du corridor, en arrière du gouvernail de gauche. Le confesseur de la reine en devait occuper un autre. Il en restait deux, en arrière du gouvernail de droite; elles étaient destinées à monseigneur Gilles-le-Brun, connétable de France, et à l'archidiacre de Nicosie, garde du sceau du roi.

Dans les étages de la proue, frère Hamon prépara les logements pour monseigneur Pierre de Nemours, le chambellan, monseigneur Guyon de Malvoisin, monseigneur Gervaise-des-Orainnes, le maître-queu du roi, le sire Olivier de Termes, « ce plus hardi des hommes qui si bien s'étoit prouvé en Terre-Sainte, » messire Nicolas de Soisi, le maître-sergent du roi, monseigneur Pierre de Pontmolain, un des chevaliers de Joinville, le sire de Châtenai, Nicolas, le général de l'ordre des Anes, Geoffroy de Beaulieu, et pour

quelques autres encore. Chacun devait être logé selon son rang, son importance, et la fonction qu'il remplissait auprès de Louis IX. Ainsi, au maître de la Trinité, le mathurin Nicolas, qui était le seul prêtre logé dans les étages de l'avant, comme chef d'un ordre religieux, Hamon assigna la chambre qui, à la proue, correspondait à celle du roi. Quant au reste des chevaliers et pèlerins des deux sexes, chrétiens et sarrasins convertis, le frère du temple leur distribua leurs places dans les entre-ponts, le corridor et la cale, selon les prix qu'ils pouvaient payer pour leur passage, ou celui que le roi payait pour eux au patron de la nef.

Quand tout fut disposé pour recevoir les passagers, Nicolas de Soisi approvisionna le vaisseau de vivres frais, et de tout ce qui était nécessaire pour un voyage dont la durée pouvait être longue, selon les prévisions des mariniers. Frère Hamon alla ensuite à bord de chacun des navires pour voir si rien ne leur manquait; si leurs gréements, leurs voiles, leurs mâts étaient en bon état ; si leurs radoubs avaient été bien faits, enfin s'ils étaient capables de prendre la mer et de supporter la tempête, au cas où Dieu voudrait encore envoyer cette épreuve aux Croisés. Sa prévoyance, qu'une pratique intelligente et dejà ancienne avait rendue si précieuse pour la flotte,

pourvut à bien des choses, redressa plus d'une faute échappée à la négligence ou à l'inhabileté des nochers et des comites; et lorsqu'il fut assuré que la vie des hommes confiés à sa responsabilité était garantie, autant du moins qu'il était donné à la prudence humaine et au savoir des vieux mariniers de le faire, il alla rendre compte au roi et prendre ses ordres pour la partance.

III.

BÉNÉDICTION DES NEFS ET GALÉES.

Le 24 avril, veille de Saint-Marc, la ville d'Acre émue se préparait dès le matin à saluer le départ du roi. Le légat devait porter le Saint-Sacrement à bord de *la Monnoie*, et bénir la flotte avant qu'elle mît à la voile; une cérémonie grave et pieuse allait donc avoir lieu, et tout ce qu'il y avait d'habitants était sur pied pour accompagner la procession jusqu'au port. Les cloches n'avaient pas encore fait entendre leur premier appel que déjà l'église de Saint-Michel, où le légat avait

donné rendez-vous à Louis et à tous les barons, était remplie de fidèles priant pour le voyage et la santé du père des chrétiens, de Marguerite, des princes et de tous ces nobles chevaliers qui retournaient en France.

Cependant le roi, à pied, suivi du patriarche de Jérusalem, des seigneurs du pays, de son connétable, de son chambellan, du garde de son sceau et de tous ce qui devait l'accompagner sur mer, hors pourtant la reine et ses enfants qui s'étaient embarqués un peu après l'*Angelus*, parce que Marguerite de Provence, enceinte et souffrante, parce que Tristan, Pierre et Blanche, trop jeunes encore, ne pouvaient assister à l'office que monseigneur Odon dirait peut-être avec une lenteur solennelle. Le roi donc quitta son hôtel et se rendit à Saint-Michel. Un coussin lui avait été préparé, selon le cérémonial; mais il s'agenouilla sur la pierre du parvis, et avant d'entrer dans le temple, il fit à voix basse sa prière, comme aurait pu faire un pécheur indigne de s'agenouiller au pied de la sainte Table. L'évêque de Tuscule célébra ensuite la messe, et récita les oraisons par lesquelles il demandait au Seigneur grâce et faveur pour la flotte chrétienne qui allait affronter de nouveau les périls de la mer. Alors, dans cette église, on entendit des sanglots nombreux accompagner les chants des prêtres; c'était l'ex-

pression triste et sincère des regrets que tous les gens d'Acre éprouvaient d'une séparation avec un prince qu'ils avaient surnommé leur père; d'un chevalier, le modèle de l'honneur, de la vaillance et de la piété; d'un protecteur enfin, aux bontés de qui toute la Palestine était si redevable. Le roi, que ces démonstrations d'amour touchaient jusqu'au fond du cœur, pleurant à chaudes larmes, et levant, vers le crucifix qui brillait sur l'autel, ses yeux inondés de pleurs: « Ayez pitié, mon Dieu, disait-il, de ce peuple qui aime votre loi, et de ceux qui se sont armés pour la défendre. Faites, Seigneur, qu'un jour je puisse venir achever mon ouvrage, et réduire vos ennemis à vous connaître, à vous craindre, à vous adorer! »

Le légat, ayant prononcé les dernières paroles de la messe, prit un magnifique ciboire dans le tabernacle, le couvrit d'une robe de velours rouge brodé d'or et d'argent, et après avoir descendu les marches nombreuses qui exhaussaient l'autel au-dessus du pavé du chœur, s'avança vers le roi qu'il salua profondément et à qui il offrit le pied du vase sacré que le prince baisa avec joie et respect. Des prêtres ôtèrent alors au prélat sa chasuble, l'amict dont sa tête était voilée, l'aube qui recouvrait son surcot de pourpre; et, à la place de ces ornements, ils lui donnèrent un

long surplis de lin blanc, une large et longue chape de drap d'or couverte de pierreries et une mitre, sur le front de laquelle resplendissait, comme jadis, l'étoile qui guida les mages à Bethléem, une croix de diamants, riche présent de la reine Marguerite à l'évêque de Tuscule.

« — Et maintenant au port, dit Louis IX; allons nous recueillir en nos nefs, afin de partir, s'il plaît à Dieu, à l'aube de demain. »

On sortit de l'église, les pages et les trompettes d'abord, puis cinquante des cent chevaux que le roi laissait à Acre sous le commandement de monseigneur Geoffroy de Sargines, le bon chevalier et le prud'homme; puis Geoffroy lui-même, à cheval, armé de toutes pièces, escorté de ses écuyers et de sa mesnie; puis sous une ombrelle, dont avait voulu se charger Cayeu de Sainte-Menehoult, un respectable prêtre qui faisait partie du domestique de Joinville, Odon, portant le ciboire; derrière lui, l'évêque d'Acre, le patriarche de Jérusalem, le curé de Saint-Michel et tout le clergé de la ville; enfin, le roi, devant qui l'on portait l'oriflamme, les barons et les passagers de tous rangs, qu'escortaient, en leur parlant de la France, en les chargeant de voir leurs parents ou de leur faire écrire, les cinquante autres chevaliers de la troupe de Sargines. Ce cortége traversa la ville entre deux haies de peuple

d'où s'élevaient des acclamations, des vœux, des bénédictions, des prières, des pleurs, hommages touchants adressés au roi qui y répondait par de bonnes et tendres paroles, et par la promesse d'un futur retour, si les affaires de France le lui permettaient.

Un mouvement inaccoutumé animait le port, qui, traversé sans cesse par les esquifs des nefs et des galées, offrait en grand le spectacle que nous donne, dans les chaudes soirées d'été, une pièce d'eau sur laquelle glissent, rapides, inquiets, courant presqu'à la fois dans tous les sens, ces insectes aux six rames longues et minces, au corps noir et frêle, dont l'instinct navigateur est si curieux à observer. Les navires s'étaient parés pour ce jour de fête; sur le bord de chaque nef, on avait placé les écus des chevaliers, fière et brillante décoration, où mille figures diverses, mille curieux assortiments de pièces et de couleurs disaient quels barons, quels seigneurs vaillants et renommés avaient pris passage dans ce vaisseau. Les châteaux d'avant et d'arrière, le tour des gabies qu'on avaient hissées après les avoir décorées de gonfanons aux étoffes éclatantes, étaient garnis d'écus comme les pavesades de côté. Les bannières, chargées d'armoiries; bannières dorées, taillées par le bas, décorées de franges et de glands d'or ou d'argent; bannières portant les

images des saints et les belles devises des chevaliers, flottaient autour de ces navires. Les galères avaient été repeintes avec soin, et chacune montrait en dehors et au dedans les écussons héraldiques des seigneurs qu'elles devaient emporter; à l'extrémité de chaque banc de rameurs était une targe armoriée, aujourd'hui parure fastueuse, mais, le jour du combat, solide rempart derrière lequel s'abritaient les nageurs et les soldats. Des pennonçaux agités par le vent, et faisant en l'air ce bruit de fortes étoffes de soie qui se froissent, claquent et sifflent comme si elles devaient se déchirer, surmontaient les targes et mêlaient leurs voix aiguës aux voix graves des tambours et des navires, aux appels déchirants des trompettes européennes et de ces cors terribles que les chrétiens avaient empruntés aux Sarrasins.

Ces petits ponts, jetés au besoin, du navire sur le rivage ou sur le quai d'un port pour établir les communications, les planches étaient attachées des flancs des vaisseaux à la terre, attendant que les pèlerins profitassent de l'étroit passage qu'elles leur offraient. Les barges de cantier, les barques de paliscalme, les esquifs et les gondoles qui avaient servi au batelage étaient, ceux-ci, embarqués sur les navires, les autres flottant à la mer auprès des nefs qui devaient les remorquer. Les antennes n'avaient pas encore été hissées, parce

que le moment de faire voile ne devait pas venir avant le lendemain matin; mais leurs drisses étaient roulées aux vindas, et les nochers n'avaient plus qu'un coup de sifflet à donner pour que les mariniers, se portant aux barres de ces machines vigoureuses, fissent effort et enlevassent rapidement, jusqu'au sommet des mâts, les grandes et lourdes voiles que les antennes portaient pliées et serrées, par des cordelettes, à leurs pennes et à leurs carreaux.

Les choses étaient dans cet état, quand le cortége arriva près de *la Monnoie*. Au bout de la planche, sur le quai, se trouvait frère Hamon qui attendait le roi, en sa qualité de chef des mariniers; sur la couverte de la nef, était venue la reine, suivie de ses enfants, de madame Marie des Vertus, de Geoffroy de Beaulieu et des béguines qui servaient Marguerite. Le légat mit le pied sur le pont tremblant, et un des aumôniers du roi lui présenta le poing, afin que, de la main gauche, il se pût appuyer sur lui pendant son passage. Frère Hamon alla rendre à Louis le même devoir, pour lequel s'empressèrent aussi des pages et des écuyers auprès de leurs seigneurs, et quelques nobles barons auprès des prélats de l'armée, de l'évêque d'Acre et du vénérable patriarche de Jérusalem. La reine, bien qu'elle fût enceinte, était à deux genoux, sur le tillac, au

moment où le Saint-Sacrement rentrait à bord; elle ne se releva que lorsque le Roi, son sire, eut passé devant elle, marque de déférence qui parut le toucher. Odon, avant de se rendre à la chapelle, où devait rester déposé le ciboire, fit le tour de la nef, le vase saint dépouillé de son voile, et ouvert. Des prières furent chantées pendant cette procession qui parcourut les divers étages du navire, et vint ensuite au sommet de la banne supérieure de la poupe, où l'autel, paré de fleurs et illuminé par les soins de Marguerite de Provence, attendait le « glorieus trésor du cors de Notre Seigneur. »

Alors l'évêque de Tuscule prononça tout haut les paroles d'une bénédiction qui allait porter ses grâces aux vaisseaux en partance. Vous eussiez vu, en ce moment, sur les treize navires, les mariniers et les pèlerins agenouillés baisser la tête, se signer avec componction; et recevoir, comme une manne céleste, provision de forces pour un avenir fatigant et périlleux, cette émanation embaumée qu'à la voix du prêtre répandait autour d'elle l'Eucharistie promenée en croix dans les airs. Un grand bruit de trompettes, de cors et de tambours, une salve de cris joyeux partis des vaisseaux et des quais du port, suivirent la bénédiction de la flotte et précédèrent le *Te Deum laudamus*, entonné bientôt par le légat et chanté

par l'assistance avec une passion dévote qui avait les ardents caractères de la foi la plus tendre et la plus exaltée. Cet enthousiasme accompagna l'officiant tant que dura la cérémonie, et suivit le roi tout le reste du jour.

Odon ayant béni *la Monnoie*, les navires qu'elle doit convoyer avec une sollicitude royale et paternelle, l'aiguille aimantée qui, flottante dans un fétu sur l'eau d'un vase, indiquera la route au pilote, les mâts, dont la force devra résister à la tempête, les gouvernails et tous les instruments propres à la navigation, fit ses adieux au Roi qu'il embrassa sur l'une et l'autre joue, à la Reine dont il baisa respectueusement les mains, à tous les religieux et chevaliers qu'il nomma chacun par son nom en leur promettant de ne les point oublier dans ses prières pour le succès de ce voyage. Il descendit ensuite de la nef, emmenant avec lui le clergé d'Acre, les hommes d'armes de Sargines et les seigneurs chrétiens de la Palestine qui avaient grossi le cortége du roi. Chacun alors, sur la flotte, commença la vie calme et retirée dans laquelle les événements de la navigation devaient seuls jeter quelque activité.

IV.

LE DÉPART.

Le soleil se lève dans un ciel resplendissant des plus vives clartés; un léger vent du sud-sud-est souffle depuis minuit, et promet une navigation douce et facile. Tout s'apprête. La plupart des câbles de poupe sont déjà détachés, et les prouïers ont étendu, à l'aide des barges de cantier, les gomènes qui serviront tout-à-l'heure à haler les vaisseaux hors du port. Le roi est déjà sur le tillac de *la Monnoie;* déjà il a visité le tabernacle et prié le Seigneur pour le salut de ses compa-

gnons, et pour un prompt retour dans la capitale de son royaume, qui a tant besoin de lui. On n'attend plus qu'un des valets du maître-queux, resté seul des passagers dans la ville; il doit apporter quelques vivres frais pour la reine et les jeunes princes. Le voici, et l'on retire la planche.

« — Or la chose est-elle bien arrée, frère Hamon? dit Louis IX.

» — Oui, sire, et voilà qu'on va hisser les antennes.

» — Plantez donc sur le bord de la nef l'enseigne Saint-Denis, et faites sonner les cors et les trompettes, afin que nos vaisseaux soient avertis qu'il faut faire voile tout à présent. »

Le gonfalonier de Saint-Denis va aussitôt chercher dans la chambre du roi la bannière de cendale rouge, sans broderie, qui « flamboye comme or, » et garde la couleur du sang glorieux que Jésus répandit sur la croix. Il plante la lance à laquelle elle est attachée, dans la main de fer qu'on plaça en avant et à droite de la banne supérieure pour la porter; et partout on s'incline en se découvrant la tête. Au même instant trompettes et cors sonnent sur le château d'avant de la nef royale; et des galées et des autres nefs, leur répondent trompettes et nacaires, cors et tambours.

Les navires les plus rapprochés de l'entrée du

port se touent aussitôt avec les gomènes de proue qu'ils ont préparées; les galées, qui ont lâché leurs câbles de poste, s'empressent avec leurs avirons; quelques barges de cantier remorquent, à force de rames, les navires que leur masse et la lourdeur de leur construction rendent peu propres aux mouvements rapides qu'il faut faire dans ce conflit de vaisseaux, pour s'éviter et achever son appareillage. On se hâte, on s'empresse, personne ne veut rester oisif, chacun apporte le tribut de sa force aux manœuvres, qui seraient trop lentement faites par les seuls mariniers; tous les pèlerins halent sur les touées, ou pèsent sur les barres du vindas pour hisser les pesantes antennes; on rit, on chante, on parle, on s'aide avec le rhythme du Celeusme traditionnel, on s'encourage par des apostrophes que la pensée de revoir bientôt la France rend gaies et vives; les poulies des joncs crient sous l'effort de ces drisses; les bigots de racage, bien que les mâts aient été frottés de suif, gémissent en montant; les candèles que l'on ride pour qu'elles soutiennent mieux les arbres, craquent en s'élevant et font crier leurs poulies de ridage; les vindas râlent, pressés sur leurs tourillons par le poids des voiles qu'ils soulèvent: c'est un bruit à ne pas s'entendre, et frère Hamon, qui porte le sifflet de commandement, a renoncé à s'en servir, ne

pouvant lutter contre ces voix tumultueuses d'hommes, d'instruments et de machines.

Cependant tous les navires ont dépassé les deux bras du port, mais les voiles ne sont pas déployées, et les barges de cantier roidissent encore les remorques. Les galées, « contraintes aux avirons par les rameurs, » selon l'excellente et naïve expression du sénéchal de Champagne, ont pris les devants et semblent voler à la surface de la mer. Le champ est laissé aux nefs, qui vont à leur tour ouvrir leurs larges voiles au vent.

« — Votre besogne est-elle arrée devant? crie le nocher de *la Monnoie* aux mariniers qui étaient au bec de la nef.

» — Oui, maître, et voilà que la barge va s'amarrer à la poupe avec sa sparcine.

» — Chantez donc, de par Dieu ! »

Et tous d'une voix chantent: *Veni, Creator spiritus !* L'hymne, entonné ainsi, est récité par le roi, la reine, les aumôniers, les pèlerins, tandis que les matelots préparent les écoutes de la voile du milieu et du terzarol de proue.

« — Maintenant, faites voile, de par Dieu, mes compagnons ! »

Cet ordre est promptement obéi. Les cargues du terzarol et de la médiane sont larguées; les hommes qui ont grimpé le long des pennes, pour désharnacher les voiles, dénouent les cordelettes;

on hale les écoutes, et puis l'on borde le vaste terzarol à orse, et la misaine à pogge, car on va faire route au nord-nord-ouest, c'est-à-dire vent arrière. Chacune des nefs imite la manœuvre de *la Monnoie*, et bientôt toute la flotte s'éloigne du rivage, où la population entière de la ville d'Acre est venue la saluer d'une dernière acclamation. Plus rapide, et plus grande cependant que les autres, la nef du roi fuit à tire d'ailes; avant peu d'heures, elle a perdu la terre de vue.

Tout annonce que les vents continueront à régner entre le sud et l'est, et que la navigation jusqu'à Chypre ne sera pas longue; car on fait route pour Limeson, où l'on prendra du vin, où l'on remplacera les vivres que cette première traversée aura consommés. Le roi a interrogé à cet égard frère Hamon, le patron de sa nef, et le pilote, qui, familier avec le canal par lequel l'île de Chypre est séparée de la côte de Syrie, connaît très bien la durée ordinaire des vents exceptionnels et des vents généraux. Louis est donc tranquille, et l'on peut voir sur sa figure douce et riante qu'il a bon espoir pour son voyage. Le roi se promène sur le corridor, derrière la pavesade; il regarde certaines nefs qui s'attardent, et recommande au nocher de ralentir un peu la course de *la Monnoie*, parce qu'il veut qu'aucun des navires sur lesquels il doit veiller ne soit assez

éloigné de lui pour qu'au besoin on ne lui puisse porter un prompt secours. Il demande, en conséquence, a être plutôt à la queue qu'à la tête du convoi. On obéit à ses ordres bienveillants, et quand on a établi le dolon, voile bien plus petite que le terzarol, dont l'antennal est long comme la colombe du navire, Louis, monté au banc de la nef, parle ainsi à tous les pèlerins qu'il a fait réunir autour de lui, sur la troisième couverte et sur les corridors :

« — Nous avons eu bon vent au partir, et nous voici entre ciel et eau, chaque heure nous éloignant du pays où vous avez souffert, pour nous rapprocher de celui où nous sommes nés. Ce passage sera-t-il heureux? Je l'espère; mais qui peut dire quelle sera la volonté de Dieu? On ne peut contraindre le Seigneur, mais de lui on obtient beaucoup par la prière. Nous avons échappé du grand péril où nous avons été en cette terre païenne, aussi devons-nous de nombreuses actions de grâce à Jésus, notre sire. Et ce n'est tout, car la mer est souvent félonesse; la tempête souvent arrive et frappe le navire qui doucement s'en allait chercher le rivage avec belles promesses du zéphir. Ce ne serait manière de plaire à Dieu et d'obtenir ce qui tant nous importe, que de faire sur cette nef bénite les déloyaux péchés que l'on faisait en Acre; péchés si horribles que mon-

seigneur le légat disait : « Il convient que Dieu les venge en lavant Acre du sang aux habiteurs, et en y envoyant autre gent qui l'habite. Le sang a lavé la cité, mais les bons qui y doivent habiter n'y sont pas encore venus. » Que chacun veille donc sur soi; que l'on se garde des noises et griefs convines l'un envers l'autre; que tout mal talent soit oublié, si déjà la paix n'a pas été faite, et si l'on ne s'est baisé en signe d'accord; que les jeux de dez demeurent absolument interdits comme ils le furent par moi à notre venue, ou il arrivera ce qu'il advint au comte d'Anjou et au sire Gautier d'Anemos, que je surpris adonnés à cette coupable occupation; je prendrai les dez et les tables et les jetterai en la mer, et, pour que cet argent, qu'on expose ainsi avec son âme, ne soit ni au gagnant ni au perdant, toute la foison de deniers que je trouverai, je la prendrai dans mon giron et l'emporterai pour la donner aux pauvres de ma ville d'Aigues-Mortes, où nous irons prendre terre. Ces jeux sont inventions de l'ennemi, et il n'est pas un vrai chrétien qui les doive pratiquer. On y perd le paradis en faisant des pactes secrets avec l'esprit maudit pour gagner, ou en disant des prières à quelque saint, comme si prier pour un but si méchant n'était pas un péché mortel; on y engage son honneur, sa fortune, et nous avons vu des barons jouer leurs vêtements, leurs armes

et jusqu'aux noyaux d'or de leurs robes. Cela est mal. N'oubliez pas ces paroles de recommandation; car, pas plus sur ce vaisseau que dans notre camp ou dans notre hôtel de Paris, je ne souffrirai ce qui doit être puni. Appliquons-nous à ne pas offenser le Seigneur; vivons sur la mer mieux encore, si nous pouvons, que nous ne ferions à terre; car celui-là est bien follement hardi qui ose se mettre en tel péril étant en haine avec quelqu'un ou en péché mortel; on s'endort, en effet, le soir, et l'on ne sait si quelques instants après on ne sera point au fond de la mer. Parmi les prêtres qui sont ici, que chacun se choisisse donc un confesseur; que chacun ait soin de sa conscience et prie exactement le matin, au midi et le soir. Tous les jours, on dira à la chapelle la messe entière, fors le canon et ce qui appartient au sacrement; toutes les heures canoniales seront récitées par un de mes prêtres, et les ministres de l'autel seront revêtus, pour les offices, des costumes et ornements qui appartiendront à la journée. Quant aux mariniers, qu'il soit fait par eux comme par les pèlerins. Souvent, je les rassemblerai auprès de moi pour leur parler du ciel et de leur salut. J'entends qu'ils se confessent et remplissent en bons chrétiens les devoirs prescrits par l'église, l'épouse de Jésus-Christ. Si, quand ils seront à dire leurs péchés aux prêtres, la nef a

besoin de leur secours, qu'ils ne se dérangent point. Tout pèlerin contracte en ce cas obligation fraternelle d'aider à la manœuvre, et moi-même je halerai sur les cordes, ou je ferai toute autre chose de leur office plutôt que de souffrir qu'ils soient troublés dans l'exercice pieux de la confession. Elle est si nécessaire sur un vaisseau où les caprices inopinés de la mer mettent sans cesse l'homme en péril de mort! »

Après ce discours, le roi se retourna du côté de l'autel où un de ses aumôniers attendait que l'instant fût venu de dire la messe. Joinville était à côté de Sa Majesté, qui, avant de faire signe au prêtre, dit au sénéchal :

« — Nous allons ouïr la messe de Saint-Marc ; car aujourd'hui, vingt-cinquième d'avril, c'est la fête du saint Évangéliste, martyr des païens à Alexandrie. Ce jour est celui où je suis né, bon sénéchal.

» — Sire, repartit Joinville, encore pouvez-vous bien dire qu'aujourd'hui vous êtes rené, quand vous échappez à cette terre périlleuse.

» — Oh! sans doute, et j'en rends grâces à Dieu, notre sire, et à monsieur saint Marc. Ici devons-nous penser à mon pauvre peuple que tant de tribulations éprouvent depuis quelques années ; après la messe nous ferons la procession autour des deux mâts pour demander au ciel, par l'in-

tercession du bienheureux disciple de saint Pierre, de bonnes récoltes qui consolent un peu nos malheureuses gens de France. »

Les choses se passèrent comme Louis l'avait ordonné, et conformément aux prescriptions de l'église. On promena, autour de la nef, une bannière portant la figure du saint que Venise reconnaît pour son patron, bannière qui avait appartenu à un chevalier chioggiote, mort devant Damiette, auprès du roi; on fit les prières qu'à la même heure faisaient toutes les paroisses du royaume; et aux repas de toute la journée on s'abstint de viandes, car c'était doublement abstinence : saint Marc et vendredi. Pendant toute la journée, et les deux suivantes, la flotte, favorisée par les vents, cingla vers l'île de Chypre, qu'on aperçut le lundi matin, un peu avant le lever du soleil.

L'ÉCHOUEMENT.

L'Orient se colorait à peine de quelques blanches lueurs, précurseurs du jour, quand les quêteurs qui avaient passé la dernière heure à cheval sur l'extrémité de la penne, annoncèrent qu'ils distinguaient le sommet du mont de la Croix.

Un large banc de brume cachait toute l'île, et laissait quelque incertitude sur l'éloignement où l'on était réellement de la terre. « La bruine descendit de la terre sur la mer, et pour ce cuidèrent

nos mariniers que nous feussions plus loing de l'ille de Cypre que nous n'estions, » dit l'historien de saint Louis ; « et pour ce firent nager habandonnéement, » ajoute le bon Joinville qui n'a pas d'autres reproches plus durs à adresser au pilote et au maître nautonier dont l'expérience se trouvait cette fois si étrangement en défaut. On continua donc à voguer joyeusement, sans inquiétude, toutes voiles dehors, au lieu de se précautionner contre les approches de la terre; enfin on *nagea habandonnéement ;* mais bientôt *la Monnoie* ressentit une terrible secousse, glissa quelques secondes encore sur le fond dont le sable troubla soudainement l'eau qui environnait la nef, et puis elle s'arrêta.

Elle s'arrêta comme si elle ne devait plus marcher désormais ; immobilité d'autant plus effrayante que le garbin, qui soufflait assez gaillard, semblait, par son poids dans les voiles, l'enfoncer encore. Personne n'avait prévu ce malheur, et il frappa tellement les mariniers qui étaient sur le tillac qu'aucun ne songea d'abord à amener les voiles, dont l'effort aggravait la position de la nef en la poussant plus avant dans le sillon qu'elle avait ouvert en s'échouant.

« — Hélas ! hélas ! criait-on sur le pont de *la Monnoie.* — Dieu nous garde ! nous allons nous noyer ! — Ne sommes-nous pas sur les fatales ro-

ches voisines de Baffe? Nous faudra-t-il périr ici? — *Sancta Maria, ora pro nobis!* »

Et tous frappaient dans leurs mains, s'arrachaient la barbe, déchiraient leurs robes, se jetaient à genoux en invoquant le ciel d'une voix désespérée.

Au premier heurt, les pèlerins, éveillés par les cris des matelots, s'étaient hâtés de monter sur les corridors et les châteaux pour savoir ce qu'ils avaient à craindre. Le Roi était sorti de sa chambre sans chaussure, vêtu d'une simple cotte. Averti par les clameurs des mariniers, il s'était cru à son dernier moment, et s'était mis en croix sur le pont de la nef, la chevelure en désordre, devant le Saint-Sacrement. Joinville avait couru à l'avant où se trouvait frère Hamon avec tous les mariniers. Le calme commençait à renaître parmi ces hommes que le premier effroi avait rendus comme fous et stupides. Le templier avait ordonné qu'on amenât les voiles et qu'on les serrât pour que le vent n'eût plus aucune prise sur elles.

« — En sommes-nous donc là, frère Hamon, que nous devions nous noyer en cet endroit? demanda Joinville.

» — C'est ce que nous allons savoir, sire de Joinville, répondit le templier. »

Au même moment, il appela un de ses valets et lui dit : « Jette ta plomme! »

La sonde jetée eut bientôt touché le sable de sa masse de plomb. Le marinier la voyant si vite arrivée au fond s'écria alors : « — Hélas ! nous sommes à terre ! »

Frère Remon, un autre templier que frère Hamon avait sous ses ordres, entendant l'exclamation de l'homme qui avait sondé, se mit à crier : « ai mi, ai mi ! » et il déchira sa robe, du col jusqu'à la ceinture, et il s'arracha la barbe dans un accès de désespoir qui aurait fait pitié aux témoins de cette scène violente, si quelqu'un avait été là, un peu maître de soi, et de sang-froid.

Pendant que l'on sondait, les mariniers appelaient une des quatre galées qui étaient près de *la Monnoie* : « — Sà la galée pour le roy recueillir ! Sà la galée ! » Mais aucune des galères n'approcha. Et la réserve était prudente, car si elles se fussent avancées, tout ce qu'il y avait d'équipage et de pèlerins dans la nef eût sauté à leurs bords et les eût infailliblement coulées à fond. On sonda une seconde fois ; le matelot qui tenait la plomme vint dire à frère Remon que la nef n'était pas tout-à-fait à terre, mais sur un banc ou queue de sablon, et que l'on conservait l'espoir de se sauver. Le templier alla porter tout de suite cette bonne nouvelle au Roi qu'il trouva la face contre le pont, les bras en croix, récitant la prière des agonisants. Cependant le jour était devenu assez beau pour

qu'on pût distinguer les objets autour du navire échoué. Le soleil commençait à manger la brume, et l'on apercevait, à travers le voile diaphane de ce brouillard à demi dissipé, l'île à quelques traits d'arbalète, et, sur l'avant de la nef, une roche où *la Monnoie* se serait brisée, si sa bonne fortune ne l'avait fait tomber sur le banc de sable qui, du cap des Gattes, s'étend un peu au large dans le sud.

Pendant la journée du samedi, les nefs mouillèrent dans la baie de Limeson, à l'abri du vent de sud-ouest. A bord de *la Monnoie*, on travailla à enlever et à porter à terre les poids considérables dont il fallait décharger le navire; on désantenna les voiles, et toutes les antennes furent mises à flot sous le vent de la nef; on débarqua les vivres, les lourdes armes, les cordages de rechange, et, à la fin de la soirée, on fut complétement rassuré; car si le bâtiment faisait un peu d'eau, il flottait, et l'on n'avait plus, quant à présent, de malheurs à craindre. Il fallait pourtant se hâter; tout retard pouvait être fâcheux si le vent grandissait, et puis chaque jour d'attente éloignait de France le Roi, que Paris appelait, les barons, qui soupiraient tant après la patrie. La nuit fut calme; on s'appliqua à étancher seulement la sentine, qui se remplissait incessamment. Tout le monde y mit la main; la loi de la nécessité fit

pour ce travail ce que la coutume faisait pour la guette de nuit, dont personne n'était exempt.

Le lendemain, le Roi envoya chercher les maîtres nautoniers de toutes les nefs, et leur ordonna de faire plonger, pour connaître l'état de *la Monnoie* dans les fonds de sa carène. Quatre plongeurs furent désignés, qui se jetèrent successivement à la mer et visitèrent toute la partie immergée du navire. Quand ils revinrent à bord, leur inspection finie, Louis et les maîtres les interrogèrent l'un après l'autre, et tous quatre annoncèrent qu'en draguant le sable, la nef avait brisé quatre toises environ de sa colombe. Alors, le conseil se réunit, et ce fut en sa présence que le Roi interrogea les maîtres nautoniers.

« — Que nous conseillez-vous, maîtres, maintenant que nous savons l'avarie faite par ma nef? Quel péril courons-nous par le coup qu'elle a reçu en échouant dans ce sable si dur?

» — Pour vous répondre, sire, dit le plus vieux des nochers, il est bon que nous nous consultions l'un l'autre. Octroyez-nous-en la permission, et bientôt ce sera chose dite.

» — Faites, maîtres, et bien examinez dans votre loyauté et prudhomie ce qu'il convient de décider. »

Les maîtres allèrent au pied du château d'avant, où ils discutèrent assez longuement sur la

question que leur avait posée le Roi; puis ils revinrent auprès du banc de la nef, sur lequel Louis était assis avec l'archidiacre de Nicosie et monseigneur Pierre le chambellan. Debout, et à côté de lui, se trouvaient Gille-le-Brun, connétable de France, Gervaise Desorainnes, maître-queux du Roi, enfin, le sire de Joinville, le plus jeune des conseillers, mais non pas le moins prudent; Louis l'avait bien éprouvé.

« — Eh bien! dit le Roi, que pensez-vous de *la Monnoie?* Peut-elle aller jusqu'en Provence? Ne saurait-on la raccommoder de manière à la rendre solide pour le voyage? Parlez librement, comme des hommes d'expérience doivent le faire.

» — Il nous est avis, sire, que le voyage sur cette nef est périlleux pour vous.

» — Et nous vous conseillons de descendre de la nef et d'entrer dans une autre.

» — Et nous vous donnons ce conseil, ajouta un troisième, parce que nous tenons pour certain que les ais de *la Monnoie* sont tous élochés; ce qui nous fait douter que votre nef, quand elle sera en la haute mer, puisse souffrir les coups des ondes sans se dépecer. »

Un quatrième reprit : « — Telle chose advint quand vous vîntes en France. Une nef se heurta aussi contre arène dure, et quand elle fut dans la haute mer, elle s'ouvrit au choc des ondes, et

tous ceux qui étaient dedans périrent, fors une femme et son enfant, qui échappèrent à ce naufrage sur une pièce de la nef.

» — Sire, interrompit Joinville, cet homme dit vérité, je vous le témoigne; car je vis alors la femme et l'enfant, en la cité de Baffe, dans l'hôtel au comte de Joigny, qui les nourrissait.

» — Maintenant, repartit le Roi, que nous avons entendu les nautoniers, quel est votre avis, monsieur le connétable?

» — Que vous quittiez cette nef pour une autre. Dans les choses de la vie, c'est l'opinion des hommes qui plus en savent qu'il faut croire; je ne saurais être d'un avis opposé à celui que les nautoniers vous donnent. »

Tout le conseil du Roi opina comme le connétable. Alors, le Roi dit aux nochers :

« — Je vous le demande, sur votre honneur, maîtres, si la nef était vôtre et chargée de vos marchandises, en descendriez-vous? »

Le plus âgé des mariniers répondit :

« — Nanni, sire; nous resterions. Car nous aimerions mieux mettre nos corps en aventure de se noyer que d'acheter, pauvres mariniers que nous sommes, une nef sept mille livres et plus.

» — Et pourquoi me conseillez-vous donc de descendre?

» — Vous, sire, et nous, c'est bien différent.

Notre métier est de courir des dangers et d'exposer nos corps contre le doute des succès. Si nous gagnons, tant mieux; si nous perdons, nos familles perdent aussi; mais nos familles, ce n'est pas un peuple et un royaume. Le marchand doit se hasarder toujours, le Roi le moins possible. Ni or ni argent ne peut payer votre corps, celui de la reine, ceux de vos enfants qui sont céans, et pour cela nous vous conseillons de n'aventurer ni eux ni vous.

» — Je vous ai entendus, seigneurs, dit le Roi à son conseil, et j'ai ouï les avis de ces gens; or, vous dirai-je le mien? Si je descends de la nef, tout ce qu'il y a de pèlerins ici voudra descendre en l'île de Chypre, pour ne pas exposer leurs personnes. Chacun d'eux aime autant sa vie que je puis aimer la mienne, et ne voudrais pas les laisser sur ce navire, que vous croyez dangereux, en sauvant moi avec la Reine et mes enfants. Et puis, qui sait si jamais ceux qui descendraient en Chypre reverraient leur pays natal? Je m'en irais sur une nef et laisserais huit cents personnes avec ce doute! Non, seigneurs, non; j'aime mieux mettre en la main de Dieu mon corps, ma femme et mes enfants que de faire tel dommage à si grand peuple comme il y a céans. Que l'on travaille donc à raccommoder la nef, et remettons à la voile ensuite, à la grâce de Dieu. »

Le parti du Roi était irrévocablement pris; on s'y tint. Les maîtres d'hache de tous les navires se mirent à la besogne. Ils aveuglèrent les voies d'eau, rapprochèrent les bordages que le heurt de la nef contre le banc de sable avait ébranlés et séparés, et remplacèrent les clous longs et forts que le choc avait brisés, tordus ou arrachés. Sur les ais raffermis, ils placèrent, dans la cale et à l'extérieur de la carène, des traverses pour consolider cette base de l'édifice. Les calefats firent ensuite leur office; puis, quand tout fut étoupé, on procéda à replacer les objets qu'on avait débarqués; on remonta à bord les antennes, auxquelles on attacha de nouveau les voiles, et, cela fait, les maîtres nautoniers commencèrent une visite sérieuse, après laquelle ils déclarèrent, en conscience, qu'ils regardaient comme très possible, et même comme assuré, un long passage sur la nef ainsi réparée.

La Monnoie partira demain. Que de craintes vont se manifester quand on aura désancré, quand la voile, hissée, sera frappée par le vent qui emportera le navire au large! Cependant, de tous ces pèlerins que la terreur assiège, et d'autant plus que le moment approche davantage, aucun n'a manifesté le désir de rester dans l'île; tous ont pris confiance au dire des maîtres nautoniers, tous ont été touchés du dévouement du Roi, qui n'a pas

voulu abandonner son peuple. Louis emmènera donc, malgré l'appréhension qui les tourmente, chevaliers, prêtres, femmes et valets ; personne ne manquera à l'appel que l'écrivain fera de l'équipage et des passagers, quand, la barge de cantier arrivée de terre à la nef pour la dernière fois, les trompettes, les nacaires et les tambours auront donné le signal bruyant du départ.

Cependant, un des plus braves soldats de l'armée chrétienne, un de ces hommes hardis et fiers qui ont montré aux Sarrasins ce que valent les gens de France, Olivier de Thermes seul va se dédire. Il monte à la chambre du Roi, et s'exprime ainsi :

« — Vous savez, sire, que couardise n'est pas mon fait; je me suis prouvé assez devant le Turc et toute cette païennerie que nous avons combattue, pour qu'on ne me puisse taxer de peur.

» — C'est vrai, sire Olivier, et toute l'armée en témoignerait si besoin était pour la défense de votre honneur. Eh bien ?

» — Eh bien ! sire, j'ai peur; oui, peur de votre nef, qui, sur le sablon de cette côte de Chypre, a tracé un sillon profond comme ferait une charrue dans la terre de mon héritage de Termes, mais qui aussi, telle qu'une charrue qui a rencontré une roche, a brisé son soc. Sans doute,

les nautoniers sont hommes d'expérience; sans doute les charpentiers auront bien fait leur office; mais nef une fois blessée est trop semblable à corps humain fiévreux : celui-ci ne peut aller guerroyer, celle-là est faible contre la mer et la tempête. Enfin, sire, que dirai-je ! je ne saurais rester sur ce navire. Je descends donc en l'île de Chypre, bien marri de ne point retourner en France avec vous. Le prix de mon passage, que j'ai payé au patron de *la Monnoie*, je le perdrai ; mais je suis riche et je puis sacrifier cette somme. Si le patron d'une des autres nefs ou d'une des galées peut me céder une place, fût-ce une place d'écuyer, une place de moine mendiant, une place de valet, je partirai dans votre convoi, sinon j'attendrai à Nicosie qu'une nef, abordée à Larnaca, à Limeson ou à Baffe, fasse voile pour notre pays. Recevez donc mes adieux, sire, et mes vœux pour votre voyage. Je vais prier le Seigneur qu'il éloigne de votre nef et le vent qui tourmente les navires, et les ondes violentes qui les battent comme les engins de guerre font des murailles des villes assiégées. Or, adieu, sire, et que j'embrasse votre main. »

Olivier de Termes était à genoux devant Louis dont il baisait la main avec respect. Le Roi ne répondait pas, et monseigneur Olivier, sans oser se relever, attendait et quêtait du regard une pa-

role qui lui prouvât que Sa Majesté ne désapprouvait pas trop la résolution qu'il avait prise.

« — Relevez-vous donc, sire Olivier, dit à la fin le Roi; ce sont adorations que l'homme doit à Dieu notre seigneur, à madame Marie et à messieurs les saints, mais non à un autre homme, fût-il empereur. Relevez-vous ; et maintenant adieu. Ne saurais blâmer le parti que vous prenez de rester. Vous êtes libre ; vous ne devez l'exemple à personne ; vous n'êtes pas le père de tout ce peuple de huit cents chrétiens qui sont ici dedans ; vous pouvez donc descendre de cette nef sans que nul y trouve à redire. Demeurez donc à Nicosie, et que Dieu vous ramène bientôt auprès de moi. »

De Termes demeura en effet à Chypre, et dix-huit mois se passèrent avant qu'il pût retourner en France!

VI

LE VŒU DE LA REINE.

On allait partir. Le garbin continuait de souffler doucement. Pendant la nuit, la nef du roi s'était ancrée un peu au large de l'île, dans la direction du sud-ouest. Le maître nautonier, sur l'ordre de frère Hamon, n'avait plus qu'à crier aux mariniers : « Tirez l'ancre ! » Tout-à-coup le vent s'élève et souffle avec impétuosité ; la mer, calme il n'y a qu'un instant, est soulevée, dure et menaçante. *La Monnoie* chasse sur son ancre ; elle est emportée vers la côte où elle se brisera infailliblement si on ne parvient pas à la fixer so-

lidement au fond qui semble fuir sous sa carène.

« — Jetez une ancre, de par Dieu! crie le Templier; amenez les antennes! »

Et l'on se hâte, et les antennes descendent précipitamment, et l'ancre emporte à grand bruit la gomène qui file par l'écubier.

« — Jetez une autre ancre, mes compagnons, car le vent nous bat à force sur l'île! »

Une seconde ancre tombe en faisant rejaillir une masse d'eau écumeuse; mais cette force ajoutée à celle des deux autres ne suffit pas: le navire continue à chasser emportant ses trois ancres qu'on a crues suffisantes pour faire tête à la mer. On en mouille une quatrième et l'on ne peut tenir; c'est qu'on a affaire à la tempête, c'est que la mer est monstrueuse. Échappés à un péril, retomber si vite dans un autre! Tous les pèlerins sont en prières. Les mariniers se consultent, prient, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux. Que faire? comment arrêter la nef qui est maintenant très voisine des rochers? Il faut diminuer la prise que le garbin a sur le navire; il faut abaisser la hauteur des châteaux d'arrière, car *la Monnoie* est si fort enhuchée qu'elle offre une surface immense au vent.

On abat d'abord la chapelle; puis, frère Hamon veint annoncer au Roi qu'on va raser la banne supérieure: « Faites, dit Louis; faites, et sauvons

notre gent s'il plaît à Dieu ! » Pendant qu'on enlève les parois de la chambre de Sa Majesté, la Reine, sortie de son appartement, tout épouvantée, arrive auprès de son époux, où elle trouve Gille-le-Brun et le sire de Joinville.

« — Que voulez-vous donc? lui dit ce dernier; que venez-vous chercher dans cette chambre que l'on commence à détruire? Ne voyez-vous pas que le vent menace d'emporter à la mer quiconque aura l'audace d'y demeurer. »

Joinville offre en même temps son poing à la Reine qui l'accepte pour descendre à la banne inférieure. Quand ils sont dans la chambre de madame Marie des Vertus, Marguerite s'exprime ainsi :

« — J'étais allée chercher le Roi, mon seigneur, pour le prier de promettre à Dieu quelque pèlerinage ou de faire quelque vœu à un saint pour que Jésus, notre sauveur en l'autre monde, sauve nos corps du péril où ils sont ici.

» — Dame, répond aussitôt Joinville, c'est au saint que les gens de mer reconnaissent pour leur patron qu'il faut faire un vœu. Mais ce n'est à saint Nicolas de la Juiverie, celui que l'antique confrérie des bateliers de Paris honore dans son église de la cité, qu'il faut promettre le pèlerinage; c'est à monseigneur saint Nicolas de Varangeville. Promettez donc, promettez et je vous suis

garant, pour monseigneur saint Nicolas, que Dieu ramènera en France vous, le Roi et vos enfants. C'est un grand saint qui a fait bien des miracles; et ici, même, un tout récent; car sachez, dame, que pendant la nuit de samedi où nous avons été en péril de nous noyer, je fis vœu que, si nous nous sauvions, j'irais, de Joinville et pieds nus, faire une prière à sa chapelle; et nous fûmes sauvés. Promettez donc, si Dieu vous ramène en France, que vous consacrerez à son autel une nef d'argent de cinq marcs, pour le Roi, pour vous et pour vos trois enfants.

» — Certes ferai-je ce vœu bien volontiers, sénéchal; mais le Roi est si contraire à mes désirs que s'il savait que je l'eusse promis sans sa permission, il ne m'y laisserait jamais aller. Je vais donc le consulter. »

La Reine revint bientôt et dit : Le Roi permet, sénéchal; le vœu et fait, et déjà saint Nicolas nous a garantis, car le vent est cheu et la mer s'apaise.

C'était la vérité; la bourrasque était passée, le vent tombait, et la nef, fixée à la fin par la cinquième ancre qu'on avait été obligé de mouiller, ne chassait plus. Les charpentiers se remirent à l'œuvre pour refaire la chambre du Roi, celle de la Reine et la chapelle; et pendant ce temps-là, Louis, assis sur le banc de la nef, et Joinville à ses pieds, dit à ce chevalier, son jeune ami :

« — Sénéchal, Dieu a bien montré son pouvoir ici. Un des quatre vents, non pas des quatre maîtres vents, mais de ceux qu'à peine peut-on nommer, dut avoir noyé le Roi de France, sa femme et ses enfants et toute sa compagnie, et Dieu ne l'a pas voulu. Or, devons-nous rendre gré et grâce du péril dont il nous a délivrés. Saint Anseaume dit que quand de telles tribulations arrivent aux gens, ce sont menaces de notre Seigneur, c'est comme s'il nous avait parlé ainsi : Vous voyez bien que je vous eusse noyés si j'avais voulu. Et ces menaces, ce n'est pas pour son profit qu'il les fait, mais pour le nôtre, et par le grand amour qu'il a pour nous. Il nous éveille par ces terribles avertissements pour que nous voyions clair dans nos fautes, et que nous ôtions de nos cœurs ce qui lui déplaît. Faisons cela, sénéchal, regardons en nous s'il n'y a rien qui puisse lui déplaire, et rejetons-le. Faisons cela, nous ferons sagement. »

Pendant que le Roi donnait à Joinville cet enseignement chrétien, comme à un fils qu'il chérissait, l'appareillage se préparait activement. Le vent, tombé tout-à-fait de la partie du sud-ouest, commençait à souffler du sud ; c'était une légère brise qui, en quelques heures, se fit bonne et ronde, et dont on put profiter pour s'éloigner de cette île de Chypre qui avait été si malencon-

treuse. On mit à la voile, tout étant en ordre à bord de *la Monnoie ;* la flotte rallia la nef royale, et l'on gagna la pleine mer. Pendant la relâche, les navires avaient pris de l'eau fraîche, du vin et d'autres provisions qu'ils n'avaient pu faire à Acre.

Quant au vœu de la Reine, il fut accompli. Marguerite, de retour à Paris, fit faire la nef d'argent qu'elle avait promise à saint Nicolas. La façon de ce bijou coûta cent livres tournois. Le navire, son mât, son gouvernail, sa voile, ses cordages, étaient tout d'argent, aussi bien que les figures du Roi, de la Reine, des trois princes et du marinier. La Reine envoya cet *ex-voto* au sire de Joinville pour le faire porter à Saint-Nicolas de Varengeville. D'après la description que le sénéchal de Champagne fait de la nef offerte par Marguerite, il est évident pour nous que ce ne fut pas la représentation en relief de *la Monnoie* que l'artisan de Paris exécuta, mais seulement la figure d'une nef bien inférieure en grandeur à celle qui avait ramené Louis IX. Une voile, un mât, un gouvernail, dit l'historien, et la nef marseillaise que montait le Roi avait deux *gouvernaux*. Elle était très grande puisqu'elle portait huit cents personnes ; donc elle avait deux mâts et deux voiles déployées ensemble. Au reste cette différence s'explique : c'était une nef qu'avait promise Margue-

rite et non pas l'image de la nef royale; cette nef devait être seulement de cinq marcs d'argent, et si le petit modèle que Joinville vit, long-temps après, à Varengeville, avait coûté cent livres de façon, une nef plus grande, plus compliquée, aurait coûté beaucoup plus cher, et le trésor du Roi n'était pas riche.

Qu'est devenue la nef de Marguerite? nous avons vainement cherché à l'apprendre. Il serait curieux de la retrouver, si dès long-temps elle n'a pas été fondue, si elle a échappé à la guerre, à l'avarice, aux révolutions!

VII.

NAVIGATION.

C'est vers Lampadouse que frère Hamon avait fait diriger la course des navires. Le vent était favorable, et la flotte se hâtait autant que l'allure des plus mauvaises nefs du convoi le permettait. La vie à bord était calme; on s'ennuyait bien quelquefois, car enfin on ne peut pas toujours prier, deviser, chanter, réciter des vers, se rappeler ses exploits, ses amours, ses aventures! Le temps est long sur un navire quand on n'y travaille pas; et les nobles barons, très braves soldats, très intrépides dans un choc de troupes

où à l'assaut d'une ville, étaient fort ignorants en général et très incapables d'occuper utilement les loisirs éternels que leur laissait la navigation. Pour eux la mer, calme ou agitée, était sans poésie; pour eux qu'importait le soleil à son coucher et à son lever colorant l'horizon de teintes plus ou moins harmonieuses? La mer, c'était toujours la mer, c'est-à-dire la monotonie, et quant au soleil il ne se levait et ne se couchait jamais assez tôt. Le vent est-il bon? ancrerons-nous bientôt à la rade d'Aigues-Mortes? c'était tout ce qui inquiétait nos pèlerins.

Sur les nefs où n'était pas le Roi on jouait, on buvait, on se querellait, on se prenait aux cheveux; l'oisiveté engendrait des vices ou favorisait leur développement. Sur la nef royale, il en était un peu autrement. Louis veillait sur ses compagnons comme un pasteur tendre, et ses ouailles sans cesse visitées par lui échappaient, sinon tout-à-fait à l'ennui, du moins à ces mille tentations brutales que la mer suggère aux hommes livrés à un désœuvrement complet. Le Roi avait réglé toutes choses pour abréger la longueur des journées. L'office divin du matin et du soir, des instructions religieuses, qu'il faisait souvent lui-même, la conversation des clercs entre eux, sur les matières intéressantes de voyage, sur les mœurs et coutumes des nations, sur les traditions historiques,

enfin quelques exercices d'armes, quelques simulacres de combats seul à seul, remplissaient les longues heures du jour dans cette espèce de moustier qu'on appelait *la Monnoie.* Toutes les semaines, un des prêtres ou des moines qui passaient sur cette nef faisait un sermon sur les devoirs de l'une des classes d'individus qui se trouvaient à bord, chevaliers, écuyers, pages, mariniers, religieux et femmes.

Par une belle soirée de mai, le ciel étant pur, la mer facile, le vent léger et propice, la tente couvrant le navire qui glissait doucement sous ses deux larges voiles latines, frère Jehan Caym de Sainte Menehoult, le prêtre de Joinville, que nous avons vu porter l'ombrelle du légat au moment de l'embarquement de saint Louis à Acre, avait réuni autour de lui les femmes qui servaient Marguerite : beguines, nourrices et autres ; puis, avec elles, quelques femmes et jeunes filles, appartenant à des chevaliers passagers ; puis, enfin, les sarrasines converties. C'était au pied de l'arbre du milieu qu'il s'était établi, comme dans une chaire dont la gabie aurait été l'abat-voix, et la grosse taglie de la drisse, au vent, le siége. Il prêchait en présence de la Reine et du Roi, sur les obligations des femmes vouées à Dieu. L'auditoire l'écoutait avec une grande attention ; déjà il avait averti les béguines âgées de leurs devoirs ; il lui

restait à traiter de ceux des jeunes filles qui entrent au couvent, et voici quelques traits de cette partie de son sermon, essentiellement adressée à certaines personnes jolies, assez coquettes qui, en Palestine, avaient fait vœu de prendre le voile, si leurs frères, leurs pères, leurs parents échappaient au fer des païens :

« Quant aux filles jeunes qui entrent dans un moustier pour l'amour de Dieu et le salut de leurs âmes, elles doivent renoncer aux atours, au luxe et à toute recherche de propreté; car quelle laide chose de voir une nonne cacher la figure du diable sous une peau de brebis! Combien en voit-on qui veulent paraître belles et s'occupent sans cesse de tout ce qui peut plaire au monde! Gardez de suivre leur exemple. Il faut laisser toutes conversations vaines, toutes promenades parmi les villes, et toutes les façons d'être qu'on a dans le monde; au lieu de tourner et de retourner les yeux, fréquenter les églises, répéter les oraisons dévotes et avoir souvent en main le pater-noster qui pend à la ceinture. La religieuse qui parle à un moine à confesse, ou qui est devant lui quand il prêche ou qui l'écoute quand il lui fait quelque utile admonition, ne doit le tenter ni par son regard, ni par sa parole; car, si dévot qu'il soit, à moins qu'il ne soit vieux, il peut bien n'avoir pas le cœur froid. Il convient

que la nonne partage son revenu annuel en deux parts, l'une pour son besoin personnel, l'autre pour être donnée aux pauvres par amour de Dieu. Elle doit fuir les jeux de la place publique, les plaisirs que les autres femmes trouvent aux fenêtres, et aussi dans l'intérieur de leurs maisons. Au lieu de lire les traités et nouvelles d'amour, les histoires de guerre et de chevalerie, qu'on doit laisser à ceux qui sont du monde, qu'elles lisent l'office divin, les légendes, les histoires des saints et de l'église. Qu'elles se rappellent toujours la passion du Christ et la vie de Notre-Dame : ce sont là de beaux sujets de méditations. Nonnes, filles de la Vierge-Marie, prenez garde à ces gens qui viennent à vous sous prétexte de vous instruire et qui tentent de vous séduire par des paroles et même par des actes. Repoussez tous les dons et présents qui ne vous sont pas offerts par vos parents; suspectez ceux dont vous ne connaissez point la source. Laissez les voiles légers, les brillantes étoffes, et tous les habits mondains; faites votre société des vieilles femmes. Tels sont les conseils que j'avais à vous donner, jeunes filles. »

Frère Jehan Caym finit son sermon en parlant des femmes mariées qui, par dévotion, promettent de rester chastes à côté de leurs maris : « C'est grande folie et grand péril que ces promesses,

surtout si les prometteuses ne sont pas vieilles. Il ne faut pas mettre la paille si près du feu; il vaut mieux servir Dieu sans avoir fait des vœux, que de faire des vœux et pécher. Pour ce qui est des femmes qui quittent leurs maris, afin de demeurer pures comme filles chastes ou honnêtes veuves, sachez que je les blâme, car toute femme doit suivre son seigneur. »

« — Bien dit, frère Jehan, fit le Roi en se levant; bien dit » ! Le moine salua Louis IX pour le remercier de son approbation, et celui-ci s'en alla, disant à madame Marie des Vertus et à une jeune damoiselle qui accompagnait cette régente des femmes de la Reine : « Frère Jehan a raison, et l'on ne saurait l'en dédire. Ce qu'il recommande aux béguines est bien recommandé. Il en est beaucoup qui faillissent en péché mortel, et qui ne veulent pas se persuader que mieux vaudrait être lépreux qu'en péché mortel. La mort guérit la lèpre du corps, et le pécheur ne sait si Dieu le guérira de la lèpre qui gâte son âme, et s'il ne gardera pas cette lèpre tant que Dieu restera en Paradis. Souhaitez donc lèpre ou toute autre maladie du corps, plutôt que péché mortel en votre âme. » Le Roi s'était signé la bouche selon sa coutume avant de donner cet avertissement aux deux femmes de Marguerite; il se mit en oraison

après l'avoir achevé, car prier et instruire tous ceux qui l'entouraient étaient son occupation journalière.

Après une navigation assez longue, on aperçut l'île de Lampadouse où l'on relâcha, pour faire de l'eau. Cette île était couverte de lapins, auxquels on fit une rude chasse ; aussi en prit-on une grande quantité de vivants et de morts pour se donner quelques repas de vivres frais. Sur l'île, les pèlerins trouvèrent caché dans le rocher un ancien ermitage avec ses jardins, ses arbres en rapport et son ruisseau ; il semblait qu'il n'y eût pas long-temps que les ermites eussent quitté cet asile saint. Sous une seconde voûte, ils découvrirent en effet deux cadavres d'hommes, couchés le visage vers l'orient, les mains croisées sur la poitrine et dans un état qui n'annonçait point une mort bien ancienne. Cet ermitage, cette vie de solitaire tentèrent probablement un des mariniers de *la Monnoie*, car lorsque le maître de la nef fit l'appel de ses hommes, au moment de l'appareillage, il manqua un matelot qu'on chercha vainement. Nicolas de Soisi, le maître-sergent du Roi, laissa trois sacs de biscuits sur la rive, pour qu'il en vécût s'il les trouvait.

De Lampadouse, la flotte fit voile pour la Pantalerie, île entre la Sicile et l'Afrique, remplie de sarrasins, sujets du roi de Tunis et du roi de

Sicile. Le Roi ne voulait pas mouiller sous cette île pour n'être pas assailli par les barques sarrasines qui pouvaient lui causer de grands dommages dans un combat auquel le convoi pacifique n'était point préparé. Cependant la Reine pria son époux qu'il envoyât trois galées à terre, afin de prendre des fruits pour ses enfants. Le Roi le permit, mais il ordonna aux galées de se hâter pour rejoindre la nef royale quand elle passerait devant l'île. Il ventait à peine; la mer était calme, les galées forcèrent de rames, et on les vit bientôt entrer dans un petit port de la Pantalerie. Quand *la Monnoie* arriva devant cette rade, assez fermée pour qu'on ne pût distinguer ce qui s'y passait, elle n'eut aucune nouvelle des galées. Que leur était-il arrivé? pourquoi tardaient-elles ainsi? Le Roi était dans une grande inquiétude; la Reine s'accusait du malheur dont probablement les navires étaient devenus victimes, les mariniers murmuraient contre une imprudence qui, pour la satisfaction de deux enfants, exposait à la captivité et peut-être à la mort tant de braves gens, et perdait trois bâtiments dont l'armement n'était pas chose si bon marché qu'on pût ainsi les sacrifier de gaieté de cœur. Le Roi fit appeler ceux qui murmuraient :

« — Que pensez-vous de ceci, leur demanda-t-il?

» — Nous pensons que les sarrasins ont pris votre gent et vos galées.

» — Et que faut-il faire?

» — Ne les pas attendre, et fuir s'il est possible, sire; car ici êtes-vous très mal! Là Tunis, et de ce côté la Sicile, qui ne vous aiment guère ni l'un ni l'autre. Si vous nous laissez continuer notre route, cette nuit même nous aurons franchi le passage dangereux.

» — Vraiment, osez-vous bien me conseiller cela? et vous croyez que je laisserai ainsi ma gent entre les mains des sarrasins, sans faire au moins tout mon possible pour la délivrer. Non; je vous commande de retourner vos voiles; nous allons courre sus. »

Le maître de la nef obéit, il manœuvra pour chercher le port où les galées étaient rentrées; chacun se mit en devoir d'aider à changer les voiles, à les carguer, à les border de nouveau, et le Roi donna l'exemple en halant sur les manœuvres comme un simple matelot. Les chevaliers coururent à leurs armes et se vinrent placer l'épée au poing, ou l'arbalète tendue, derrière les pavesades et aux sommets des châteaux.... Heureusement, ces préparatifs de combat furent inutiles; pendant qu'on s'y livrait avec une active énergie, que le besoin de sauver des frères ou de les venger rendait naturelle, on vit les galées

sortir du petit havre et se diriger vers *la Monnoie*. Le Roi demanda aux comites pourquoi ils ne lui avaient pas obéi ponctuellement ?

« — Nous n'en pouvons mais, sire, six jeunes gens fils de bourgeois de Paris sont allés dans les jardins pour manger des fruits; nous n'avons pu les avoir plus tôt, quoique nous les ayons priés de venir à bord, et nous n'avons pas voulu les laisser.

» — Eh bien ! dit le Roi, qu'on les mette dans la barge de cantier, et qu'ils y demeurent jusqu'à ce que nous soyons à terre.»

On alla chercher les coupables, et on les amena à la nef où ils se jetèrent aux genoux du Roi, en lui disant : « Pour Dieu ! sire, dépouillez-nous de tout ce que nous possédons, mais ne nous mettez pas là où l'on met les meurtriers et les larrons, car à jamais nous serait reprochée cette infamie.

» — Obéissez, obéissez, répliqua Louis; pensez-vous donc que, pour être enfants à mes bons bourgeois de Paris, vous aurez licence de ne pas tenir pour sérieux les ordres du Roi de France! Descendez en la barge de cantier, et n'en bougez que je ne le permette. »

Ce fut en vain que la Reine, Joinville et tous les seigneurs demandèrent grâce pour ces jeunes gens; le Roi avait prononcé sa sentence, il ne voulut point se relâcher de sa rigueur. Ils s'éta-

blirent dans la barque que remorquait la nef, et y restèrent. « Quant la mer grossissait, les ondes » leur volaient pardessus la teste, » dit l'historien de saint Louis; et il ajoute qu'il leur fallait s'asseoir quand il ventait pour n'être pas emportés dans la mer.

Cet événement avait une gravité réelle, et si le Roi punissait sévèrement, ce n'était pas sans cause. La nécessité où l'on avait été, pour obéir à Louis, de virer de bord, de faire *tourner les nefs, ce devant derrière*, selon l'expression du chroniqueur, occasionna à la flotte un retard de huit bonnes journées. Comment cela peut-il être? Dans quelles circonstances se trouvaient donc les navires? Quel courant, quelle brise subite les emporta tout-à-coup? Comment furent-ils jetés si loin sous le vent de leur route? C'est ce qu'il est difficile de deviner aujourd'hui; mais, sur ce fait, il en faut croire le véridique et scrupuleux sénéchal de Champagne, qui, par malheur, n'a pas pris la peine d'entrer dans quelques détails explicatifs, capables de nous donner le mot de cette difficulté.

Quelque temps après, le feu prit au lit de Marguerite de Provence; une imprudence en fut cause. La religieuse qui était venue déchausser Marguerite enflamma son voile à la chandelle qu'on avait allumée pendant la nuit dans la chambre de la Reine, où la recevait un bassin de fer; elle ne

s'en aperçut pas, Marguerite non plus. Le feu se communiqua du voile de la béguine à une toile légère qui couvrait le lit de sa Majesté, et de cette toile aux draps eux-mêmes. Cependant, la Reine s'était endormie; une chaleur inaccoutumée la réveilla. Quand elle ouvrit les yeux, elle vit sa chambre toute en feu, se leva précipitamment, s'empara des couvertures embrasées, les jeta par la fenêtre à la mer, et, comprimant entre ses bras les draps qui brûlaient, elle parvint à éteindre l'incendie commencé. Les jeunes gens qui étaient dans la barge de cantier crièrent aussitôt : « Basset, le feu! le feu! » Ces cris éveillèrent tout ce qui dormait dans le château d'arrière, et le Roi le premier. Joinville s'était levé en toute hâte et avait couru sur le pont auprès des mariniers. Le Roi le fit appeler. Louis, effrayé par le péril que la nef avait couru, était fort irrité contre ceux qui, par négligence, avaient compromis la sûreté de tant de monde; Joinville n'osa pas se présenter devant le Roi. Bientôt vint à lui Geoffroy de Beaulieu, qui lui dit : « Ne vous effrayez pas, voici ce qui est arrivé; » et il lui conta l'aventure. Le sénéchal le remercia et le pria d'aller dire à la Reine que le Roi était éveillé et qu'elle allât l'apaiser.

Le lendemain matin, le connétable, le chambellan et le maître-queux du Roi dirent à Louis IX :

« On nous a conté, sire, que le feu a manqué nous ardre tous cette nuit? — Oui, et il faut que je vous dise comment cela est advenu, car le sénéchal, plus discret (célant) que je ne suis, ne vous le dirait pas. » Le Roi répéta alors ce qu'il avait appris de Marguerite, puis il ajouta :

« — Sénéchal, je vous ordonne que vous ne vous couchiez dorénavant avant d'avoir éteint tous les feux, hors celui qui est en la soute de la nef. Et sachez que je ne me coucherai que vous ne soyez venu me dire : Sire, toutes les lumières sont éteintes. »

Cet ordre fut exécuté dès le soir même, et il est resté traditionnel dans la marine.

Le trouble était entré pour la première fois dans la chambre de la Reine avec l'incendie; jusque là, le calme le plus parfait y avait régné. Lire, broder, chanter quelques litanies en chœur avec ses femmes, écouter de belles légendes que saint Patur, son confesseur, lui récitait, ou raconter quelque noble aventure arrivée au Roi ou à l'un de ses barons pendant la guerre de la Palestine, telles étaient les occupations de Marguerite. Chaque matin, elle donnait deux ou trois heures aux soins de ses enfants, visités par le docte physicien qui avait la charge de leur santé. Elle apportait elle-même à la nourrice du plus jeune des princes le tribut de son expérience.

« — Nourrice, lui disait-elle, je ne saurais trop vous le recommander, ne frottez ni la bouche ni le nez de l'enfant avec de l'eau salée, dont vous faites fort bien de lui frotter tout le corps pour fortifier sa peau et l'endurcir. C'est une bonne coutume de donner à la peau cette dose d'insensibilité, parce que le froid, le chaud, le sec et l'humidité ne lui nuisent point. Lavez avec de l'eau tiède s'il fait chaud, avec de l'eau plus chaude s'il fait froid, et cela deux ou trois fois par jour. — Vous voyez ces poils qui viennent sur le front à ma fille Blanche, et qui seraient vilaine chose quand elle serait grande, frottez-les avec de la cendre légèrement chaude, et vous les arrachez sans peine et sans douleur. — Ayez bien soin de laisser obscure la chambre où dorment mes enfants; tenez-leur la tête haute, et gardez que leur col ou leurs membres ne soient tortus pendant leur repos. — En lavant ces petites créatures, faites en sorte qu'il n'entre pas d'eau dans leurs oreilles. S'ils remuent les jambes dans l'eau où vous les baignez, laissez-les faire; cet exercice les fortifiera. — Avant d'étendre les jambes et les pieds, pliez les jointures et les dépliez, et les oignez d'huile; oignez aussi les narines, et puis frottez légèrement avec une étoffe douce et tiède.

» — Je vous recommande bien surtout de coucher ma chère Blanche à la renverse; on dit, je le

sais, que cette position leur fait la tête ronde et plate par derrière; mais comme les coucher sur le côté la leur fait longue, je crois que tête ronde vaut mieux que tête longue. Il y a des nourrices qui, en couchant les enfants sur le côté, et plus d'un côté que de l'autre, leur font le nez, la bouche et tout le visage tordus de ce côté-là. Coucher les enfants sur le côté, c'est pour les rendre bossus et cagneux, et puis cela leur fait voir des fantômes pendant le sommeil. Les jeunes princes n'ont pas la tête pointue par derrière; ils ne risquent donc pas de perdre la mémoire en couchant à la renverse. — Quand nous serons arrivés en France, je vous l'ordonne, ne portez jamais ma fille parmi les infirmes et les aveugles; que mes enfants n'en voient jamais s'il est possible, cette vue leur pourrait donner mal aux yeux. »

La Reine réglait aussi elle-même les repas de la nourrice, et chaque jour elle se faisait rendre compte par le maître-queux du Roi de ce qu'on lui avait donné : « Du bon pain de froment, seigneur Gervaise, pour cette femme, de la viande de chevreau ou d'agneau, du poisson sain et frais, des légumes, des amandes, des noisettes, de la soupe, enfin tout ce qui peut augmenter son lait; mais point de rôti, point de salaison, pour dieu! et rien de ce qui peut échauffer son sang. »

Il y avait déjà sept semaines que la flotte du

Roi s'était éloignée de la côte d'Asie, et l'on n'apercevait pas encore les rivages de la Provence. On se trouvait, la mer étant *moult quoye*, dans le golfe de Naples. On n'avançait guère, et il semblait qu'emprisonnées dans ce calme ennuyeux, les nefs ne retrouveraient jamais leur liberté. Quelques faibles brises les poussaient de temps en temps; mais ces brises tombaient bientôt, et les navires s'arrêtaient immobiles dans leur sillage commencé. Un phénomène étrange vint tout-à-coup surprendre et effrayer nos pèlerins, une montagne ronde apparut devant les vaisseaux; était-elle sortie de la mer ou descendue du ciel? les mariniers ne pouvaient pas le dire. Elle s'était montrée inopinément, fantôme gigantesque, aux formes bizarres, c'était tout ce qu'on savait; sa masse affectait de certaines figures que personne ne définissait, c'était tout ce qu'on pouvait voir; il était évident pour les mariniers qui connaissaient la côte d'Italie que ce n'était pas elle; mais que pouvait-ce être? la montagne s'était montrée à l'heure des vèpres, on cingla toute la nuit, allant à cette terre qu'à la clarté de la lune on distinguait toujours, et qui semblait toujours se tenir à la même distance de la flotte; et le lendemain on se trouva encore en présence de cette sorte de cauchemar naval. Les navires tinrent la même route que le manque de vent allongeait sans cesse,

et la montagne ne s'évanouit pas de la journée. Jamais les nautoniers n'avaient rien vu de semblable, jamais ils n'avaient entendu parler de montagnes fantastiques marchant devant les vaisseaux comme des rêves effrayants dont on ne peut se débarrasser. Ils commencèrent à avoir peur. Les galées n'osèrent point aller interroger de près ce phénomène; on se mit en prières, ainsi qu'au milieu de la nuit on prie pour chasser d'horribles songes ou pour se délivrer des apparitions de certains esprits malfaisants qui vous obsèdent; mais la montagne resta toujours.

Un prêtre savant et prud'homme, qu'on appelait le doyen de Malrut, alla dire au Roi :

« — Sire, ceci est un maléfice de l'ennemi, une » persécution contre les Croisés qui ont combattu » pour le tombeau du Christ; ce n'est assez des » prières ordinaires, il faut un acte plus solennel. » Je n'ai jamais fait trois processions, par trois » samedis, que ma paroisse n'ait été délivrée du » défaut d'eau, du trop de pluie ou de tout autre » fléau. Faisons des processions autour des deux » mâts en l'honneur de Dieu et de madame sa mère, » et cette montagne qui menace de nous écraser, » et qui barre notre route, descendra dans l'enfer » d'où elle est sortie.

» — Vous avez raison, doyen de Malrut, faisons des processions pour le salut de la stoire. »

Les galées, appelées auprès de la nef royale par le signal convenu d'un son de cor, allèrent porter aux autres nefs l'ordre de faire une procession ce jour-là même, car c'était samedi. A bord de tous les navires cette procession fut faite; tout le monde y assista, même les malades, qui s'y firent porter; et onques depuis on ne vit la montagne, qui s'évanouit tout de suite, comme tout de suite elle s'était formée.

Un peu de vent s'éleva, favorable à une navigation longue et fatigante, où la santé de plus d'un passager avait déjà beaucoup souffert; on força de voile, et le voyage s'acheva sans accident. Un seul événement signala ces trois dernières semaines, plus pénibles cent fois aux pèlerins que tout le temps qu'ils avaient déjà passé sur la mer.

Un riche gentilhomme provençal, monseigneur d'Argones, était couché dans la chambre d'une petite nef qui naviguait environ une lieue devant *la Monnoie;* le soleil frappant sur son visage l'incommodait; il appela un de ses écuyers, et lui dit : « Va fermer ce volet, car le soleil me nuit. » Pour pousser ce mantelet de la fenêtre, il fallait que l'écuyer allât en dehors de la nef et marchât sur la préceinte; il le fit, mais il tomba, le pied lui ayant manqué sur ce rebord étroit où les mariniers seuls avaient l'habitude de marcher.

La nef était trop petite pour avoir à la remorque, derrière elle, une barque de cantier; il fallait descendre à l'eau un esquif, et le navire marchait assez vite pour que le temps nécessaire à cette opération fût fatal au pauvre écuyer. Il était déjà bien éloigné de la nef, et il ne faisait aucun effort pour se sauver d'une mort qui paraissait imminente; son immobilité était telle que, de *la Monnoie*, on avait cru, en le voyant tomber, que c'était un paquet ou un tonneau qui avait chu en la mer. Une des galées dont la nef du Roi était toujours accompagnée le recueillit et l'apporta au vaisseau, où Louis lui fit raconter son aventure. Joinville, quand il eut fini son récit, lui demanda pourquoi il ne s'était pas mis à nager quand il était tombé à l'eau. « — C'était inutile, seigneur; car en tombant je me suis recommandé à Notre-Dame de Veauvert, et aussitôt elle m'a soutenu par les épaules jusqu'à ce que la galée du Roi m'ait recueilli. — C'est un miracle, s'écria Joinville; je le ferai certainement peindre dans ma chapelle de Saint-Laurent et sur les verrières de Bléhicourt : » ce que fit le sénéchal à son retour en Champagne.

Le mardi de la dixième semaine après le départ d'Acre, c'est-à-dire le 9 de juillet 1254, la flotte des croisés mouilla dans un petit port au-dessus et à deux lieues du château d'Hyères qui appar-

partenait au comte Charles d'Anjou. La Reine conseilla à son époux de descendre là, puisqu'ils se trouvaient sur une terre appartenant à son frère; le Roi s'y refusa, disant qu'il ne descendrait de sa nef qu'à Aigues-Mortes qui était à lui. Le conseil chercha à le dépersuader; mais pendant trois jours rien ne put vaincre une obstination d'autant plus étrange que Louis comprenait combien il importait que les passagers, déjà travaillés par la maladie, pussent débarquer. Le vendredi, le Roi, étant assis sur le helm de l'un des gouvernails de *la Monnoie*, appela Joinville et lui dit : « Sénéchal, que vous semble de » ma résolution? — Sire, qu'il pourrait vous ar- » river, et ce serait à bon droit, ce qui advint à » madame de Bourbon, qui ne voulut descendre » en ce port, se remit en mer pour Aigues-Mor- » tes et fut sept semaines avant d'y arriver. » Le Roi réunit alors son conseil, qui fut d'avis que leurs majestés débarquassent à Hyères, car il n'était pas sage, étant hors de péril, d'aller se remettre en aventure de mer. Louis se rendit enfin, à la grande joie de la Reine et de tous les pèlerins. Le débarquement commença aussitôt, et le Roi alla loger au château du comte de Provence son frère.

Ainsi se termina ce voyage qui dura soixante-dix jours, quand d'Aigues-Mortes à l'île-de Chypre, six ans auparavant, il s'était fait en vingt-deux jours seulement. Les calmes fréquents, le naufrage au cap des Gattes, l'aventure de la panteleric, furent les seules raisons de cette différence dans la longueur des deux trajets. Plusieurs des circonstances de la navigation que nous avons racontée restent à peu près inexplicables pour nous, et nous devons regretter que Joinville, le confesseur de la Reine et Geoffroy de Beaulieu soient restés muets sur les causes de faits qui, mieux connus, nous eussent aidé à résoudre quelques unes des difficultés que présente à l'antiquaire l'étude de l'art naval au XIII[e] siècle.

NOTES.

— *Ah! sénéchal, j'ai perdu ma mère...* (P. 296.) Voir, dans l'histoire de saint Louis, par Joinville, le récit de cette entrevue.

— *Appareiller votre navire.* (P. 297.) Préparer vos navires. « Les galies i estoient toutes appareillées. » (Joinville.)

Ses nefs faist tost appareiller (vers 1059).
BENOÎT, *Chroniques de Normandie.*

Touz appareillés de combattre...
GUILLAUME GUIART.

La navie le port esloigne...
Le même.

« Après ces choses atirerent (préparèrent) les frères au Roy leur navie et les autres riches homes qui estoient en Acre. » (Joinville.)

— *Chievetains.* (P. 298.) Chefs.

— *Mais de porter la grève ainsi que font les femmes.* (P. 298.) « Quant nous fumes à Poytiers je vi un chevalier qui avoit nom monseigneur Gyeffroy de Rancon; que pour un grant outrage que le comte de la Marche li avoit fait, si comme l'on disoit, et avoit juré sur sains que il ne seroit jamez roingnez en guise de chevalier (qu'il ne porterait jamais les cheveux courts comme les chevaliers), mès porteroit grève, aussi comme les

femmes fesoient, jusques à tant qu'il se verroit vengié du comte de la Marche. » Les cheveux en grève étaient ceux que les femmes portaient dans toute leur grandeur et épaisseur. *Grève* est un emprunt fait à l'anglais: *to grow*, croitre, dont le participe est *grew*. Le saxon, qui avait *graef*, signifiant forêt épaisse, pousse de bois, donna à l'anglais *grove*, d'où *grow* et *grew*. Le bas latin fit de l'anglo-saxon *grove: grevus*, signifiant épais. Voir du Cange.

— *Marie des Vertus*. (P. 299.) « Madame Marie de Vertus, moult bone dame et moult sainte femme, me vint dire que la Royne menoit moult grant deulz, et me pria que j'alasse vers li pour la reconforter. » (Joinville.)

— *La femme que vous haïssiez la plus*. (P. 299.) « Car ce estoit la femme que vous plus haïés, et vous en menez tel deul. » (Joinville.)

— *Elle ne souffrait guère que son fils restât en votre compagnie*. (P. 300.) « Les durtés que la Royne Blanche fist à la Royne Marguerite furent tiex (telles), que la Royne Blanche ne vouloit soufrir à son pooir que son filz feut en la compaingnie sa femme, ne mèz que le soir quant il alloit coucher avec li..., etc. » (Joinville.)

— *M'inspirer beaucoup d'amour pour la reine*. (P. 301.) Pour tout ce paragraphe et celui qui précède, voir Joinville, que j'ai suivi pas à pas, autant que je l'ai pu.

— *Cette petite estoire*. (P. 305.) Estoire, dans le français du XIIIe siècle signifiait: Flotte. Voir *index* de l'*Arch. nav.*

— *La nef débarrassée de tout l'attirail qui avait transformé sa cale en écurie*. (P. 306.) Pour les dispositions de l'écurie des nefs du XIIIe siècle, et notamment de celles qui, en 1270, portèrent les hommes d'armes, les chevaux que saint Louis emmenait avec lui en Afrique, voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 7, 2e vol., p. 424, un plan que j'ai dressé de la cale d'une des nefs louées par Guido de Corrigia, au nom de la commune de Gênes, aux envoyés du roi de France.

— *Nécessaires à huit cents personnes*. (P. 306.) La nef du roi portait en effet huit cents passagers. Joinville l'affirme : « car il avoit bien huit cens persones en la nef que touz feussent

saillis ès galies, etc. » *La Monnoie*, bien qu'elle fût grande n'était point encore des plus grands navires de son temps ; les Statuts de Marseille (XIIIe siècle) parlent en effet de vaisseaux portant mille passagers et plus. Voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 7, 2e vol., p. 427.

Deux inspecteurs du passage. (P. 308.) Le chap. 34, liv. 1er des *Statuta Massiliæ*, intitulé : *De observatoribus passagii in singulis passagiis eligendis,* ordonnait que, pour chaque voyage, trois hommes probes, experts aux choses de la mer, connaissant les lois, et prudents, devaient être choisis pour veiller à tout ce qui regardait le passage, c'est-à-dire l'observation des conventions entre les patrons des nefs et les passagers. Ce qui était de la place occupée par les pèlerins et les chevaux les regardait, comme aussi l'inspection des vivres qu'embarquaient les taverniers.

— *La chambre du roi, placée dans l'étage supérieur du château d'arrière...* (P. 308.) Pour tout ce qui est des dispositions de la nef du roi, je renvoie à la restitution que j'ai faite d'une nef du XIIIe siècle dans le Mémoire n° 7 de l'*Arch. nav.* — Lorsqu'en novembre 1837, M. le marquis de Villeneuve-Trans préparait l'intéressante Histoire de saint Louis qu'il a publiée depuis, il me demanda communication du *Mémoire sur les navires de saint Louis et de la marine du* XIIIe *siècle,* que l'Académie des inscriptions avait honorée d'une médaille d'or, au concours des antiquités nationales ; je me hâtai de satisfaire le savant écrivain, et de lui envoyer à Nancy le manuscrit que je possédais. Avant qu'il ne quittât Paris, je lus à M. de Villeneuve la partie du récit que j'annote, qui est relative à la nef du roi, pour lui faire connaître les dispositions intérieures des navires contemporains de saint Louis, et particulièrement de celui où la cour prit passage avec plus de 700 personnes. M. Villeneuve-Trans a fait à mon travail l'honneur de l'estimer assez pour en citer les principaux résultats, p. 536-546, t. 2, de son Histoire. Mon écriture, très fine et très mauvaise, devait tromper plus d'une fois M. de Villeneuve ; aussi quelques fautes assez graves se sont-elles glissées dans les citations de mon Mémoire. Maintenant que ma dissertation sur la

marine du XIIIe siècle est publiée, je souhaite que les lecteurs de l'histoire de saint Louis veuillent bien rectifier ces erreurs. Je suis fort reconnaissant à M. de Villeneuve d'avoir donné une place à mes recherches sur les navires de saint Louis dans un ouvrage où mon nom a la bonne fortune de se trouver après ceux des écrivains éminents dont il invoque l'autorité, à l'appui de ses récits pleins d'émotion et de charme. Je m'estime bien heureux qu'un Mémoire qui avait trouvé des juges indulgents à l'Institut, ait pu inspirer à un érudit comme M. de Villeneuve ces lignes bienveillantes, qu'il m'adressait de Nancy le 26 décembre 1837 : « Vous avez procédé si rationnellement, toujours armé de preuves, ne vous lançant point dans le vague, que je regarde votre ouvrage comme un modèle en ce genre... Aussi peut-on affirmer que vous avez fait une œuvre curieuse, neuve, savante, pleine d'intérêt, et vous avez raison de dire que vous avez fait une découverte et résolu une question d'antiquité, d'une grande difficulté, sans doute, puisque personne n'avait encore osé l'aborder en face et le compas à la main. »

— *La chapelle où le légat...* (P. 308.) « Icel glorieus trésor dou cors Nostre Seigneur fit mettre ou plus haut, et ou plus convenable de sa nef, et fit par dessus faire un tabernacle couvert de dras de saye batus à or. Par devant le tabernacle fu un autel dréciés, qui aornez fu de riches aournemens, où li Rois fit dire tous les jours le service de la messe entière, fors le canon et ce qui appartient au sacrement » (consécration), « et toutes les heures canoniaus ; et estoient revestu li ministre de l'autel si comme il appartenait à la journée » (Nangis). Mêmes détails dans le latin de Geoffroy de Beaulieu.

— *Ce fut au-dessus de la seconde banne.* (P. 308.) Les bannes étaient les étages et logements du château d'arrière. Les nefs un peu grandes du XIIIe siècle en avaient deux, l'une au-dessus de l'autre, et toutes deux supérieures à une grande chambre placée au-dessus de la seconde couverte, à la hauteur du corridor, chambre qu'on appelait le paradis. Voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 7.

— *Le général de l'ordre des ânes.* (P. 311.) L'ordre des Mathurins était appelé l'ordre des ânes, parce que les religieux

de cette observance, par humilité, ne montaient jamais sur des chevaux, mais seulement sur des ânes. Le général de l'ordre dont il s'agit ici était Nicolas, qui mourut en 1256.

— *Et des comites.* (P. 313.) Les comites étaient les chefs des galères, après les gentilshommes qui en avaient le commandement militaire. C'était les hommes pratiques, les directeurs de la manœuvre. Le nom de *comite*, qui est resté encore dans les bagnes, où les chefs des gardes chiourmes sont appelés : *come* et *sous-come ;* ce nom vient, selon moi, non pas de *comis*, signifiant : doux, épithète qu'on aurait appliquée aux chefs des galères par antiphrase et parce qu'ils étaient souvent très durs, mais de *comes*, comte. On voit en effet dans les annales de Gênes, à la date du XIIIe siècle, le titre de *comes galeæ* donné à plusieurs personnages importants qui commandaient les galères.

— *Le roi..., pleurant à chaudes larmes...* (P. 316.) Pleurer n'était pas chez les hommes du moyen âge une preuve de faiblesse. Les histoires de cette époque nous montrent les preux les plus forts, les chevaliers qui se jetaient le plus hardiment dans les périls, pleurant à chaudes larmes quand ils avaient quelque sujet d'affliction. Aucun chevalier ne croyait alors qu'il fût honteux de paraître sensible, et ne laissait aux femmes l'éloquence des larmes. Nous voyons Charlemagne pleurer trois jours durant, le pape Léon qu'il ne connaissait pas; nous voyons Joinville, « moult fortement plorer, » en demandant une grâce au roi ; nous voyons le duc de Bourgogne « geter sa cote a armes de ses yex tout en plorant, » pour ne pas voir Jérusalem aux mains des ennemis de Dieu; nous voyons Bon de Château-Raoul « plorer moult durement, » en se félicitant avec Joinville du départ du roi et des chevaliers, qui s'éloignaient de la terre-sainte. Je pourrais multiplier les exemples. Aujourd'hui les hommes rougiraient de pleurer; sont-ils donc plus énergiquement trempés que ces rudes chevaliers, chez qui les pleurs étaient si faciles?

— *Les galères avaient été repeintes.* (P 319..) Voir au sujet de ce luxe des galères, la peinture que Joinville fait de la galie

du comte de Jaffe, son parent, et le Mémoire n° 4 de l'*Arch. nav.*, p. 480, 1er vol.

— *A leurs pennes et à leurs carreaux.* (P. 320.) Les antennes étaient composées de deux pièces; l'une, et c'était la plus longue, s'appelait la penne; l'autre, plus courte, s'appelait le car, carreau, ou carrau. Voir *Arch. nav.*, t. 2e, p. 388. Il n'est pas inutile de faire remarquer que les navires de saint Louis étaient, en général, voilés à la latine comme les galères. Voir l'*Arch.*, t. 2, Mémoire n° 7.

— *Et des béguines qui servaient Marguerite.* (P. 320.) « Une des béguines la royne quant elle ot la royne chaucée, si ne se prist garde, etc. » (Joinville.)

— *Le glorieus tresor du cor nostre Seigneur.* (P. 321.) (Nangis.)

— *L'aiguille aimantée qui, flottante dans un fétu, sur l'eau d'un vase...* (P. 322.) Voir sur l'état de la boussole au XIIIe siècle le Mémoire n° 3 de l'*Arch. nav.*, p. 205, 1er vol.

— *Les prouïers.* (P. 322.) Nom des matelots d'un certain rang, dont la place pendant la navigation était à la proue. Ils étaient chargés, outre le service du mât de l'avant, de tout ce qui était relatif aux ancres, aux gomènes ou câbles, aux touées, etc.

— *A l'aide des barges de cantier.* (P. 322.) Les barges ou barques de cantier étaient de grandes embarcations, faisant auprès des nefs d'une certaine importance l'office que font les chaloupes auprès de nos navires. Les barges de cantier restaient ordinairement à la traîne derrière les nefs, qui ne pouvaient pas les embarquer, parce qu'elles étaient trop longues. Les petites nefs n'avaient pas de barques de cantier. Voir à ce sujet l'*Arch. nav.*, Mémoire n° 7, p. 404, t. 2.

— *La chose est-elle bien arrée?* (P. 324.) *Arrée*, arrangée. Le verbe *arrer* a donné à la marine *agréer* et *agrès*. Voir l'*index* de l'*Arch. nav.* et Joinville, décrivant l'appareillage des nefs de Marseille.

— *L'enseigne Saint-Denis.* (P. 324.) L'oriflamme. Voir le récit que fait Joinville de l'arrivée du roi à Damiette.

— *Les poulies des joncs.* (P. 325.) Les joncs étaient les

palans des amans, les drisses des itagues. Voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 7, p. 396, 2e vol.

— *Avec sa sparcine.* (P. 326.) Voir plus haut, p. 291.

— *Chantez donc de par Dieu.* (P. 326.) (Joinville.)

— *Desharnacher les voiles.* (P. 326.) Déployer les voiles, ôter les rabans qui les retiennent serrés contre les antennes, ôter les harnois des voiles.

> Dunc veissez aneres lever,
> Estroins traire, hobens fermer,
> Mariners sailler par ces nefs,
> Deherneschier veilles et trefs.
> WACE, *Roman de Brut.*

Voir *Arch. nav.*, 1er vol., Mémoire n° 3, p. 175.

— *Le terzarol, dont l'antenal est long comme la colombe du navire.* (P. 328.) L'antenne du terzarol était grande, en effet, comme la quille ou colombe de la nef. L'antennal était le côté de la voile attaché à l'antenne, l'hypothénuse du vaste triangle rectangle dont le sommet de l'angle droit était le point d'écoute de la voile. Voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 7, p. 433, 2e vol.

— *Établi le dolon, voile bien plus petite que le terzarol.* (P. 328.) Le dolon était une voile inférieure au terzarol (la seconde des voiles qui se hissaient au mât de l'avant) et à la majeure que portait le mât du milieu. Le *Capitulare nauticum* de Venise (1255) ordonnait, chap. 18, que toute nef, buse ou buse-nef de 300 à 600 milliers, eût à la proue les voiles suivantes : un artimon (*artimonum* pour *artemonum*) un terzarol, un dolon (*dolocium* pour *dolonum* ou *dolonem*) de futaine ou de bombasie, et un papillon (*parpaglonem*) de canevas; au mât du milieu une grande voile (*majorem*), un dolon de bombasie ou de baracan, et un papillon de canevas. Le canevas, le baracan, la bombasie et la futaine étaient des espèces de toiles, les unes en fil de chanvre, les autres en coton. Les noms de ces toiles, venus jusqu'à nous, s'appliquent à des étoffes qui n'ont aucun rapport avec celles qu'ils désignaient autrefois. Voir *Arch. nav.*, Mémoires nos 6 et 7, 2e vol.

— *La mer est souvent félonesse.* (P. 328.) « Pour la mer qui est plus felonnesce en yver que en esté. (Joinville.) Voir *Index* de l'*Arch. nav.* sur ce mot, qui veut dire : méchante, traîtresse, perfide.

— *Que les jeux de déz...* (P. 329.) « Et prit les dez et les tables et les geta en la mer, et se courouça moult fort à son frère de ce que il s'estoit sitôt pris à jouer aux deiz. » (Joinville.)

— *Inventions de l'ennemi.* (P. 329.) Le diable, que les hommes pieux avaient horreur d'appeler par son nom, et qu'ils nommaient seulement l'ennemi.

— *On s'endort en effet le soir...* (P. 330.) « Car l'on se dort le soir là où en ne scet se l'on se trouverra ou foons de la mer. » (Joinville.)

— *Jusqu'aux noyaux d'or de leurs robes...* (P. 330.) Les boutons d'habit étaient alors appelés noyaux, peut-être à cause de leur forme. « Et vesti les robes que le soudanc li avoit fait bailler et tailler, qui estoit de samet noir, forré de vair et de griz, et y avoit grant foison de noiaus touz d'or. » (Joinville.) Ces boutons d'argent ou d'or avaient une valeur qui, au besoin, servait à ceux qui les portaient; c'est peut-être depuis cette époque qu'on a dit proverbialement d'un homme riche : « Il a des noyaux ! »

— *Ornements qui appartiendront à la journée.* (P. 330.) Voir ci-dessus p. 377 : *La chapelle*, etc.

— *Et moi-même je halerai sur les cordes...* (P. 331.) « Voluit insuper, quòd nautæ prædicti singuli confiterentur sacerdotibus ad hoc electis : et ad hoc ipsemet ore suo exhortationem fecit eisdem valde salutarem et efficacem, persuadens ipsis et exprimens quàm frequenter essent in mortis periculo, propter maris discrimina repentine. Inter cætera autem dixit eis verbum notabile et memoria dignum, videlicet, quòd *si interim dum unum nautarum confiteretur peccata sus navis officio suo forsitan indigeret : ego, inquit Rex, libenter manum meam apponam sive ad cordam trahendam, sive ad aliquid aliud faciendum.* » (Geoffroy de Beaulieu.)

— *La procession autour des deux mâts.* (P. 331.) « Samedi estoit; nous feismes la première possession entour les deux

mats de la nef » dit Joinville racontant qu'après son départ de Marseille on vit devant le vaisseau une montagne toute ronde, qui paraissait et disparaissait, et que les mariniers prirent pour la terre de Barbarie. Cette montagne de brouillards était sans doute une de ces apparitions fantastiques que les Anglais nommèrent, je crois, le *cap Farewell* (le cap adieu, le cap qui s'en va), avant d'avoir donné ce nom à des caps véritables. Les anciens Hollandais appelaient : montagne de beurre ou montagne fondante, ces masses brumeuses qu'on prend quelquefois de loin pour des terres, et qui se dissipent quand on en approche.

— *A cheval sur l'extrémité de la penne*. (P. 333.) Les hommes qui faisaient la guette allaient dans les gabies, ou pour découvrir de plus loin, au bout de la penne des antennes. Les Italiens du XVIe siècle appelaient cela : *far l'huomo alla penna*. Les Vénitiens disaient : *far cicogna*, parce que le guetteur, qui était attaché à la penne, tendait le cou pour mieux voir au loin. (Pantero-Pantera, *Vocabolario nautico* à la suite de l'*Armata navale*.)

— *Le sommet du Mont de la Croix*. (P. 333.) Joinville dit : « Le samedy veimes l'ille de Cypre, et une montaigne qui est en Cypre que on appéle la montaigne de la Croiz. » Geoffroy de Beaulieu n'est pas d'accord sur le temps de la traversée avec le sénéchal de Champagne; il dit : « *Tertia nocte postquam à portu Achon cum eo recessimus aliquantulum ante diem*, dum prope Cyprum essemus, navis subito impegit in rupem sive in lingulam terræ, vel arenæ, induratam quasi in lapiden. Rupes illa, sive lingula procul protendebatur in mari... » Je ne puis douter que Geoffroy de Beaulieu n'ait raison contre Joinville; il y a, en effet, environ 70 lieues d'Acre au cap de Gatte, et pour un navire ordinaire qui n'est pas contrarié, deux jours sont communément nécessaires à cette traversée, qu'un bon navire de guerre, très favorisé par le vent, peut seul faire en vingt-quatre heures. En admettant que la nef du Roi marchât très bien et qu'elle eût constamment un vent favorable, on verra que deux fois vingt-quatre heures doivent être le minimum du temps de la route d'Achon à Chypre, d'autant plus que *la Monnoie* n'était pas seule, que le Roi ne

voulut pas s'éloigner de son convoi, et que, dans les douze navires, il y en avait certainement qui n'avaient pas les qualités de la nef de saint Louis. Cette raison suffirait pour faire rejeter la version de Joinville; mais il en est une autre tout-à-fait décisive. M. de Villeneuve-Trans dit, p. 444, 2e vol. de son *Histoire de saint Louis*, que « dans la nuit du vendredi au samedi (du 25 au 26 avril), un coup de vent poussa la nef royale vers les côtes du Mont-Carmel; » que Louis y descendit au point du jour pour entendre la messe; enfin qu'il se rembarqua avec quatre moines, qu'il avait pris au couvent, et qui firent sans doute leurs adieux à leurs frères pendant que le Roi visitait la grotte habitée par Elie quand il fuyait les persécutions d'Achab et de Jozabel. Ce fut là un grand retard, six ou huit heures à peu près. Le départ du Roi ne doit être compté que de son appareillage de la côte du Carmel, et en donnant à sa navigation seulement les quarante-huit heures que mettent à faire ce trajet les navires modernes, on voit qu'il dut arriver devant Chypre : *tertia nocte, aliquantulum ante diem*, comme le dit Geoffroy de Beaulieu. De cet examen d'un fait que la critique des historiens n'avait pu éclaircir, il résulte pour moi deux choses, 1° que le copiste du premier manuscrit de Joinville aura lu : *samedy*, où probablement il y avait : *lunedy*; 2° que les nefs du XIIIe siècle avaient une marche qui ne les faisait pas différer beaucoup des navires modernes. Il y avait même de ces nefs qui marchaient très bien, car celle de Joinville fit cinquante lieues en moins de quinze heures à son départ de la terre sainte, si l'on en croit le bon chroniqueur. A la vérité les moyens qu'employaient les mariniers pour estimer la route faite étaient peu fidèles; mais en admettant un chemin de quarante lieues, au lieu de celui qu'annonce Joinville, on arrivera à cette conviction que les nefs du XIIIe siècle étaient d'assez bonnes marcheuses. M. de Villeneuve dit que saint Louis ayant regagné la côte du Mont-Carmel « et s'étant remis en mer, arriva le soir même en vue de l'île de Chypre et de la montagne de la Croix. » Cela ne ferait que douze heures de navigation, ce qui n'est admissible ni d'après la version de Joinville, ni sur-

tout d'après celle de Geoffroy de Beaulieu, qui est la seule vraisemblable.

— La Monnoie *ressentit une terrible secousse.* (P. 334.) Joinville dit : « Dont il avint que nostre nef hurta à une queue de sablon qui estoit en la mer. » Le confesseur de la reine Marguerite s'exprime ainsi à propos de cet événement : « Une nuit un pou devant le jour, la nef en laquelle li benoiez Rois et la Roine sa femme et ses enfans estoient... cele nef empeint et hurta en une dure gravele, et fist adonques ladite nef un grant saut, et quant cil qui estoient en la nef sentirent ce, ils doterent mout que la nef ne fust rompue. Et comme aucuns d'eus criassent pour la poor du péril, li benoiez Rois ala tantost qui de riens ne fu espoenté, devant le lieu ou le vrai cors Jhesu-Christ estoit mis, par le congié du légat de Romme l'evesques Tusculan, et ilecques se mist li benoiez Rois enclin à terre à coutez et a genouz, et fu ilecques un pou de tems en oroison. » (Fol. 307, édit. royale de 1761, à la suite de l'histoire de Joinville.)

— *Le garbin qui soufflait assez gaillard.* (P. 334.) « Par un vent qui a non guerbin, qui n'est mie des quatre mestres venz, » dit Joinville au commencement de son histoire. Le *garbino* est en effet le vent intermédiaire entre le sud et l'ouest, celui que nos marins appelent le *suroit.* Le *garbino* est le même que le *libeccio.* Autour de la rose des vents qui est gravée sur les dalles de la place Saint-Pierre à Rome, on lit les noms suivants : *tramontane* qui est le *Nord*, *tramontane-greco* (N. N. E.), *greco* (N. E.), *greco-levante* (E. N. E.), *levante* (E.), *levante-scirocco* (E. S. E.), *scirocco* (S. E.), *ostro-scirocco* (S. S. E.), *ostro* (S.), *ostro-libeccio* (S. S. O.), *libeccio* (S. O.), *ponente-libeccio* (O. S. O.), *ponente* (O.), *ponente-maestro* (O. N. O.), *maestro* (le *maistral* des Provençaux) (N. O.), *tramontane-maestro* (N. N. O.).

— *Et tous frappaient dans leurs mains.* (P. 335.) « Et les mariniers et les autres batoient leurs paumes. » Joinville.

— *S'arrachaient la barbe, déchiraient leurs robes.* (P. 335.) « Si desperez que il dessiroient leurs robes et leurs barbes. » Joinville. Voir aussi Geoffroy de Beaulieu et Guill. de Nangis.

— *Cap des Gattes.* (P. 337.) Je pense que c'est sur le banc dont le cap *delle Gatte* fait la tête, que *la Monnoie* dut toucher ; il me semble que pour les personnes qui liront attentivement le récit de Joinville, en cherchant, sur une bonne carte des côtes de l'île de Chypre, « la queue de sablon » et « les roches qui estoient couvertes, » où la nef « eust été toute esmiée, » il ne restera aucun doute sur la probabilité de mon hypothèse.

— *La baie de Limeson.* (P. 337.) A son arrivée en Palestine, « le Roy ancra au bout d'une terre que l'on appelle la pointe de Limeson, et touz les autres vessiaux entour li. » Ce fut sans doute dans la baie fermée d'un côté par cette pointe que les nefs qui suivaient saint Louis le 25 avril 1254, allèrent se mouiller pendant l'échouement de *la Monnoie*. L'Atlas catalan de 1375 (Manuscrit appartenant à la Bibliothèque royale) nomme *Limisso* ce cap, qu'on voit appelé *Nimesson* dans ces vers de Guillaume Guiart qui se rapportent à la croisade de 1248 :

La navie le port esloingne.
Par la grant mer, aveuc les nues
S'en vont les voiles estendues,
Tant qu'ils sont, ce dit la leçon,
En Chypre au port de Nimeçon.

Sur l'Atlas catalan, près de *Limisso* se trouve *Gavato*, qui est peut-être le cap appelé *delle Gatte* par les Vénitiens.

— *Élochés.* (P. 339.) « Car il ne veoient pas comment la nef peust souffrir les cops des ondes, pour ce que les clous de quoy les planches de la nef estoient attachiez estoient tous eslochez. » (Joinville.) *Éloché* veut dire hors de sa place : *è loco*.

— *Sept mille livres et plus.* (P. 340.) Ce détail diffère par le chiffre de celui qu'on trouve dans le récit de Joinville ; voici sur quoi je fonde ma rectification. Le registre J. 456 des Archives du royaume, manuscrit précieux qui contient les marchés de saint Louis avec les Génois pour la croisade de 1270, nous fait connaître (pièces n° 1 et 2) que des nefs, inférieures en capacité à *la Monnaie*, coûtèrent de construction 7,000 livres tournois, ou 119,000 francs, selon l'estimation de M. le

marquis de Villeneuve-Trans, qui porte la valeur de la livre tournois à 17 francs. (t. Ier, p. 93, *Hist. de saint Louis.*) 119,000 fr. me paraît un prix aussi raisonnable que 68,000 fr. ou 4,000 livres tournois me le semblent peu, quand je vois Pierre d'Oria demander 3,000 livres tournois, ou 51,000 fr. pour la seule location de la nef *le Paradis*, qui porta saint Louis à Tunis (Marchés de saint Louis, pièce n° 3); quand je vois surtout Henri d'Oria et Jean de Momardino s'obliger à faire construire et à louer pour un certain temps une sélandre, navire plus petit que les nefs des pièces 1 et 2, moyennant la somme de 17,000 livres tournois, ou 289,000 fr. Je suppose que *quatre mille*, qu'on trouve dans la meilleure édition de Joinville, est une faute qu'on doit attribuer aux copistes du premier manuscrit. Probablement le clerc qui avait écrit la chronique sous la dictée du bon sénéchal de Champagne, avait tracé les caractères suivants : VIIM ; un premier copiste aura désuni les jambages du V, et 7,000 seront devenus IIIIM. M. de Villeneuve-Trans (p. 449, t. II de son *Hist. de saint Louis*) a adopté le chiffre *quatre mille*. Je lui soumets mon objection, sans me dissimuler cependant qu'il est fort de l'opinion de Du Cange, mais en le priant de remarquer que le savant éditeur de Joinville ne connut pas les marchés que j'ai eu le bonheur de trouver aux Archives du royaume.

— *Les maîtres d'hache.* (P. 342.) Les charpentiers. Ital. : *mastrodasia.*

— *Olivier de Termes.* (P. 343.) « Et n'osa demourer avec nous de poour de naier. » (Joinville.)

— *A brisé son soc.* (P. 343.) Les plongeurs déclarèrent que dans le heurt contre le sablon, la nef du Roi avait perdu environ « quatre toises du tyson, sur quoy elle estoit fondée. » Dans un autre endroit, Joinville dit « trois toises. » Cette circonstance de la perte de 18 à 20 pieds de la quille du navire, avait pu effrayer beaucoup les passagers, et la terreur d'Olivier de Termes est concevable jusqu'à un certain point.

— La Monnaie *était si fort enhuchée...* (P. 347.) Si élevée. *Enhuchée,* du breton *u'ch,* signifiant : élevé. Voir la resti-

tution d'une nef du XIIIe siècle, p. 379, 2e vol. de l'*Arch. nav.*

— *Pendant qu'on enlève les parois de la chambre de Sa Majesté.* (P. 348.) « Les parois de la chambre le Roy convint abattre, ne il n'avoit nulli léans qui y osast demourer, pour ce que le vent ne les emportast en la mer. » (Joinville.)

— *Une nef d'argent de cinq marcs.* (P. 349.) J'ai voulu savoir si quelque souvenir de cette nef est resté à Saint-Nicolas de Varangeville, et je me suis adressé à M. le préfet du département de la Haute-Marne, qui m'a fait l'honneur de me répondre qu'à Saint-Nicolas-du-Port, village situé non loin de Varangeville, qui jouit d'une grande célebrité dans le XIe siècle et les suivants, comme lieu de pèlerinage très fréquenté par les populations de la Lorraine et de la Champagne, la tradition de la nef vouée par Marguerite de Provence à saint Nicolas est complétement effacée. Les archives de la Haute-Marne n'ont rien qui se rapporte à cet *ex-voto,* qui, dans les guerres, ne dut pas être respecté par le vainqueur. La matière dont était faite la nef, autant que la pensée de déplaire profondément aux habitants de la contrée, qui avaient probablement un respect sincère pour une relique commémorative d'un miracle, décida sans doute l'étranger qui fit irruption en Champagne à s'emparer du navire dont je regrette beaucoup de n'avoir pu connaître la forme. Toute grossière qu'elle pouvait être, cette nef faite par un orfèvre de Paris, ignorant les principes de la construction navale, m'aurait pourtant donné quelques détails d'ornements, précieux en l'absence de tout document certain sur la décoration extérieure des nefs du XIIIe siècle.

— *Le Roi est contraire à mes desirs...* (P. 349.) Joinville s'exprime ainsi : « Mès le Roy est si divers que si il savoit que j'eusse promis sanz li, il ne mi léroit jamez aler. » Ce n'est pas le seul passage où le sénéchal de Champagne fait remarquer qu'un certain froid existait entre la reine et son époux. En parlant de l'arrivée de Marguerite à Sayette, après son accouchement de la princesse Blanche, Joinville fait remarquer que le Roi lui demanda si la Reine et ses enfants étaient bien portants, et il ajouta : « Ces choses vous ramentois-je, pour ce que j'avois jà esté cinq ans en tout li, que encore ne m'avoit- il parlé de la

royne ne des enfants, que je oisse, ne à autrui; et ce n'estoit pas bas bone manière, si come il me semble, d'estre étrange de sa femme et de ses enfans. »

— *La bourrasque était passée...* (P. 349.) Le confesseur de la reine raconte en ces termes une circonstance de cette scène: « La Roine Marguerite dist aucune foiz à plusieurs personnes et à saint Patur son confesseur, c'est à savoir, que quant li benoiez Rois, et ele et les enfanz desus diz estoient en cel péril, les nourrices des enfanz viendrent à li et li dirent: » — « Madame, que ferons nos des enfanz? les esveillerons nos et » leveron? » Et la dame desesperanz de la vie corporelle des enfans, et de la sienne, respondi: « — Vos ne les esveillerez pas, ne les leverez, mès les lèrez aler à Dieu dormanz. » Et ele le dit, comme cele qui grant esperanze avoit que ils deussent vivre perdurablement en paradis. — »

— *Frère Jehan Caym de Sainte-Menehoult.* (P. 355.) « Je avois retenu Caym de Saint-Manehot, qui moult bien me servi deux ans, miex que home que j'eusse oncques entour moy. » (Joinville.)

— *La grosse taglie de la drisse au vent.* (P. 355.) La grosse poulie de l'aman ou drisse de l'antenne.

— *Quant aux filles jeunes qui entrent dans son moustier.* (P. 356.) J'ai cru pouvoir hasarder dans ce sermon une imitation d'un passage *Del regimento e de' costumi delle donne*, ouvrage très curieux de messire Francesco Barberino, poëte florentin de la fin du XIIIe siècle, et auteur des *Documenti d'amore*. Voici quelques uns des vers que j'ai traduit librement:

» E se l'avvien, che là giovane ci entra,
Costei conviene al tutto via lasciare
Ogni lavare, e liscio, et ornamento;
Ch'e laida cosa vedere alcuna d'esse
Portar di fuori la pelle d'agnella
E sotto quella del diavol la faccia.
Che ponian pur che voglia parer bella,
Assai più piace anco sicondo il mondo,
S'ella non paja, che di ciò si curi.
Constei convien lassare ogni parlare
Andare, e star di vanità nel mondo,

Usar le chiese, e pater nostri in mano
E l'orazion sovente à suo potere.
Quando co' fratri parla in penitenza
O quando è lor davanti al predicare
O per sue altre monizione udire,
Non gli tenti cogli ochj, o col parlare.
Non curi aver tra lor divoti, salvo
Che negli antichi l'anima rifidi...
E non si lascino ingannare à certi
Che vengon sotto specie d'ammonire;
Poi nel parlar riscono a volere
Tentarle di parole et an' di fatti...
Lassar convengono il lor veli, e drappi,
Tuta leggiadria, e vana vista al mondo.
E loro usanza colle vecchie sia...
Che la mi par se non ben vecchie sono
Grande follia per lo pericol grande;
Ch'egli è a tener la paglia a piè del fuoco:
Che meglio val sanza vota servare
Che piace a dio, che far voto, e peccare. »

(Parte VIII.)

— *Le Roi s'était signé la bouche.* (P. 358.) « Le Roy... si seigna sa bouche et nous dit ainsi... Car madame ma mère me dit que toute fois que je voudroie dire aucune chose que je appelasse l'aide du saint Esprit et que je seignasse ma bouche. » (Joinville.)

— *L'île de Lampadouse.* (P. 359.) Joinville l'appelle *Lempiouse*, et l'atlas catalan de 1375 la nomme *Laxpossa.*

— *Laisse trois sacs de biscuits.* (P. 359.) Tout ceci est emprunté à Joinville qui dit : « Lessa treiz sacz de bicuiz sur la rive. »

— *Qu'on les mette dans la berge de cantier.* (P. 362.) Voir Joinville et le 2e vol. de l'*Arch. nav.*, p. 406.

— *A la nourrice du plus jeune des princes le tribut de son expérience.* (P. 565.) Les conseils que j'ai cru pouvoir mettre dans la bouche de la Reine, je les ai empruntés à la partie XIII *Del regimento e de' costumi delle donne,* dont j'ai cité tout-à-l'heure quelques vers. Il serait trop long de rapporter ici le passage que j'ai traduit en partie; je renvoie au livre de Barbe-

rino qui n'est pas très rare, l'édition étant seulement de 1815 (Rome).

— *Une montagne ronde apparut.* (P. 368.) Bien que cette circonstance singulière appartienne au voyage de Joinville partant pour la Terre Sainte, et non à cette navigation de saint Louis revenant en France, j'ai pensé que je pouvais me permettre de l'encadrer dans le récit du voyage du Roi; c'est un détail qui n'est pas sans intérêt pour la connaissance de ce qu'aujourd'hui l'on appellerait les superstitions de l'époque. Voir ci-dessus, p. 381 la note : *La procession*, etc.

— *Même les malades qui s'y firent porter.* (P. 370.) « Je meismes m'i fit porter par les braz, pourceque je estoie grief malade. » (Joinville.)

— *Sur le helm...* (P. 372.) La barre du gouvernail. Voir *Arch. nav.*, Mémoire nº 3, t. II, p. 171 et 181.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

